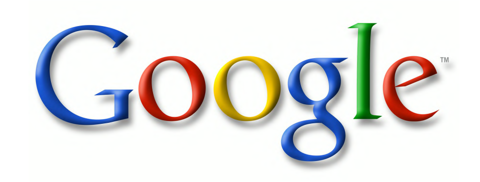




Ex Libris Walter G. Russell

65—

SHAGBARKS

PERSEVERANDO

EX LIBRIS

ROBERT WHEATON RIVERS

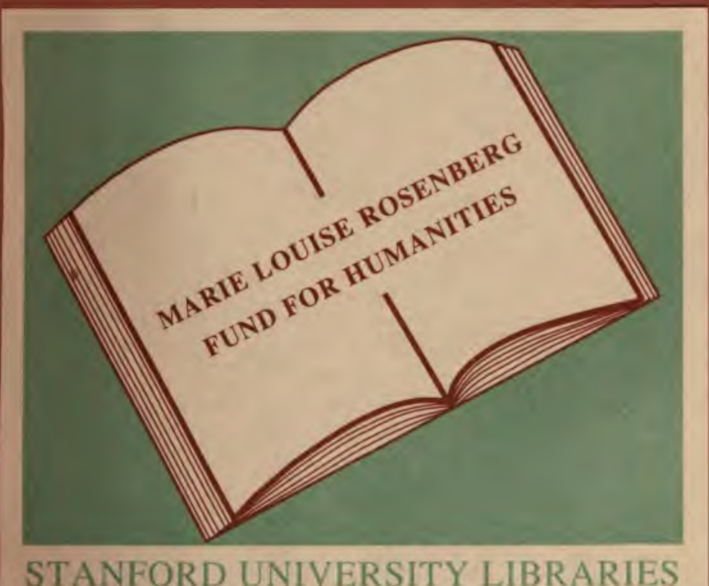
ALC.

1923

Ex Libris George Williamson

-25

Gor R. R. Rivers



COLLECTION MICHEL LÉVY

LES RÉVOLTÉS DU PARA

DU MÊME AUTEUR

L'AMAZONE. HUIT JOURS SOUS L'ÉQUATEUR. . . . 1 vol.

— LES MÉTIS DE LA SAVANE. . . . . . 1 vol.

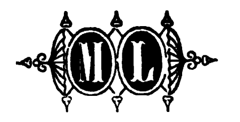
Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46.

L'AMAZONE

LES RÉVOLTÉS DU PARA

PAR

ÉMILE CARREY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

LES

RÉVOLTÉS DU PARA

I

La Caroline reprend la mer. — Les palétuviers. — Le tigre et le cerf.

> Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
> La biche le regarde, elle pleure et supplie.
> Sa bruyère l'attend, ses faons sont nouveau-nés.
> Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée,
> Sur les chiens en sueur, son cœur encor vivant.
>
> A. DE MUSSET.

La Caroline était sauvée : tout entiers au bonheur de se trouver vivants, avec leurs bagages, à quelques jours du port, passagers et matelots se félicitaient à l'envi. Leur bâtiment, mouillé en grandes eaux, à quelques brasses du banc de sable sur lequel il avait dormi si longtemps, flottait de nouveau sur les flots de l'Atlantique. Aux derniers rayons du soleil qui noyait dans l'Océan son disque enflammé, on voyait le navire osciller lentement sur la mer, penchant d'un bord à l'autre sa coque noire, ses fins agrès, ses mâts élancés, — vivant, enfin ! L'équipage courait sur les vergues; les passagers arpentaient ce pont ressuscité, essayant leur marche et leur vie revenues, comme

un convalescent qui se relève essaye par sa chambre ses pas incertains; tous, joyeux de se sentir bercés de nouveau par la vague ondulante; bénissant comme un amour retrouvé ce mouvement monotone, ce roulis qu'ils détestaient naguère, qui naguère encore ne leur inspirait que des nausées et des regrets de la terre.

Les effrois disparus se noyèrent dans le passé : l'avenir se redora de rayons d'espérance, plus brillant, plus empourpré que jamais : tout désormais, amour, richesse, bonheur, tout leur sembla facile; car l'homme marche sur cette terre, ne voyant que le pas qu'il fait, oubliant ses malheurs, incertain de l'avenir, et toute lueur de joie qui passe dans sa nuit profonde, éblouit ses yeux débiles.

Déjà la nuit montait rapide, et le capitaine, n'osant point naviguer par l'obscurité, à travers ces bancs qui lui avaient été si redoutables, résolut d'attendre le jour pour doubler la pointe de Magoari et entrer dans la rivière. En attendant, il fit demander à Antonio, le chef indien qui avait sauvé son navire du pillage et de la destruction, s'il pourrait piloter *la Caroline* jusqu'à Bélem.

M. Sharp était déjà venu au Para, mais il ne connaissait pas assez le fleuve pour s'y aventurer sans pilote. Le chef, au contraire, était pêcheur de la côte, et avait navigué dans tous ces parages.

Antonio savait, en effet, la rivière mieux que personne au monde, et depuis longues années il allait sans cesse de Marajo au Para vendre du caoutchouc ou de la colle de poisson. Nul pilote de Salinas n'était en état de guider aussi sûrement le navire ; mais, fidèle à ses habitudes de circonspection indienne, ne connaissant pas le mécanisme du navire français et de son gouvernail, le chef écouta si-

lencieusement la demande que le capitaine lui fit adresser par le jeune Brésilien, qui servait d'interprète entre ses compatriotes et les Français. Puis, profitant du reste de crépuscule qui l'éclairait encore, il regarda longuement la voilure, la roue du gouvernail, le gouvernail lui-même; fit jouer la roue, s'informa du tirant d'eau: et, pénétré enfin de ce qu'il avait à faire pour conduire le vaisseau qu'on voulait lui confier, il alla vers le capitaine et lui dit :

— Le Munducuru mènera le canot des blancs. Comme salaire, les blancs donneront à Antonio les armes prêtées pour le combat, et du tafia.

Le Brésilien répéta au capitaine les paroles du chef.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras, mon vieux sauveur, dit M. Sharp; et il fit un signe d'acquiescement à l'Indien.

Ce dernier redescendit à bord de sa vigilinga, et reparut bientôt sur le pont de *la Caroline*, avec son sabre d'abatis et son sac en filet. Puis il s'étendit au pied de la roue du gouvernail. Le capitaine lui fit expliquer qu'il pouvait passer sa nuit, soit dans un lit, soit à bord de son canot s'il le désirait, parce qu'il ne lèverait l'ancre qu'au matin, et que d'ailleurs un matelot prendrait la barre sous ses ordres, à lui, Antonio.

Mais l'Indien répondit simplement :

— Antonio est pilote, Antonio veillera jusqu'à Bélem.

Et il se recoucha à son poste. Le Brésilien voulut de nouveau lui expliquer les paroles du capitaine, mais ce dernier lui dit :

— Laissons-le faire, j'ai remarqué que cela était toujours ce qu'il y avait de mieux avec les Indiens; je lui en-

verrai à souper à son poste, et on dort mieux sur le pont que dans une cabine.

Aux premières lueurs du jour, les ancres furent levées, et le navire, s'éloignant rapidement des bancs de Magoari, ne tarda pas à prendre le large et à entrer en rivière. La vigilinga du chef, montée par Pedro et les femmes, leva l'ancre également, et suivit la côte de Marajo à travers les bancs de Magoari.

Bientôt les passagers perdirent de vue les rivages de la grande île, et se trouvèrent comme en plein Océan. On ne voyait de terre nulle part, la mer était haute et forte. Quelques-uns se crurent de nouveau perdus sur l'Atlantique; ils s'informèrent avec inquiétude des côtes disparues. M. Sharp les rassura en leur expliquant la largeur immense de la rivière dans laquelle ils entraient, et surtout en leur montrant les mouettes blanches, les mauves grisâtres, les frégates aux ailes noires qui passaient fréquentes dans l'horizon du navire, indices certains d'une terre voisine.

Après quelques heures de route, le capitaine donna l'ordre de pomper, afin de s'assurer de l'état de *la Caroline*. Cette opération avait déjà été faite à plusieurs reprises pendant la nuit : le navire prenait beaucoup d'eau; mais en naviguant, et sous l'effort incessant des lames, ce pouvait être pire encore.

Plusieurs matelots se relayèrent pendant plus de trois heures, et la pompe ne réussit pas à étancher l'eau de la cale. Selon toute apparence, quelques bordages, ébranlés par le choc qu'avait reçu *la Caroline*, s'étaient disjoints et laissaient entrer l'eau par des fissures multiples, qu'on ne pouvait découvrir : le capitaine donna l'ordre de pomper constamment.

Antonio le pilote comprit ces craintes, et, dérogeant à son mutisme indien en faveur des cheveux blancs de M. Sharp, il lui fit expliquer par le Brésilien interprète, qu'à la marée suivante il entrerait dans le canal naturel de Vigia. Une fois dans ce chenal, le navire, protégé de la haute mer et dérivant doucement à la marée dans des eaux calmes, aurait moins à souffrir sous l'effort des lames. De là, suivant la côte, et désormais abrité par les nombreuses îles qui parsèment la rivière aux approches du Para, *la Caroline* gagnerait facilement le port. Il fallait connaître le fleuve comme un fermier connaît son champ, pour se hasarder à travers ces passages; mais Antonio avait l'œil sûr, et le capitaine, confiant dans une sagacité naturelle dont le chef lui avait donné tant de preuves, le laissa faire selon sa prudente volonté.

La côte du Brésil apparut bientôt, baignée dans le soleil et la mer. On aperçut au milieu des flots, comme détachée et nageant dans les airs, une ligne verdâtre qui grandit peu à peu, qui, peu à peu, sembla prendre pied; puis on put reconnaître et distinguer des arbres, et les passagers découvrirent une forêt épaisse, étagée, formant une masse verdoyante, à base inondée, qui s'élevait par un plan incliné jusqu'à quarante pieds de hauteur environ. On ne voyait de terre nulle part, rien que de l'eau et des cimes d'arbres : ni troncs, ni branches, ni lianes, ni fleurs, ni variétés de végétation : partout c'était même verdure régulière, inclinée, pâle, aux feuilles pressées comme dans une oseraie. De loin en loin, à rares intervalles, quelques taches blanches qui se détachaient, lis isolés, sur le fond vert de la forêt, diapraient seules la monotonie de cette vaste étendue.

Le navire, cependant, courait assez près de la terre

pour distinguer des arbres, et les passagers regardaient, étonnés, cette végétation luxuriante, mais uniforme ainsi qu'une étoffe unie, qui ne ressemblait ni à la végétation de l'Europe, ni à celle de Marajo et des îles qu'ils avaient tout d'abord aperçues en arrivant sur la côte d'Amérique. Les exclamations et la voix du capitaine leur apprirent bientôt la nature d'arbres qu'ils avaient sous les yeux.

— Je les reconnais, disait-il ; regardez, voici les mangliers, ou palétuviers, ce triste et monotone rideau qui borde tout le nord de l'Amérique du Sud; ces taches blanches que vous apercevez, ce sont des aigrettes perchées sur leurs cimes. Si le navire passait plus près de terre, vous les verriez s'envoler une à une.

Ces arbres qui apparaissent inondés, ce sont de jeunes palétuviers; comme nous sommes à marée haute, vous ne découvrez que ceux qui ont plus de dix pieds de hauteur; le premier plan est sous les eaux, on ne les voit tous qu'à mer basse : ceux qui sont en avant sortent de terre, ils naissent; il y en a ainsi de tout âge, de toute grandeur, depuis des allumettes verdoyantes jusqu'à des arbres élevés comme des chênes. Ils marchent sur la mer comme un bataillon, allant par rangs de taille. Les petits, c'est-à-dire les jeunes, naissent dans l'eau, à l'extrémité du rivage, en mer basse : ils vont en avant, envahissant incessamment le domaine des flots, amassant entre leurs tiges serrées, la vase délitée que charrie le fleuve, et avançant ainsi toujours par rejetons, tant qu'ils trouvent terre et soleil. Ils ont à peine deux heures sur vingt-quatre à respirer au-dessus des flots, mais cela leur suffit pour croître : et ils croissent et ils avancent si vite, que si, de loin en loin, un caprice de la mer ou du fleuve ne venait brusquement leur reprendre ce sol qu'ils ont conquis heure par heure,

en quelques siècles ils auraient gagné des centaines de lieues sur l'Océan et bouché toutes les rivières.

Mais il semble que la Providence leur ait dit comme aux flots de la mer :

Tu n'iras pas plus loin.

Ils vont formant, conquérant lentement une terre nouvelle : hollandais-végétaux de la côte amazonienne ! puis tout à coup une forte marée, une crue violente forme un courant furieux qui emporte avec lui, par parcelles, ce sol boueux, liquéfié à nouveau. Le fleuve et l'Océan reprennent à peu près leur rivage, et les palétuviers sont emportés, ou, s'abaissant sous les flots, meurent étouffés sans air et sans lumière. Si vivace que soit une chose ici-bas, créature ou végétal, il lui faut part quelconque au soleil, à peine de mourir !

Malgré tout, la côte d'Amérique va gagnant toujours sur l'Océan, à raison des alluvions incessantes et de la quantité prodigieuse de débris végétaux que charrient ses fleuves. Dans le nord surtout, et à la bouche de l'Amazone, la terre envahit la mer dans des proportions immenses.

— Cela n'est pas nouveau, dit M. de Cinnamon. En Europe, un fait semblable se passe sur la Méditerranée. Le continent a envahi la mer, et l'histoire nous apprend que saint Louis s'est embarqué pour la Terre sainte à Aigues-Mortes, qui, aujourd'hui, se trouve à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres. L'envahissement de vos palétuviers n'a donc rien d'extraordinaire. Votre Amérique du Sud fait comme la Méditerranée, en avançant siècle à siècle sur l'Océan. Vous abusez de notre ignorance européenne, mon cher capitaine. Mais nous savons notre histoire et notre géographie.

Quelques passagers regardèrent avec admiration l'éblouissant savant; mais M. Sharp reprit :

— Si vous saviez l'histoire de votre continent, vous sauriez que cela se passe également sur certains points de notre côte atlantique et ailleurs, et vous sauriez aussi que sur d'autres côtes, c'est l'Océan qui envahit. Ces révolutions progressives de rivages se passent sur tous les points du globe où l'eau et la terre sont en présence; car rien n'est immuable dans la nature; rien, monsieur, si ce n'est la fatuité humaine. Mais les révolutions terrestres et les changements qui s'opèrent dans le bassin de l'Amazone et sur les côtes des Guyanes ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe. Là, on voit des lieues entières de plage se former ou disparaître en un jour, apportées ou emportées par une marée, par une crue du fleuve. Un seul ras de marée, en une seule demi-nuit, apporte parfois huit ou dix pieds de vase dans une rade ou un golfe de plusieurs lieues d'étendue, et le comble[1]; en un an, une forêt de palétuviers recouvre de bout en bout ce nouveau terrain, et un nouveau rivage est formé. Mais c'est le contraire qui se passe le plus souvent. Une prororoca, une crue du fleuve enlève en un seul jour, en quelques heures, des lieues entières de rivage, et l'eau roule tout à coup, là où s'élevait la veille une forêt aux arbres pressés. Avez-vous cela aussi en Europe, où vous n'avez ni palétuviers, ni ras de marée boueux et invincibles?

[1] Dans le courant de l'année 1855, toute la rade de Cayenne a été ainsi comblée de vase par un ras de marée, à ce point que les navires mouillés dans la rade ne pouvaient pas sortir. Mais, en deux jours, par suite du mouvement régulier des courants de l'Océan et de la rivière de Cayenne, la rade avait repris sa profondeur primitive; Cayenne, cependant, est encore à cent lieues de la bouche de l'Amazone.

Le fat, à fin de science, ne savait que répondre au capitaine; aussi se contenta-t-il de dire d'un air doctoral :

— Il faut que cette terre soit mauvaise et que ces arbres n'aient pas grandes racines pour être ainsi enlevés au premier choc de la mer ou du fleuve; les terres d'Europe tiennent mieux que cela, et les arbres sont autre chose que de mauvais bois blanc sans force.

Mais son observation ignorante ne lui réussit pas plus que son étalage scientifique.

M. Sharp connaissait à fond son Amérique du Sud, et les palétuviers, avec leur végétation prodigieuse, le pénétraient d'admiration; aussi répondit-il de suite :

— C'est en quoi vous vous trompez de tout point, mon cher monsieur; vous n'êtes pas heureux, ce matin. La terre d'alluvion de l'Amazone est la meilleure du monde, et le bois de palétuvier est un bois propre à tout; l'une de ses deux variétés, le palétuvier rouge, est lourd et résistant comme du fer. Quand je vais de Cayenne aux Antilles, je porte toujours à la Martinique un chargement de palétuvier, et chaque fois je réalise un beau bénéfice. C'est le meilleur bois de chauffage du monde.

Quant aux racines, peu d'arbres en ont autant que lui; et si vous pouviez descendre à terre à marée basse, vous verriez, avec plus d'étonnement encore que vous ne voyez leur verdure, les racines inextricables qu'ils étendent sur le sol boueux du rivage. C'est comme un filet à mailles pressées, à brins inégaux, couvrant partout la terre; un enlacement superposé de serpents de toutes grosseurs qui se croisent en tous sens, tantôt luisants, lisses, noirs, et tantôt recouverts d'une vase jaune.

Là, sur ces racines, sous cette verdure épaisse, au-

dessus de cette vase, règne, à basse mer, une chaleur pesante, humide, inouïe : on dirait une serre chaude, quoique sous le climat en feu de l'équateur.

— Oh ! oh ! dit M. Bleeder, sous ces arbres on doit très-bien guérir des rhumatismes. J'essayerai de ce remède.

— Cela est possible, dit M. Sharp, mais vous y prendrez les fièvres. Et puis il vous faudra vous établir sur la côte de l'Atlantique, car vous ne trouverez pas de mangliers dans l'intérieur. Ils ne croissent que sur la mer. Mais là, vous aurez de l'espace à héberger autant de maladies que vous en rêvez pour la santé de votre bourse ; car il y a de ces arbres sur une étendue considérable. Partout où va le flot de la mer, ils vont. Partout où il y a sol arrosé par la marée, ils cramponnent leur végétation envahissante, et il est des contrées, comme celle qu'on désigne sous le nom de territoire contesté, par exemple, entre l'Oyapoc et l'Amazone, où on trouve jusqu'à quatre lieues de palétuviers en profondeur dans les terres. Mais ils cessent invariablement là où cesse la marée salée. Il faut l'eau de la mer à leur végétation, comme il faut à votre zèle, monsieur Bleeder, l'or du malade. Ils meurent en eau douce. Et c'est pour cela qu'on n'en trouve pas sur la grande bouche de l'Amazone, ni même jusqu'au cap Nord. Au-dessus de Vigia, que nous allons découvrir bientôt, il n'y en a plus un seul.

M. Sharp parlait encore et continuait à expliquer à ses passagers quelques-unes des étrangetés équatoriales qui passaient sous leurs yeux, lorsqu'un spectacle tout nouveau et plus vivant s'offrit aux regards étonnés des hôtes de *la Caroline*.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce

chapitre, le navire, engagé dans la seconde bouche de l'Amazone, courait vers le Para, en prolongeant de très-près la rive droite du fleuve. Emportée par le courant de la marée montante, et par une brise légère qui gonflait ses voiles déployées, *la Caroline* glissait silencieusement sur les vagues. Tout à coup, un peu à l'avant du vaisseau, les passagers de la dunette, en regardant les palétuviers que leur expliquait le capitaine, virent partir de leur rideau monotone un cerf rouge dont la tête et le dos sortaient des flots à mouvements rapides. L'animal cherchait à couper le fleuve en droite ligne comme pour s'avancer au large et gagner la pleine rivière; mais le courant l'emportait dans la même direction que le navire, dont il se rapprochait cependant par une ligne diagonale; peu à peu sa tête aux bois grisâtres et chargés d'andouillers, qui tout d'abord s'était présentée de face aux yeux des passagers, n'apparut plus que de profil, entraînée par les flots de la marée montante. Dans cette situation nouvelle, il devait apercevoir le navire, dont il se rapprochait de plus en plus, et chacun s'attendait à le voir rétrograder vers la forêt, puis disparaître à nouveau dans les palétuviers. Mais sa crainte des hommes, cette terreur innée qui vit au sein de toutes les créatures animées, était étouffée en lui par une cause inconnue, qui l'entraînait loin du rivage: car il avançait toujours, et on eût dit qu'il faisait effort pour venir à la rencontre du navire, tant il nageait directement dans ses eaux.

Le motif de sa terreur se révéla bientôt. Les palétuviers s'entr'ouvrirent à nouveau, comme de grands blés verts s'entr'ouvrent pour un lièvre qui sort, et on vit apparaître à fleur des eaux une tête large et rougeâtre, qui sortait ainsi qu'une boule sombre des flots jaunes et miroitants

du fleuve. Chacun regardait en silence, s'attendant aux aboiements d'une meute hurlante, espérant les bruits d'une fanfare de chasse éclatante et sonore; car, si perdu qu'il se trouve par des terres lointaines, l'homme pense toujours aux spectacles de la patrie : cherchant dans tout ce qu'il voit des souvenirs de son enfance, se rappelant son passé ineffaçable, évoquant partout le fantôme adoré de la terre natale ! Mais le son du cor ne retentit pas dans la forêt solitaire, et la voix légèrement effrayée de l'un des Brésiliens cria :

— Un tigre ! un tigre !

Le tyran des forêts américaines parut hésiter une seconde à la vue du navire qui passait en face de lui, à deux cents mètres à peine.

Mais tout à coup la vue du cerf réveilla son appétit féroce : il bondit sur les vagues comme s'il avait touché terre ; son corps sortit de l'eau, passé le ventre, et, sans plus s'inquiéter du bâtiment, il s'élança dans la direction de sa proie. Le cerf nageait toujours vers la pleine mer, se rapprochant de plus en plus du navire par une ligne diagonale de nage, que le courant lui faisait suivre malgré lui. Quelques minutes encore, et, s'il ne changeait pas de direction, il devait se rencontrer fatalement avec *la Caroline*, à s'y heurter en plein travers.

Quant au tigre, se pressant vers sa proie de toute la force élastique de ses membres, il bondissait sur les flots plutôt qu'il ne nageait : car c'est le propre de la race féline de posséder une telle force nerveuse, qu'elle peut aller sur l'eau par demi-bonds, comme une pierre qui ricoche. Quand on parcourt les solitudes américaines, on voit bien souvent le tigre ou le jaguar, l'*onça*, comme le nomment les Indiens, traversant le fleuve silencieux, fen-

dant le courant en droite ligne, sortant des eaux presque entier ; puis montant au rivage, et fuyant à grands bonds sur la boue liquide des plages amazoniennes, comme un cheval au galop sur la terre gazonnée d'un hippodrome d'Europe.

Les mouvements rapides de l'*onça* la rapprochaient à vue d'œil de sa proie, qui faisait effort et nageait de toute sa vitesse ; le monstre avançait comme avec des ailes ; le cerf semblait à l'ancre, tant son féroce ennemi le gagnait de course : cependant il glissait sur les flots, emporté par le courant et la terreur, arrivant droit au navire. Il n'en était plus qu'à quelques mètres à peine : déjà du haut de la dunette, on pouvait entendre l'essoufflement régulier de l'animal : à fleur d'eau on distinguait ses bois noirâtres et lisses, sa tête, son œil effaré, sa bouche, qui baignaient par intervalles aux lames agitées du fleuve.

Ce spectacle nouveau avait mis la confusion à bord. Le capitaine avait donné l'ordre à deux matelots de lancer à la mer une embarcation pour essayer de prendre le cerf ; parmi les passagers, un ou deux étaient descendus précipitamment pour charger des fusils ; les autres se pressaient sur la dunette, reculant d'effroi à chaque bond du jaguar, dont on pouvait déjà distinguer jusqu'au zébrage de la tête. Vainement le capitaine les rassurait en leur expliquant que l'animal ne pouvait pas sauter à bord, et que le cerf occupait seul sa férocité affamée. A mesure qu'il se rapprochait du navire, on voyait se retirer pour descendre au carré quelque figure craintive; et à un bond plus fort qui fit sortir de l'eau le corps tout entier du monstre, ce fut une déroute générale, qui ne laissa sur la dunette que deux ou trois passagers, le capitaine et le pilote.

Les matelots ne finissaient pas de détacher les amarres du canot ; les tireurs, — se pressant lentement peut-être, — ne revenaient pas. Quant à Antonio, calme à son gouvernail, il regardait la mâture pour ne pas voir le cerf qui se rapprochait toujours et, par un effort suprême de fuite, allait réussir à passer devant le navire sans se heurter à ses parois. Mais par instants la tête du pilote s'abaissait sur le fleuve comme malgré lui, fascinée par sa passion de chasse, la plus forte, et on pourrait dire la seule passion de l'Indien ; et alors on voyait son œil noir, ardent, aigu, darder du cerf au tigre un regard rapide, comme s'il enviait le sort du monstre chasseur.

Enfin l'animal arriva bord à bord du navire ; il faillit passer sous le beaupré : un coup de barre donné à propos par le pilote fit dévier légèrement la ligne du vaisseau, et les pieds, puis les bois du fugitif heurtèrent les flancs de *la Caroline*. Le tigre n'était plus qu'à vingt mètres de sa proie ; encore deux ou trois bonds, et il atteignait sa victime, qui, impuissante à se retenir aux parois glissantes du vaisseau, dérivait déjà vers l'arrière.

C'en était trop pour l'Indien ! Deux tentations coup sur coup ! Lâchant la roue du gouvernail, il se rua, rapide comme la pensée, sur un des matelots qui préparaient le canot de chasse, arracha le poignard pendant à sa ceinture ; puis, mettant un pied sur la rampe de fer qui bordait la dunette, il bondit à la mer en face du tigre.

Le monstre s'arrêta court, comme un *pointer* au galop qui rencontre une bête inattendue ; puis, faisant brusquement volte-face, il recommença de nager et de bondir en droite ligne vers les palétuviers. Presque aussitôt la tête de l'Indien sortit des flots à quelques pieds du tigre : mais l'animal fuyait à toute nage. Antonio comprit l'inutilité

d'une poursuite, et plongeant de nouveau, il ne reparut à la surface des eaux qu'à côté du cerf, qui, délivré du navire, continuait à nager vers le large.

Le capitaine cependant, en voyant son pilote disparaître par-dessus le bord, s'était tout d'abord élancé à la barre du gouvernail, puis, appelant un matelot pour le remplacer, il était retourné à son poste de curieux. Il vit l'Indien arriver près du cerf le poignard à la main et nager, appuyé d'une main sur le dos de l'animal : il crut qu'il allait le frapper.

— Ne le tue pas, ne le tue pas, cria M. Sharp.

Et gourmandant les matelots qui avaient enfin détaché le canot, il les fit se presser pour rejoindre Antonio, et amener le cerf, désormais trop éloigné du rivage pour échapper à leur poursuite.

Le canot descendit enfin à la mer avec un des matelots, embarqua une lame, puis reprit aussitôt son équilibre sur les vagues mouvantes ; du haut du pont le second matelot se jeta à l'eau, à côté de l'embarcation, pour ne point perdre de temps à descendre à la corde, et le canot s'éloignant de toute la vitesse des deux rameurs, rejoignit le cerf. Antonio nageait doucement à côté de l'animal, attendant l'arrivée des hommes, sans dire une parole aux matelots. Il saisit l'amarre qui avait servi à attacher le canot, et traînait au courant, à l'arrière de l'embarcation, avança vers la tête du cerf, le prit par un de ses bois, et l'attacha solidement au canot. L'animal effaré, soufflant, épuisé de frayeur, nageait toujours sans se défendre. Antonio remonta dans l'embarcation, se mit au gouvernail, et dirigea le canot vers le navire. Les deux matelots avaient repris les rames et nageaient de leur mieux : *la Caroline*, portée par le courant plus que par ses voiles,

avançait lentement : en quelques minutes l'embarcation rejoignit le navire.

Les passagers, revenus de leur terreur, avaient de nouveau fait apparition sur la dunette pour jouir du spectacle de cette chasse. Antonio et les matelots attachèrent les jambes du cerf, d'autres hommes le hissèrent jusque sur le pont, et chacun put contempler à loisir le timide animal, qui regardait d'un œil effaré cette foule de visiteurs étranges.

Le pilote cependant était remonté sur la dunette et, comme s'il revenait d'une promenade à l'autre bout du navire, avait repris la roue du gouvernail et continuait à conduire *la Caroline*.

Mais bientôt la marée cessa de monter, les eaux du fleuve coulèrent vers l'Océan, un courant rapide s'établit, et le vent n'étant pas assez fort pour permettre au bâtiment de refouler le courant de la rivière, ni même de louvoyer utilement, le capitaine fit jeter l'ancre.

Vers le milieu du jour, la brise s'éleva, et le navire reprit sa marche en courant des bordées. Bientôt, à mesure que *la Caroline* entrait de plus en plus en rivière, l'eau saumâtre remplaçant l'eau de la mer, la végétation des palétuviers s'éclaircit progressivement; d'autres arbres, des palmiers, des mangubeiras, et surtout de grands roseaux mucus-mucus s'élevèrent par intervalles, rompant la monotonie régulière du dôme de verdure des mangliers.

Enfin vers le soir Vigia apparut enserrée par la forêt, et comme ensevelie dans la végétation luxuriante du rivage.

On voyait à peine quelques maisons se dessiner blanches et rouges, sous les rayons du soleil couchant. Mais si petite que cette ville parût tout d'abord aux yeux, c'était

une ville, un port, le Brésil enfin; la bonne nouvelle se répandit à bord, comme une lumière, allant de l'un à l'autre par toutes les bouches : connue de tous à la fois, chacun s'empressa sur le pont pour mieux voir. Les blessés eux-mêmes, ceux qui pouvaient marcher se traînèrent en dehors; ceux qui ne pouvaient que se soulever sur leur lit de souffrance, regardant à tous yeux comme les autres, tendirent leurs têtes vers les hublots ouverts.

La joie vint éclairer tous les fronts. Les blessés se crurent guéris; les valides se crurent arrivés. Tous ces hommes, habitués à des villes, semblaient se retrouver en retrouvant des maisons : des maisons, c'est-à-dire des hommes vivant de leur vie, une civilisation quelconque, un monde enfin ayant un peu de leur monde européen. C'étaient les premières qu'ils voyáient depuis l'Europe; elles prirent à leurs yeux des semblants de la terre natale, et la ville brésilienne apparut à tous comme un paradis retrouvé.

II

Vigia. — La contrebande. — Mme Cerny.

Je t'aime et de la vie ensemble si tu veux
Nous passerons l'orage :
On a plus de courage
Et moins dure est la rame à qui rament à deux.

E. C.

Le navire jeta l'ancre devant Vigia, la ville, comme on la nomme. Presque aussitôt trois barques se détachant du

rivage arrivèrent autour de *la Caroline* et s'informèrent de la nationalité et du nom du vaisseau.

L'un des Brésiliens répondit à ces demandes, et les visiteurs des barques parurent très-étonnés de trouver un bâtiment français.

— Depuis plusieurs jours, dit l'un d'eux, nous attendons un américain, et nous vous avions pris pour lui. Avez-vous donc à bord des marchandises pour la contrebande, que vous venez mouiller dans le canal de Vigia?

M. Sharp, auquel on traduisit ces paroles, désabusa le nouveau venu de ses espoirs mal fondés, et lui fit expliquer pourquoi il avait pris cette route, à la suite de son naufrage sur Magoari.

— Il n'y a rien à faire ici, dit l'un des visiteurs : le navire ne fait pas de contrebande, rentrons en ville.

Les trois bateaux virèrent de bord pour retourner vers la terre. Mais un des Brésiliens, passager de *la Caroline*, avait un parent qui habitait Vigia au moment où le jeune homme était parti pour l'Europe. Il s'informa de lui.

— Le senhor Hospedage est toujours à Vigia, dit le contrebandier, et sa famille comme son commerce sont en prospérité.

— Dites-lui que son parent, M. Cabellerario de Maranhao, est à bord de ce bâtiment et ne tardera pas à l'aller visiter.

Les canots retournèrent au rivage. Le capitaine pria le Brésilien d'acheter des vivres frais pour le navire, qui en était privé depuis si longtemps, et chargea M. Useless d'accompagner le jeune homme jusqu'à terre. Mais une demi-heure s'écoula en préparatifs avant le départ du canot. La plupart des passagers voulaient visiter Vigia, et

il fallut attendre les toilettes de chacun. Enfin, presque tous étaient prêts, et déjà les moins attardés descendaient dans le canot, lorsqu'une montarie peinte dans le goût de celle que le docteur brésilien montait sur la côte de Marajo, quitta le rivage et s'avança vers *la Caroline*.

Le navire était mouillé devant la ville, à deux portées de feu de ses premières maisons; la montarie fut au long du bord en quelques minutes, et un homme entre deux âges, vêtu comme un notaire parisien qui part pour un acte matrimonial ou mortuaire, mais au teint bruni, à la figure ouverte et respirant une cordialité bienveillante, demanda en portugais la permission de monter à bord.

Le Brésilien reconnut son parent à la voix plutôt qu'à la figure, et, se levant du canot où il était assis, il aida M. Hospedage à monter sur le pont de *la Caroline*, et le présenta au capitaine. Après toutes les inutilités d'usage que les hommes civilisés ont coutume de se débiter entre eux à toute rencontre, et sans penser un mot de ce qu'ils se disent, le capitaine s'informa auprès de son visiteur s'il ne serait pas possible d'acheter des vivres frais pour le navire :

— Cela est difficile, reprit le Brésilien; Vigia n'est pas grand, et c'est à peine si vous trouverez quelques poules maigres; mais la marée est presque pleine; attendez : tout à l'heure vous aurez du poisson frais.

— Je ne refuse pas le poisson, dit le capitaine, et encore moins celui de l'Amazone que tout autre, car c'est le meilleur poisson du monde; mais ne trouverais-je pas à acheter un bœuf, une vache ou même un taureau, peu m'importe! Il y a trois mois bientôt que nous n'avons vu de viande fraîche : quelle qu'elle soit, les passagers comme l'équipage la trouveront toujours bonne.

— Impossible, capitaine, il n'y a pas de campine[1] autour de Vigia, et, par suite, nous n'avons pas de bestiaux. J'ai une vache, et c'est la seule qu'il y ait de ce côté de la rivière à plus de vingt lieues autour de la ville.

— Et des moutons?

Le Brésilien secoua la tête.

— Au moins, vous avez bien quelques cochons? Indiquez-moi où je puis m'adresser pour en trouver deux ou trois.

M. Hospedage se prit à sourire :

— J'aime mieux vous dire la vérité, capitaine, dit-il. Vous la sauriez aussi bien que moi après deux heures de recherches, et je vous aurai évité de chercher. Vous ne trouverez rien. Tout ce que vous pouvez espérer ici, c'est une douzaine de poules et trois ou quatre douzaines d'œufs.

— Que voulez-vous que je fasse de douze poules et de cinquante œufs pour cent bouches affamées? De quoi vivez-vous donc ici? Vigia contient, dit-on, six mille habitants?

— Je vous l'ai dit, capitaine, vous aurez du poisson, pourvu que la marée ne le tourne pas.

— Comment? que la marée ne le tourne pas?

— Oui, si le poisson a été pris à la fin de la marée dernière, et s'il n'arrive pas ici avant la fin de celle-ci, il sera probablement gâté. La viande se conserve tout un jour, mais le poisson tourne en quelques heures, corrompu par la chaleur orageuse du pays.

[1] On nomme campine un espace défriché de main d'homme ou par nature, mais où il y a de l'herbe, c'est-à-dire un pâturage pour les bestiaux.

— Eh bien, et quand le poisson est gâté, que mangez-vous?

— Nous avons du poisson salé, du pirarucu du haut Amazone, ou du gurijuba, de la pescada fumée.

M. Sharp fit une grimace significative, et dit à son visiteur : — Eh bien, mon cher monsieur, quels que soient les charmes de votre patrie, il n'est pas probable que j'aille m'y retirer jamais, sur mes vieux jours.

Mais le jeune Brésilien se hâta de dire :

— Le Brésil n'est pas partout ainsi, capitaine, et si vous alliez ailleurs, vous verriez au contraire une abondance prodigieuse et qui dépasse de beaucoup celle d'Europe. Au Para, vous jugerez; je suis même certain que mon parent est trop modeste sur les ressources de sa ville, et que s'il voulait chercher un peu, il trouverait pour vous.

Mais M. Hospedage reprit :

— Mon jeune parent, vous êtes comme tous mes compatriotes; la vanité patriotique avant tout : mais comme je suis de ceux qui croient qu'on ne se corrige qu'en se regardant, et que, d'ailleurs, nous avons assez d'autres qualités et une terre assez riche pour avouer franchement nos insuffisances, j'ai pris coutume de dire à tous et partout la vérité. Or, la vérité au Para, comme dans presque tout le Brésil, est qu'on y vit mal et par notre faute. Ainsi, à Vigia, ici, c'est-à-dire à six lieues de Marajo, qui nourrit deux cent mille bestiaux, nous mangeons de la viande sept ou huit fois par an, aux fêtes publiques ou au mariage de l'un de nous : lorsque, avec une campine d'un kilomètre carré, que la ville pourrait faire établir à moins de cinq cents pataques [1] une fois payées, nous aurions du

[1] La pataque brésilienne vaut 1 franc de notre monnaie.

bétail à n'en savoir que faire. Mais c'est notre richesse même qui fait notre incurie, et à tous navires qui passent, nous courons acheter des conserves d'Europe, à prix excessifs, quand il nous suffirait de nous baisser à terre pour avoir dix fois ce que produit l'Europe. Il en est de même au Para, et vous ne le verrez que trop par vous-même. Au surplus, si vous voulez envoyer deux de vos hommes en ville, je vais vous donner un esclave pour les conduire, mais ils ne trouveront que du poisson salé.

— Je vous remercie, monsieur, dit le capitaine. J'accepte votre offre, et si vous permettez, mes hommes iront même dans la campagne; ils y seront peut-être plus heureux que dans la ville même; nous ne repartons qu'à la marée montante, ce qui nous donne sept heures à rester devant Vigia.

— A vos souhaits, capitaine, mais il n'y a d'habitation que dans la ville. Ici, tout le monde est pêcheur ou contrebandier. Autour de Vigia, on ne trouve que la forêt déserte et le fleuve; c'est-à-dire, quand nous le voulons, du gibier et du poisson. Et puisque vous restez ici pendant toute la marée, permettez-moi de vous convier à souper, ainsi que ces messieurs, j'ai quelques heures devant moi, cela suffit pour préparer tout de mon mieux, et je vous ai dit tant de mal de notre pauvre pays, que je veux du moins vous prouver qu'avec un peu d'efforts, on y pourrait bien vivre.

M. Sharp refusa, prétextant de la quantité de ses passagers, de ses blessés à soigner, et de toutes ces raisons banales que chacun sait trouver pour colorer un refus; mais M. Hospedage était le fils d'un de ces vieux planteurs portugais, riches et magnifiques, qui jadis se vantaient à bon droit de n'avoir point d'hôtels dans la colonie, parce

que leur hospitalité remplaçait les hôtels, et qui, en effet, se faisaient un devoir de garder jour et nuit porte ouverte et table servie. Pour tout héritage, son père ne lui avait guère laissé que ses idées généreuses, et le fils se sentant à l'étroit dans les débris d'une fortune qui ne suffisait pas à ses larges instincts, avait quitté Pernambuco, sa ville natale, et s'en était venu vivre à Vigia. Des étrangers qui passaient par sa résidence solitaire, des Français surtout, car les Brésiliens aiment la France, étaient une bonne fortune pour son hospitalité rajeunie. Il insista vivement, pria ses compatriotes de joindre leurs prières aux siennes, et fit si bien, que le capitaine lui promit d'aller souper chez lui avec ceux de ses passagers qui voudraient le suivre. M. Hospedage demanda la permission de retourner à terre pour donner quelques ordres; puis, prenant à bord de sa montarie une partie des passagers, il revint vers la ville, suivi de près par le canot du navire.

A peine débarqué, il ordonna à un esclave de conduire M. Useless par les quelques rues de Vigia, et de faire tous efforts afin de leur procurer des vivres. Puis, laissant pour un instant ses visiteurs à la garde de ses compatriotes, il alla jusqu'à sa maison, afin d'envoyer rapidement des chasseurs dans le bois et des pêcheurs au fleuve; mais il revint presque aussitôt, et conduisit lui-même ses hôtes par la ville.

— Il nous reste à peine deux heures de soleil, dit-il aux Européens, mais cela suffit, hélas! pour voir les débris de Vigia. A part les ruines de nos deux églises, vous ne trouverez que des maisons nues et misérables, envahies par la forêt.

Et, en effet, les passagers surpris entrèrent bientôt dans les ruines d'une église qui avait dû être magnifique.

Des restes d'ogives, de trèfles, de sculptures, de constructions gothiques, révélaient la richesse et le goût des constructeurs; mais cela était misère que voir, dans quelle dégradation le temps et l'incurie avaient laissé tomber le pieux édifice. Un pan de toiture respecté par les vents couvrait encore la place où s'élevait l'autel; partout ailleurs, la végétation équatoriale avait envahi la demeure du Seigneur; de hauts arbres, pressés comme dans la forêt, croissaient librement au milieu de la nef; des lianes pendantes s'enroulaient comme des lierres autour des arceaux demi-écroulés; à travers leurs feuilles vertes on distinguait vaguement des rosaces entrevues, vestiges d'un passé disparu. Les murs tombaient de toutes parts; des débris d'autels, de statues, jonchaient en dedans les côtés du temple, presque ensevelis sous les feuilles ou les décombres; et sur le sol, à travers ces débris, des dalles funèbres, encore couvertes d'inscriptions effacées, enseignaient les sépultures des jésuites, fondateurs ou lévites du temple.

Aucune révolution, aucun désastre, aucun tremblement de terre, n'avaient bouleversé cependant l'église en ruine. Non; l'oubli des hommes puis quelques années seulement avaient passé sur elle : et la pluie, les vents, la végétation, minant tous ensemble le travail des religieux d'un autre âge, le pieux édifice, déserté par les fils des conquérants, s'effaçait sous l'œuvre incessante et destructive de la nature.

Quelques passagers pénétrèrent à grand'peine sous les débris du toit qui abritaient le sanctuaire; aussitôt on vit s'envoler, par vols effarés et circulaires, des centaines d'oiseaux nocturnes et de grandes chauves-souris rouges, seuls hôtes désormais du temple abandonné.

Attristés à la vue de ces ruines, les passagers allèrent visiter la seconde église. C'était même chose : presque partout elle tombait en ruine, ainsi que la première; seule, une pauvre chapelle reconstruite, ou plutôt conservée à la hâte, à peine crépie comme une hôtellerie passagère, restait debout et servait d'église à la ville. Quelques ornements fanés, isolés, misérables, paraient un autel plus misérable encore; et puis, partout, on ne voyait que des murs blancs ou la terre nue, sous un toit grêle, qui, de toute part, laissait filtrer tour à tour le soleil, les vents, la pluie. A côté de la chapelle, sous des restes d'arceaux réparés, on avait construit pour le prêtre une obscure demeure, avec un triste enclos plein de décombres, où quelques poules chétives picoraient dans les herbes. Des chemises et des vêtements incertains, étalés sur un mur en ruine, séchaient dans un coin, aux obliques rayons du soleil couchant. Cela était tout, tout ce qui restait des deux temples de Vigia : de ces deux églises que les Portugais de l'ancien temps vantaient à bon droit comme des monuments de la foi, de la puissance, de la civilisation, apportées par eux dans l'Amérique du Sud.

— Nous n'avons rien autre chose à vous montrer dans la ville, dit M. Hospedage à ses hôtes; partout ailleurs vous ne verrez que des maisons en ruine, encombrées de poissons salés ou de marchandises de contrebande. Venez à ma demeure; elle est, comme toutes les autres, misérable et nue, mais vous y trouverez, en attendant le souper, un verre de porto, quelques fruits demi-sauvages, et toute l'hospitalité que peut donner un pauvre pêcheur.

Les passagers suivirent leur hôte, en regardant sur leur route tout ce qu'on pouvait voir de cette pauvre bour-

gade. M. Hospedago demeurait à l'extrémité de Vigia. Ils traversèrent la ville tout entière par sa grande rue, c'est-à-dire par un chemin inégal, non pavé, couvert d'herbes, avec un sentier, étroit et boueux, frayé dans le milieu : unique artère coupée par une douzaine de rues transversales plus pauvres encore que la rue principale ; puis trois ou quatre places donnant sur le fleuve, spacieuses, mais couvertes de hautes herbes. Tout cela, des deux côtés, était bordé par des maisons sans étage, pressées comme celles d'une vieille ville, aux murs blancs, aux toits en paille ou en tuiles rondes et rouges, aux portes mal closes ou masquées par des nattes en paille tressée, aux fenêtres basses fermées par des grillages en bois serrés plus que des guichets de couvents, et s'entr'ouvrant en tabatières.

Personne dans les rues, personne sur les places. Çà et là devant une porte, quelques enfants grouillaient tout nus, rouges par naissance, rouges par soleil, jouant lentement et sans bruit sur la terre humide ; puis de tous côtés des chiens maigres, chétifs, grisâtres et galeux, rôdaient tristement de case en case, cherchant pâture d'un œil inquiet, ou disputant aux vautours noirs des lambeaux de poissons pourris.

De loin en loin, aux maisons, sur le passage des Européens, une porte s'ouvrait, une natte s'écartait, une fenêtre à tabatière se soulevait, et alors apparaissaient au soleil les têtes en désordre d'un essaim de femmes à demi vêtues. Les unes, — les blanches, étaient pâles, étiolées, jaunâtres, avec de grands yeux éteints, et des cheveux noirs, éclatants, dénoués, qui ruisselaient sur leurs épaules maigres ; les autres, — négresses, mulâtresses, capresses, mamalucas, curibocas, étaient rouges, jaunes ou noires, fortes, massives, aux lèvres épaisses, aux petits yeux, aux cheveux

courts mal peignés, aux épaules charnues. Toutes, confondues ensemble, contemplaient une seconde ces blancs qui passaient en les regardant, puis confuses, refermaient en hâte leurs trappes entr'ouvertes; et par les guichets, par les nattes obscures, on entendait des cris et des rires sonores qui s'échappaient, comme des bruits d'oiseaux enfermés dont on secoue la volière.

Les passagers arrivèrent enfin à la demeure de leur hôte.

— Messieurs, dit M. Hospedage avant de faire entrer ses visiteurs, la case n'est ni grande ni riche, mais telle qu'elle est, avec ses pauvres habitants, elle est à la disposition de vos seigneuries.

Au milieu d'une salle vaste, propre et maintenue très-fraîche, grâce aux fenêtres et aux portes hermétiquement fermées, une grande table d'acajou, ovale, faite d'un seul morceau, et pouvant servir à quinze personnes à la fois, portait quelques frasques[1] de vin de Porto, des verres de toute dimension, et un panier plein de mangues dorées.

Les passagers, encouragés par les façons hospitalières de leur hôte, et séduits par la vue des mangues, goûtèrent tous au fruit tropical. Les uns mordaient à même comme des singes sur des noix, les autres essayaient d'enlever la peau avec les couteaux ou leurs doigts, et les Brésiliens riaient de bon cœur à regarder les grimaces des premiers, qui ne trouvaient qu'amertume, et l'ébahissement des seconds en voyant couler le jus du fruit. Car, chez lui, l'Européen raille sans mesure les mœurs, les allures et les ignorances de quiconque ne vit pas à sa mode; mais nul, plus que lui, ne prête aux rires quand il s'en vient sur un autre hémisphère; et il n'y a pas spectacle plus bouffon

[1] Le frasque portugais vaut deux litres.

que celui d'un Européen qui débarque sans guide en pays transatlantique, se heurtant à toute chose, tréhuchant à chaque pas, et dénigrant à chaque chute tout ce que ne comprennent pas ses sens ébahis.

M. Hospedage coupa quelques mangues pour ses hôtes, qui goûtèrent enfin à la chair parfumée de la pêche tropicale; mais bien peu recommencèrent l'épreuve. L'odeur et le goût de térébenthine qui s'exhalaient du fruit les dégoûtèrent presque tous, et il n'y eut que deux ou trois audacieux qui tentèrent un second, mais désolant essai. Ils ne savaient pas qu'au bout de trois mois d'habitation sous les tropiques, tous, peut-être, aimeraient ce fruit dédaigné, autant et plus que leurs fruits européens, car il en est toujours ainsi, malgré la répugnance invincible que la mangue cause tout d'abord.

Cependant la plupart des passagers, sur les invitations de leur hôte, oubliaient le goût des mangues avec du vin de Porto, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et un monsieur à tête bien peignée, à face bien rasée, à faux-col bien ajusté, à vêtements strictement compassés, — un parfumeur anglais en voyage, s'efforçant à se donner des airs de quelque chose, empesé de morgue et de mutisme, — entra dans la salle, le chapeau sur la tête.

— Le seigneur chef de police ! murmura M. Hospedage, et aussitôt à toutes révérences, il s'avança vers le nouveau venu : puis à paroles et à voix humbles, il le pria de s'asseoir et de prendre avec ses hôtes un verre de Porto.

Mais le rigide magistrat était irrité apparemment; car, sans daigner répondre aux prévenances de son compatriote, il lui dit sévèrement :

—Vous avez donc oublié votre devoir et mes fonctions, que vous ne m'avez pas tout d'abord averti de l'arrivée

du navire? De quel droit faites-vous débarquer des étrangers sans que j'aie visité leurs passe-ports, leur vaisseau, leur patente? Suis-je ou non le chef général de la police? Reconduisez de suite ces étrangers à leur bord.

M. Hospedage murmura quelques mots d'excuse, et se tourna d'un air désappointé vers ses hôtes. Le jeune Brésilien chercha vainement à venir au secours de son fautif parent : le superbe fonctionnaire ne daigna même pas lui répondre. Tout ce que les prières de M. Hospedage purent obtenir de l'incorruptible magistrat, fut une promesse de se rendre de suite au navire pour vérifier les papiers de bord, et s'informer officiellement des motifs de l'arrivée du navire à Vigia.

Le jeune Brésilien traduisit aux passagers les injonctions du difficultueux personnage, et leur expliqua les peines encourues par leur hôte, pour avoir reçu des étrangers sans la visite préalable du chef de police, qui, à Vigia, représentait à la fois la commission sanitaire, la douane et l'autorité administrative et militaire.

Chacun se leva pour retourner à bord : les uns se consolèrent en remplissant un dernier verre; les autres murmurèrent à demi-voix contre le rigorisme inhospitalier de cette autorité à plusieurs branches. M. de Cinnamon le comparant, assez peu révérencieusement, au valet d'Harpagon, tour à tour cocher et cuisinier, demanda si ce monsieur avait un uniforme spécial pour chacune de ses fonctions; mais, les Brésiliens donnant l'exemple, tout le monde sortit et suivit l'autorité dans la direction du navire.

Une barque ramée par six Indiens vêtus d'une espèce d'uniforme gros-bleu à lisérés verts, sale, rapiécé, troué et tombant de vétusté, conduisit monseigneur le chef de

police de Vigia à bord de *la Caroline*. M. Hospedage ainsi que ses passagers allèrent chercher plus loin la montarie et le canot pour retourner au navire.

La barque policiale arriva le long du bord. Le Brésilien monta et s'informa du capitaine auprès du premier matelot qu'il rencontra sur le pont.

M. Sharp apparut presque aussitôt, et demanda, en français, au nouveau venu quel était l'objet de sa visite.

— Je suis le chef de police de la ville, et voici mes soldats, dit le visiteur en montrant ses six rameurs; je viens examiner vos papiers de bord et savoir quel motif vous a fait entrer à Vigia.

Mais tout cela était trop de portugais pour le capitaine; il fit signe au chef de police qu'il ne le comprenait pas, et l'emmena dans la chambre de Montfort. Les Brésiliens qui, d'ordinaire, lui servaient d'interprètes, étaient les uns à terre, et le troisième trop blessé pour supporter les fatigues d'une conversation.

Là, le magistrat répéta sa phrase sur un ton plus impérieux encore que la première fois; mais il était tombé sur un mauvais jour; le capitaine avait son humeur *vent debout*, et, comme il le disait lui-même, il n'était pas abordable par ce vent-là. M. Sharp connaissait d'ailleurs le Para et la valeur des rodomontades exigeantes de ses fonctionnaires. Aussi, dès que Montfort eut répété scrupuleusement les paroles de son interlocuteur, le capitaine toisa l'arrogant visiteur avec un regard si malveillant, que ce dernier, visiblement troublé, regarda vers la porte, de l'air effaré d'un écolier fanfaronnant qui voit entrer le magister.

L'examen terminé, M. Sharp se tourna vers Montfort, et lui dit en épelant chaque parole :

— Dites à ce moricaud que je ne montrerai mes papiers qu'à mon consul; que je suis entré à Vigia, parce que j'avais une voie d'eau, et que cela m'a fait plaisir; et que s'il n'est pas content, je le débarquerai sans palans par-dessus le bord, lui, ses soldats et toute sa ville.

Montfort se prit à sourire et ne répéta que la première partie des paroles de M. Sharp; mais ce dernier devinant la restriction de son traducteur, insista sur la portion énergique de sa réponse.

— C'est la meilleure manière de me débarrasser de ses exigences, dit-il. Si vous lui parlez doucement, il voudra visiter le navire depuis la grande hune jusqu'à la cale, et me créera des difficultés sans nombre au Para.

Montfort obéit en partie, et, mitigeant la réponse de M. Sharp, il se borna à dire que le capitaine ne reconnaissait pas les pouvoirs du chef de police, et se refusait positivement à lui rendre des comptes.

Mais, sans entendre le français, le magistrat avait compris, aux regards et à la voix du capitaine, le respect médiocre qu'on avait pour son autorité; aussi reprit-il d'un ton complétement radouci :

— Je ne demande pas à voir tous les papiers du navire. Je veux seulement savoir l'état de santé des passagers et de l'équipage, avant de les laisser se promener à terre. Puis, ajouta-t-il en clignant des yeux d'une manière expressive, comme je suis chargé de la police, si le capitaine a quelques marchandises sujettes à droits élevés, nous pourrons nous entendre à cet égard; M. Hospedage s'occupe de pêche et de colle de poisson, je sais bien mieux que lui la vente des marchandises qui passent en contrebande.

Montfort traduisit fidèlement les paroles du Brésilien,

tout en ajoutant : — Je ne sais pas ce qu'il veut dire, et je ne comprends pas quelle corrélation il peut y avoir entre la police et les marchandises de contrebande, si ce n'est que l'une doit arrêter les autres ; mais voilà ce qu'il dit.

— Je comprends bien, moi, dit le capitaine : c'est qu'à ses fonctions médicales et policiales, il joint celle de contrebandier, et tout simplement il vient à bord pour voir si je ne veux pas faire avec lui un peu de commerce. Répétez-lui ce que je vais dire, et vous allez voir :

— Je compte aller souper à terre dans quelques heures, et là, si le chef de police veut, nous causerons affaires. Je reste la moitié de la nuit devant Vigia ; nous avons du temps à nous pour le débarquement, et la nuit vaut mieux que le jour. J'ai beaucoup de marchandises ; — et il ajouta à voix basse : — mais je ne peux pas parler librement à bord de ce navire, on entend tout.

Montfort répéta.

Le chef de police sourit d'un air d'intelligence amicale, puis il ajouta :

— C'est bon. Vous me promettez la préférence. Je vais faire dire à vos passagers qu'ils ont libre pratique, puis nous irons chez M. Hospedago, qui parle très-bien français, et là nous ferons notre marché.

— Voyez-vous? dit M. Sharp aussitôt que Montfort lui eut traduit les paroles de l'autorité : ce doit être le premier contrebandier de la ville, et s'il a de l'argent, je vais profiter de mon passage à Vigia pour faire avec lui une petite affaire nocturne. Ces gueux-là ont voulu nous piller à Marajo : quand je les volerais un peu à Vigia, il n'y aurait pas grand mal.

Sans attendre la réponse du capitaine, le contrebandier-magistrat se dirigea vers le pont pour envoyer son canot à

terre prévenir les passagers; mais, à ce moment même, M. Hospedage arrivait au long du bord avec tous ses hôtes : le chef de police se pencha en dehors du bastingage et dit à voix haute :

— Les papiers du navire sont en règle. Je les ai tous visités : la santé est parfaite à bord; les passagers peuvent se promener à terre en pleine liberté, et moi-même et le capitaine nous irons vous rejoindre tout à l'heure. Nous aurons besoin de vos services, mon cher monsieur Hospedage.

Les deux barques, virant de bord, retournèrent à terre, tandis que le magistrat revenait auprès de M. Sharp. Quant à ce dernier, pendant ce temps, il disait à Montfort :

— Je ne veux pas, mon cher passager, vous ennuyer de mon commerce. Je vais garder sur le pont ma pratique de contrebande, et quand M. Useless sera revenu j'irai à terre. Restez en paix et guérissez-vous.

Et aussitôt faisant signe à son futur client de le suivre, il le conduisit à sa chambre, et se fit apporter des liqueurs, afin de patienter jusqu'à l'arrivée de son second. Toutes les nations se comprennent quand il s'agit de boire l'eau-de-vie française; et l'entente cordiale la plus sincère régna bientôt entre les deux amis, malgré leurs intentions tout d'abord hostiles, leurs projets de vols réciproques et les luttes mercantiles qui ne pouvaient manquer de surgir au moment du traité. Mais les amitiés commerciales sont d'autant plus vives qu'elles sont plus soudaines et plus exposées : il faut se hâter d'en jouir; puis c'est un moyen si vieux, mais si séduisant, pour se tromper l'un l'autre, que se faire tout d'abord politesse amicale !

Quant à Montfort, il ne fit rien pour empêcher le départ du capitaine et de son client. Depuis plusieurs heures

déjà, le blessé s'agitait sur son lit de souffrance, hésitant à se lever, retenu seulement par la crainte de retarder sa guérison. La journée allait finir, et madame Cerny, qui avait passé presque tout le jour précédent à son chevet, n'avait pas reparu près de lui : le malade souffrait bien plus de cette absence que de ses blessures oubliées, et le capitaine pouvait empêcher Clémence de revenir; aussi le vit-il s'éloigner avec cette satisfaction muette que ressent un amant, quand il voit partir enfin un visiteur qui lui trouble un rendez-vous d'amour.

Mais le départ de M. Sharp ne fit pas entrer madame Cerny. Vainement, pour lui révéler sa solitude anxieuse, Montfort agitait bruyamment dans sa chambre tous les meubles placés à portée de ses mains débiles; vainement il appelait à voix haute quiconque passait dans le carré, demandant sans cesse quelque chose; tous les appelés s'empressaient pour lui donner les objets de ses demandes, tous entraient dans sa cabine, tous y restaient tour à tour des minutes entières longues comme des heures : tous, excepté celle que son cœur appelait.

C'était à dessein que Clémence n'avait pas reparu dans la chambre du malade. Non moins que Montfort, — plus que lui peut-être, — car, plus que lui, elle avait besoin d'affection, elle eût désiré rester et vivre dans cette chambre; là, seule, au chevet de son blessé, elle s'enivrait à loisir des projets insensés de bonheur qu'il murmurait à son oreille. Mais le baume d'Antonio avait, comme par miracle, fermé toutes les blessures; le danger était passé. Décidée qu'elle était à lutter contre l'affection même qui la dominait, madame Cerny ne voulait plus désormais ni encourager la passion du jeune homme, ni laisser grandir la sienne.

Clémence était une noble nature, fière et résolue jusqu'au sacrifice. Elle avait une ou deux années de plus qu'Henri ; elle ne pouvait lui apporter en dot que sa pauvreté, sa fille déjà femme, et les désillusions d'une âme frappée par le malheur. Sentant ses années trop lourdes pour ce jeune homme aux passions encore exaltées, elle ne voulait pas lui imposer une chaîne qui, tôt ou tard, lui pouvait devenir pesante. Elle se disait qu'un jour peut-être, ce cœur vagabond regretterait une union contractée dans une heure de folie passagère : et, ne voulant pas profiter de la fièvre passionnée qui les emportait tous deux, pour lui surtout, pour son bonheur, pour son avenir, elle se refusait à son amour !

En outre, poussant jusqu'à l'égarement le culte du passé, elle regardait comme une désertion d'oublier les morts par les vivants, se reprochait l'épuisement de ses tristesses de veuve, et frémissait de laisser revivre son cœur une seconde fois.

Enfin, s'enivrant outre raison d'amour maternel, elle se répétait sans trêve qu'elle devait à sa fille de garder son veuvage, et s'accusait comme d'un crime de toute affection étrangère.

Tour à tour aveuglée par des délicatesses chimériques, ou des devoirs exagérés, elle se roidissait contre son amour, luttait contre tous les vœux de son âme, et repoussait, insensée, le légitime bonheur qu'elle pouvait donner et prendre. Étrange nature que la nature humaine ! On dirait que tous ceux qui ont du cœur ici-bas sont condamnés à souffrir par leur cœur même, comme on souffre d'un vice, d'un malheur ou d'une blessure ; et que plus on en a, plus on en souffre ! N'y aurait-il donc que ceux qui ont oublié d'en avoir en naissant, ou qui l'ont

arraché d'eux comme on arrache une épine, qui puissent vivre sans douleurs morales?

Saintement élevée par sa mère, sainte femme, morte avant l'âge, madame Cerny avait été mariée, toute jeune, à un officier des gardes du corps; et, jusqu'à sa mort, elle n'avait jamais quitté son mari. Au moment de la guerre d'Espagne, elle l'avait suivi et attendu dans une petite ville des Pyrénées; toute sa vie heureuse s'était écoulée entre ses affections d'épouse et de mère. Quand sa fille lui était venue, elle l'avait élevée puis enseignée comme sa mère avait fait pour elle, sans aides. Henriette était fille unique, son père et sa mère l'adoraient et ne vivaient que pour cette enfant. Lorsque la mort de M. Cerny avait brisé le cœur de la femme et de la mère, triste jusqu'à mourir, mais soutenue par son amour maternel, elle avait fait face à sa douleur. Pendant près de trois années, elle avait existé, en quelque sorte, à force d'amour pour sa fille : vivant de privations incessantes, afin de ménager plus longtemps ses faibles ressources : habitant un entre-sol obscur : passant des mois entiers chez des parents égoïstes qui froissaient ses orgueils d'épouse. Mais, malgré tout, son pauvre pécule allait s'épuisant jour à jour; l'aumône de centimes que l'État lui servait comme veuve d'officier ne suffisait même plus à son pain quotidien. Elle avait appris à peindre dans sa jeunesse. Elle fit des portraits et des fleurs, qui en valaient bien d'autres; beaucoup d'anciens amis lui promirent secours; quelques-uns la firent travailler : bien peu la payèrent. Elle ne gagnait même pas ses porcelaines et ses pinceaux. Alors elle avait voulu renvoyer sa servante pour vivre plus restreinte encore; mais la vieille servante avait élevé la jeune fille, et Marguerite n'avait pas voulu quitter sa maîtresse adorée :

— Je n'ai pas besoin de gages, madame Clémence, comme elle continuait d'appeler madame Cerny : je resterai près de vous. Si vous me renvoyez, je reviendrai tous les jours m'asseoir sur la porte ; il faudra faire mettre en prison la vieille Marguerite.

Clémence l'avait gardée. Mais la situation de ces deux êtres qui vivaient de rien, pour cacher à la jeune fille leurs angoisses maternelles, devenait plus précaire chaque jour. Trop fière et trop pauvre pour se faire payer les portraits qui lui étaient dus, ne pouvant plus vivre à Paris, même de sa vie solitaire, elle s'était résolue enfin à se retirer dans un obscur village de Bretagne. Il lui en coûtait d'abandonner par ce départ les espoirs brillants qu'elle nourrissait toujours pour sa fille. Mais la nécessité parlait, et déjà elle préparait tout pour sa vie nouvelle, lorsqu'elle reçut une lettre d'un frère de son mari, qui avait fait fortune au Brésil, y était resté, avait appris, par hasard, les misères de sa belle-sœur, et l'appelait près de lui avec sa nièce.

La France n'avait plus d'attraits pour elle ; longtemps elle s'était bercée des espoirs d'une restauration réparatrice. Ses espoirs s'envolaient avec les années. La fortune bruyante des nouveaux venus froissait sa douleur de veuve et ses croyances politiques. Elle frémissait impuissante, en entendant encenser, honorer, décorer du nom de héros les révoltés de la rue, les meurtriers de son époux. Le Brésil, récemment prôné en Europe, était représenté comme un pays splendide ; autant valait l'exil au Brésil que l'exil en Bretagne ; son mari lui avait parlé bien des fois de son frère lointain, marié, mais sans enfants. La lettre était amicale et pressante. Elle partit.

Solitaire toujours, depuis ses années de veuvage et de

malheurs, elle avait rencontré Montfort, sur ce navire qui les emportait tous deux vers la terre étrangère. Le jeune homme partageait sa foi politique, ses instincts de race et d'éducation première. Il avait, par instants, dans le regard et l'attitude, des similitudes étranges avec un de ses frères mort en Allemagne depuis 1830. Elle s'était prise pour lui d'une sympathie fraternelle, dont il lui avait paru digne, surtout lorsqu'il s'était fait oublier par sa fille. Depuis la mort de son mari, c'était le premier être avec lequel elle se trouvait sur tous points en communauté de sentiments. La solitude et l'oisiveté du bord lui firent l'étudier en quelque sorte jour à jour. Ses actions répondaient aux pensées qu'il exprimait. C'était à ses yeux une noble nature, qui ne se démentait pas.

Veuve, triste, mais jeune encore, tourmentée d'un besoin inné d'affection, et voyant l'affection de sa fille pâlir à son naissant amour, elle s'était complue dans cette amitié ; puis, du jour où Montfort avait sauvé Henriette, elle avait dérivé plus vite à une amitié plus vive, mais sans s'inquiéter encore, sans soupçonner son cœur. Les paroles railleuses du jeune homme, à propos de mariage avec madame Milliner, et son propre trouble lui avaient tout à coup révélé son amour.

L'absence de Montfort, son retour, ses défaillances secourues avaient avivé leur affection mutuelle. Tant que les faiblesses du blessé avaient mis sa vie en danger, elle était restée ; mais ses blessures se fermaient, et la vie lui revenait heure à heure, en quelque sorte ; à l'étreinte de ses mains, qui pressaient les siennes sans cesse, elle pouvait juger de ses forces renaissantes : et en même temps, sentant chanceler son propre courage, sentant tomber une à une toutes les résistances de son âme, elle ne voulait

plus passer ainsi près de lui des heures solitaires, qui enfiévraient jusqu'à folie leur passion croissante.

Prenant une résolution décisive, — elle le croyait du moins, — elle avait prié le missionnaire de la remplacer auprès du malade, puis elle était montée sur la dunette, où Paul et sa fille oubliaient tout dans les heures oublieuses de leur bonheur. Elle avait passé près d'eux quelques heures, causant avec une volubilité fébrile, pour tromper ses enfants et se tromper elle-même sur le désordre de son cœur. Mais bientôt, lasse de dissimuler ses émotions intérieures, et voulant se trouver seule avec elle-même, elle était descendue dans sa chambre, afin de reposer un peu, dit-elle.

Là, à genoux devant son lit de bord, elle cacha sa tête dans ses mains, et commença de prier avec ferveur, demandant à Dieu la force nécessaire pour oublier et vaincre. Dieu ne lui fit pas cette grâce : la prière, ce baume immortel, qui seul, dit-on, peut apaiser les âmes troublées, fut impuissante à calmer son cœur. Elle resta à genoux, rêveuse, courbée sous le poids de son amour combattu : mais la prière effacée mourut peu à peu sur ses lèvres comme dans son âme. Longtemps elle demeura ainsi.

Au moment où le navire arrivait devant Vigia et où chacun des passagers s'apprêtait pour aller visiter la ville brésilienne, sa fille, inquiète de ne point voir paraître sa mère, descendit dans leur chambre commune, au risque de troubler son repos. La jeune fille la trouva demi-pleurante, tellement perdue dans les pensées qui l'obsédaient, qu'elle ne l'entendit même pas venir. Effrayée d'une tristesse qui lui parut d'autant plus étrange qu'elle contrastait avec ses propres joies d'amour, Henriette se jeta au

cou de sa mère, en lui demandant la cause de ses larmes.

S'efforçant de sourire pour cacher à sa fille l'état de son cœur, madame Cerny embrassa longuement son enfant et finit par lui dire :

— Ne te trouble point. Ce n'est rien. Je pensais à ton père.

Mais soudain, ce demi-mensonge et ce souvenir lui remontèrent au cœur comme un blasphème : elle se prit à pleurer plus fort. Les caresses de sa fille, qui la consola doucement et à douces paroles, comme savent faire les femmes, la rappelèrent peu à peu à elle-même, et, réparant à la hâte le désordre de ses cheveux et de son visage, elle s'apprêtait à monter sur le pont, afin de voir la ville, lorsqu'avec l'étourderie égoïste de son jeune bonheur, Henriette lui dit tout à coup.

— Tu ne sais pas, mère : maintenant que je te vois calmée, je suis presque heureuse de te voir pleurer au souvenir de mon père.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Oh ! parce que tout à l'heure, comme nous causions en t'attendant, M. Desdichado et moi, il m'a dit que M. de Montfort avait pour toi une amitié bien grande, car, pendant son délire, il ne faisait que parler de toi. Et il a ajouté en riant : « Il ne faut pas dire cela à votre mère, mais il compte vous servir de père. » Je n'ai rien dit, mais j'étais bien sûre, moi, que tu ne pensais pas à lui.

Madame Cerny, sentant monter la rougeur jusqu'à son front, détourna la tête, afin de cacher à sa fille le trouble que lui causaient ces paroles, et feignit de chercher quelque chose sur son lit, comme si elle n'avait pas entendu. Mais au même moment la porte de sa cabine, qu'Henriette avait déjà entr'ouverte pour sortir, s'ouvrit tout entière,

et Montfort apparut, pâle comme un linceul, chancelant, s'appuyant aux parois de la chambre pour ne pas tomber.

Aussitôt après le départ de Clémence, qui avait prié le missionnaire de la remplacer près de lui, le jeune homme avait renvoyé son nouveau garde-malade, sous prétexte qu'il ne pouvait dormir que dans la solitude, mais en réalité pour se recueillir dans son amour.

Quand on aime, il y a des heures, et ce sont les plus douces de cette vie, des heures où on sent son âme si remplie, qu'on désire être seul pour penser mieux, pour mieux voir avec les yeux du cœur; et alors on s'enferme, comme on s'enferme afin de relire un poëte aimé. Il avait ainsi attendu calmement pendant quelque temps, puis il avait essayé d'indiquer à Clémence la solitude où il se trouvait, « Quand elle me saura seul, pensait-il, elle reviendra plus vite. » Mais Clémence ne revenait pas. Toute la journée il avait espéré son retour avec la triple impatience de son caractère, de sa souffrance et de son amour. Enfin, vers le soir, il avait vu partir les passagers; mais il avait su par Paul que madame Cerny n'était pas allée à terre: au moment où le capitaine quittait sa chambre avec son client de contrebande, il avait entendu la jeune fille entrer dans la cabine de sa mère; et démêlant un bruit de pleurs étouffés, exalté par sa passion fébrile, inspiré par un vague pressentiment, il s'était levé pour aller lui-même chercher celle qu'il aimait. Le sang qu'il avait perdu le laissait dans une faiblesse extrême, les tempes lui battaient douloureusement, et, par intervalles, il n'y voyait plus. Mais la fièvre qui l'avait pris, comme elle prend tout le monde, à toute souffrance, sous ces climats en feu, la fièvre lui servait de forces. Il s'était soulevé de son lit de douleur, s'était habillé comme il avait pu, à dix reprises;

puis, sans réfléchir, d'un seul effort, ainsi qu'un mourant qui se relève, il était arrivé jusqu'à la porte de madame Cerny, située à quelques cabines de la sienne. Là, il avait entendu son nom prononcé par Henriette, il avait entendu ses dernières paroles, et, sans calculer autre chose que son amour en péril, il avait poussé la porte entr'ouverte et il entrait.

Pâle, la tête égarée, il resta une seconde sans rien dire; puis, domptant sa faiblesse et regardant la jeune fille, qui recula étonnée, presque effrayée de cette apparition subite, il lui dit d'une voix grave :

— Paul a dit vrai, mademoiselle : j'aime madame votre mère; je serais le plus malheureux des hommes si elle ne me permettait pas de l'aimer.

Et il resta debout, quoique sentant ses genoux se dérober sous lui, mais attendant une réponse de madame Cerny.

Quant à elle, troublée jusqu'au fond de l'âme, et, en le revoyant ainsi, oubliant tout, et son passé, ses résolutions, ses pleurs, sa fille même, elle s'élança vers lui en disant :

— Henri, Henri, vous allez tomber; reposez-vous et taisez-vous !

Puis, soutenant le jeune homme qui allait tomber en effet, aidée d'Henriette silencieuse, elle le fit asseoir sur le banc qui entourait la table du carré.

Le bruit de cette scène fit arriver Paul, le missionnaire et l'un des passagers, qui seuls étaient restés sur le navire, et n'avaient pas voulu aller à Vigia. Montfort, à bout de forces, s'était évanoui; le missionnaire le porta sur son lit : la blessure de son bras était ouverte de nouveau, et, à l'incohérence des paroles qu'il murmura lorsqu'il eut repris ses sens, il était évident que le délire s'était emparé de lui.

Cependant, au bout de quelques minutes, revenu à lui-même, il se rappela vaguement ce qui s'était passé, et l'idée d'avoir offensé madame Cerny s'empara de son esprit en idée fixe : bientôt il pria Paul d'aller porter des excuses de sa part; mais le missionnaire, laissant le blessé aux bras de son ami, et lui remettant le baume d'ucuuba donné par Antonio, se chargea de ce soin en disant :

— Calmez-vous, monsieur de Montfort, moi je vais parler à madame Cerny.

Et rentrant dans le carré où la veuve et sa fille se tenaient silencieuses, il les pria de venir causer avec lui quelques instants sur le pont.

Là, désormais certain que ses paroles ne pouvaient pas parvenir jusqu'à l'oreille inquiète du blessé, il dit à la veuve :

— Il ne m'appartient pas, madame, de sonder vos résolutions; mais j'ai soigné beaucoup de malades en ma vie, et mon devoir est de vous dire que l'état de M. de Montfort est plus grave qu'il ne le paraît être, non par ses blessures mêmes, mais par la fièvre violente qu'elles déterminent chez lui. Je crois que vous seule, madame, le pouvez guérir par votre présence et vos paroles. Comme prêtre d'un Dieu de charité, je vous conseille de lui donner encore vos soins.

Madame Cerny se tourna vers sa fille, qui écoutait silencieuse les paroles du missionnaire.

— Henriette, lui dit-elle, je n'oublie rien; mais il t'a sauvée deux fois.

— Mère, je n'ai pas le droit de t'empêcher de guérir M. de Montfort, puisque son salut l'exige et que monsieur lui-même te le conseille!...

Et il y avait dans sa voix, en disant ces paroles, tout un flot de reproches et d'amertume dissimulés. Le missionnaire le comprit; aussi, sans laisser à Clémence le temps de répondre, il se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle, pour connaître les devoirs de cette vie. Quand vous aurez passé par la douleur; quand vous saurez, vous aussi, ce qu'on souffre aux blessures du cœur, vous comprendrez que, pour tous et toujours, le premier de tous les devoirs, c'est la charité.

Puis s'adressant à madame Cerny :

— Faut-il annoncer votre visite à notre malade, madame, ou faut-il le faire espérer?

— Je rentre avec vous, monsieur; vous avez raison : c'est un devoir, je le remplirai tout entier; pour le reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Et en achevant ces mots, elle entra dans la chambre de Montfort. Paul, inquiet de la faiblesse fébrile de son ami, lui prodiguait vainement des paroles et des secours impuissants; le blessé n'écoutait rien : il répétait machinalement et à demi-voix les paroles qu'il avait entendues dans la bouche d'Henriette, sans se rendre compte d'autre chose que des dangers de son amour. La voix de Clémence, qui entrait dans sa cabine et remplaçait Paul, le rendit à lui-même comme par miracle.

Quant à elle, comprenant la vérité des paroles du missionnaire à l'éclair de joie qui parut dans les yeux du jeune homme, elle s'approcha de lui sans hésiter, et prenant la main qu'il n'osait lui tendre, elle se baissa jusqu'à son chevet et lui dit à voix basse :

— Calmez-vous, Henri, car je vous aime.

Puis se retournant vers Paul, qui restait dans la chambre, incertain de ce qu'il devait faire :

— Vous êtes presque mon fils, lui dit-elle : Henriette en ce moment doute de sa mère ; vous qui savez, comme moi, ce que nous devons à votre ami, faites-lui comprendre qu'avant tout je dois le sauver.

Paul alla retrouver sa fiancée sur le pont, le missionnaire s'en fut visiter les autres blessés. Elle resta seule près de Montfort.

III

Le souper de M. Hospedage. — Le concert du chef de police. — La couleuvre électrique. — Arrivée au Para.

> . . . . Entrez, on vous attend :
> A ces mots, mais trop tard reconnaissant ma faute,
> Je le suis en tremblant dans une chambre haute...
> . . . .
> Sentant encore le chou dont ils furent nourris.
>
> BOILEAU.

La nuit était déjà tombée depuis quelque temps, et, en compagnie de son client contrebandier, le capitaine avait enfin, à force de grogs, trouvé le dernier mot de la bouteille d'eau-de-vie qu'il s'était fait servir, lorsque M. Useless rentra. Selon les prédictions de M. Hospedage, le lieutenant n'avait rien trouvé par la ville. Maison par maison, il avait visité toutes les rues. Vainement il avait offert des prix doubles et triples de ceux d'Europe ; la plus belle ville du monde, elle non plus, ne peut donner que ce qu'elle a, et les habitants de Vigia ne pouvaient offrir que du poisson salé. La morue et le lard de *la Caroline* valaient

mieux que la *pescada* fumée ou le *pirarucu* fétide qu'on lui présentait comme unique ressource; tout ce que le lieutenant avait pu récolter de vivres frais consistait en une douzaine d'œufs et quatre poules maigres, achetées à prix d'argent et de prières exagérés. Le capitaine fit d'autant plus volontiers contre disette bon cœur, qu'il espérait en l'hospitalité de M. Hospedage; cependant il recommanda au lieutenant de faire guetter par un homme de vigie la rentrée des bateaux pêcheurs qui ne pouvaient tarder; puis il partit à terre pour traiter de contrebande avec le chef de police.

En attendant l'heure du banquet annoncé, les passagers s'étaient répandus par la ville, en quête de distractions, leur hôte les ayant laissés pour faire en sorte de les mieux recevoir.

Le plus grand nombre, les esprits encore empreints des dangers de Marajo, n'osaient pas séparer leurs frayeurs réunies, et erraient par les rues, s'arrêtant partout : regardant sans voir par les fenêtres ou les portes ouvertes à la brise du soir : contemplant le fleuve, qui baissait d'instant en instant, et laissait à découvert une grève boueuse : suivant curieusement autour des arbres le vol ondulant des mouches à feu, dont les lueurs pâles et scintillantes commençaient d'éclairer les feuilles. Quelques chiens errants les suivaient inquiets et silencieux, fuyant par moments aux pierres que les enfants leur lançaient en dépit des frayeurs maternelles; et tous allaient devant eux, tournant sur eux-mêmes, sans but, marchant ensemble à l'aventure, mais sans se quitter, défiants, la tête en l'air, ainsi que des moutons qui vaguent effarés, sans pâturage et sans berger.

Quelques-uns cependant, plus hardis, se séparèrent du

groupe, et chacun d'eux, suivant la pente de son âme, de son instinct ou de son métier, s'efforça de tuer les heures d'attente.

Sous la conduite du jeune Brésilien, le seul missionnaire descendu à terre alla visiter le curé de la ville; mais le curé n'était pas au presbytère; sa gouvernante indienne, qui gardait la maison en compagnie de trois ou quatre enfants demi-blancs et demi-Indiens, les conduisit à travers la ville, jusque dans le fond d'une loja portugaise, où ils trouvèrent enfin le senhor *padre* de Vigia, jouant aux cartes, en compagnie de deux Brésiliens et d'un frasque de tafia. Après quelques paroles échangées de part et d'autre, le padre offrit à ses visiteurs de partager les joies de la soirée; mais le missionnaire s'y étant refusé absolument, tous ensemble retournèrent à la maison de M. Hospedage.

Quant à M. Bleeder et à ses acolytes ordinaires, un peintre et un musicien, ils étaient partis pour la maison d'école; mais le maître était absent : la mulâtresse qui gardait l'école réussit à faire comprendre aux visiteurs que le *docteur*, comme elle l'appelait, joignant à ses fonctions de maître d'école la profession de pêcheur, était parti depuis deux mois, pour faire du poisson salé, dans la haute rivière : qu'il ne reviendrait qu'au moment des crues, c'est-à-dire en janvier, son habitude constante étant de ne faire classe lui-même que durant deux mois de l'année. — Et pendant son absence, ajouta-t-elle en se rengorgeant comme un hôtelier d'auberge qui s'annonce à ses voyageurs, — c'est moi qui tiens l'école.

Trois ou quatre aventureux, affamés d'aventures amoureuses, se risquèrent à pénétrer dans une case où ils aperçurent un essaim de femmes, qui riaient en se berçant

dans des hamacs à la lueur douteuse d'une lampe placée par terre. Toutes fumaient dans de longues pipes au fourneau étroit, à demi vêtues d'une chemise blanche avec un jupon noirâtre, la tête, les bras et les pieds nus, les cheveux en désordre, mal retenus par un grand peigne en écaille haut de six à dix pouces. Ils entrèrent, et l'une des Indiennes tapuyas, la maîtresse de la case, à la face large, aux petits yeux et aux cheveux noirs, aux épaules charnues, mais comme dorées, sans taille, à la voix douce et argentine, leur fit signe de se reposer dans les hamacs, en murmurant l'éternel bonjour portugais : *Viva senhores*, etc.

L'un d'eux, ne sachant pas s'asseoir dans ce filet mouvant, tomba par terre aux éclats de rire de ses hôtesses; un autre, pour se donner assurance et maintien, se prit à caresser les enfants, qui jouaient tout nus sur la terre nue; un troisième risqua quelques mots de portugais ou d'espagnol, qui retombèrent incompris, puis alluma un cigare en faisant de doux yeux à défaut de douces paroles.

Mais les enfants s'échappaient d'un air effrayé et boudeur; les femmes riaient entre elles à gorge pleine pour chaque parole estropiée que risquaient leurs visiteurs. Au bout de quelques minutes d'efforts inutiles pour se faire comprendre, ils partirent chercher ailleurs meilleure hospitalité. Toujours bien accueillis, mais sans entente cordiale, ils firent ainsi deux ou trois essais de conversation; puis, fatigués d'insuccès, finirent par rejoindre le gros des passagers, sans tenter davantage des visites infructueuses.

Las de promenade et d'oisiveté, tous les promeneurs étaient revenus à la maison de M. Hospedage, après une heure ou deux de course par la ville. Ils y trouvèrent le capitaine, qui, grâce à leur hôte brésilien, servant d'inter-

prête au chef de police, avait déjà terminé toutes ses affaires, et se prélassait dans un hamac en attendant leur retour.

M. Hospedage annonça à ses hôtes que le chef de police commandant supérieur civil et militaire de Vigia, le senhor Joao-José-Miguel-Raimundo Vaidoso de Tolice, voulant faire honneur aux passagers du navire français, donnerait chez lui le souper que lui-même comptait offrir à ses hôtes, et qu'à cet effet sa seigneurie avait fait prendre le gibier et le poisson, que ses esclaves à lui avaient été chercher.

— Je le regrette, ajouta le Brésilien d'un air soumis; j'avais fait de mon mieux pour traiter mes hôtes à l'européenne, et madame Hospedage avait joint ses efforts aux miens. Mais j'ai dû obéir à l'injonction de l'autorité supérieure.

Les passagers quittèrent la maison de l'hospitalier habitant, avec un triste pressentiment de leur sort nouveau. Sa case soignée, garnie de nattes, aux murs nus, mais propres; sa varanda donnant sur une cour plantée d'orangers et de citronniers en fleur; son salon confortablement rempli de meubles d'acajou du pays, à fonds de cannes tressées, éclairé par des lampes et des bougies de France; l'air accueillant de leur hôte, de sa femme et de ses enfants, douce famille, doucement élevée, aux allures dignes, dont l'attitude révélait encore l'opulence antique, sans rougeur de leur présent plus modeste : tout leur faisait regret, car tout respirait chez lui cette hospitalité simple et vraie, complète, offerte à pleines mains, à plein cœur, qu'on trouve dans les deux Amériques, surtout dans les républiques espagnoles, et que beaucoup d'Américains exercent comme un sacerdoce.

Ils arrivèrent à la boutique du chef de police. L'orgueilleux magistrat leur montra d'abord en détail toute sa maison. Il leur fallut tout parcourir, depuis le magasin, où des amas de colle de poisson et de poisson salé répandaient leur odeur nauséabonde, jusqu'à la loja où l'un des fils de sa seigneurie vendait à fausse mesure du tafia et des étoffes frelatés, aux administrés de son père ; jusqu'au salon, grande pièce carrelée de carreaux plats, peinte en bleu jusqu'à hauteur de poitrine, puis en blanc jusqu'au toit, avec une large bande jaune pour séparer les deux peintures.

L'un des passagers, attardé en suivant, ouvrit par mégarde la porte de l'espèce de dortoir commun de la senhora Vaidoso et de ses filles : il aperçut ces dames déjà habillées pour la fête, et achevant de se contempler devant quelques débris de miroir collés aux murailles. Cinq ou six hamacs serrés les uns contre les autres encombraient la pièce, ainsi que des nippes de toute blancheur et de toute qualité, qui séchaient sur des cordes en travers. Pour plancher, la terre nue ; pour plafond, les tuiles ; pour tous meubles, les éternelles caisses en bois vert, ouvertes çà et là, et laissant apercevoir un paquet de vêtements en désordre. Un escabeau boiteux supportait pêle-mêle quelques objets de toilette graisseux, ébréchés par le temps et l'usage ; puis toute une apothicairerie de pommades françaises. Le visiteur effaré referma la porte en hâte et rejoignit les autres passagers.

Une grande table carrée, couverte d'une nappe blanche et entourée de bancs de bois fixés dans le sol, était préparée dans la varanda. Des couis en terre, remplis d'une huile rance, armés de longues mèches en coton tourné, servaient de lampes, jetant au-dessus de la salle leurs clartés douteuses.

A la place de chaque convive on voyait deux assiettes, un couteau et une cuiller (de fourchettes rarement, le couteau les remplace; de serviettes jamais, la nappe commune y supplée toujours).

— Si j'avais été prévenu de la visite de vos seigneuries, dit le senhor Vaidoso en montrant la table à ses convives, j'eusse envoyé au Para et vous aurais fait servir toutes conserves d'Europe; mais le temps m'a manqué.

Enfin le souper commença.

Le chef de police fit les honneurs des dons forcés de M. Hospedage, avec l'aplomb imperturbable d'une autorité brésilienne villageoise, sans même adresser à ce dernier une parole de remercîment ni de souvenir. La femme et la famille féminine n'étaient pas du banquet; les femmes ne mangent pas avec les hommes : quelques esclaves à peine vêtus et les soldats rameurs servaient les convives.

Pour pain, auprès de chaque assiette, à même la table, sur la nappe, chacun avait son petit tas de farine de manioc; de la *farina d'agua*, c'est-à-dire de petits grains jaunes, gros comme des graines de chènevis, durs à casser les dents et d'un goût insipide. Aux deux bouts de la table, quatre plats-gamelles étalaient quatre tas de riz cuit à l'eau, et de mingao, c'est-à-dire de farine détrempée dans une eau graisseuse.

Comme boisson, le porto régnait solitaire; non pas ce porto que rêve tout Anglais en voyage, limpide et doré plus qu'un flacon de l'Olympe, mais du porto fort, épais, chargé de marc et d'alcool : du vin bleu de Portugal.

Une soupe au poisson, c'est-à-dire quelques morceaux de poisson demi-cuits, nageant dans une eau pimentée, fit tout d'abord tressaillir le palais bronzé de M. Sharp-

lui-même. Vinrent ensuite et simultanément de grandes huîtres cuites, ou plutôt enfumées sur leurs écailles, de l'*anta* ou du *tapir* rôti, à la chair rouge, dure et sèche, d'une viande de trentième catégorie, puis cinq ou six squelettes de poulets baignés dans une sauce au tucupi, qui ferait tousser le plus intrépide buveur d'une barrière parisienne. Le festin se termina par de la mélasse calcinée, dite confiture d'orange ou de citron.

Vainement les passagers se ruaient, avec un courage et un appétit dignes d'un meilleur sort, du poisson à l'anta, et de l'anta aux poulets. A chaque bouchée, on pouvait voir les têtes des plus intrépides se redresser frissonnantes et apaiser à gorgées d'eau leurs bouches emportées. L'un d'eux, un homéopathe, sans doute, voulut goûter à des piments qui étalaient devant lui, sur une assiette, leurs peaux rouges et lisses : il en prit un et mordit à même, comme un enfant dans un fruit. Il crut avoir mordu sur un charbon ardent; et en effet, au bout de quelques minutes, ses lèvres étaient gonflées, ainsi qu'après une brûlure.

Les Brésiliens cependant savouraient avec orgueil et plaisir le souper de sa seigneurie, et sa seigneurie semblait manger pour plusieurs jours. En compagnie du curé, qu'il avait pris à sa droite, il plongeait indifféremment ses mains ou son couteau dans les plats de riz et de mingao, puis dans son assiette et dans sa bouche qu'il gardait toujours pleines à la fois, de poisson, de viande et de poulet. Par intervalles, il essuyait ses doigts aux rebords de la nappe, saisissait une pincée de farine, et la lançait à sa bouche avec une dextérité de jongleur. Il engloutit ainsi tout ce qu'il put contenir, se pressant plus qu'un sanglier domestique; après quoi, il essuya longuement sa bouche

au même rebord de la nappe, et se leva pour porter les santés.

Il but d'abord à la longue vie de Sa Majesté le roi des Français; ce à quoi le capitaine riposta par un toast à l'empereur du Brésil. Puis, s'adressant à chacun des passagers, il but avec chacun d'eux un petit verre de porto à la santé de chacun d'eux; et il fit sa ronde si complète, qu'à la fin du repas, le capitaine ayant gravement proposé un toast aux droits de douane, parce qu'ils font vivre les contrebandiers, le digne magistrat, confondant ses devoirs et sa profession, s'écria d'une voix de Stentor : *Vive la contrebande!* et raconta des histoires à mettre en course tous les douaniers du Brésil, de l'Amazone à la Plata.

Mais si grande que fût la loquacité que lui inspiraient le porto et l'eau-de-vie de M. Hospedage, le contrebandier-magistrat n'avait nullement perdu la mémoire. Aussi, lorsqu'un des désappointés passagers se leva de table pour demander au capitaine de retourner à bord, sa seigneurie commanda le silence avec un geste imposant d'autorité, et annonça aux Européens qu'ayant improvisé un concert à la façon de ceux de l'Europe, il allait conduire ses hôtes au salon.

Bon gré mal gré, mélomanes ou non, repus ou non repus, il fallut suivre sa seigneurie. Tout était préparé pour la réception, et la vaniteuse autorité avait fait réunir le ban et l'arrière-ban des musiciens de Vigia. Dans le salon, brûlait sur l'appui de la fenêtre une lampe en cuivre, jetant par trois becs trois lumières fumeuses, et, à travers un nuage plus épais que celui d'une tabagie moderne, les passagers de *la Caroline* aperçurent tout d'abord une blanche douteuse, madame la chef de police, qui attendait les invités en compagnie de ses quatre filles. Elle était

splendidement couverte d'une robe de soie couleur gorge de pigeon, en cheveux, avec tant de bijoux et de chaînes au col, aux bras, aux mains, qu'elle avait l'air d'avoir emprunté l'échoppe ambulante d'un marchand de chaînes de sûreté. Elle n'ouvrit pas la bouche, oscilla seulement le buste à l'entrée de chaque visiteur, puis alla s'asseoir à l'extrémité de la pièce, derrière les musiciens, et ne quitta plus sa place de toute la soirée.

Ses quatre filles, vêtues de blanc, mais sans bijoux, se tenaient debout à côté de l'orchestre, et ne levaient ni les yeux ni la tête des partitions musicales qu'elles tenaient à la main. Cinq guitares, quatre flûtes et trois violons étaient perchés sur des musiciens, perchés eux-mêmes sur des tabourets empruntés à l'église : attendant en silence et dans une attitude respectueuse l'ordre de l'autorité.

Tout d'abord, sa seigneurie alla s'asseoir sur un haut fauteuil situé contre un des murs de son salon, au-dessous de son portrait, où elle était représentée en grand costume : encadrée d'une large bande de bois peinte en bleu, regardant de face d'un air théâtral, une main sur la garde de son sabre, et l'autre étendue comme un orateur qui va parler. Quand tout le monde fut entré et placé, les uns assis, presque tous debout, le senhor Vaidoso fit signe de fermer portes et fenêtres pour ne laisser fuir aucun son ; puis, se tournant vers le plus âgé des violons, qui paraissait cumuler les fonctions de chef d'orchestre et de premier virtuose, il ordonna de commencer.

Le concert commença :

Quamquam meminisse horret

incipiam. C'était du français : *la Marseillaise*. Les quatre

filles chantaient : les violons, flûtes et guitares allaient à l'unisson, chacun de son côté, chacun son essai de *Marseillaise;* sans s'interrompre, si ce n'est les flûtes et les voix pour reprendre haleine. Les chanteuses ne passèrent ni un vers, ni une note. C'était atroce, inouï, infernal : et le musicien incompris, passager de *la Caroline,* avoua plus tard que, même aux heures les plus désordonnées de son imagination musicale, il n'avait jamais rêvé bruit aussi complet.

M. le chef de police marquait la mesure de la tête et du pied ; M. le curé témoignait de sa satisfaction en faisant à ses deux oreilles des parabruits avec ses mains : *la Marseillaise* finie, le magistrat donna l'exemple des applaudissements, et adressa tant à ses filles qu'aux musiciens quelques éloges, qui provoquèrent presque immédiatement l'exécution d'un nouveau morceau.

Ce fut une romance portugaise interminable. M. de Cinnamon compta les couplets jusqu'au onzième, après quoi la précipitation des exécutants l'empêcha de compter ; mais il estima le tout à environ deux douzaines. Les jeunes musiciennes la chantèrent à voix aiguës et variées, qui, jointes au bruit des instruments, ne laissèrent deviner ni l'air, ni même les paroles. Mais, en fait de musique, la bonne comme la mauvaise, ne suffit-il pas d'entendre ? Comprendre est du luxe.

La romance, sans nul doute, était mélancolique, car la senhora Vaidoso pleurait à plein mouchoir, et sa seigneurie elle-même, l'impassible commandant, était visiblement émue. Toutefois le morceau fini, l'admiration paternelle dessécha la sensibilité de l'auditeur, et le glorieux père des quatre Malibran de Vigia joignit ses bravos aux bravos frénétiques de ses administrés. M. le padre

était violet à force de crier en trépignant, des pieds comme des mains. L'une des guitares, dans son enthousiasme — politique, — applaudit vivement en regardant l'autorité. Enfin quelques passagers, emportés par l'exemple, ou pour régler la note du souper, offrirent impudemment des éloges, des bravos et bon nombre de gestes satisfaits.

Les jeunes cantatrices s'épanouirent comme des pivoines, et fredonnèrent à demi-voix un nouveau supplice. Les instruments tressaillirent sur leurs tabourets, et, sous le coup d'un triomphe aussi complet, le concert allait recommencer plus fort. Mais le capitaine était à bout de patience. Il regarda ses passagers. Trois ou quatre à peine faisaient encore bonne contenance; la plupart étaient dans un état digne de pitié. Baignés de sueur et d'ennui, sous les souffrances croissantes d'un festin pimenté, d'un concert impitoyable et du manque d'air par quarante degrés de chaleur, dans la fumée d'une lampe nauséabonde, ils restaient là comme des attachés pour la torture.

Interrompant les préludes de la mélodie nouvelle qui se préparait, M. Sharp, à voix haute, chargea M. Hospedage de dire au chef de police, que l'heure de la marée étant arrivée, il était forcé de retourner à bord et d'emmener ses passagers.

Le magistrat connaissait parfaitement les heures de la marée, qui ne montait pas encore; il se récria sur les exigences du capitaine; mais ce dernier, sans même attendre une réponse, ouvrit brusquement la porte du salon, et ne s'arrêta que dans la rue.

Vainement sa seigneurie fronça des sourcils olympiens, et se plaignit amèrement d'un procédé tout à fait impoli, disait-elle, inouï jusqu'alors, envers le commandant supé-

rieur de Vigia, d'une ville brésilienne comptant plus de six mille habitants! Dame Vaidoso s'éventa avec son mouchoir pour cacher la rougeur qui montait à ses joues; les guitares s'agitèrent ébahies sur leurs tabourets, et les jeunes musiciennes jetèrent sur les passagers auditeurs des regards chargés de muettes prières.

Mais le départ de M. Sharp fut contagieux comme un mauvais exemple. Parmi tous ceux que leur heureuse étoile avait placés près de la porte de sortie, ce fut un sauve qui peut successif, mais général : bientôt il ne resta de patients que les infortunés qui, traqués de l'autre côté du salon, n'osèrent pas traverser à découvert le champ de souffrance déserté par les heureux fuyards.

Une fois hors d'atteinte, M. Sharp se tourna vers ceux qui l'avaient suivi :

— Messieurs, dit-il, quoi que j'aie fait pour nous délivrer, la marée m'oblige à séjourner encore deux heures devant Vigia. Que ceux qui veulent rester, restent; moi, j'en ai trop, du souper, de la musique et de sa seigneurie. Je retourne à bord.

Mais nul de ceux qui avaient eu le courage de fuir n'était tenté de rentrer.

Quant aux captifs, par place ou par patriotisme exagéré, le dépit de l'amphitryon les délivra bientôt. Sa seigneurie, froissée dans tous ses orgueils, se leva : puis, sans vouloir écouter, ni les consolations du padre, ni les excuses des Brésiliens, qui s'offraient à ramener le capitaine, elle se retira dans ses appartements. Alors chacun composa sa révérence, son sourire, son petit mensonge de gratitude, et prit congé de la senhora, qui s'éventait toujours, toujours assise et silencieuse. Dix minutes après, tout le monde était à bord, et ceux qui, à terre, avaient

applaudi, louangé, remercié avec le plus d'effusion, ceux-là surtout se prirent à railler sans pardon et le souper, et le concert, et les toilettes, et la ville entière.

Les rires retentissaient encore sur la dunette de *la Caroline*, et chacun faisait de son mieux de l'esprit aux dépens de ses hôtes, lorsque le canot de M. Hospedage, resté à terre avec les Brésiliens, arriva contre le bord. Le négociant, appelant quelques matelots, commença de faire charger sur *la Caroline* une vache et plusieurs cages pleines de poules, de canards, etc. Vainement le capitaine hésitait à accepter des offrandes d'autant plus magnifiques qu'elles composaient toute la basse-cour de l'hospitalier habitant. Les Brésiliens firent comprendre à M. Sharp, que ce serait faire injure à leur compatriote de ne pas agréer ses présents, et M. Hospedage lui dit :

— C'est une vieille coutume brésilienne de fournir à ses hôtes le repas qui suit le départ ; mon père n'y manquait jamais, et il appelait cela nourrir le souvenir. Je n'ai pas pu vous recevoir à terre, laissez-moi du moins faire comme mon père faisait, aux jours d'autrefois.

M. Sharp accepta. Sur les instances du capitaine et des passagers, le négociant consentit à venir jusqu'au Para reconduire son parent. Il retourna à terre avertir de son voyage impromptu, et revint presque aussitôt à bord. Ses esclaves attachèrent son bateau à l'arrière du navire, et bientôt, *la Caroline* leva ses ancres et fut emportée lentement par les flots de la mer montante. La ville disparut dans l'ombre ; les pâles lumières qui çà et là brillaient à ses maisons effacées rayonnèrent quelques instants ; mais un brusque détour du canal les cacha bientôt ; et pour chacun désormais, ces maisons, ces hommes, cette ville qu'ils avaient désirée, comme on désire l'aurore par une

nuit de tempête : tout cela ne fut plus rien pour eux! rien qu'un songe effacé! qu'un souvenir! cette ombre des réalités passées, qui seule survit quelquefois aux choses de ce monde!

Le vaisseau, cependant, glissait sur les eaux, emporté par le courant et par une brise légère qui, dans ces parages, se lève toujours avec la mer montante. Le canal de Vigia sinuait comme un sentier de chamois; et, dans l'obscurité de la nuit, on découvrait à peine par l'arrière un étroit espace de flots qui reflétaient les étoiles du ciel; partout ailleurs, à bâbord, à tribord, à l'avant, on ne voyait que les arbres des rives qui passaient rapides aux deux côtés du navire, et semblaient devoir à tous instants se prendre dans les cordages. Mais Antonio veillait : le capitaine, comme les passagers, confiants dans l'œil exercé du pilote, voyaient sans crainte leur vaisseau courir à travers la forêt, et, sous la joie générale d'une prochaine arrivée, des bruits de voix et de rires sonores troublaient le morne silence de la nature équatoriale.

Le calme du désert ne dura pas longtemps; on entendit tout à coup au lointain quelques bruits, comme des clameurs étouffées, qui traversèrent l'espace et cessèrent presque aussitôt. Mais le bruit recommença, et on put distinguer des hurlements continuels, formidables, comme si le concert de Vigia se répétait au loin. M. Hospedage apprit aux Européens que ces cris rauques, le bruit le plus fréquent des forêts américaines, provenaient des guaribes ou singes hurleurs, dont une bande errait probablement sur les bords du canal de Vigia. En effet, à un détour du fleuve, les cris devinrent subitement si rapprochés qu'ils semblaient partir du navire même; les passagers entendirent un bruit de feuilles secouées. C'étaient

les guaribes qui fuyaient, courant sur les branches des arbres, aussi vite que le comportent leurs paresseuses allures, et sans cesser leurs cris discordants. *La Caroline* s'éloignant rapide, les hurlements s'effacèrent bientôt dans le silence de la nuit.

Le navire marcha pendant toute la marée; mais il fut forcé de s'arrêter lorsque le perdant commença; et, au matin, quand l'aube fit lever les passagers, *la Caroline*, mouillée à l'entrée du canal, avait devant elle le fleuve étendant son horizon infini, et sur le côté, la forêt bordée, tant que la vue pouvait s'étendre, d'un banc de sable uni.

Près d'eux, sur la plage, une montarie était échouée, et cinq Indiens fumaient, accroupis auprès d'un feu, tandis que des femmes indiennes assises autour d'un filet de pêche, en réparaient les mailles brisées.

Leurs corps rouges se dessinaient éclairés à la fois par les premières clartés du jour et par les lueurs des flammes du foyer. Les femmes avaient un jupon; les hommes étaient nus, sauf une corde légère qui ceignait leurs reins. Aucun des pêcheurs ne semblait s'inquiéter du bâtiment qui était venu troubler leur solitude.

Quand le long filet, garni par en haut de morceaux de bois de balsa légers comme des liéges, et par en bas de balles de plomb attachées ensemble, fut réparé à leur gré, les hommes se levèrent. Deux d'entre eux allèrent prendre chacun une longue perche de bois attachée aux deux extrémités du filet; puis l'un des pêcheurs, entrant dans l'eau, avança ainsi cent pas environ : quand le flot lui vint à hauteur des épaules, il se tourna et commença de marcher en se maintenant toujours à même distance du rivage, tandis que son compagnon côtoyait la plage par un pied d'eau seulement.

Pendant ce temps, les autres Indiens étaient montés dans la montarie : d'un coup de pagaye, ils se dirigèrent en dehors du filet; et, pendant que l'un d'eux conduisait le bateau lentement, sur une ligne parallèle aux pêcheurs, les autres battaient l'eau à l'aide de longues gaules, pour empêcher les poissons de fuir de leur côté, c'est-à-dire vers le large.

Cependant les Indiens qui promenaient le filet avançaient lentement, en droite ligne. Quand ils eurent ainsi marché pendant dix minutes environ, celui qui était le plus avancé dans l'eau revint vers le rivage, toujours escorté de la montarie, et se rapprocha peu à peu de son compagnon. Les deux pêcheurs, et, avec eux, les deux extrémités du filet se réunirent. Les trois hommes du canot se joignirent aux deux autres, et tous les cinq commencèrent à tirer le filet à la plage. Les femmes de la troupe, entrant dans l'eau à leur tour, prirent les gaules, battirent les flots pour empêcher les poissons de s'échapper en se rasant dans la vase, et bientôt, dans toute la partie du fleuve enserrée par le filet, on vit s'élancer ou nager à fleur d'eau, des poissons qui luisaient comme des éclairs aux rayons du soleil levant.

Le cercle se rétrécit peu à peu; les poissons parurent plus nombreux, plus agités, à mesure qu'ils manquaient d'espace dans la prison mouvante qui se resserrait sur eux. Les cinq hommes ne suffisaient plus à tirer cette masse pesante de corps pressés. Les femmes vinrent à leur aide, et tous ensemble faisant un dernier effort, les passagers purent contempler sur la plage une masse de poissons de toute espèce et de toute grosseur, que M. Hospedage estima à deux cents livres au moins.

Aussitôt les femmes prirent un à un les plus gros et les

jetèrent au loin vers le milieu du banc de sable, tandis que les hommes maintenaient le filet. Quand il ne resta plus que des poissons de petite taille, qu'on apercevait sautillants à travers les mailles, les Indiens retournèrent à leur feu, tandis que les femmes, s'asseyant à terre à moitié dans l'eau, secouaient sur le sol un flot de menu poisson à faire la joie d'un pêcheur européen. Elles nettoyèrent activement le filet, arrachant les branches et les débris de végétation qui y étaient accrochés, renouant les cordes brisées, rajustant les plombs, réparant tout. Les hommes cependant fumaient, silencieusement accroupis sur le sable autour du feu.

Quand tout fut prêt, de nouveau, les femmes se portèrent un peu plus loin, sur une autre partie du rivage, à quelques brasses seulement du navire. Les Indiens alors se levèrent lentement, et la pêche recommença de la même manière. Mais tout à coup celui des pêcheurs qui était le plus avancé dans l'eau, et dont on n'apercevait que la tête au-dessus des flots, poussa un cri de détresse. Sa tête disparut un instant pour reparaître un peu plus au large, à quelques pas de la perche du filet, qu'on voyait surnager en dérive à la surface des eaux.

Les femmes, l'autre pêcheur et les Indiens de la montarie regardaient silencieux, mais sans avancer, leur camarade qui paraissait se débattre à grand'peine contre un ennemi sous-marin. Il s'engloutit de nouveau pendant une minute environ; minute de terreur pour les passagers qui contemplaient cette scène du haut du navire; minute d'attente impassible et muette pour les Indiens. Il reparut enfin à la surface, nageant à mouvements débiles : et se rapprochant du rivage, il réussit à se lever dans les flots, qui montaient encore jusqu'à ses genoux : son corps rou-

geâtre se dressa un moment au-dessus des eaux jaunes de la rivière. Mais il retomba presque aussitôt, vaincu par la douleur ou par une force supérieure, qui l'attirait au fond du fleuve. Il se roula dans l'eau, sans direction, comme un cadavre qu'un flot puissant roule sur une grève, et, à ce moment, les passagers aperçurent avec horreur un serpent noir passant lentement à fleur d'eau, tantôt sur son côrps, tantôt sur ses jambes, qui frémissaient par mouvements convulsifs.

— C'est un *puraqué*, une couleuvre électrique! cria M. Hospedage.

Aussitôt le maître, Malcontent, qui regardait cette scène sans comprendre le danger que courait l'Indien, tant l'apathie de ses compagnons était absolue, se jeta du haut du navire dans l'eau profonde où *la Caroline* était mouillée. En une seule brasse il fut au rivage, et en trois bonds près du naufragé, sur lequel le serpent continuait à promener lentement son corps noir.

Là, il se baissa et voulut saisir le reptile par le milieu du corps pour l'arracher de sa proie; mais, en le touchant, il sentit aux coudes et aux genoux une commotion instantanée, douloureuse, comme celle d'une décharge de machine électrique, qui le fit reculer malgré lui.

A la vue de ce nouvel ennemi, le reptile, abandonnant sa première proie, se roula jusqu'au maître d'un mouvement rapide, et, arrivant sur lui, enroula autour de ses jambes son corps visqueux et noir.

La secousse électrique fut terrible, car Malcontent poussa un cri de douleur, sauta en l'air comme s'il eût marché sur du feu et tomba dans l'eau. Aussitôt l'animal, quittant les pieds de sa victime, monta sur son corps, qui, par le

peu de profondeur des flots, était à demi découvert, et commença de passer sur lui lentement. Le maître se releva à moitié, et de ses deux mains s'efforça d'écarter le reptile; mais l'oppression qu'il éprouvait était si forte, les secousses si répétées, que ses bras retombèrent inertes le long de son corps, et que, se sentant étouffé sous des étreintes incessantes, il n'eut plus assez de force pour chasser son ennemi.

Du haut de *la Caroline*, les matelots avaient vu la chute du maître; trois ou quatre s'ébranlèrent pour le secourir. Le mousse, plus agile que les autres, arriva près de lui au moment où, brisé par les commotions électriques, Malcontent ne se débattait plus qu'à peine sous le serpent. Sans hésiter, sans calculer sa force ni le danger, l'enfant saisit à deux mains la couleuvre et la lança vers la haute plage du côté du feu. Il ressentit une commotion violente, sans se rendre compte de la cause de sa douleur momentanée; mais, soit que ses muscles fussent moins fortement atteints par le fluide électrique, soit que le serpent fatigué fût à bout d'électricité, l'enfant ne parut pas s'inquiéter de cette secousse. Avec la vivacité de son âge et de son affection, il souleva la tête du maître, qui commençait à revenir à lui, et déjà il le traînait hors de l'eau, lorsque deux matelots arrivèrent à son aide. Tous trois ensemble enlevèrent le malade, qui avait la tête perdue et pouvait à peine proférer des sons inarticulés, tant il avait d'oppression.

De la dunette du navire, M. Hospedage leur cria de l'étendre dans l'eau, de lui en faire avaler quelques gouttes, puis de laver à grand flot le derrière de sa tête et ses tempes; ils obéirent, et, en effet, au bout de quelques minutes, Malcontent respira plus librement; bientôt

il fut en état de se lever et de faire quelques pas sur le rivage avec l'aide des matelots.

Quant à l'Indien délivré par l'arrivée du maître, après être resté quelques secondes immobile, étendu comme un mort, il se souleva, et parvint à s'asseoir sur le rivage, toujours dans l'eau. Enfin il se mit sur les genoux d'abord, puis se dressant péniblement, il marcha du côté du feu. Mais sa faiblesse était si grande, que, bien que séparé du foyer par une distance de quelques pas à peine, il trébucha et fut obligé de s'asseoir de nouveau.

L'un des matelots descendus s'avança vers lui; mais l'Indien fit un geste de refus, et, après un repos de deux ou trois minutes, il se releva et arriva jusqu'au feu, auprès duquel il s'étendit comme pour dormir.

Aucun de ses compagnons ne s'inquiéta de lui, ni pour lui offrir assistance, ni pour s'informer de son état.

Ils regardèrent sans se déranger et d'un œil indifférent les blancs s'empresser autour de leur blessé, puis l'Indien gagner le feu à grand'peine; et avant que Malcontent et ses hommes fussent remontés à bord, toute la troupe avait de nouveau repris le filet, et la pêche recommençait comme si un des leurs, fils, père, frère peut-être, n'avait pas failli périr!

Tandis que le maître, soutenu par les matelots, essayait sur le rivage ses pas encore débiles, le mousse, rassuré désormais sur le sort de son protecteur, chercha des yeux le reptile qui avait failli causer sa mort. Il l'aperçut se roulant lentement sur le sable sec du rivage et cherchant l'eau qu'il semblait ne pas voir; l'enfant prit une des branches enflammées qui brûlaient au feu des Indiens, et, s'approchant du serpent, il lui asséna sur la tête un coup de toute sa force. Mais il ressentit au bras, en frappant le

reptile, une secousse telle, qu'elle lui fit tomber le bâton des mains. Quant au puraqué, il reploya son corps noir, long comme celui d'une grosse anguille de nos climats, se tordit sur lui-même à mouvements pressés, et resta sur le sol immobile, sans vie apparente. L'enfant laissa le reptile et rejoignit le navire.

Après que Malcontent eut largement satisfait à la curiosité des passagers, en leur expliquant les sensations douloureuses qu'il venait de subir, M. Hospedage, à son tour, initia les Européens aux étrangetés de l'anguille ou couleuvre électrique.

— Dans le bas Amazone, dit-il, le puraqué est un danger véritable pour les baigneurs imprudents qui n'ont pas une longue pratique de ces contrées : au Para même, devant la ville, tous les ans deux ou trois baigneurs périssent suffoqués sous les atteintes de ces couleuvres.

— Mais alors comment ose-t-on se baigner en pleine eau? dirent quelques passagers d'une seule voix.

— Ah! reprit M. Sharp, comment se baigne-t-on à la mer par les requins, au Rhône par les courants, à la Loire par les sables mouvants? comment ose-t-on chasser, naviguer, monter à cheval, voyager par les accidents qui surviennent? S'il fallait toujours et partout tout craindre, l'homme resterait au fond de sa demeure, torpille végétale.

D'ailleurs, sous l'équateur, le bain est une seconde vie; puis toutes les plages ne sont pas infestées de couleuvres électriques; toutes les couleuvres ne viennent pas attaquer les baigneurs : c'est seulement quand elles ont des petits et qu'on approche de leurs nichées, qu'elles se défendent à leur manière en paralysant l'agresseur à coups d'électricité.

— C'est vrai, dit le Brésilien : les Indiens prétendent même qu'un moyen certain de se préserver d'elles est de porter un anneau d'or, parce qu'alors on peut les prendre impunément sans ressentir de secousse électrique. Quoi qu'il en soit, il est d'ordinaire facile de se délivrer de leurs étreintes, car elles sont rarement aussi grosses que celle que vous venez de voir. En général elles ont la taille de vos petites couleuvres de France. On assure cependant que dans les grands lacs et les savanes noyées qui règnent derrière les Guyanes, sur les affluents orientaux du Rio Branco, on en rencontre de monstrueuses, ayant quinze à vingt pieds de long sur huit à dix pouces de diamètre. Celles-là ne se meuvent qu'à peine, et restent à la même place des semaines entières. Le courant d'électricité qu'elles dégagent est si fort, dit-on, qu'elles paralysent au passage, les oiseaux et les quadrupèdes que le hasard fait arriver près d'elles, de telle sorte qu'elles n'ont qu'à se rouler d'un pas, pour saisir leur proie frappée d'inertie.

— J'ai entendu parler de ces énormes couleuvres, reprit M. Sharp; mais je crois que l'imagination fantastique des Indiens leur a donné des proportions et une force exagérées ; cependant cette propriété de paralyser les animaux de petite taille qui passent dans leur atmosphère électrique, expliquerait d'une façon plausible les serpents fascinateurs, cette assertion si ridiculisée des voyageurs antiques. De toute manière, il faut que ces animaux inspirent aux Indiens une horreur mortelle, car vous avez vu que pas un n'a porté secours à son camarade au moment où la couleuvre l'entraînait en pleine eau.

— Oh ! dit M. Hospedage en souriant, ce n'était pas la terreur des couleuvres électriques qui enchaînait les Indiens tout à l'heure ; c'était leur insouciance supersti-

tieuse. Beaucoup d'entre eux pensent qu'on ne doit pas sauver un homme qui se noie. En outre, ceux qui sont là sur ce banc sont des Muras, si je ne me trompe, et les Muras sont de tous les Indiens de l'Amérique du Sud les plus paresseux, les plus lâches et les plus voleurs. Comme vous le pouvez voir, ils ont les cheveux légèrement frisés, le teint brun, les lèvres épaisses; on dirait, et je le crois, qu'ils ont eu originairement du sang de nègre, qui s'est perpétué dans leurs veines. Toutes les autres nations indiennes les traitent comme des parias, comme les Sioux de la prairie dans l'Amérique du Nord. Il est même des tribus qui font gloire et métier de les chasser. Demandez à votre pilote, qui, aux peintures effacées de son corps, me paraît être un Mundurucu ou un Parintintintin?

Et se tournant vers Antonio qui, couché près de la barre de son gouvernail, fumait gravement une immense pipe en porcelaine que M. Sharp lui avait donnée :

— Ne sont-ce pas des Muras, ces hommes? — Si, dit le chef sans se déranger. Et crachant à terre avec mépris, il étendit le bras en disant :

— Muras! nation de femmes! un seul Mundurucu fait fuir une tribu de Muras.

M. Hospedage traduisit les paroles du chef, et les passagers se prirent à rire de sa forfanterie belliqueuse. Le capitaine, en ce moment, donna l'ordre à l'un des matelots d'aller à terre et d'acheter aux Indiens du poisson frais pour tout l'équipage.

— Emportez un couteau ou une vingtaine d'aiguilles, dit le Brésilien, car ils ne connaissent pas l'argent, et pour ce prix, prenez autant de poisson que vous en pourrez emporter.

Les matelots descendirent sur la plage avec M. Bleeder,

qui voulait voir de près la couleuvre électrique. Le marché fut conclu. M. Bleeder et les hommes revinrent bientôt, les uns avec un sac plein de poisson, l'autre rapportant triomphalement la couleuvre. Il l'avait trouvée vivante encore, et pour l'achever sans la mutiler, il lui avait arrosé la tête avec de l'acide nitrique. Elle mesurait quatre pieds de long sur deux pouces de diamètre.

Chacun, occupé à contempler le reptile mort, paraphrasait de son mieux et embellissait déjà les explications de M. Hospedage sur les propriétés électriques des puraqués, lorsqu'une vigilinga parut au large, louvoyant vers la terre pour avancer contre le courant. Au moment où elle se trouva à l'extrémité d'une bordée qui la rapprochait du navire à portée de voix, Antonio se leva tout à coup et poussa un cri guttural aigu et prolongé. Un cri semblable partit de la vigilinga et arriva jusqu'à *la Caroline*, porté par la brise du large. C'était le canot du chef, qui, monté par Pedro, continuait sa route vers le Para.

Mais le cri qui avait détourné l'attention des passagers produisit sur les Indiens de la plage un tout autre effet. C'était un cri de Mundurucu. Sans examiner si l'ennemi juré de leur race venait ou non vers eux, s'il était seul ou suivi, les Muras qui mangeaient, autour du feu, des poissons qu'ils faisaient brûler un à un sur les charbons ardents, se levèrent tous ensemble, la tête dressée, prêts à fuir : inquiets, effarés comme des daims qui, par la clairière, entendent tout à coup les abois lointains d'une meute de chasse. Puis, quand Pedro, pour répondre au chef, poussa de son côté le cri de sa tribu, les cinq hommes, abandonnant tout, poisson, filet, femmes, canot, s'enfuirent précipitamment vers la forêt.

— Vois! dit Antonio en regardant le capitaine et lui

montrant du geste les Indiens qui fuyaient, Antonio ne ment jamais.

Le Mundurucu avait compris les rires douteurs des passagers, et, selon toute apparence, il n'avait poussé ce cri de ralliement que pour montrer à ses alliés blancs la terreur que sa tribu inspirait aux autres nations.

Quant aux femmes des Muras, elles n'avaient pas interrompu leur travail et continuaient à faire fumer le produit de leur pêche. Au bout de quelques minutes, l'une d'elles fit entendre un cri doux et léger comme celui d'une hirondelle qui s'envole, et bientôt les passagers virent sortir de la forêt les cinq fugitifs, qui revinrent tour à tour s'asseoir autour du foyer et reprendre leur repas interrompu.

Les terreurs des Muras défrayèrent longtemps les conversations des passagers ; mais le capitaine, que l'exemple de la vigilinga enhardissait à faire route, fit demander à Antonio s'il ne voulait pas essayer de lutter aussi contre le courant du fleuve.

Sans répondre, le chef lui montra sa vigilinga qui perdait plutôt qu'elle ne gagnait de route.

— Il a toujours raison, dit M. Sharp, et dans mon impatience européenne, je fatiguerais mon navire qui fait de l'eau comme une éponge, sans avancer d'une encablure.

En effet, pour remonter le grand fleuve près de sa bouche, il faut patiemment attendre le moment où la marée commence à monter : alors seulement l'Océan et la rivière luttant l'un contre l'autre à forces égales, le courant diminue et permet aux navires de profiter du vent. Dans le cas contraire, il faut rester à l'ancre jusqu'à l'instant où la marée montante forme victorieusement son contre-courant qui, jusque bien au-dessus du Para, chasse avec une

violence excessive. Une fois en pleine rivière, à quatre-vingts lieues de la mer, les marées s'arrêtent, mais les vents généraux qui remontent le fleuve, permettent aux navires de refouler le courant.

Le chef ne perdit pas une seconde. Dès que l'instant lui parut favorable, il alla au capitaine et, le touchant à l'épaule, lui montra silencieusement la rivière.

Désormais habitué aux habitudes de son pilote, M. Sharp comprit et donna l'ordre d'appareiller. Le navire reprit sa marche, et de nouveau perdit de vue la côte : le reste du jour et toute la nuit s'écoulèrent dans les alternatives d'une navigation monotone, et d'ancrages plus monotones encore, assez éloignés du rivage pour ne laisser distinguer d'un côté qu'une masse verte, et de l'autre l'uniforme étendue des flots. Le lendemain, les passagers découvrirent par l'avant des îles de verdure qui apparurent à leurs yeux comme un autre rivage. Peu à peu, *la Caroline*, suivant sa route, se rapprocha des îles à les distinguer les unes des autres. Enfin, elle entra dans le dédale qui encombre la rivière aux approches du Para.

Dès lors, quand le soleil de trois heures déclina sur l'horizon et que la nature, délivrée de ses rayons en feu, sembla s'éveiller pour respirer les brises du soir, des myriades d'oiseaux commencèrent à traverser la rivière au-dessus des îles : la vallée de l'Amazone est comme un immense jardin-volière tout plein de fleurs et d'oiseaux.

D'instant en instant, on vit passer tantôt ensemble, tantôt tour à tour, des bandes de canards noirs qui allaient perdus dans les hauteurs des airs ; des troupes de jaburus noirs ou blancs aux grandes ailes, aux longues pattes étendues, au vol de cigognes ; des araras rouges ou bleus, luisants sous le soleil, allant deux à deux, en jetant par

intervalles leur cri grave et discordant ; des perroquets jaunes ou verts, aux reflets de feuilles, passant par couples pressés et criards ; des aigrettes blanches aux ailes allongées d'un cygne lointain, allant solitaires, de plage en plage, rasant les flots ; puis, sans cesse, des vols sautillants de perruches vertes frangées de jaune, de blanc, de bleu, traversant l'espace avec des gazouillements aigus, tourbillonnant sans route fixe par bandes vagabondes, comme des passereaux de nos plaines attroupés pour l'hiver.

Par moments, au lointain, une barque d'Indien silencieuse se détachait, alcyon voyageur, sur les flots de la rivière. Sa voile rougeâtre et basse, ou la branche verte qui lui servait de voile, passait éclairée sous les rayons empourprés du soleil et disparaissait derrière une île. Le fleuve charriait lentement ses eaux jaunes par lames miroitantes, morceaux de glace agités au soleil : un essaim d'îles de verdure diaprait les flots sous ses touffes isolées : de grands poissons aux écailles argentées, aux reflets d'or ou de nacre passaient en se jouant à la surface des flots.

Quand le navire rasait une île, les passagers étonnés découvraient un amas confus d'arbres de toutes espèces, de toutes tailles, de toutes feuilles : des palmiers aux gerbes retombantes, qui pendent comme des chevelures . des caoutchouquiers au clair feuillage, des andirobas, des castanheiros, etc., tout chargés de branches, de fruits, de lianes torses, d'excroissances parasites aux larges feuilles, aux larges fleurs : entrelacés comme des serpents : verts, de ce vert éternel que vivifie l'équateur, de ce vert sans poussière, tantôt sombre avec des reflets de velours, tantôt scintillant sous le soleil, comme une coupe de cristal.

Le soleil, éblouissant et splendide, dorait de ses rayons inclinés ce fleuve, ces oiseaux, ces îles : la chaleur était tombée : le vent du soir montait, les voiles gonflées de *la Caroline* rabattaient sur le pont du navire son souffle rafraîchissant : à tout instant des brises imprégnées des senteurs de la terre enveloppaient le navire d'une effluve embaumée ; et chacun se sentant vivre, s'enivrant de parfums, d'air et de lumière, regardait, silencieux, cette nature luxuriante, qui germait l'espérance comme un amour naissant.

Tout à coup, au détour d'une île, dans le lointain, une ville apparut, baignée de verdure, à demi masquée par des mâts de navire, inondée de clartés. Ses hauts clochers, ses cocotiers, ses bananiers verts, ses maisons rouges et blanches resplendissaient au soleil comme un foyer de lumière. C'était Bélem, le Para, le port ! Jamais ville féerique des contes orientaux n'apparut au voyageur ébloui, plus brillante d'espoirs, de lumière et de splendeur équatoriale.

IV

Départ d'Antonio. — M. Merry, le correspondant de *la Caroline*. — La commission sanitaire.

> Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine...
> . . L'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
> La liberté. . . . .
> Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
> Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
> Vous la semez en vain même sur vos tombeaux.
>
> A. DE MUSSET.

La Caroline quitta bientôt les îles et entra dans un large canal où, n'étant plus abritée du vent qui soufflait

favorable à son entrée, elle poursuivit sa marche à pleines voiles. A voir sa coque inclinée, toute à la bande, et l'écume jaune qui déferlait à ses flancs, on eût dit qu'elle devinait les justes impatiences de ceux qu'elle portait.

Bientôt elle rangea par bâbord le fort du Para qui s'écroule sur un îlet en avant de la ville : — l'imprenable forteresse, comme disent les Paraenses, qui, à elle seule, arrêterait l'Europe entière, — et que l'avant bien poussé d'un chaland de charbonnier ferait effondrer; dont les murs lézardés, tombent, comme si le fer d'une escadre alliée avait labouré ses murailles, et qui toujours garde des blessés dans ses murs : elle qui cependant n'a jamais servi qu'au coup de canon du matin et du soir ou à fêter des fêtes.

Mais le feu de ses propres canons et l'impéritie de ses artilleurs valent pour elle comme pour eux le feu des combats; et on raconte par la ville, qu'il ne se canonne jamais une fête d'empereur, une arrivée de président, une cérémonie poudrifère quelconque, sans des bras emportés et un canon qui éclate!

La forteresse s'effaça bientôt dans la brume du soir, et *la Caroline* jeta l'ancre avant le Para à l'autre bout de la baie, qui règne devant la ville. C'est là que tout bâtiment de commerce doit attendre tour à tour la médecine, la police, la douane, exposé à tous les vents, sans lazaret, sans communication même de vivres avec la terre, espérant le bon plaisir des autorités brésiliennes! La nuit était tombée presque entièrement, et les lumières de Bélem révélaient seules son voisinage.

Le navire n'avait pas encore achevé d'éviter au flot, quand le chef quitta son gouvernail, alla jusque dans le carré chercher l'un des jeunes Brésiliens, et le conduisant

au capitaine, réclama les armes et le tafia stipulés pour son pilotage.

— N'es-tu donc pas bien à bord, dit M. Sharp, que tu veux partir? — Je te donnerai tout demain matin. Il faut attendre les visites d'usage.

— Antonio a promis de te conduire à Bélem, dit le pilote, tu es à Bélem. — Antonio veut débarquer.

— Attends jusqu'à demain, reprit M. Sharp, j'ai besoin de toi à bord pour justifier d'un pilote.

— C'est bon, dit l'Indien.

Mais au lieu de rejoindre le gouvernail au pied duquel il dormait d'ordinaire, il s'en fut à l'avant; là il poussa à deux reprises un cri prolongé, et attendit. Un cri semblable lui répondit : aux lueurs douteuses du crépuscule et des étoiles naissantes, une voile parut entre la ville et le navire; aussitôt on entendit le bruit d'un corps qui tombe à l'eau, et le matelot de quart jeta par la nuit ce cri terrible, ce cri que tout homme qui l'a entendu, entend toute sa vie.

— Un homme à la mer!

Passagers et matelots s'empressèrent sur les bastingages, et le capitaine donna l'ordre d'armer un canot; mais la voix railleuse du mousse cria :

— Ce n'est pas la peine, capitaine; c'est le pilote qui s'est jeté à l'eau et va vers son bateau. Voici sa tête qui sort des flots du côté de sa vigilinga.

C'était l'Indien, en effet, qui n'avait pas voulu attendre jusqu'au lendemain, et rejoignait tranquillement son canot à la nage.

Les passagers étaient dans l'ébahissement à la vue de cet homme, qui se jetait à l'eau plutôt que de rester une nuit de plus à bord d'un navire où il avait vécu d'une vie

heureuse : — la plus heureuse de toute son existence indienne, — selon eux, les passagers.

L'Indien n'a qu'un amour au monde, sa liberté : mais une liberté complète, absolue, sans limites : non point notre liberté à nous, mesquine, bornée, égalitaire, despotique et sanglante : impatiente d'un seul maître, patiente de plusieurs : enchaînée à tous muscles par des préjugés, des lois, des contrats, des besoins, des vanités stupides ; mailles noueuses qui tiennent l'homme civilisé comme dans un filet : linceul immense dont les plis l'étouffent. L'Indien, c'est la

. . . . Cavale, indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or.

Vierge de liberté, qui ne reconnaît rien, qui n'accepte rien, qui ne se soumet à rien, qu'à son caprice. Nous avons vu des Indiens abandonner le salaire d'une année entière, et tout ce qu'ils possédaient en ce monde, pour partir quelques heures plus vite.

Plusieurs passagers, déjà vêtus de la tête aux pieds et la face rayonnante, vinrent demander au capitaine s'il ne pouvait pas les faire conduire à terre immédiatement.

Les uns désiraient dormir en ville, disaient-ils, les autres avaient affaire.

M. Sharp se prit à rire, et sans égards pour ces velléités de débarquement, leur dit :

— A moins que vous ne fassiez toilette pour moi, Sharp, âgé de soixante-cinq ans dont quarante-cinq passés à la mer, et possesseur du teint que vous voyez, je vous engage, mes chers messieurs, à quitter vos cravates séductrices, car vous n'irez pas à terre aujourd'hui. Ah ! ah ! vous n'avez donc jamais mis le pied au Brésil ! Et la santé, et

la douane, et les permis de débarquement! Si vous êtes en ville, demain soir à cette heure, vous serez heureux.

Le désappointement fut grand à bord. Excepté quelques habitués des voyages, la plupart des passagers ignoraient toutes les barrières administratives, qui arrêtent un homme, à son arrivée sur une terre dite *civilisée* : ces mors rouillés, que les Américains du Nord ont su ne pas prendre, qu'il faut mâcher pendant des vingt-quatre heures! à trois pas du rivage! quand on arrive ayant soif de la terre, fatigué, malade, pleurant parfois depuis des années après la patrie et sa mère absentes! et qu'on les devine, qu'on les sent là près de soi, sans pouvoir les étreindre! Tout cela : parce qu'un jour un médecin sans malades inventa les quarantaines, ou parce que c'est l'heure qui plaît au douanier chef pour fermer boutique!

Mais on eût dit que le hasard, qui semble se réjouir à déjouer nos vains calculs, voulait railler la vieille expérience du capitaine et donner raison aux impatiences ignorantes des novices voyageurs. M. Sharp avait à peine achevé sa phrase et ses sourires narquois, qu'on entendit une barque à rames arriver dans les eaux de *la Caroline*.

Autant qu'on pouvait voir à la clarté nocturne du ciel équatorial, le canot portait trois ou quatre visiteurs. Il avançait lentement : ses six rameurs laissaient, après chaque effort, flotter leurs avirons à fleur d'eau, comme pour retarder leur marche et faire des ricochets sur les vagues. Mais cela est de suprême élégance, et les embarcations de guerre brésiliennes n'y manquent jamais! Un drapeau jaune à l'avant, et un autre jaunâtre, jadis vert, à l'arrière, annonçaient la *médecine*, la *santé* officielle du Para.

— Ho! ho! du navire! cria une voix éminemment française et marseillaise.

— Arré ! vous filez comme si la Canebière tout entière vous contemplait. Nous avons quitté Bélem comme vous passiez devant le fortin, et vous êtes déjà mouillés. Quoi de nouveau dans notre France?

Sans attendre une réponse, l'un des visiteurs nocturnes se hissa de deux mains vigoureuses aux cordes de l'échelle et sauta sur le pont du navire.

— Eh mais! c'est le bon vivant Sharp, dit la même voix; et aussitôt, à la lueur du fanal de bord, on vit sauter au cou du capitaine un homme de moyenne taille, la tête nue sous des cheveux d'un blanc d'argent, la barbe entière, non moins blanche et court taillée.

De petits yeux verts, qui brillaient comme des escarboucles au-dessous d'un front découvert, et un nez bien arqué, donnaient à sa physionomie un air François Ier, à la fois railleur et sympathique : tandis que le teint quelque peu rouge de son visage annonçait l'habitant d'un chaud climat et l'homme qui sait se faire bien vivre; décoré d'ailleurs, ayant un peu l'allure et la toilette brève, propre sans luxe, d'un officier en demi-solde.

— Arré ! ne reconnaissez-vous plus l'ami Merry, le correspondant de ce vieux pingre Gavilan? A propos, est-il mort, à la fin? Je voudrais hériter de lui, rien que pour gaspiller l'argent qu'il entasse depuis un siècle.

Et sans laisser à M. Sharp le temps de respirer ni de répondre, le sémillant Marseillais lui adressa, coup sur coup, cinq ou six questions analogues; puis, l'entraînant rapidement à l'extrémité du navire, il lui dit à voix basse :

— Vite, faites sortir du champagne; si vous n'en avez pas, faites mettre du sirop dans de l'eau de Seltz; leurs palais n'y sentiront rien. J'avais à vous parler avant tout le monde : j'ai promis un souper à votre bord aux doc-

teurs de la santé, afin de vous les amener ce soir même; pendant qu'ils seront à table, nous causerons.

— C'est d'autant plus facile, dit M. Sharp, que nous n'avons pas encore dîné, parce que les cuisiniers sont en rumeur pour composer un festin extra, le festin d'arrivée.

Le capitaine et M. Merry revinrent aux docteurs qui, après grands pourparlers à la vue de l'échelle glissante qu'il leur fallait franchir, arrivaient seulement sur le pont de *la Caroline*.

— Messieurs, dit M. Merry en portugais, je vous présente M. Sharp, un vieil ami, qui a le navire le mieux approvisionné de toute la France.

Et se retournant vers les passagers, il reprit en français :

— Sa seigneurie le docteur Exequias, chirurgien en chef des troupes de la province, médecin de l'hôpital civil, directeur du service de santé, la lumière médicale du Para, et auquel nombre infini de mortels doivent d'avoir été délivrés de leurs maux. — Le docteur Salvador, mon ami, second chef du service de santé.

Les deux docteurs tendirent la main à M. Sharp, et sa seigneurie Exequias lui demanda comment on se portait en France.

Le capitaine saisit cette occasion pour lui parler des blessés qu'il avait à bord. Mais ces messieurs restèrent très-indifférents à cette annonce, et M. Merry faisant vivement signe à M. Sharp de ne pas insister, on commença des deux côtés à commenter la chaleur, la beauté de la nuit, etc... Malgré tout, la conversation languissait, aussi froide que décousue de part et d'autre, lorsque le maître d'hôtel vint tirer tout le monde d'embarras en annonçant que le dîner était servi.

Les docteurs s'excusèrent d'y prendre part; mais quelques instances triomphèrent aisément de leurs faibles résistances. On passa sur la dunette, où, depuis l'entrée en rivière, les habitants de *la Caroline* avaient coutume de prendre leurs repas, afin de ménager le repos des blessés; et, tout en montant, M. Merry dit rapidement au capitaine :

— Empêchez vos passagers de parler des malades que vous avez à bord, et faites signer la patente avant la fin du repas : sans cela, vous n'aurez pas la libre pratique.

M. Sharp prit à part deux ou trois passagers et les chargea de recommander aux autres, dans l'intérêt général, un silence absolu quant aux blessés. Le dîner commença, froid tout d'abord, puis s'anima peu à peu à la joyeuse humeur du Marseillais, et surtout aux fumées du banquet. Pour fondre les glaces d'une première rencontre, rien n'est tel que cette chaleur amicale qui monte de l'estomac au cœur des convives : le premier traité d'alliance fait entre des nations dut être ébauché dans un commun repas.

Au milieu de la bonne humeur générale qui commençait à poindre, M. Sharp ne perdait pas de vue les recommandations de son correspondant. Aussi, dès le commencement, à un instant où M. Merry, s'adressant au capitaine, lui disait de sa plus belle voix marseillaise :

— Votre cuisine d'Europe ne sent que l'eau, cher ami; passez-moi le piment.

M. Sharp se tourna vers le maître d'hôtel et lui dit :

— Je suis certain que vous n'avez pas de piment frais. Leste, prenez la patente de santé qui est dans ma cabine ; apportez-la-moi, et faites descendre trois hommes dans le petit canot pour aller à terre chercher du *malagueta*.

— Et, vrai Dieu! dit M. Merry, vous avez une heureuse idée. Un dîner sans piment frais, c'est comme de l'ayoli sans ail. Cela n'est pas possible. Je vous en aurais voulu toute ma vie.

Les deux docteurs ne s'opposèrent pas aux projets du capitaine. Dans tous les pays du monde, la médecine, dit-on, professe le culte des bons repas. Ils offrirent seulement leur canot pour cette course. Mais M. Sharp avait de bonnes raisons pour ne pas l'accepter. La patente de santé fut apportée; les docteurs la visèrent sans même la regarder, et vingt minutes après, le canot de *la Caroline* rapportait une collection de piments rouges, qui achevèrent d'épanouir les gourmands Esculapes.

Cependant le festin croissait en bruit et en gaieté, le cuisinier semblait avoir réveillé pour ce dernier repas ses talents endormis pendant toute la traversée. Le vin de *la Caroline* était abondant : M. Exequias lui-même daigna descendre des hauteurs de sa morgue scientifique, et causer comme un mortel ordinaire. M. Merry profita de la conversation générale pour faire signe au capitaine, et s'excusant sur les exigences des affaires, il quitta la table, suivi de M. Sharp, qui le conduisit à sa cabine.

— Ils ont un bon repas, du champagne et des cigares de la Havane, toutes choses qu'ils ne sont pas habitués à consommer outre mesure. Cela nous donne une grande heure, dit le Marseillais en s'asseyant, causons.

— Mais d'abord, exclama le capitaine, pourquoi m'avoir défendu de parler des blessés et fait signer ma patente au milieu du repas?

— Parce que sa seigneurie Exequias, comme tous ses collègues, a tellement peur du choléra d'Europe, que, lorsqu'il trouve un malade à bord d'un navire, quelle que soit

sa souffrance, enrouement ou jambe cassée, si le malade est alité, il ordonne une quarantaine de trois jours. C'est son système invariable, et je vous ai fait presser dans la crainte d'une indiscrétion possible. En outre, ladite seigneurie n'a pas la gratitude de l'estomac. En vue d'un repas, elle est disposée à tout faire; le dîner pris, elle y regarde davantage. L'espèce humaine est très-variée dans ses humeurs. Il est des gens qu'il ne faut jamais invoquer à jeun; il en est d'autres, au contraire, qui après un banquet sont de toute insensibilité. M. Exequias a la digestion comme la gratitude, également mauvaises.

Mais notre patente est signée, laissons nos docteurs pour nous occuper de choses sérieuses. Et d'abord, procédons par ordre. Quelles nouvelles de France?

— Oh! dit le capitaine, rien de neuf. La révolution que vous savez. Puis des émeutes, révolutions avortées; des compressions, révolutions semées; beaucoup d'oublieux du passé et de vainqueurs du lendemain; quelques regretteurs taquins, quelques valets vexatoires; un peu plus de désordre; beaucoup plus de misère; ni plus ni moins de liberté. Somme toute, si je n'avais aidé à nos glorieuses de 1830, je ne verrais pas grand changement dans la boutique gouvernementale; et il y a des jours où je me demande ce que nous avons gagné, à chasser ce vieux et noble roi. Mais, vous savez, je suis juilletin!

— Bien. Nous, c'est autre chose. Nous avons eu une révolution, et nous avons depuis huit jours une restauration. Je vous conterai cela quand nous aurons le temps : ce qui vous importe aujourd'hui, c'est que ladite restauration vient de nommer pour chef de police un jeune docteur mulâtre, qui est le plus rusé misérable de toute la province. Ce docteur, à ce qu'il paraît, arrive de Marajo.

Il a été insulté à votre bord, et ne veut rien moins que confisquer votre navire et faire emprisonner, puis juger, vous et vos passagers, pour avoir fait de la contrebande, incendié une habitation et massacré des Brésiliens sur la côte de Marajo. Qu'y a-t-il de fondé dans tout cela? je l'ignore. Vous allez me le dire. Les bruits les plus contradictoires circulent en ville à propos de vous. Les uns vous disent perdus; les autres, repartis pour France. Les uns vous font meurtriers, les autres victimes. J'ai appris ce matin, par une de vos passagères, qui se donne ici des airs de princesse égarée, votre naufrage et son enlèvement : et ce soir une mulâtresse que j'ai libérée jadis, et qui est protégée par le docteur, est venue tout effarée me conter la fureur du nouveau chef de police. Dites-moi la vérité, afin que nous avisions; car, malgré vos sourires, la situation est grave, très-grave.

Le capitaine raconta longuement à son correspondant ses aventures sur la côte de Marajo; puis il ajouta : — Vous comprenez maintenant que les projets furibonds de votre docteur ne m'effrayent pas; j'ai quatre-vingts témoins de tout ce que je viens de vous raconter; et à moins de violer de la façon la plus inouïe le droit des nations, loin d'être accusé, on nous donnera la juste indemnité à laquelle je prétends. A cette fin, j'ai déjà rédigé une plainte pour la remettre au consul.

Mais M. Merry secoua la tête. C'était un homme qui, au Para, vivait en bonne intelligence avec tout le monde, grâce à la gaieté polie de son caractère; mais, positif en affaires, sérieux à l'occasion, il connaissait les Brésiliens. Aussi reprit-il :

— D'abord, il n'y a point de consul. L'agent consulaire que nous avions est en voyage à Cayenne; n'espérez

donc pas sa protection. Quant à votre ennemi dédaigné, le président a une confiance aveugle en lui et le laissera faire tout ce qu'il voudra, surtout contre des étrangers. Je connais le docteur Juan d'a Cobra, c'est son nom; il est capable de tout. Vos témoins seront récusés tous en masse, comme intéressés, et on produira contre vous cinq ou six des misérables que vous avez mis en déroute. Ah! si vous étiez Anglais, ou s'il y avait un navire de guerre sur rade, tout s'arrangerait, et vous auriez votre indemnité. Mais il n'y a dans le port que des navires de commerce, et le gouvernement français, par je ne sais quelle bonté chevaleresque, a pris des habitudes de longanimité dont nous, ses nationaux, nous souffrons. Les Anglais, au contraire, ont, pour se faire respecter, des manières agissantes, qui, seules, imposent le respect sur notre hémisphère. Malgré votre bon droit, je vous le répète, vous êtes en danger ici.

M. Sharp connaissait trop bien Bélem pour ne pas comprendre, lui aussi, les objections de son correspondant. Aussi reprit-il moins rassuré :

— Danger ou non, que puis-je faire, et que conseillez-vous?

— Vous voulez un avis? eh bien, coûte que coûte, à votre place, cette nuit même, je débarquerais ce que j'ai de passagers pour le Para, et, sans bruit, je repartirais comme je suis venu. Dans huit jours, vous serez à Maranhao. C'est votre première destination. Là, vous ferez votre plainte, vous vendrez votre cargaison, et vous laisserez crier ici nos Paraenses, qui jetteront, ainsi que moi-même, feu et flamme contre vous.

— Quant à cela, dit M. Sharp, impossible. Mon navire est hors d'état de tenir la mer; il fait de l'eau à ne pas même rester au mouillage.

— Eh bien, alors, dit M. Merry, puisqu'il faut vivre ici, gagnons du temps et voyons venir nos ennemis. Il peut arriver un navire de guerre, et alors tout ira bien.

Mais le capitaine voulait remettre au président la plainte qu'il avait libellée. C'est le faible de toutes les paternités en ce monde de tenir à leurs produits quels qu'ils soient, bons ou mauvais, enfants ou prose, et de les défendre à outrance.

Les deux amis discutèrent longtemps les avantages et les inconvénients d'une plainte ou d'une attente indéfinie; comme dans toutes les discussions passées, présentes et futures, ils ne réussirent qu'à se confirmer l'un et l'autre dans leur opinion réciproque. Un des passagers, qui vint les avertir que les docteurs murmuraient de leur absence prolongée, put seul les mettre d'accord. Ils se levèrent, et il fut convenu seulement que, crainte de surprise, personne ne débarquerait avant le retour de M. Merry, qui, le soir même, devait prendre des informations nouvelles.

Les deux docteurs murmuraient en effet, et il ne fallut rien moins qu'une dernière bouteille entamée pour les rasséréner un peu. M. Sharp, libre de sa patente, voulut obtenir de ses conviés au moins une visite à ses blessés. Il insista, parlant de la grave situation de quelques-uns d'entre eux. Mais l'idée seule d'un malade sérieux à bord, fit lever M. Exequias; il sortit de la tente en disant assez vivement :

— Cela est suffisant, capitaine; votre insistance me ferait croire à une épidémie, et je serais forcé de revenir sur la libre pratique que nous vous avons donnée. Envoyez-moi vos malades demain séparément, je me ferai un devoir de les soigner. Quant à ce soir, je suis réclamé par les

exigences impérieuses de mon service, je n'ai le temps de visiter personne.

Puis, précipitamment et prenant à peine congé de ses hôtes, il descendit dans le canot, suivi du docteur Salvador, qui se confondait en remercîments. Le correspondant du navire resta avec ses compatriotes.

Le canot s'éloigna et disparut presque aussitôt dans l'ombre; mais on entendit, apportée par la brise et glissant sur les flots, la voix de M. Salvador qui demandait à son collègue :

— S'il ne voulait pas profiter de l'occasion pour visiter le trois-mâts anglais qui attendait depuis la veille au soir.

Le timbre sec de M. Exequias s'éleva, disant :

— Non, non; qu'il attende à demain. J'ai rendez-vous à la maison de jeu à huit heures précises. Ces rameurs n'avancent pas. Ramez donc plus fort, brutos !

Et des bruits, comme de coups appliqués de droite et de gauche, puis de rames qui battirent l'eau plus pressées, traversèrent la nuit. Les mouvements cadencés des avirons troublèrent encore quelques instants le silence du fleuve, mais tout s'effaça bientôt dans le lointain silencieux.

— Voilà de charitables docteurs, dit M. Sharp en se tournant vers ses passagers. M. Merry reprit :

— Ne vous plaignez pas. Si vous connaissiez comme moi le docteur Exequias, vous l'auriez regardé avec effroi. Vous ne savez donc pas qu'on cite comme immortels les malades échappés à ses soins; qu'il y a tout un carré du cimetière si plein de ses morts, que les habitants du Para lui ont donné son nom, et que littéralement il ne trouve plus à soigner ici que ses victimes de la troupe et de l'hô-

pital, — ou des esclaves hors d'âge et des étrangers? C'est-à-dire, ne vous en déplaise, deux choses dont les habitants de ce pays sont toujours heureux d'être délivrés, les uns parce qu'ils ne servent plus, les autres parce qu'on les déteste.

— Comment conserve-t-il, malgré cela, tous les postes qu'il occupe?

— Ah! c'est qu'il est enfant de la province, et que c'est la première condition pour occuper ces postes. Tous les autres docteurs, et il y en a de très-capables ici, ne sont pas comme lui des fils de la ville; ce sont des étrangers! M. Exequias, dit-on, n'est même pas docteur. Il a étudié à Hambourg aux frais de la province, et de là il est revenu directement au Para; puis il a fait de la médecine aux dépens de ses clients. Mais cela suffit : il est Paraense.

— Et M. Salvador?

— Oh! celui-là, c'est autre chose. C'est le meilleur médecin de la ville; charitable et désintéressé, comme le sont ici tous ses confrères. Mais il n'est pas de Bélem. Il est du Céara, la province voisine, il ne peut pas devenir docteur en chef. C'est la loi; et, ce qui est plus que la loi, c'est dans les mœurs du pays. M. Salvador aurait de grand cœur visité vos blessés, mais il a eu peur de son chef, qui le ferait destituer sans pitié, s'il osait lui désobéir.

M. Sharp haussa les épaules et garda le silence. Bientôt on entendit un nouveau bruit d'avirons, et la barque de la santé revint à bord ramenant le docteur Salvador, qui monta sur le pont en disant au capitaine :

— J'ai réfléchi que cela consolerait vos malades pour la nuit, de voir un médecin ce soir. Je vais les visiter si vous permettez; seulement je vous prierai de n'en rien dire à M. Exequias. Cela pourrait lui déplaire.

Et, précédé du capitaine, il se fit conduire successivement aux chevets des blessés. Il les trouva presque tous en voie de guérison. Il n'y avait de sérieuses que les blessures de l'un des matelots qui, selon toute apparence, n'y survivrait pas. La situation de M. Vulgar était grave, mais non désespérée. M. Salvador fit discontinuer toutes les prescriptions ridicules que M. Bleeder avait ordonnées pour chacun, et que, malgré tout, quelques malades suivaient par ignorance crédule. Il refusa une somme assez élevée que M. Sharp voulut lui donner, et s'empressa de retourner à terre, craintif, en se hâtant, comme s'il venait de commettre une mauvaise action. C'est une triste fatalité de certaines situations, que, pour vivre, il faille parfois éteindre ou cacher ses larges instincts, ses pensées généreuses, ses élans du cœur, parce que le monde en raille, ou parce qu'un méchant les empêche.

M. Merry avait quitté le bord avec le docteur. Aussitôt qu'ils furent éloignés, le capitaine résolut de faire part à ses passagers des nouvelles apportées par son correspondant et de prendre l'avis général.

En conséquence, il remonta sur la dunette, où, sous l'influence du repas, les passagers se livraient à tous les projets de l'arrivée, et les priant à voix haute de s'approcher de lui :

— J'ai à vous entretenir de choses graves, dit-il, sur lesquelles je dois prendre votre avis. Non-seulement le navire, mais notre liberté à tous est en danger. Descendez avec moi dans le carré, car nos blessés ne sont pas assez malades pour ne pas nous entendre, et j'ai besoin des conseils de tout le monde.

Chacun suivit le capitaine, qui passa successivement

dans les cabines de M. Vulgar, de Montfort et du Brésilien, pour les inviter à écouter ce qu'il allait dire. Mais Montfort seul put se lever. Les soins de Clémence, en lui rendant la vie morale, avaient calmé sa fièvre. C'est que la main d'une femme aimée, c'est la main de Dieu même : c'est que, blessures du cœur ou blessures du corps, toutes, quelles qu'elles soient, douleurs d'ici-bas, l'espérance est plus puissante à les guérir que tous les médecins et les médecines réunis du vieux monde et du nouveau. Quant à M. Vulgar et au Brésilien, trop faibles encore pour se lever, ils prièrent le capitaine de laisser ouvertes les portes de leurs cabines, afin de pouvoir entendre.

M. Sharp s'assit, et, sans préambule, raconta à ses auditeurs la conversation qu'il venait d'avoir avec son correspondant.

Il y eut un *tolle* général, et chacun se récria sur l'impossibilité d'une semblable infamie. Mais M. Sharp insista :

— Tout est possible ici, dit-il, et il faut tout prévoir. Moi, je suis d'avis de devancer nos ennemis, et de confondre d'avance leurs calomnies en racontant toute la vérité. J'ai libellé une plainte qui retrace les faits tels qu'ils se sont passés ; nous la signerons tous, et demain je la porterai moi-même au président de la province.

Ce fut l'avis général. Le capitaine lut à voix haute l'espèce de procès-verbal qu'il avait rédigé. C'était un résumé historique depuis la rencontre de la jangada jusqu'au déséchouage du navire. Les aveux de John, qui, se croyant près de mourir à la suite de sa chute, avait raconté les ordres qu'il avait reçus du docteur, y étaient soigneusement consignés.

L'œuvre du capitaine obtint l'approbation générale;

mais, au moment de signer, M. de Cinnamon fit quelques objections sur les inconvénients qu'il pouvait y avoir à cette plainte, l'impossibilité où il se trouvait d'affirmer des faits qu'il soupçonnait sans en avoir été témoin complet, les dangers dans lesquels on pouvait se jeter par une lutte ouverte avec la seconde autorité de la province, etc. Enfin il poussa l'impudence jusqu'à se féliciter, lui et tous ceux qui ne s'étaient pas battus, de leur modération prophétique, disait-il; et, réhabilitant la majorité, il lui rendit le courage d'une lâcheté nouvelle, à ce point que tous ceux qui n'avaient été que spectateurs à Marajo, se joignirent à lui pour refuser de signer. La plainte du capitaine resta sur la table, couverte seulement des signatures des blessés, et chacun, las de discussion, regagna son lit de bord en remettant le soin de sa défense au hasard du lendemain.

V

L'arrestation à bord. — Le président. — Le promoteur public. — Le navire de guerre.

> Chaque jour voit éclore un scandale, une fraude,
> L'hôtel du ministère est une serre chaude,
> Où, quoique notre acier les extirpe souvent,
> Les visqueux aconits poussent comme en plein vent.
>
> BARTHÉLEMY.

Aux premières lueurs du jour, tout dormait encore à bord de *la Caroline;* les matelots de quart eux-mêmes reposaient sur le pont, ensevelis dans la quiétude physique et morale qui suit le mouillage au port, lorsqu'une

voix sonore héla le navire. Les matelots furent sur pied aussitôt, réveillèrent le capitaine, qui dormait étendu sur un des bancs de la dunette, et l'avertirent que deux embarcations de bâtiment de guerre, portant les drapeaux verts du Brésil et chargées de soldats, se trouvaient bord à bord avec *la Caroline.*

M. Sharp était brave comme on l'est dans son métier, brave comme sont tous les matelots, depuis le mousse jusqu'à l'amiral; cependant il sentit monter à son cœur un froid passager en voyant son navire entouré de soldats. Mais comprenant que de ce qui allait suivre dépendraient probablement son propre sort et celui de tous, il se remit de suite, répara à la hâte le désordre de sa toilette nocturne, et se pencha en dehors de la rampe. Un officier brésilien était debout dans un des canots; par ses insignes et par son âge, il paraissait être le commandant des deux embarcations; M. Sharp, s'adressant à lui du regard, lui demanda ce qu'il désirait.

— Je veux parler au commandant du navire, répondit l'officier, et prendre sa permission pour monter à bord.

M. Sharp ordonna à l'un des matelots d'ouvrir la coupée au haut de l'échelle, afin de laisser passage à son visiteur.

Le Brésilien, dont l'épaulette annonçait un lieutenant de l'armée, monta sur le pont, se découvrit, et avec une parfaite politesse salua le capitaine en lui disant :

— C'est au commandant du navire que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, lieutenant, dit M. Sharp.

— Je viens, reprit le Brésilien, remplir une mission pénible pour de vieux soldats comme je le suis; je viens, monsieur, pour vous arrêter, vous et tous vos passagers.

— Puis-je savoir d'abord, dit M. Sharp, en vertu de quel droit vous montez à mon bord en armes et sans mon consul ?

— Je l'ignore, monsieur ; j'exécute les ordres qui me sont donnés. Veuillez dire à vos passagers de se lever et de me suivre.

Les soldats cependant montaient un à un et lentement sur le pont, tandis que les passagers, réveillés par le bruit de cette scène, arrivaient peu à peu autour du capitaine.

Mais brusquement, sans répondre au commandant brésilien, M. Sharp se tourna vers le maître, qui se tenait près de lui, les dents serrées, peignant à deux mains sa barbe rougeâtre :

— Maître, dit-il, le jour est levé, faites hisser le pavillon et fermez la coupée. Nul, sans le représentant de la France, n'a droit de monter en armes à bord d'un bâtiment français.

Et, se tournant vers l'officier brésilien, qui écoutait sans mot dire :

— Vous remplissez votre devoir, monsieur, lui dit-il ; je remplis le mien.

Le drapeau tricolore, enlevé dans les airs, se déroula sous la brise. L'officier brésilien porta la main à son shako, et M. Sharp se sentit fort comme s'il avait une armée. C'est que ce drapeau de la France, que chaque jour par nos rues nous regardons sans émotion : à l'étranger, ce drapeau, c'est la France tout entière, c'est la patrie, l'asile, le salut. C'est qu'on sait par le monde qu'à ce drapeau nul ne touche impunément, ni à lui, ni à ceux de ses enfants qui dorment à son ombre. Que ceux qui ont voyagé par les pays lointains, que ceux qui sont restés des mois et des années sans voir la flamme tricolore, que

ceux-là surtout se souviennent de ce qu'on éprouve en revoyant flotter au vent nos couleurs bénies !

Le maître cependant écarta brusquement les quelques soldats qui étaient déjà sur le pont et ferma la coupée ; ceux qui montaient à la suite de leurs camarades redescendirent en silence à bord du canot.

— Capitaine, dit l'officier, je vous prie d'observer que je n'ai pas violé le drapeau de la France, et que je suis monté avec votre consentement.

— Je le crois bien, dit M. Sharp ; sans cela, monsieur, vous seriez déjà par-dessus le bord. Mais il ne me plaît pas de laisser monter plus de monde, et je fais fermer. Maintenant, avant de vous répondre, je vous demanderai communication de vos ordres écrits.

— Je n'en ai pas, capitaine, j'obéis à un ordre verbal ; mais mes insignes et les canots que je commande vous indiquent assez que je suis envoyé par les autorités régulières de Bélem.

— C'est-à-dire qu'on n'a pas osé vous donner cet ordre écrit. Je pourrais, monsieur, vous répondre que l'habit ne fait pas l'homme, et que je ne sais pas qui vous êtes. Mais je vais droit au but. Nul n'a le droit de m'arrêter ici sans l'intervention du consul de France. Je refuse de vous suivre ; et tout en vous remerciant de la politesse avec laquelle vous m'avez abordé, je vous prie, et au besoin je vous somme de quitter ce navire.

— Capitaine, dit le Brésilien, je regretterais toute ma vie d'être contraint à des voies de fait, mais je dois exécuter mes ordres.

— Faites, dit le capitaine. Mais avant cela, croyez-moi, lieutenant, regardez le pavillon français et réfléchissez.

Puis s'adressant aux matelots qui s'étaient réunis et se

pressaient autour de lui dans une attitude peu douteuse :

— Garçons, ouvrez la coupée et faites descendre les soldats. Si quelqu'un veut monter, jetez-le en bas.

— Capitaine, je vous prie, dit le commandant, n'amenez pas un conflit pénible pour tous deux, pénible pour les deux nations.

— Il n'y aura pas de conflit, lieutenant ; regardez vos hommes, ils comprennent déjà.

Déjà en effet les soldats brésiliens regagnaient leur canot par l'échelle devenue libre. Pauvres Indiens habillés par force, enrôlés par force, soldats par force, ils pressentaient la lutte, et ne voulant pas se battre pour une cause qui ne leur importait pas, ils s'en allaient comme ils étaient montés, sans crainte, mais indifférents.

Le Brésilien se tourna vers ses soldats disparus. C'était un brave que ce vieux lieutenant : enfant de ses œuvres, et non point parvenu par stations d'antichambre, il avait la fierté de son noble métier. Il obéissait à ses ordres, tout en sachant sa faiblesse et certain d'avance de la désertion de ses soldats, s'il survenait une lutte. Il mordit sa moustache, et se penchant à l'échelle, il donna l'ordre à ses hommes de remonter sur le pont.

Mais les têtes belliqueuses des matelots de *la Caroline* couronnaient le bastingage du navire. Le dernier des soldats qui descendaient par l'échelle s'assit tranquillement dans le canot, et nul ne parut entendre la voix du chef ! Le commandant réitéra ses ordres. Même silence, même impassibilité dans l'embarcation.

Mais à ce moment, de l'autre côté du navire, à bâbord, on vit paraître au-dessus du bordage une figure, puis un corps d'enfant imberbe, habillé en soldat, c'est-à-dire en veste et pantalon bleuâtres à lisérés rouges, avec des

épaulettes monstrueuses à or plein : le jeune militaire sauta sur le pont, et d'une voix insolente cria en portugais :

— Eh bien, lieutenant, finirez-vous? Les étrangers résisteraient-ils ?

M. Sharp comprit :

— Comme vous voyez, mon jeune ami, dit-il en regardant d'un air railleur le grêle adolescent, dont les petites jambes s'agitaient embarrassées dans un long sabre traînant.

Les passagers, cependant, étaient presque tous arrivés, et, par un instinct naturel de défense, ils s'étaient groupés derrière le capitaine, qui, tête nue, l'attitude à la fois calme et digne, se tenait en face des deux Brésiliens.

Quant aux matelots, ils attendaient ; mais, à leurs visages irrités, il était facile de voir qu'au moindre geste du capitaine ils étaient prêts à jeter par-dessus le bord les deux visiteurs ennemis.

Le silence dura ainsi près d'une minute. L'apprenti militaire le rompit le premier :

— Et de quel droit, dit-il, des étrangers se permettent-ils de résister aux soldats du Brésil ?

Mais à ce moment, apercevant parmi les passagers un des Brésiliens du navire qui était monté comme les autres, le jeune homme alla vers lui la main tendue, et dit en portugais :

— Quoi ! José, vous êtes parmi ces étrangers ?

— Vous le voyez ; et c'est vous qui venez m'arrêter. C'est un singulier retour dans ma patrie.

— Mais alors il y a méprise, dit le jeune soldat en se tournant vers le lieutenant : nous n'avons ordre d'arrêter

que des étrangers. Au surplus, j'ai quelques noms de ces messieurs sur moi.

— Faites, dit le lieutenant à demi-voix : votre père est commandant des armes. Vous devez savoir.

Le jeune homme tira du fond de sa casquette d'uniforme, largement galonnée d'or, un papier plié qu'il ouvrit :

— Il y a bien sur l'ordre tous les passagers, mais il y a aussi des noms. Et il lut en épelant chaque mot :

« Henri Montfort, Paul ; Sharp, capitaine. — Qui est-ce? ajouta-t-il en français.

— Ah çà ! messieurs, dit M. Sharp, il faudrait vous entendre, à la fin ! Je ne suis pas là pour répondre à tous les soldats du Brésil ! Qui de vous est le chef ici ?

Mais aussitôt le jeune homme s'avança vers le capitaine, et lui mettant brusquement la main sur l'épaule, il lui dit :

— Ah ! c'est vous ! Eh bien, je vous arrête, au nom...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. En voyant toucher son capitaine, l'un des matelots, espèce de colosse trempé à toutes les mers du globe, saisit par le bas de sa veste l'infortuné cadet, l'enleva de terre d'une main, fit une enjambée, une seule, vers la coupée toujours ouverte, et se baissant au-dessus des soldats brésiliens qui étaient en bas dans l'embarcation, il cria d'une voix enrouée :

— Eh ! du canot, mouille !

Et il laissa tomber dans la barque son fardeau vivant.

Tout cela fut si rapide, si électrique, en quelque sorte, que ni M. Sharp ni l'officier brésilien n'eurent le temps matériel d'empêcher l'action imprévue du matelot. Quant à l'enlevé, les mains en avant pour se garer, il tomba sur

ses pieds au plein milieu de la barque, trébucha à travers les soldats entassés, et finit par rouler presque assis sur un des bancs, où il resta silencieux, endolori, le corps et l'esprit froissés de sa chute.

Le capitaine, qui s'était penché précipitamment à la coupée pour voir où était tombé le jeune homme, ne put s'empêcher de sourire en l'apercevant ainsi sain et sauf, mais honteux comme un renard pris au piége.

Cependant, réprimant aussitôt ce sentiment involontaire, il se tourna vers l'officier brésilien en disant :

— Croyez, lieutenant, que je regrette vivement l'action de mon matelot; mais votre soldat imberbe aurait dû savoir qu'on ne touche pas impunément à un capitaine français à son bord.

L'officier, frappé dans son légitime orgueil, comprenait trop bien le ridicule de cette scène burlesque, pour répondre aux paroles du capitaine; il ne put que murmurer à demi-voix :

— Adieu, messieurs, et croyez au chagrin d'un vieux soldat.

Puis prenant les cordes de l'échelle, il descendit dans sa barque et ordonna de pousser au large. Les canots s'éloignèrent à toutes rames et se perdirent bientôt derrière les bâtiments de toute nature qui encombrent la rivière devant le Para.

Tout le monde à bord resta pendant une minute interdit, silencieux, regardant les canots qui disparaissaient. M. Sharp revint le premier à lui-même. Se tournant vers ses passagers :

— Messieurs, dit-il, vous le voyez, la guerre nous est déclarée. Il n'y a plus à reculer. Je vais envoyer chercher M. Merry, et aussitôt qu'il sera venu, j'irai à terre

avec lui, pour adresser une plainte directe au président. Ceux qui se joindront à moi seront les bienvenus. C'est votre cause à tous aussi bien que la mienne; et plus nous serons pour porter témoignage, plus nous aurons chances de succès.

Le correspondant de *la Caroline* arriva bientôt. M. Sharp lui raconta l'arrestation avortée dont le jeune Brésilien avait été la seule victime. Au lieu d'en être effrayé, comme on pouvait le supposer, M. Merry en fut ravi.

— Cela nous servira beaucoup, dit-il. Il n'y a rien de tel dans ce pays comme de montrer sa force, et déjà la ville entière doit répéter, les uns parlant pour nous, les autres contre : *Francezes! todos sao demonios!* Ensuite, la police se déclarant ouvertement contre nous, la justice nous défendra. Cela va exaspérer le petit docteur et son excellence le commandant des armes; mais ils l'étaient déjà. Peu nous importe! ils viennent de se mettre dans leur tort : profitons-en. Il n'y a plus de mesure à garder maintenant : nous allons nous plaindre hautement au président.

Et M. Merry conseilla au capitaine et à quelques-uns des passagers, ceux-là surtout qui étaient de professions libérales, de descendre à terre immédiatement pour porter plainte.

C'était trop l'avis du capitaine pour qu'il ne s'empressât pas d'exécuter ce projet. En conséquence, il pria Paul, M. de Cinnamon et l'un des Brésiliens de l'accompagner. Tandis que ces messieurs faisaient leurs toilettes de départ, M. Merry se fit conter tous les détails de la scène d'arrestation; l'enlèvement de son jeune ami, le fils du commandant des armes, le fit rire aux larmes : il voulut même voir et féliciter le matelot qui avait ainsi interrompu le fougueux

essor du petit cadet, comme il l'appelait. Et en effet, c'est ainsi qu'on désigne au Brésil une certaine catégorie de soldats amateurs, tous fils de famille, qui n'appartiennent guère à l'armée brésilienne que par leur uniforme.

Le gai Marseillais apportait, d'ailleurs, de bonnes nouvelles de terre. Il s'était soigneusement informé de tout ce qui importait à ses nationaux. L'affaire du navire divisait la ville en deux camps. Le premier, composé des étrangers, — c'est-à-dire, dans le langage de Bélem, les Européens ou Américains du Nord, et tous les Brésiliens des provinces, autres que le Parà, — protestait hautement : le consul d'Angleterre déclarait que si les Français, en l'absence de leur consul, réclamaient son appui, il le leur donnerait tout entier. Le major Abutre s'était constitué le chef de ce parti.

L'autre camp, celui des Paraenses fonctionnaires, criait à l'assassinat, et demandait l'arrestation de tous les étrangers. A sa tête était le docteur mulâtre qui, dans la fougue de ses fonctions de fraîche date, faisait du zèle avec une âpreté toute policiale, poursuivait les partisans de la dernière révolution, recherchait tous les désordres accomplis pendant la période écoulée, et, tout en accusant les Français d'avoir massacré des Brésiliens à Marajo, reprochait au major d'avoir fait piller des navires portugais sur ces mêmes bancs de Magoari.

Enfin, madame Milliner, par habitude de modiste inoccupée, et par intérêt personnel, plus encore que par dévouement, servait à merveille la cause commune. On ne rencontrait qu'elle par la ville. Dans les rues, les boutiques, les promenades, elle était partout, tantôt en chaise à porteurs, tantôt suivie de deux mulâtresses portant son parasol et les achats qu'elle faisait sur sa route. Peinte et

chevelue plus que jamais, elle avait acheté le châle le plus éclatant du Para, et faisait bruit à elle seule comme plusieurs Turcarets en voyage. Les nègres et les enfants la suivaient par les rues. Les blancs se découvraient sur son passage; quelques personnages marquants de la cité avaient été lui rendre visite, ainsi qu'au major, et on disait même que le président était du nombre. Affublée d'un titre et d'un nom sonores, elle recevait tout le monde gracieusement, mais du haut de sa grandesse, et tout le monde s'inclinait devant la grande dame.

Tout en se posant sur haut pied dans la ville brésilienne, la rusée marchande n'oubliait pas l'avenir. Elle répandait le bruit de son prochain mariage avec le major, et défendait son futur, son lion soumis, de toute l'énergie de ses espoirs matrimoniaux ; par suite, elle jetait feux et flammes contre le jeune docteur, qu'elle accusait d'avoir fait attaquer le navire et de l'avoir fait enlever : elle !

Et le railleur Marseillais imitait les gestes de la dame, ses airs de tête dédaigneux, ses yeux inquiets d'adorateurs, sa main toujours étalée : si bien que chacun la croyait voir, et que ses auditeurs, partageant les rires et les confiances du gai conteur, oubliaient peu à peu leurs craintes. Au moment où le capitaine, paré de l'habit des grands jours, revint sur le pont avec les passagers qui devaient l'accompagner à terre, tous les autres étaient déjà si rassurés, qu'ils enviaient le sort de ceux qui partaient, et que si M. Sharp avait voulu, tous l'auraient suivi. C'étaient cependant ces mêmes hommes qui, la veille au soir, n'avaient pas osé signer, et qui, deux minutes avant, tremblaient de frayeur aux éclats de voix d'un soldat imberbe. Mais on assure que c'est le propre des enfants de la Gaule, surtout de ceux qui sont nés au midi de la Loire, de savoir

passer tour à tour et avec une promptitude admirable, des abattements les plus mornes à des confiances sans limites.

Quoi qu'il en soit, les trois passagers qui devaient partir avec le capitaine étaient montés sur le pont, et M. Merry se préparait à les conduire à terre, lorsque Montfort arriva pour s'adjoindre à eux. Faible encore et pâle de sang perdu, il ne pouvait marcher qu'avec peine. Vainement M. Sharp, lui représentant sa faiblesse physique, voulut le faire rester à bord. Il s'y refusa, et pour montrer qu'il pouvait partir, il voulut descendre dans le canot sans aide, et y descendit en effet. Quand l'âme veut, le corps obéit presque toujours, et les hommes trempés aux passions fortes marchent jusqu'à mourir.

Le canot partit. Aussitôt à bord, M. Merry ordonna à ses nègres de rester dans le milieu du fleuve au lieu de se diriger vers la ville; puis il dit à ses compatriotes :

— Messieurs, la démarche que nous faisons est devenue nécessaire, je crois, et c'est pour cela que je l'ai conseillée. Mais elle a ses dangers. Je pense que nous triompherons; cependant, je ne vous le dissimule pas, vous pouvez être arrêtés à terre, et une fois arrêtés, rester sous les verrous jusqu'à l'arrivée d'un navire de guerre. Je n'ai pas voulu dire cela tout haut à bord, mais il en est ainsi. Si vous voulez vous cacher pendant quelques jours et attendre, il est encore temps; le canot va aborder à l'île d'Onças, où j'ai un sitio, et vous vous enfuirez sur le premier vaisseau qui partira pour l'Europe.

— Et mon navire? dit M. Sharp.

— M. Useless et moi sommes là. Vous, et surtout M. de Montfort, étant en fuite, tout s'arrangera avec un peu d'argent, l'argent arrange beaucoup de choses, à Bélem surtout.

— Qu'en pensent ces messieurs? dit M. de Cinnamon.

— Allons donc! monsieur, reprit Montfort; depuis quand recule-t-on devant des voleurs et des assassins? Nous avons triomphé à Marajo, nous triompherons au Para!

— En route! cria M. Sharp.

Les nègres comprirent, et le canot se dirigea vers la ville ; mais M. Merry ordonna de ne ramer que lentement.

— J'ai encore quelques mots à vous dire, ajouta-t-il : et mieux vaut parler en plein fleuve ; là, comme on n'a pas de murs, on n'a que les oreilles qu'on désire. Puisque vous êtes décidés, et je crois que vous avez raison, avant d'arriver chez le président, il est bon de connaître le terrain sur lequel vous allez marcher.

Le pays sort d'une révolution, et en ce moment nous sommes dans toute la violence des idées contre-révolutionnaires. Comme vous entendrez par la ville des clameurs, des assertions exagérées pour ou contre les événements et les hommes, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé :

« Vers la fin de l'année dernière, en août, soixante hommes de cette province, fatigués des tyrannies de nos petits despotes villageois, se réunirent en armes, mais sans savoir pourquoi, sur les rives du fleuve Acara. On envoya contre eux trente soldats qui les dispersèrent.

» En novembre, deux mois après, ces soixante hommes étaient devenus trois cents. La ville s'émut, et comme beaucoup d'individus, fatigués de vexations au moins inutiles, protégeaient ces révoltés, le président de la province fit un grand effort. On arma huit cents hommes, des embarcations de guerre, et on marcha contre eux. La révolution fut une seconde fois vaincue.

» Les victorieux triomphaient avec des éclats tyranni-

ques, lorsque le 7 janvier, à trois heures du matin, soixante-cinq hommes, seul débris de la révolte, entrèrent au Para. La ville avait dans ses murs cent gardes policiaux, treize cents soldats, douze cents gardes nationaux et sur rade deux navires de guerre. A huit heures du matin, tout cela était soumis ou en déroute, et les soixante-cinq révoltés, grossis des mécontents du jour, étaient les maîtres absolus de la ville.

»Pendant huit mois, ils sont restés paisibles souverains de la province, laissant toutes choses dans l'état où elles étaient avant eux, avec un peu plus de liberté et beaucoup plus de désordre. Enfin il paraît qu'ils se sont fatigués de leur propre gouvernement, et il y a huit jours, sur leur demande, il est venu de Rio-Janeiro un président qu'ils ont mis en possession de la ville, sous condition d'une amnistie pleine et entière.

» Mais le premier acte du président a été de les jeter tous en prison pour y être jugés. Puis il a établi une espèce de loi martiale, qui fonctionne à l'aide des hommes les plus violents et les plus tarés de la ville; si bien qu'il n'y a vexation qu'ils ne se permettent contre tout le monde. On murmure, et il est probable qu'avant peu de jours il y aura quelque soulèvement.

» Quant au président lui-même, chez lequel je vous conduis, ce n'est pas un méchant homme; mais c'est un homme faible, qui était professeur de musique à Rio-Janeiro. Comme, aux yeux des Brésiliens, la connaissance de la musique est la plus belle chose du monde, que quiconque la sait plus ou moins est un homme distingué, ceux qui la savent assez pour la professer sont des grands hommes propres à tout. On a donc envoyé le docteur pour présider la province.

» Mais la chambre provinciale lui a fait de l'opposition le lendemain de son arrivée, par cela seul qu'il venait de Rio-Janeiro. C'est la règle ici. Tout cela ennuie le président ; il ne s'occupe de rien, fait de la musique du matin au soir, et laisse le soin de tout au chef de police. Cependant, comme le cas est grave, qu'il s'agit des Français, qu'il aime, et chez lesquels il a voyagé, il est probable que nous le déciderons à une intervention, ou tout au moins à nous renvoyer devant le juge de droit, qui est un homme loyal que je connais. Et maintenant vous en savez autant que moi. *Audaces fortuna juvat.* Allons chez le président. »

M. Merry se tourna vers les nègres, et leur fit signe de se hâter. En quelques minutes le canot toucha terre en face la douane. La marée était basse, et comme les quais n'étaient pas encore importés au Para, les passagers eurent environ cinquante pas à faire sur les pierres boueuses de la grève avant de toucher le rivage ; mais les nègres de M. Merry les portèrent jusque-là, comme cela est d'usage sur les ports [1] du bas Amazone.

Les Européens se dirigèrent vers la place du palais. Leur passage parut à peine remarqué. Quelques blancs à la démarche affairée firent de loin des signes de connaissance à M. Merry, mais sans s'arrêter ; les mulâtresses qu'ils rencontrèrent se prirent à leur sourire amicalement : les nègres regardèrent, curieux, ces vrais brancos, comme ils disaient, qui avaient l'air fatigué du voyage.

[1] Cela existe encore à Bélem. Il y a des quais, mais ils ne servent qu'à marée haute. A mer basse, il n'y a, sur tout le rivage du fleuve devant la ville, c'est-à-dire sur une étendue d'une demi-lieue, qu'un seul endroit, qui a six pieds de large, où on puisse embarquer à pied sec.

Arrivés au *largo* du palais, ils s'assirent un instant sur un des bancs de cette place pour laisser reposer les blessés; car Paul, quoique rétabli, n'était pas de force à marcher longtemps, et Montfort était pâle comme un drap funèbre.

Après une halte de quelques minutes, pendant laquelle les Européens critiquèrent à loisir l'immense place couverte partout de marais verdoyants, traversés par des sentiers boueux et mal frayés qui conduisent d'une rue à l'autre, ils se remirent en route, et arrivèrent enfin devant le palais du président. C'est un vaste édifice, bien bâti, dans un style demi-italien, demi-français moderne, mais sans ornements ni sculptures, avec une large terrasse par derrière, des fenêtres et des portes élevées, des toitures en tuiles rouges : un palais véritable d'ailleurs et digne d'une grande ville.

Une espèce d'homme, portant les traces évidentes des trois sangs, blanc, indien et nègre, qui se partageaient ses veines, se promenait devant la grande porte du palais, habillé en soldat, avec un fusil qu'il portait couché droit sur son épaule, comme fait un chasseur insouciant. C'est l'habitude invariable de tout Paraense en faction : de telle sorte que dans les rues étroites où il y a une sentinelle, il faut, pour passer sans danger, calculer soigneusement les mouvements du factionnaire.

M. Merry fit entrer ses amis. A ce moment, le soldat, qui achevait un des tours réguliers de sa promenade, se détourna et cria d'une voix forte : *A o largo!* ce qui veut dire : Au large !

C'est le cri obligé de toute sentinelle brésilienne à tout passant; mais, comme les Indiens-soldats, qui composent l'armée du Para, ne comprennent en aucune façon l'utilité

de ce cri, et ne le poussent que par obéissance, peu leur importe le moment, avant, pendant ou après le passage du promeneur.

La sentinelle continua sa marche régulière : M. Merry entra à son tour. Il n'y avait encore personne dans le vestibule présidentiel. Selon l'habitude brésilienne, le Marseillais frappa vivement dans ses mains. Nul ne vint. Il alla à une porte qu'on découvrait sur un des côtés intérieurs du palais, et l'ouvrit. Alors on put voir dans une vaste pièce quinze à vingt soldats mangeant assis à terre, autour d'une marmite pleine de poisson salé, qui répandait une odeur putride. Un panier rempli de farine avariée, et une cruche pleine d'eau avec un gobelet d'étain emmanché d'un long manche, servaient à tous les convives. Pas un ne se dérangea.

Mais M. Merry connaissait l'un d'eux; il l'appela par son nom, en lui demandant le président. C'était un métis indien; il se leva, et fit monter aux Européens un escalier de pierre spacieux, puis traverser quatre ou cinq grandes salles nues, sans un meuble. Il ouvrit enfin une dernière porte, et un homme de taille ordinaire, vêtu à l'européenne, mais le teint jaune et brûlé, apparut aux yeux des Français assis à une table et mangeant.

C'était le président.

Son Excellence déjeunait comme tout Brésilien déjeune au Para : avec du poisson salé, du riz à l'eau, et une tasse de thé. Un esclave noir, à demi vêtu, se tenait debout dans un coin de la salle.

M. Merry présenta ses compatriotes; l'Excellence parut mécontente d'être surprise en tête à tête avec son maigre repas. Aussi son premier mot fut-il :

— Je regrette, messieurs, de ne pouvoir vous inviter à

ma table ; mais, vous le voyez, elle n'est pas digne d'Européens.

Après quelques phrases banales, M. Merry expliqua l'objet de sa visite, et laissa la parole à M. Sharp.

Le président écouta les plaintes du capitaine avec bienveillance et dit :

— Je comprends toutes les difficultés de votre position, et j'y prends part. Mais tout cela, cher monsieur, ne me regarde en rien : allez trouver le juge de droit.

— Mais, monsieur le président, hasarda M. Sharp, vous êtes la première autorité de la province, le président enfin ; c'est à vous que nous devons nous adresser tout d'abord.

— Oh ! j'ai bien assez de mes querelles régulières avec l'assemblée provinciale, sans chercher celles des étrangers ! Je vous le répète, voyez le juge de droit. Je lui parlerai pour vous, car j'ai voyagé en Europe, et j'aime les Français. Mais votre affaire n'est pas de mon ressort, je ne m'en mêle pas.

M. Sharp voulut hasarder une observation nouvelle. Mais le président l'interrompit, et se tournant vers M. Merry, lui demanda où il avait logé ses amis, afin d'aller leur rendre visite.

— Ils sont à bord jusqu'à présent, dit M. Merry.

— Eh bien, si vous ne trouvez pas de maison en ville, comme cela se voit souvent dans ce triste pays, je mets le palais que j'habite à votre disposition. La place ne manque pas, ajouta-t-il en riant. Ces messieurs apporteront leur hamac, et ils seront installés. Nous ne sommes ici ni à Rio-Janeiro ni à Paris.

M. Merry déclina les offres présidentielles avec de très-belles phrases de gratitude. Ces messieurs causèrent quel-

ques instants de choses diverses, tout comme dans une consultation médicale : à savoir du prix de la farine, de la santé du roi de France, des ennuis de Bélem, et enfin de la chaleur, le prélude et la clôture obligés de toute conversation brésilienne; Son Excellence pria le capitaine de ne pas manquer de lui réserver quelques conserves, reconduisit ses hôtes jusqu'à la pièce qui précédait l'escalier et rentra chez elle.

Dans cette pièce, à l'embrasure d'une fenêtre, se tenaient debout, causant ensemble, le chef de police, les aides de camp du président, affublés de sabres interminables et d'épaulettes énormes; plus deux ou trois cadets, entre autres celui qui était venu à bord de *la Caroline.* A la vue des Européens, ces messieurs se prirent à rire d'une façon bruyante et avec des gestes si parfaitement insolents, que la colère monta au visage du capitaine.

M. Merry réussit à l'entraîner; mais pas assez vite cependant pour empêcher le vindicatif marin de dire à voix haute, en regardant le jeune cadet :

— Si vous voulez un bain, jeune homme, vous pouvez revenir à bord. Vous connaissez le poignet de mes hommes.

Le cadet se tut, mais le chef de police reprit d'une voix sarcastique :

— En tout cas, monsieur Sharp, c'est votre nom je crois, vous n'y assisterez pas, ni vous ni ces messieurs, car je viens de pourvoir à vos logements.

Et se penchant brusquement, par la fenêtre qui donnait sur la grande place que les Européens avaient traversée, il donna quelques ordres à voix haute. Des hommes attendaient en bas probablement, car une voix répondit du dehors :

— C'est bon, Excellence. Tout est prêt.

Cependant les Européens s'étaient arrêtés : vainement M. Merry allait de l'un à l'autre, pour les entraîner vers l'escalier. Montfort fixait silencieusement le chef de police : Paul et le capitaine étaient rouges pourpre.

Les aides de camp et le cadet lui-même se taisaient désormais : et nul ne riait. Tous ces porteurs d'uniforme comprenaient qu'il serait imprudent de pousser à bout leurs ennemis, même avec l'aide de la garde placée au-dessous d'eux. Enfin, moitié raison, moitié par les efforts du Marseillais, les Européens descendirent l'escalier et traversèrent le vestibule. A la porte, en dehors, il y avait une compagnie entière de soldats de police, presque tous nègres et mulâtres, et derrière eux, sur la place, une masse compacte de curieux. Les passagers de *la Caroline* firent quelques pas à travers les rangs mal fermés des soldats. Presque aussitôt leur chef s'avança vers Paul, qui marchait le premier, donnant le bras au Brésilien, et lui mettant brusquement la main sur l'épaule :

— Vous êtes prisonnier, lui dit-il.

— Soit, dit le jeune homme, qui comprit de suite l'inutilité d'une résistance. Mais quand tu touches un Français, nègre, tu dois saluer.

Et d'un revers de main il jeta par terre le shako de l'officier.

Ce dernier se baissa tranquillement, ramassa son shako et se plaça à côté de son prisonnier, sans rien dire.

Pendant ce temps, les soldats du détachement avaient entouré les Européens, qui se trouvèrent tous arrêtés sans avoir pu songer à une résistance quelconque.

A ce moment, le chef de police, placé à la fenêtre du

haut de laquelle il avait donné ses derniers ordres, appela Montfort à voix haute.

Le jeune homme releva la tête en entendant son nom :

— Nous verrons maintenant, monsieur, dit le docteur, si vous serez aussi insolent qu'à Marajo, et aussi riche qu'à bord.

— A Bélem comme à Marajo, comme à bord, le comte Henri de Montfort n'a que du mépris pour un bâtard d'esclave, reprit Montfort en espagnol et d'une voix sonore, accentuée, qui retentit sur la place.

Une voix de la foule cria : *Viva ò Franceze!* et il y eut des rires et des applaudissements.

L'œil du jeune docteur s'injecta de sang, son visage pâlit, le bistre noir qui cernait ses yeux devint blafard; il étendit par la fenêtre ses poings serrés, et, d'une voix saccadée de fureur, il vomit des injures contre son ennemi.

Mais sa fureur même fit tourner tout à coup la face des choses en faveur des prisonniers.

Après avoir reconduit ses hôtes jusqu'à l'avant-dernière des salles qui composaient ses appartements, le président était rentré. Mais, en revenant à travers ces grandes pièces vides et sonores, un bruit de voix monta jusqu'à lui. Curieux comme un oisif qu'il était, il revint sur ses pas, prêtant l'oreille.

Les voix venaient du dehors par les fenêtres, qui étaient ouvertes, comme elles le sont toujours sous le ciel équatorial; il s'approcha de l'une d'elles, et entendit la réponse de Montfort, les cris de fureur de son chef de police.

Il écouta d'abord, sans se montrer. Mais la curiosité l'emporta sur son penchant à ne se mêler de rien : il avança la tête en dehors pour mieux voir. M. Merry, qui

était, comme ses compatriotes, entouré de soldats, leva par hasard les yeux sur les fenêtres du palais, et découvrit la tête curieuse du président, qui passait en dehors des murs.

Il leva le bras vers lui, et dit en français, avec l'à-propos de son esprit marseillais :

— Si tel est le logement que Son Excellence réserve aux compatriotes que je lui amène, je lui demanderai la permission de ne plus lui en présenter.

La tête disparut; mais le coup était porté.

— J'ai l'air d'un traître ou d'un mannequin aux yeux de ces hommes, dit le président à demi-voix. Je leur offre mon palais pour demeure, et on les emprisonne sous mes yeux! — Arrê! cela ne sera pas! Ce maudit docteur me fera assassiner, avec ses violences policiales!

Et passant rapidement dans la pièce où se tenaient ses aides de camp, il interpella l'un d'eux :

— Monsieur d'Antecamara, descendez; faites mettre en liberté les étrangers qu'on vient d'arrêter, et conduisez-les vous-même chez le juge de droit.

L'aide de camp s'inclina et descendit.

— Qui se permet ici de faire arrêter du monde jusque dans mon palais? demanda le président à voix haute et en se tournant vers le chef de police.

Mais ce dernier était en proie à une fureur trop vive pour mesurer ses réponses avec sa servilité ordinaire, aussi s'écria-t-il en regardant le président en face :

— Moi! dans l'intérêt de la province du Para, dont je suis le chef de police et le représentant.

— Eh bien, monsieur, dit le président d'une voix beaucoup moins forte qu'à sa première question, à l'avenir

vous n'arrêterez personne sans mon consentement, et surtout personne dans mon palais.

— Votre Excellence est souveraine maîtresse, reprit le docteur qui se calmait à son tour. J'ai cru bien faire.

— Je n'en doute pas, mon cher d'a Cobra, je n'en doute pas; mais il ne faut pas opérer ces arrestations en plein jour. Votre zèle vous emporte. Allons, oublions ces étrangers; venez avec moi; je veux vous faire entendre une chanson française que je viens de mettre en musique.

Et s'appuyant amicalement sur le bras de son auditeur calmé, il partit reprendre le cours de ses occupations présidentielles.

Ainsi que l'avait très-bien dit M. Merry, le président était faible plutôt que méchant; de plus, on disait tout bas que, tenant beaucoup à un traitement qui lui était plus lucratif que ses leçons de musique, il voulait à tout prix garder sa place. Pour cela il lui fallait conquérir les bonnes grâces de l'assemblée provinciale qui, en dépit de Rio-Janeiro, faisait et défaisait les présidents, comme autrefois Warwick les rois d'Angleterre. Le chef de police était un des membres tout-puissants de la turbulente assemblée. Le président ménageait le chef de police, et malgré son amour pour les Français, il en eût laissé emprisonner des millions plutôt que de se fâcher avec son subordonné-protecteur.

Cependant l'aide de camp de Son Excellence était arrivé parmi les soldats, qui s'étaient déjà placés en rang pour conduire les prisonniers. Il ordonna au commandant du détachement de les remettre tous en liberté, et, de l'air gracieux d'un chien, que son maître aurait donné comme escorte à des loups, il invita les Européens à le suivre chez le juge de droit.

M. d'Antecamara était Paraense de père en fils, ami du docteur et officier dans la garde nationale de la ville. A tous ces titres, il portait aux étrangers une patriotique horreur. Cependant il obéit aux ordres de son maître, et conduisit M. Merry et ses compatriotes jusque devant le cabinet du juge de droit.

Mais ce magistrat n'était pas encore arrivé à la maison de justice. L'aide de camp laissa les Français pour aller le chercher. En sortant, sur la porte même du palais, il rencontra le promoteur public ou procureur impérial de la ville, autre docteur indigène, créature du chef de police et, comme lui, membre de l'assemblée provinciale. Il lui raconta les événements qui venaient de se passer et les ordres formels du président.

A quoi tiennent ici-bas les destins des hommes! Le sommeil ou le repas attardé de l'un d'eux devait avoir sur l'avenir d'une province entière et sur la vie de milliers d'individus des conséquences incalculables!

— Cela ne regarde pas le juge de droit, dit le jeune magistrat. La poursuite des délits m'appartient exclusivement, et je ne me laisserai pas dépouiller de mes prérogatives par un étranger de Rio-Janeiro. D'ailleurs, la faiblesse du juge de droit est connue; jusqu'à plus ample informé il laissera les Français en liberté, sous caution de son ami Merry.

— Oui, reprit avec amertume M. d'Antecamara, ces *malvados* étrangers viennent nous assassiner, et nous les mettons en liberté nous-mêmes! Mieux vaut être étranger que Paraense! Mais ils s'entendent tous, ceux de Rio-Janeiro et ceux d'Europe. Il n'y a dans la ville que le juge de droit qui soit entiché de l'amour des codes, et qui préfère un bout de loi à l'intérêt de sa ville! Un âne qui

sait peut-être son métier, mais pas un mot de musique! qui n'est pas même docteur! c'est à lui que l'affaire est confiée!

— Eh bien, dit le promoteur, il ne tient qu'à vous d'empêcher cela. Amenez les étrangers à mon cabinet, et je me charge de les faire arrêter, moi.

— Et mes ordres?

— Bah! je prends tout sur moi. Je suis de l'assemblée provinciale; si le président vous fait un reproche, vous lui direz que je l'ai voulu.

M. d'Antecamara hésitait. Mais faire incarcérer des étrangers, des ennemis! La tentation était trop forte pour sa haine jalouse. Il consentit.

— Pendant ce temps, dit le promoteur, je vais chercher le détachement de police : ce sont les hommes les plus solides du Para; leur chef reviendra avec moi et fera cerner la salle. J'entrerai, et après un interrogatoire pour la forme, je lui ordonnerai de conduire les accusés à la prison publique.

Tout fut fait comme l'avaient combiné les deux patriotiques amis. Sous prétexte que le juge de droit avait changé de cabinet et pris celui du promoteur, l'aide de camp y conduisit les étrangers sans défiance. Ils attendaient depuis quelques minutes à peine, quand le jeune magistrat entra le sourire sur les lèvres.

Il salua M. Merry, lui tendit la main d'un air protecteur, et parut ne pas même apercevoir les étrangers installés dans son cabinet; puis il alla s'asseoir sur un fauteuil en canne devant une table noire chargée de papiers, qui, avec un hamac en coton, composaient tous les meubles du sombre prétoire.

M. Merry lui dit assez brusquement :

— Nous sommes fâchés d'avoir dérangé Votre Seigneurie; mais ce n'est pas à elle que nous avons affaire, c'est au juge de droit.

Et il se tourna vers l'aide de camp pour le sommer de les conduire chez ce magistrat.

Il n'y avait plus d'aide de camp ; M. d'Antecamara avait jugé prudent d'abandonner le promoteur public aussi bien que les étrangers.

Ne le voyant pas, M. Merry se hâta pour sortir; mais à la porte en dehors de la salle, sur le corridor, jusque dans la cour d'entrée, il aperçut des soldats; ceux-là même qui l'avaient arrêté devant le palais.

Habitué aux perfidies provinciales du pays, M. Merry comprit tout et referma la porte en disant à voix basse à ses compatriotes :

— Du calme! c'est un piége, vous êtes prisonniers de nouveau. Ne répondez à rien. Je vais chez le président; gagnez du temps : s'il le faut, laissez-vous mettre en prison, et comptez sur moi.

Puis se tournant avec sang-froid vers le promoteur public qui feuilletait quelques papiers d'un air indifférent :

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Seigneurie que nous avions affaire au juge de droit et non à elle.

— Je le remplace aujourd'hui, dit le promoteur, et j'en suis charmé, mon cher Merry, s'il s'agit aujourd'hui d'un service à vous rendre. Vous savez toutes mes sympathies pour vos compatriotes.

— Je le désirerais, mais le président a désigné le juge de droit.

— Eh bien, je vous le répète, je le remplace. De quoi s'agit-il?

— Oh ! ce n'est pas mon affaire, dit M. Merry. Mes compatriotes vous le diront, s'ils le veulent. Ils sont en bonnes mains, puisqu'ils sont dans les vôtres. Je les accompagnais, parce que le juge de droit ne sait pas le français; mais Votre Seigneurie le sait. Je les quitte.

— Partez, partez, mon cher Merry, je me charge de leur affaire.

Le promoteur se leva et conduisit le négociant jusqu'à la porte, en disant tout haut :

— Adieu, monsieur Merry, vous pouvez passer.

Les rangs des soldats s'ouvrirent, et l'intelligent négociant se dirigea en toute hâte vers le palais.

A peine fut-il éloigné, que l'interrogatoire commença. Le promoteur, jetant hardiment le masque, leur demanda si par hasard ils ne connaissaient pas ces Français qui arrivaient de Marajo ?

— Si, monsieur, car nous sommes ces Français eux-mêmes, dit M. Sharp.

Aussitôt le jeune magistrat se leva, et feignant une irritation profonde, il s'écria :

— Vous êtes les coupables de Marajo, messieurs ! Vous êtes bien hardis d'oser vous présenter devant moi !

Puis, sans laisser aux accusés le temps de répondre un seul mot, il commença tout un réquisitoire, comme s'il avait été en pleine cour d'assises : entassant, avec déductions et commentaires, les imputations les plus ridicules; parlant tour à tour de contrebande, de vols, d'assassinats gratuits, accomplis, disait-il, en pleine paix et sur des hommes inoffensifs. Après plus d'un quart d'heure d'accusations échafaudées, il fit une pause comme pour attendre la réponse des accusés.

Les Européens restèrent silencieux; alors il reprit de nouveau la parole et dit avec des intonations de bienveillance émue :

— Je comprends que M. Merry vous ait laissés seuls, messieurs. Mais malgré mon amitié pour lui et votre nation, je me dois à mon devoir. La justice avant tout.

Puis, sous prétexte de justice, il se prit à fulminer de nouveau, des phrases à grands roulements sur la morale publique, les devoirs des sociétés, et tous ces lieux communs sanglants, qui, depuis Caïphe jusqu'à Fouquier-Tainville, traînent par les réquisitoires.

Mais il fut brusquement interrompu. Dès le commencement de ce discours, Montfort, brisé de fatigue, avait été s'asseoir dans le hamac et depuis lors s'y berçait d'un air nonchalamment ennuyé; c'était dans sa nature et plus fort que sa volonté ; quand le mépris lui soulevait le cœur, il le laissait lire sur son visage et déborder, coûte que coûte. Au milieu de l'une des plus ronflantes périodes du jeune orateur, il se leva et dit :

— Voici longtemps, monsieur, que mes amis et moi nous vous écoutons en silence; et vous devriez voir que nous avons la ferme résolution de ne pas répondre. Faites-nous donc grâce, je vous prie, de votre éloquence, et concluez.

— Oui, dit M. Sharp, car, à vrai dire, j'aime encore mieux la prison que l'ennui de vous entendre.

— Eh bien, messieurs, dit le promoteur à voix brève, comme je suis promoteur public, chargé de poursuivre les crimes, j'ordonne votre arrestation préventive.

— Quant à vous, senhor José, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune Brésilien, quant à vous, le hasard seul

vous a réuni à ces meurtriers; mais la loi brésilienne ne poursuit que les vrais coupables. Vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme voulut répliquer et défendre ses amis; il insista même pour partager leur sort, mais le magistrat reprit :

— Votre amour pour la France vous égare : les renseignements que je possède ne parlent pas de vous, et nous devons prendre votre défense contre vous-même.

M. Sharp se tourna vers son passager et lui dit :

— N'insistez donc pas, cher monsieur. Restez libre, ne serait-ce que pour aller dire à mon second de ne pas quitter le bord, ni lui ni les passagers.

— J'obéis, dit le Brésilien, mais je vous donne ma parole que, dussé-je aller jusqu'à l'empereur, justice vous sera rendue.

Le promoteur ne répondit pas, il agita seulement une sonnette qui fit entrer le chef du détachement.

Mais, au même instant, le bruit éloigné d'un coup de canon retentit au dehors et résonna dans la salle. Promoteur et capitaine, tous deux parurent subitement frappés de mutisme, et une minute après le bruit, ils écoutaient encore avec une inquiétude évidente; enfin le capitaine dit en portugais :

— C'est un coup de canon du fortin. Il n'y a pas de fête annoncée. Un navire de guerre entre au Para.

— Oui, dit le magistrat; faites sortir un de vos hommes, et qu'il revienne nous dire le pavillon signalé par le fort de la ville.

Le soldat revint presque aussitôt.

— Anglais, dit-il en entrant dans la salle.

— Esta bom, reprit le magistrat, parlant toujours en

portugais, vous pouvez conduire les prisonniers; les Anglais n'aiment pas les Français, il n'y a rien à craindre.

Sans ajouter un mot, il s'assit de nouveau à son bureau, et parût ne plus s'occuper des prisonniers.

Mais Montfort avait tout compris, et l'arrivée du navire anglais lui rendant confiance, il s'avança devant le jeune magistrat et lui dit d'une voix calme :

— Monsieur, souvenez-vous bien de ce que vous faites; car, je vous le jure, foi de gentilhomme! je me vengerai. Je proteste, et nous protestons tous, contre une arrestation illicite.

Le Brésilien ne leva même pas les yeux du papier qu'il paraissait lire.

Montfort se retourna vers ses compatriotes :

— Nous sommes arrêtés, dit-il; mais un navire de guerre anglais vient d'entrer. Nous verrons. En ce moment la résistance est inutile. La maison est pleine de troupes. Mais pour que la protestation soit plus éclatante, laissons-nous emporter en prison.

— Vous avez raison, dit M. Sharp.

Le promoteur brésilien semblait toujours ne rien entendre. Cependant il fit un signe au chef du détachement, et aussitôt la salle se remplit de soldats. Chacun des quatre prisonniers se laissa tranquillement enlever par deux ou trois hommes, qui les emportèrent successivement en dehors.

Quand le dernier d'entre eux fut entraîné, le promoteur dit au capitaine :

— Conduisez-les par l'intérieur du palais, on ne les verra pas emmener.

Puis il referma la porte, et si les prisonniers avaient pu

écouter à travers les murailles, ils auraient entendu avec effroi le jeune docteur dire à demi-voix, en se renversant dans son hamac :

— S'ils sortent maintenant avant d'avoir abandonné la valeur de leur navire... D'a Cobra n'est qu'un fou. Quant à ce monsieur insolent, qui doit être le payeur de fusil que le chef de police déteste si fort, avec de l'*assacu* pendant deux jours on peut faire la joie de ses héritiers. Je veux au moins trois *contos de reis*, neuf mille francs, comme diraient nos prisonniers, pour ma part dans cette affaire. Voilà une bonne journée. Maintenant, faisons un peu de procédure contre les matelots anglais embauchés sur notre frégate, car avant ce soir ce navire de guerre va exiger de nous des explications sans fin.

VI

Madame Cerny et le brick de guerre anglais. L'assemblée provinciale.

> Quoique pâle et lassée, oh Dieu ! qu'elle était belle !
> Comme le monde avait, sous son précoce été,
> Mûri, sans la flétrir, l'angélique beauté !
>
> LAMARTINE.

Tandis que les dangers se multipliaient ainsi sous les pas du capitaine de *la Caroline* et de ses défenseurs, les autres passagers restaient à bord dans une inquiétude qui croissait d'instant en instant. Ils avaient attendu avec assez de calme pendant la première heure ; mais le temps marchait, et personne ne revenait de terre. L'arrivée du

navire de guerre anglais, qui vint mouiller entre *la Caroline* et le rivage, produisit une diversion chez quelques-uns, mais réussit à peine à distraire un instant les regards de madame Cerny et de sa fille.

Tristement accoudées à la rampe de la dunette, les deux femmes restaient là silencieuses, échangeant, à rares intervalles, une parole d'espoir ou d'inquiétude, puis retombaient dans leurs muettes anxiétés.

La jeune fille, avec ses yeux de seize ans, cherchait à découvrir son fiancé parmi les rares passants qui apparaissaient sur le rivage, à travers les éclaircies des navires. Tour à tour ses espoirs naissants ou déçus se reflétaient dans ses yeux et dans son attitude. Une fois, elle crut reconnaître madame Milliner dans une Brésilienne qui traversait la rade en canot, abritée du soleil par une négresse armée d'un parasol aux voyantes couleurs; et à ce moment un nuage de jalousie féminine, au souvenir des triomphes de la dame, passa comme un éclair sur le visage de la jeune fille. Les admirations du vulgaire ont tant de charmes pour la jeunesse, que les fumées de ce grossier encens troublent parfois jusqu'à ses chastes pensées. Mais Henriette était trop profondément inquiète de son fiancé pour s'arrêter longtemps à ces idées, et la dame en falbalas s'effaça bientôt de sa mémoire, pour faire place à des inquiétudes croissantes.

Quant à sa mère, elle était plongée dans un abattement profond. Depuis le brusque départ de Montfort, madame Cerny ne vivait plus, en quelque sorte. Elle venait de passer près de lui deux jours entiers, deux jours de fièvre. Toujours seule à son chevet, avec une tapisserie aux mains pour garder un maintien, elle avait vécu, pendant ces deux jours, d'amour et d'oubli, sans avoir le temps de

songer au passé, sans avoir la force de refuser l'espérance.

Vainement, pressentant un malheur au moment où Montfort avait voulu partir, elle avait tout fait pour le retenir. Elle lui avait représenté l'inutilité de sa présence, les dangers d'une marche quelconque avec ses blessures récentes; il était demeuré inébranlable.

— S'il y a enquête immédiate, avait-il répondu, j'expliquerai mieux que personne la conduite du docteur. Je me dois au capitaine et à tout le monde; puis je hais ce mulâtre, je ne sais quel pressentiment me dit qu'il est fatal. Je veux lutter.

Clémence avait gardé le silence, et Montfort était parti; alors elle était montée sur la dunette avec sa fille, pour suivre le canot des yeux. Depuis ce moment, et il y avait plusieurs heures, elle n'avait pas changé de place; tantôt cachant son front dans ses mains, tantôt laissant errer sur le fleuve ses yeux sans regard, perdue tour à tour dans des frayeurs et des angoisses contraires.

— Insensée! se disait-elle, où me conduira cet amour? Qui sait si demain, quand il se sentira guéri, plein de jeunesse et de force, il m'aimera toujours? Aujourd'hui déjà, voici qu'il m'a quittée malgré tout, pour un vain point d'honneur, une vengeance à poursuivre. Puis, regardant sa fille isolée, elle aussi, dans son attente, elle pensait à sa solitude prochaine, et voyait tout lui manquer à la fois, son enfant comme son amour. Si, au contraire, les souvenirs de ces deux jours écoulés venaient redorer son avenir, elle s'effrayait alors de cette absence prolongée, et sans cesse consultait les heures, qui passaient inflexibles et solitaires.

Enfin, vers midi, peu de temps après l'arrivée du brick anglais, la première à bord, elle aperçut un canot qui

venait au navire, conduit par deux hommes, mais avec un seul passager.

Bientôt sa fille reconnut comme elle le Brésilien qui avait accompagné leurs amis. Henriette prit silencieusement la main de sa mère, et toutes deux comprirent un malheur, d'abord à la solitude du jeune homme, puis à sa figure bouleversée.

— Allons, mon enfant, du courage, dit-elle en embrassant le front de la jeune fille.

— J'en ai, reprit celle-ci. Cependant les larmes s'échappaient de ses yeux malgré elle.

Clémence était pâle, mais ne pleurait pas. Son courage grandissait avec sa douleur, et elle s'armait pour la lutte qu'elle prévoyait.

Le jeune homme monta à bord, réunit les passagers sur la dunette, et leur conta brièvement ce qui venait d'arriver. Chacun garda le silence, plutôt effrayé du sort qui le pouvait attendre, que des dangers des prisonniers.

Clémence seule éleva la voix :

— Que fait M. Merry ?

— Il est chez le président, dit le Brésilien ; mais je ne l'ai pas revu.

Elle réfléchit une minute ; puis, avec ce calme nerveux et lucide que les femmes savent trouver si souvent à l'heure du péril, elle prit une brusque résolution, et s'adressant à M. Useless :

— Monsieur, lui dit-elle, veuillez me donner un canot et un homme pour nous conduire, ma fille et moi : je veux aller à bord du navire anglais.

— Impossible, madame, dit le formaliste lieutenant ; le

brick de guerre n'a pas encore la libre pratique : on ne peut y aller.

— Alors faites-moi conduire à terre ; là je trouverai un canot.

— Plus tard, madame, plus tard. Je suis responsable maintenant, plus que jamais, de vous et du navire, je ne puis vous laisser débarquer ainsi seule.

Une discussion s'engagea ; mais madame Cerny ne gagnait rien sur le lieutenant, qui se renfermait dans ses devoirs avec l'obstination de sa nullité. Le maître était à quelques pas des deux interlocuteurs.

— Je ne sais pas ce qu'elle veut, dit-il tout à coup à son mousse qui achevait avec lui un chapeau de pailles d'urucuri prises à Vigia ; mais je suis sûr, comme il n'y a qu'un Dieu, que c'est pour lui qu'elle se débrouille ; quand je devrais aller tout seul crocher leur empereur, je la conduirai. Et toi, faï-chien, tu viendras avec moi.

S'approchant du lieutenant de son air le plus respectueux :

— Commandant, dit-il, si cela est un effet de votre bonté, je vais prendre le youyou pour la poste au choux [1]. Un des blessés a le scorbut, et il faut des vivres frais. En passant je peux mettre la passagère.

— Alors, comme cela, soit, dit M. Useless, qui, fatigué de discuter, saisit ce prétexte pour revenir sur son refus.

— Merci, monsieur, dit la veuve ; mais en disant ces mots au lieutenant, elle jeta au maître un de ces longs regards de gratitude dont les femmes de cœur ont seules

[1] La poste aux choux, terme sacramentel de bord, est le canot qui va chaque matin chercher à terre des vivres frais.

le secret : un de ces regards qui avaient fasciné Montfort, et qui faisaient dire à Malcontent dans son pittoresque langage : — que cette passagère-là enjôlerait le bon Dieu.

Puis aussitôt, frappée d'une idée soudaine qui lui arriva comme une inspiration de son amour en péril, elle descendit dans la cabine de Montfort.

Elle avait entendu le jeune homme raconter un jour, qu'il avait dans ses papiers une lettre de recommandation à laquelle il attachait une grande importance. Elle lui venait du Foreign-Office d'Angleterre. Au moment de partir pour l'Amérique, il avait cru devoir écrire une lettre d'adieu à l'un de ses parents, membre de la chambre des lords. Voyageur lui-même, le noble lord, qui connaissait par expérience l'utilité de la protection anglaise, avait envoyé à son jeune cousin une lettre du ministre d'Angleterre, portant recommandation générale pour les consuls anglais dans les deux Amériques.

Le souvenir de ce récit et tous ses détails arrivèrent à l'esprit de Clémence comme un éclair. Elle trouva promptement les papiers du jeune homme.

Le premier qui tomba sous sa main fut un testament. Elle eut un frisson de crainte, et un pressentiment sinistre suspendit un instant sa recherche. Mais, se remettant aussitôt, elle parcourut les autres papiers et trouva bientôt celui qu'elle cherchait. C'était une grande lettre in-folio contenue dans une enveloppe à cachet volant, et ainsi conçue :

« Messieurs, M. le comte Henri de Montfort, gentilhomme français, auquel je donne cette lettre, se rend dans les Amériques pour y faire des études scientifiques.

Vous lui accorderez votre protection pleine et entière, comme s'il était sujet d'Angleterre, et j'apprendrai avec plaisir tout ce que vous aurez fait pour lui.

» *Signé :* Lord ***,

» Secrétaire d'État, etc. »

Et au bas de la lettre :

« A Messieurs les ministres, consuls et chefs d'escadre de Sa Majesté Britannique, dans les deux Amériques. »

— Je connais bien peu les Anglais, dit la veuve, ou avec cette lettre j'obtiendrai la protection du commandant de ce brick.

Elle replaça soigneusement les papiers; mais celui qu'elle avait trouvé le premier, le testament, tomba sur le plancher; elle le ramassa. Il était plié, mais ouvert, et il suffisait de regarder pour y lire. Une tentation lui vint au cœur; elle le prit : puis tourna la tête sans le déployer; puis enfin, fille d'Ève, regarda, — à peine, à peine, — assez cependant pour lire son nom.

Il n'y avait qu'une seule phrase. Montfort lui léguait tout ce qu'il possédait. Clémence sentit des pleurs à ses yeux.

— Oh! dit-elle en prenant le testament et le portant à ses lèvres, moi qui ai douté de son amour ! Henri! je t'aime !

Il y a, dans les pensées écrites en vue de la mort, une vérité d'affection suprême, qui porte avec elle des larmes et de la joie.

Se sentant renaître à force d'amour, elle rentra dans sa cabine, ajusta ses cheveux et se drapa à la hâte dans un châle noir; puis, se regardant un instant au miroir, elle sourit en se retrouvant belle, belle de cette beauté voilée qui parle à l'âme, et reparut sur la dunette, confiante, presque joyeuse.

Sa fille l'attendait. La figure de sa mère était si changée, qu'Henriette s'en aperçut et le lui dit :

— J'ai l'espérance, répondit-elle ; partons.

Et, suivie de sa fille, elle descendit sur le canot avec l'aide d'un des missionnaires, qui, instruit de sa résolution, voulait l'accompagner.

Mais elle refusa son offre.

— Les Anglais sont protestants, dit-elle ; je vous remercie, mon père ! j'irai seule avec ma fille.

À peine fut-elle dans l'embarcation, que le maître, qui était assis près d'elle au gouvernail, se pencha à son oreille et lui dit, en retirant à la fois son chapeau de paille et sa chique éternelle :

— Madame, je vous conduirai au bout de la mer si vous voulez. Mais j'aimerais mieux vous conduire ailleurs qu'à bord de l'anglais. Nous voilà quatre bons mathurins, sans compter le mousse, tous bien armés.

Et il entr'ouvrit sa vareuse, sous laquelle étaient une paire de pistolets et un poignard.

— S'il ne s'agit que de chavirer leur ville pour reprendre le passager, je m'en charge, et que le vin du bord me serve de poison si je ne le ramène pas avant une heure. Cela vaudra mieux que l'anglais.

Et si Clémence avait dit oui, le maître l'aurait tenté comme il le disait, et il aurait réussi comme il le promettait !

Mais Clémence ne partageait ni sa fière et belliqueuse confiance, ni son aveugle haine.

Elle mit doucement sa main blanche sur l'épaule du matelot.

— Je vous remercie, Malcontent. Mais il a coulé assez de sang français sur cette terre inhospitalière. C'est le tour des Anglais.

— Comme vous voudrez, madame.

Et se tournant vers les matelots :

— Souquez dur, dit-il.

Les hommes, qui n'avaient entendu qu'à moitié la conversation du maître, crurent qu'ils nageaient pour débarquer et reprendre les passagers par la force; cependant ils redoublaient d'efforts.

— Cela sera dur, dit le chef de nage, en se courbant sur l'aviron; mais c'est égal, marche!

— Du calme, dit Malcontent. Nous sommes des ambassadeurs pour le moment.

Le canot aborda contre le brick, au bas de l'échelle. En voyant des femmes, le midshipman de garde arriva à la coupée, descendit et offrit silencieusement la main à madame Cerny.

— Je voudrais parler au commandant, dit-elle en anglais.

Elle monta : sa fille la suivit en silence.

Un homme jeune, mince, blond, pâle, l'aspect hautain, mais la figure douce, se promenait sur le pont en petite tenue de bord. Clémence devina le capitaine du navire, et devança le midshipman.

En voyant venir deux femmes conduites par l'un de ses officiers, le commandant, car c'était lui, jeta son cigare à la mer et s'avança à leur ...

De tous les passe-ports humains, le plus puissant de ce monde est la beauté d'une femme. Clémence était dans tout l'éclat de sa beauté. Henriette, sa fille, jolie, mais moins belle, lui faisait cortége en quelque sorte. C'était comme un reflet d'elle-même, une fleur encore enfermée dans sa jeunesse virginale, non éclose, indécise, et rehaussant la splendeur épanouie de sa mère. Il y a des femmes, dit-on, qui ont peur de leurs filles trop belles, et qui les laissent à l'ombre. C'est que déjà leur beauté s'en va, que leur automne s'effeuille, et que, femmes plus encore que mères, elles ont peur du printemps qui monte. Mais celles qui se sentent en plein été et qui, vraiment mères, se parent de leur fille comme d'un souvenir et d'une espérance, celles-là rayonnent davantage à se trouver près de leur enfant.

— Commandant, dit madame Cerny, après un léger salut et parlant toujours en anglais, je suis Européenne et Française; comme compatriote, je viens vous demander, pour ma fille et pour moi, protection contre les autorités de ce pays.

A la démarche, à la figure, à la toilette élégante mais simple des deux Françaises, l'officier anglais reconnut des femmes distinguées de race et d'existence. Il s'inclina et reprit en français :

— Parlez, madame, je suis à vos ordres.

Puis approchant deux des siéges de bord qui étaient épars sur le pont, de la main il fit signe aux deux femmes de s'asseoir. Trois officiers du navire, qui fumaient appuyés au bastingage en regardant la ville, se reculèrent discrètement à quelques pas.

Clémence et sa fille s'assirent.

— Avant de vous expliquer, monsieur, l'objet de ma

démarche, veuillez prendre connaissance de cette lettre.

Et en disant ces mots, elle remit au commandant la recommandation qu'elle avait trouvée dans les papiers de Montfort.

L'Anglais lut la lettre, regarda soigneusement l'adresse et la signature; puis la rendit à la veuve, en disant :

— Je n'avais pas besoin de cette lettre, madame. Votre qualité de Française me suffisait. Mais en présence de l'ordre formel du ministre de Sa Majesté, vous protéger est mon premier devoir. C'est à madame la comtesse de Montfort que j'ai l'honneur de parler?

Surprise à cette demande naturelle d'ailleurs, quoique imprévue pour elle, Clémence se sentit rougir et devint presque tremblante.

— Je vous écoute, madame, dit le commandant.

Rappelée à elle-même, madame Cerny raconta brièvement les combats de Marajo, l'emprisonnement de Montfort et du capitaine. Puis, avec cette habileté féminine qui ne veut ni mentir ni cependant produire une vérité nuisible à sa cause, elle ajouta :

— Le second du navire est un pauvre officier, au-dessous de sa tâche; les autres passagers sont sans énergie. Je me trouvais seule, monsieur, au milieu de nos faiblesses; M. de Montfort est en danger plus que tout autre, par l'animosité du chef de police de cette ville. Je suis venue vers vous, vous demander conseil, asile et secours.

— Et, foi de gentilhomme, je vous donnerai dès aujourd'hui, madame, toute la protection que vous réclamez de moi. Veuillez rester assise et m'attendre seulement une seconde.

Il appela le jeune midshipman qui avait amené les deux femmes :

— Monsieur Dullhatred, dit-il, faites armer la baleinière; prenez dix hommes, allez chez le consul de Sa Majesté, et dites-lui que je le prie de venir de suite à mon bord.

— Vous savez, commandant, que nous ne sommes pas encore visités par la santé?

— Je le sais. Mais vos hommes seront armés, et si quelqu'un à terre voulait vous empêcher de débarquer, vous feriez usage de vos armes. Allez!

Puis se tournant vers un des officiers qui s'étaient écartés à l'arrivée des deux Françaises :

— Lieutenant, vous ferez préparer mon appartement pour recevoir ces dames, et transporter mes vêtements dans une chambre d'officier. Vous enverrez à bord du navire français chercher tout ce qui appartient à M. le comte de Montfort.

Le lieutenant s'inclina et descendit dans le carré.

Le commandant prit alors sous le bras, et familièrement, un officier un peu plus âgé que les autres et qui paraissait être le second du navire :

— Mon cher John, lui dit-il à voix basse, nous allons encore donner une leçon à ces Brésiliens : ils ont fait des leurs contre un pauvre navire de commerce français et emprisonné le capitaine. L'un des passagers est un ami de lord ***, qui le recommande. Que tout soit prêt pour l'appareillage; ayez l'œil sur la batterie, et faites monter deux hommes dans les hunes, afin de regarder à terre tout ce qui se passera.

Tous ces ordres furent exécutés à l'instant même. Le commandant revint aux deux Françaises.

— Je ne puis rien faire, dit-il, avant l'arrivée du consul; je viens de l'envoyer chercher. S'il arrive avant la

nuit, je vous promets, madame, que monsieur votre mari dormira ce soir à mon bord.

Puis il leur expliqua les ordres qu'il venait de donner relativement à sa chambre et à leurs effets de bord.

Madame Cerny lui tendit la main en disant simplement :

— Merci, commandant. Au nom de M. de Montfort, j'accepte tout. Permettez-moi seulement de renvoyer les matelots qui m'ont amenée.

Elle se dirigea vers la coupée. Malcontent et ses hommes étaient restés dans leur canot et attendaient en silence, sans qu'un geste, un regard, une parole, eussent été échangés entre eux et les matelots anglais du brick.

— Maître, lui dit-elle, je reste à bord; vous le direz à M. Useless. Mais je vous remercie, Malcontent, et ni M. de Montfort ni moi n'oublierons jamais leur ami, le maître de *la Caroline*.

— Vous restez, dit le matelot. Eh bien, tant mieux; ils vous défendront. Ce sont de bons enfants, après tout, ces Anglais! Si ce n'étaient pas des Anglais! Adieu, madame. Après les mariages, si M. de Montfort retournait en France et qu'il eût besoin d'un pas grand'chose pour mener son monde, — je me fais vieux et fatigué du métier, — moi, je vivrais bien avec vous deux.

Pour cacher l'émotion qu'il ressentait, le maître se tourna vers ses hommes en criant d'une voix forte :

— Pousse!... Au navire!... Le scorbut attendra à demain.

Mais, au même moment, il aperçut la barque de la santé qui se dirigeait à toutes rames vers le bâtiment de commerce anglais mouillé derrière *la Caroline*. Le docteur Exequias, étant resté toute la nuit à la maison de

jeu, avait oublié d'aller visiter ce navire, qui depuis deux jours attendait son bon plaisir. L'arrivée du croiseur britannique lui rappelant ses devoirs, il s'empressait d'y aller.

En l'apercevant, le maître dit à ses rameurs :

— Nagez dur, et coulons la santé. Cela me fera du bien, de faire baigner un de ces Chinois-là.

Quand il s'agit, dans un port étranger, de se distraire aux dépens de l'autorité locale, le matelot ne calcule jamais ni le danger, ni le temps, ni la peine.

Un éclair de joie passa dans les yeux des Français, et en quelques coups d'avirons prolongés, ils eurent rejoint la barque sanitaire.

En voyant ainsi arriver une embarcation partant du navire de guerre anglais, le pilote du canot brésilien voulut éviter et cria l'éternel

— *A o largo!*

M. Exequias, croyant qu'on venait le prendre et le conduire à bord du croiseur, eut un tremblement et se leva pour parler.

Mais au même instant, l'avant du canot français arriva comme un boulet par le plein travers du brésilien ; de la force du coup, le bateau faillit chavirer, et embarqua une forte lame ; deux ou trois rames mollement tenues par leurs rameurs tombèrent à l'eau, et M. Exequias fut renversé à la mer par-dessus le bord. Le flot était calme ; après un plongeon complet, il réussit à s'accrocher au bordage de son canot. Pas un de ses hommes ne s'émut pour se jeter à son secours. Ils le laissèrent remonter par ses propres efforts, sans même lui tendre la main.

Pendant ce temps, le bateau de *la Caroline* marchait

bord à bord avec le canot brésilien, et les matelots, regardant le naufragé qui remontait péniblement, riaient aux éclats à chacune des injures que sa seigneurie grommelait contre eux à demi-voix. La colère du malheureux docteur devint bientôt si violente, qu'emporté par ses habitudes, il saisit un aviron afin de frapper le maître, qui maintenait son canot à une brasse du sien et le regardait de ses deux petits yeux insolents et railleurs; mais Malcontent lui dit en levant son bras formidable :

— Prends garde, père la Mort! prends garde!

Le docteur s'abstint et ordonna à ses hommes de regagner la terre au plus vite.

— Et nous, dit Malcontent, retournons à l'anglais. Les Brésiliens croiront que nous sommes de leur bord. Nous ferons le tour du brick, et nous regagnerons *la Caroline* par le large.

Tandis que le maître égayait ainsi ses regrets aux dépens de l'un de ses ennemis, le consul d'Angleterre arrivait à bord du croiseur; le midshipman envoyé à sa recherche l'avait rencontré sur le rivage, cherchant une embarcation pour se rendre au navire. Il prit connaissance de la lettre apportée par madame Cerny, puis descendit au carré avec le commandant et le lieutenant pour s'entendre sur les moyens à employer en faveur du prisonnier.

Le consul avait lui-même une affaire à régler avec les autorités du Para. Depuis un mois environ il était au plus mal avec elles, par suite de l'emprisonnement des matelots d'un navire de commerce anglais. Voici les faits tels qu'ils étaient racontés par la ville :

Sept matelots anglais ivres, en passant dans une rue de Para, avaient cru s'entendre appeler par des femmes du haut d'une fenêtre; ils avaient voulu monter, mais, à leur ap-

proche, porte et fenêtres s'étaient fermées. Alors ils avaient jeté la porte en dedans. Tous les hommes de la maison et quelques-unes des femmes s'étaient sauvés par la cour d'une habitation voisine en poussant des cris effarés. Mais les négresses de la case, n'ayant pas réussi à fuir, — apparemment, — étaient restées avec les matelots, qui s'étaient bruyamment installés dans la maison, en compagnie du vin de Porto et des négresses de l'habitation.

Cependant on avait requis le bataillon policial, cent hommes environ. Cette troupe s'était installée dans la rue en face de la maison occupée par les matelots, et son commandant avait essayé de parlementer avec les nouveaux possesseurs de la case. Mais si, en Europe, le matelot à jeun obéit à ses chefs comme un Arabe au Prophète, à l'étranger, le matelot ivre et sans officiers, c'est l'enfer déchaîné. Les Anglais avaient dégaîné leurs poignards et déclaré qu'ils resteraient dans la maison tant que cela leur conviendrait. Personne n'avait osé pénétrer dans leur repaire. On avait été chercher deux cents hommes de renfort qui vinrent bivouaquer dans la rue comme les autres.

Enfin, au bout de deux heures de blocus inutile, un des officiers brésiliens s'était fait conduire sur rade et avait ramené le capitaine des sept matelots. Après beaucoup de discours de la part du capitaine, de jurements de la part des révoltés, ces derniers avaient enfin consenti à quitter leur conquête. Le capitaine avait stipulé pour eux auprès des autorités militaires la liberté de retourner à son bord, à la charge par lui de payer la porte et le vin consommés.

Les paroles avaient été données, et les matelots retournaient bruyamment vers la rade, conduits par leur capitaine, lorsqu'au détour d'une rue, ils avaient été

brusquement pris au dépourvu, arrêtés et conduits en prison. Le capitaine et le consul réclamèrent. Le président feignit d'ignorer l'affaire. Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Pendant ce temps, à l'aide de menaces et de promesses illusoires, on décida les sept matelots à prendre du service sur un navire de guerre brésilien mouillé dans la rade. Cependant ils étaient encore en prison, et, dans la crainte de les voir déserter, on attendait, pour les embarquer, le moment du départ de leur nouveau navire.

Le bâtiment anglais, las d'attendre ses hommes, était parti. Le consul, irrité, avait à peu près cessé toutes relations officielles avec le président, en attendant une réponse de Rio-Janeiro, ou l'arrivée d'un croiseur anglais pour se faire rendre ses nationaux.

Il y avait donc peu de ménagements à garder avec les autorités paraenses, et après une conférence qui dura à peine vingt minutes, le capitaine remonta sur le pont, tenant à la main une lettre ainsi conçue, qu'il lut aux deux Françaises :

« Le soussigné commandant du brick *the Law*, navire de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, de l'avis du consul de Sa Majesté, prévient le président du Para (Brésil) :

» 1° Que si les sept matelots anglais indûment embauchés par les autorités brésiliennes ne sont pas ramenés à son bord avant deux heures, c'est-à-dire à quatre heures, au chronomètre du brick ;

» 2° Que si à la même heure les Français qui appartiennent au navire *la Caroline*, et notamment le comte Henri de Montfort, ne sont pas rendus à la liberté,

» Le soussigné, légitime protecteur des sujets de Sa Majesté Britannique, et défenseur du droit international entre les nations civilisées, poursuivra leur délivrance par tous moyens, même par la force.

» Cela sans préjudice des légitimes indemnités ou réparations auxquelles les parties lésées pourront avoir droit.

» . . . .

» Fait à bord du brick anglais *the Law*, le... 18...

» Le commandant du brick,

» SIR JOHN FREDERICK NOBLENESS. »

Il confia cette lettre à l'un de ses officiers, en le chargeant de la porter sur l'heure au président, et de la lui remettre en main propre.

Le rivage était à cinq minutes du brick, et le palais présidentiel à trois minutes du rivage; l'Anglais revint annonçant l'arrivée du président, qu'il précédait seulement de quelques minutes.

Le commandant donna rapidement quelques ordres au lieutenant, qui appela le maître de quart; puis il pria les deux Françaises de descendre avec lui dans son appartement.

En effet, l'arrivée prochaine de Son Excellence fut annoncée par un coup de canon partant de l'un des navires de guerre; puis, au moment précis où elle sortit du palais, le fortin commença de tirer le canon. Treize coups retentirent à détonations et à intervalles inégaux. L'avant-der-

nier produisit même un bruit plus violent que les autres, ce qui fit présumer en ville que l'un des canons, doublement chargé, avait éclaté. Mais, peu importe : plus les canons produisent de bruit, plus la splendeur de la province en est rehaussée; on ne saurait charger trop fort!

Le président, pendant ce temps, avançait vers le rivage. Là, douze ou quinze nègres apostés firent partir, à grands renforts de cris, une centaine de fusées, sans s'occuper du feu qu'ils pouvaient mettre aux toits de paille des maisons, ni du grand jour qui empêchait de voir les fusées. Mais peu importe encore, cela est d'habitude traditionnelle à tout arrivage ou embarquement de président.

Pendant que le canon du fortin et les foguettes de la terre inondaient l'air de bruit et de fumée, Son Excellence voguait vers le navire anglais de toute la solennelle lenteur de ses rameurs et de son lourd canot.

Elle arriva enfin magnifiquement vêtue d'un tricorne, d'une écharpe, et d'un uniforme galonné d'or sur toutes les coutures, escortée de trois aides de camp portant des épaulettes, des sabres, des éperons, des écharpes, des shakos, inouïs de poids, de dimensions et de dorures.

Une seconde barque, montée par un officier et douze soldats, suivait à distance respectueuse.

Mais, à bord du *Law*, personne ne parut s'apercevoir de l'arrivée présidentielle. L'échelle de bord était déserte. Cependant le président y monta. Au haut de l'échelle, à la coupée, pour le recevoir, au lieu de l'officier de quart, il n'y avait qu'un matelot : ce fut à peine s'il porta rapidement sa main à son chapeau de bord, en demandant en anglais au Brésilien ce qu'il voulait.

Le président ne comprit pas; mais l'un des aides de

camp, qui montait derrière son chef, répondit pour lui en anglais :

— Va dire au commandant du brick que c'est Son Excellence le président du Para qui daigne lui rendre visite.

L'Anglais se prit à rire d'un gros rire insolent et dédaigneux, puis il dit :

— L'officier de quart est là, parlez-lui.

Et il retourna sur l'avant.

Le plus jeune midshipman du bord, en petite tenue, se promenait en fumant. Il était seul à l'arrière. A l'avant, on voyait les cent vingt matelots du brick jouant entre eux sans se déranger.

Tout à bord était propre, luisant, en ordre. Les huit canons du navire, à leur poste de combat, étalaient au soleil de l'équateur leurs tubes cuivrés, leurs affûts noirs.

S'étant fait traduire les paroles du matelot, Son Excellence, suivie de ses trois aides de camp, s'avança vers le midshipman, qui continuait à se promener à pas rapides, sans regarder ses visiteurs. Au moment où le président arrivait près de lui, l'Anglais aperçut l'officier de la seconde barque, quittant son canot pour monter à l'échelle du brick. Tout en rendant négligemment au président le salut qu'il lui faisait, le jeune homme se tourna vers l'avant, et, interpellant un de ses maîtres, lui dit en anglais :

— John, voyez à la coupée ; on ne monte pas en armes sur un navire de Sa Majesté.

Le matelot interpellé descendit rapidement l'échelle, et se plaça devant l'officier. Le Brésilien rentra dans son canot et attendit.

Cependant, l'aide de camp du président répétait hardiment sa phrase insolente au midshipman de quart.

Sans quitter le cigare qu'il avait aux lèvres, ce dernier répondit d'une voix hautaine et mesurée :

— Le commandant est occupé ; si le président vient pour l'affaire des matelots ou des Français, je suis là pour recevoir les prisonniers.

L'aide de camp reprit :

— Son Excellence vient seulement rendre visite au commandant du navire anglais.

— Je n'ai pas d'ordres à ce sujet, dit le midshipman. Revenez.

Et, se dirigeant vers la coupée, il fit signe à ses interlocuteurs que, la visite étant impossible, ils pouvaient retourner à leur bord.

Cependant le président et ses aides de camp parurent se consulter ; mais, après une minute environ de délibération, ils descendirent dans leur canot et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le midshipman ne resta pas même à la coupée tandis qu'ils descendaient.

Jusqu'à terre, le silence le plus complet régna parmi les Brésiliens ; on eût dit qu'un vent de glace avait passé sur leur arrogance ordinaire. Le président renvoya ses aides de camp et se dirigea en toute hâte vers le palais de l'assemblée provinciale.

On était en pleine session, et ce jour-là les députés provinciaux du Para étaient réunis depuis plusieurs heures ; ils discutaient à grand renfort d'éloquence le traitement du professeur de français du lycée de la ville. Les uns voulaient n'accorder que trois cent mille reis (neuf cents francs) pour cette chaire, parce qu'elle était provisoirement occupée par un Français. D'autres proposaient un conto de reis (trois mille francs) et par suite présentaient tour à tour différents candidats brésiliens, leurs amis ou

leurs parents ; mais à l'un on reprochait de ne pas savoir le français; à l'autre, d'avoir déjà quatre classes à faire; à un troisième, de ne pas savoir sa propre langue. La discussion s'échauffait d'instant en instant, et les injures se croisaient rapides, mordantes de part et d'autre.

Le porteiro de l'assemblée vint annoncer à voix basse au président que le président de la province désirait lui parler sur-le-champ pour affaires urgentes.

La nouvelle circula dans la salle, grande pièce nue, à tables noires chargées de papiers, autour desquelles les députés étaient assis en face du président. Il y eut rumeur; le président lui-même sembla s'agiter. Les députés se prirent à causer à demi-voix. D'aspect, de bruit et de monde, l'assemblée, sauf les âges et l'humeur joyeuse, ressemblait alors à une salle d'étude de collége tenue par un remplaçant débonnaire.

Un des députés se leva et demanda de quel droit le président de la province venait au palais de l'assemblée troubler la délibération de ses membres.

Un murmure approbateur circula dans la salle, et la discussion continua. Enfin, le candidat qui ne savait pas sa propre langue fut élu, par assis et levé, à la pluralité des suffrages, et on passa à la discussion d'un autre chapitre du budget provincial.

Mais le président, qui attendait toujours dans la salle d'entrée, réussit à faire répandre le bruit du mauvais accueil qu'il avait reçu, et de l'injonction du croiseur britannique. Alors le désert se fit peu à peu dans l'assemblée. Chacun quitta sa place pour aller en quête de nouvelles, et le président des députés, se voyant seul à son banc, prit le parti d'imiter ses collègues et de sortir à son tour..

Une vive discussion s'engagea au dehors entre le président de la province, soutenu par le juge de droit, et la grande masse des députés. Son Excellence voulait rendre sur l'heure tous les prisonniers anglais et français; les membres de l'assemblée accusaient le président de faiblesse, parlaient des canons du fort de la ville et du fortin, des navires de guerre brésiliens mouillés dans la rade, et ne voulaient rien moins que couler le brick anglais.

— Il est temps, disait l'un d'eux, que le Brésil montre enfin sa force à l'audacieuse Angleterre, et c'est à la province du Para, la plus grande de l'empire, à donner l'exemple de la résistance.

Le président parlait du navire, des canons, des hommes qu'il venait de voir, et, l'imagination encore empreinte de sa réception à bord, décuplait les forces de l'ennemi.

La discussion durait ainsi depuis plus d'une heure, et des deux côtés on se renvoyait des arguments multiples, acérés, personnels peu à peu, lorsqu'un coup de canon parti de la rade produisit un silence général.

— Il est déjà quatre heures! exclama le président, c'est l'anglais qui commence à canonner la ville.

Il y eut un mouvement général dans la salle. Chacun se pressa pour sortir et gagner prudemment sa case ou la campagne, selon la position géographique de son logis, sur le fleuve ou dans l'intérieur de la ville. Le président prit à part le chef de police, et l'effroi lui faisant du courage, il ordonna au jeune docteur de reconduire immédiatement les prisonniers à bord du croiseur anglais.

— Je l'ordonne, lui dit-il, et je vous rends responsable désormais de tout ce qui peut arriver.

Puis il regagna son palais en toute hâte. L'alarme était

dans la ville, et déjà la grande place du palais, située sous le feu du croiseur anglais, était déserte et silencieuse.

Le chef de police regagna sa demeure, et, se disant qu'il fallait tout d'abord apaiser l'ennemi, il commença de préparer un ordre motivé pour relâcher les matelots anglais. — Quand ils auront leurs compatriotes, se disait le jeune docteur, ils oublieront les Français. Le navire de guerre ne peut pas rester longtemps sur rade. Nous entasserons note sur note. On amusera les Anglais avec un bal et des dîners. Le croiseur repartira, et je garderai mes Français, c'est-à-dire une fortune tout entière. Quant à l'insolent monsieur du fusil et du cheval, on lui donnera ce soir même, à souper, une portion d'assacu qui me délivrera de lui. Je ne veux pas qu'on dise par la ville que d'a Cobra s'est laissé insulter sans en tirer vengeance.

Et, tout en écrivant son ordre avec des considérations en faveur des prisonniers anglais, il supputait les contos de reis qu'il pourrait retirer du navire français.

Cependant l'alarme causée par le coup de canon du croiseur était prématurée. Ce n'était encore qu'un avertissement.

A l'instant précis où quatre heures avaient sonné à bord du brick anglais, le commandant avait levé l'ancre, puis était venu mouiller audacieusement en face la grande place du Para, devant le palais du président, sous les canons du fort, à portée de pistolet des navires de guerre brésiliens et du rivage.

Aussitôt mouillé, il avait fait tirer un coup de canon à poudre, afin de rappeler aux autorités l'injonction qu'il avait faite. C'était ce coup de canon qui avait mis en fuite l'assemblée provinciale et en rumeur la ville entière.

Le commandant attendit ainsi un quart d'heure sans

démonstration nouvelle; mais au bout de ce temps il appela le jeune midshipman qui avait reçu le président:

— Monsieur, lui dit-il, prenez le grand canot avec vingt-cinq hommes armés, et descendez à terre. L'un des maîtres connaît la ville, il vous indiquera la prison. C'est là que sont les matelots anglais, et probablement les Français. Faites-vous ouvrir les portes. Si on vous résiste, entrez de force et ramenez les prisonniers.

A bord des navires de guerre, tous les mouvements s'opèrent comme par une baguette magique. Deux minutes après, le grand canot était à la mer, et au bout d'un quart d'heure, le midshipman, suivi de ses vingt-cinq hommes, frappait à la porte de la prison avec cette rudesse britannique d'un homme de *high life*, qui ne veut pas attendre.

Il n'avait rencontré sur son passage, à travers la ville, que deux ou trois nègres oisifs, qui l'avaient curieusement regardé passer, puis suivi de loin en silence.

Une sentinelle se promenait dans la rue devant la prison, en face d'un poste de soldats composé de quarante hommes. En voyant arriver les Anglais, elle poussa son éternel cri : *A o largo!* puis recommença pacifiquement sa promenade impassible.

Deux ou trois soldats du poste sortirent à demi endormis, puis rentrèrent en voyant une troupe d'Européens armés.

La porte de la prison s'ouvrit bientôt, et un homme sans habit, en caleçon, comme tout Paraense chez lui, parut aux yeux de l'officier et de ses hommes. On pouvait le prendre aussi bien pour un guichetier que pour un prisonnier réveillé en sursaut et sortant du lit. C'était sa seigneurie le directeur lui-même. Les Anglais entrèrent

pas à pas et se mirent en rang dans la cour intérieure. On ne voyait que des murs blancs et nus avec des fenêtres étroites garnies de barreaux en fer. Le directeur commença par s'excuser de son costume négligé, et demanda poliment à l'officier ce qu'il désirait.

Mais les deux interlocuteurs parlaient chacun une langue différente. Ils ne se comprirent pas. L'officier anglais le premier essaya du français. Le Brésilien le parlait, et la conversation suivante s'engagea dans cette langue, qui partout, d'un bout du monde à l'autre, au fond de l'Amérique comme en Europe, sert entre les nations, de langue universelle, de trait d'union social.

— Que désire votre seigneurie? demanda le Brésilien.

— Je viens prendre les prisonniers anglais.

— Mais, seigneur, je n'ai pas d'ordres.

— Peu m'importe! dit le midshipman. Ils sont sous la protection du pavillon britannique, et, de gré ou de force, je viens les prendre. Vous ferez bien, monsieur, d'éviter un conflit, pour lequel, vous le pouvez voir, je suis prêt.

— Et le seigneur me répond que je ne perdrai pas ma place pour lui avoir obéi?

— Je ne réponds de rien, monsieur. Je veux les prisonniers, et ne m'occupe pas d'autre chose.

— C'est que, seigneur, je n'ai pour vivre que le poste que j'occupe, et crains de le perdre.

— Je n'ai pas le loisir de m'occuper de vos affaires personnelles. Je vous le répète, monsieur, les prisonniers, de gré ou de force!

— Du moins votre seigneurie daignera dire à Son Excellence le président de la province que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout.

Et se tournant vers deux soldats indiens qui, aux grosses clefs qu'ils portaient à la ceinture, pouvaient passer pour des guichetiers :

— Ouvrez toutes les cabanes des prisonniers, et dites-leur qu'ils sont en liberté sous condition.

Presque aussitôt on vit arriver, par deux issues donnant sur la cour où se tenaient les Anglais, vingt-cinq ou trente individus, la plupart Indiens, et parmi eux les sept matelots. Ces derniers comprirent vite leur situation, et furent se ranger en silence derrière leurs camarades. Quant aux autres prisonniers, ils hésitaient, incertains de leur liberté nouvelle; mais la porte était là béante; en une minute, il ne resta plus dans la cour que deux vieux nègres, qui paraissaient avoir l'intention bien arrêtée de demeurer en prison.

— Pourquoi ne sortez-vous pas ? dit le directeur.

— Nous sommes vieux, reprit l'un d'eux ; nos maîtres nous ont affranchis, parce que nous n'avons plus la force de travailler. Nous sommes réduits à mendier pour vivre. Nous préférons rester ici. Nous y avons de la farine et du poisson salé !

Les Anglais, cependant, assistaient impassibles à cette scène. Mais en ne voyant pas arriver les prisonniers français, le midshipman se tourna vers le directeur :

— Je ne vois pas les Français, dit-il.

— J'ai libéré tous les prisonniers, reprit le Brésilien. Je n'en ai pas d'autres ici.

— Où sont les Français ?

— Je ne sais. Dans la prison de police peut-être. Votre seigneurie peut le demander à ses compatriotes, il n'y a [illegible]s ici que ces nègres.

— C'est bien, monsieur. Je ne vous demandais que les Anglais et les Français. Les autres vous regardent.

— Oh! reprit le directeur en souriant, je préfère les avoir tous mis en liberté : de cette manière, Son Excellence le président verra bien que je n'ai cédé qu'à la force.

Malgré son flegme britannique, le jeune midshipman ne put s'empêcher de sourire. Il fit signe à ses hommes de partir, et lui-même sortit le dernier, reconduit par le directeur toujours à demi couvert de son léger costume.

La sentinelle du dehors continuait sa promenade silencieuse. Elle poussa le cri d'usage, et les matelots anglais, ramenant leurs compatriotes, regagnèrent paisiblement, et au milieu du même désert silencieux, le canot qui les attendait à la plage. Trois quarts d'heure à peine après avoir quitté le pont du *Law*, ils revenaient avec leurs prisonniers libérés.

Tout fier de sa mission accomplie, — il le croyait, du moins, — le midshipman arriva près du commandant du navire anglais et lui rendit compte de sa mission.

Il raconta en détail son arrivée à la prison, les frayeurs du directeur, la délivrance des prisonniers. Les matelots de l'expédition et leurs camarades du bord faisaient cercle derrière lui, écoutant le récit animé du jeune homme, et dans tous les regards brillait l'orgueil satisfait.

Mais par les fenêtres ouvertes de l'appartement du commandant, madame Cerny avait vu le retour du canot. Montfort n'y était pas. Elle monta sur le pont. Pâle sous ses vêtements de deuil, le regard brillant, elle arriva jusqu'auprès du commandant, marchant silencieuse, comme l'ombre vengeresse d'Elseneur glissant sur la plate-forme. Sa muette apparition fit balbutier le jeune homme, qui

malgré lui courba la tête sous son regard. Le capitaine la vit, et comprenant ses angoisses, il jeta les yeux sur les matelots qui l'entouraient à demi, puis sur le canot amarré au pied de l'échelle du bord, et, interrompant l'officier :

— Où sont les Français, monsieur? dit-il d'une voix sévère.

— Commandant, reprit le midshipman en rougissant, les Français n'étaient pas à cette prison. On les suppose enfermés dans la prison de police. Je n'ai pas cru devoir exposer la vie de mes hommes pour aller jusque-là.

— Et depuis quand, monsieur, les ordres que je donne sont-ils subordonnés à vos appréciations?

— Commandant, la prison de police est, dit-on, à l'autre extrémité de la ville. J'avais hâte de ramener les matelots.

— Mes ordres étaient positifs. Il fallait les suivre jusqu'au bout, et, au lieu de railler les Brésiliens comme vous le faites, mieux vaudrait dire que vous avez eu peur de traverser leur ville.

Le jeune homme rougit jusqu'au front, et laissant échapper ses secrètes pensées :

— Je n'ai pas eu peur, commandant! dit-il; mais les autres prisonniers étaient des Français, je me suis moins inquiété de leur délivrance que du salut des Anglais.

M. Dullbatred exprimait trop bien les idées des matelots entassés derrière lui pour ne pas être compris par eux. Un mouvement approbateur se fit dans les rangs de l'équipage et jusque parmi les officiers, qui étaient à côté du commandant. Une bouche murmura même à voix incertaine : — Faut-il donc se faire tuer pour des Français?

Le capitaine du brick redressa sa haute taille, qui d'or-

dinaire était comme inclinée de faiblesse nonchalante. Son œil bleu lança l'éclair : toute sa figure prit une expression indéfinissable de commandement et de fierté superbes, qui est le propre des descendants légitimes des races du Nord. Le sang de ses aïeux, Normands-Français, conquérants de l'Angleterre, parlait en lui.

Il mit la main sur le poignard d'abordage qu'il portait à sa ceinture, et fit un pas vers l'équipage. Le midshipman et tous les matelots reculèrent.

— Qui parle à bord quand je commande ? — dit-il.

Le silence se fit, absolu, profond, solennel. On eût entendu un nuage traverser l'air.

Il reprit d'une voix inflexible et haute :

— Monsieur Dullhatred, descendez à votre chambre ; vous y garderez les arrêts pendant huit jours, pour avoir transgressé mes ordres !

Et, se tournant vers ses officiers :

— Si le navire que je commande eût été français, et les prisonniers de ces Brésiliens, Anglais comme vous, messieurs, vous eussiez été délivrés les premiers. Vos haines aveugles ne sont plus de nos temps. Nos pères ont oublié pendant des siècles le sang normand de leurs pères. Je m'en souviens ; que chacun à ce bord s'en souvienne aussi !

Madame Cerny, silencieuse, était toujours debout près de lui. Il alla vers elle, lui prit la main ; puis étendant un bras vers la ville brésilienne, il dit :

— Je vous l'ai promis, madame, mais je vous le jure maintenant sur les cendres de nos communs aïeux, les prisonniers français seront ramenés vivants à mon bord, ou cette nuit même j'ensevelirai cette ville sous ses décombres.

En achevant ces mots, il monta lentement sur son banc de quart, et donnant ses ordres d'une voix vibrante, métallique :

— Lieutenant, faites hisser les signaux de guerre! Ordonnez le branle-bas de combat! Les canonniers aux pièces! Des fusées dans les hunes!

Le lieutenant prit le porte-voix et répéta ces ordres. De la poupe à la proue le navire sembla se mouvoir, animé d'une pensée soudaine et commune. Un branle-bas de combat sur un navire de guerre répand comme un fluide électrique, qui anime le vaisseau entier. En quelques minutes tout était prêt.

Le brick attendit ainsi sous les armes un quart d'heure, pour laisser à la terre et aux navires de guerre brésiliens le temps de reconnaître ses signaux et d'y répondre. Mais la terre comme les bâtiments semblaient inhabités.

Aucun signal ne parut.

Enfin, cinq heures sonnèrent sur le pont du navire. Le commandant et le consul parurent se consulter, et on entendit ce dernier qui disait à demi-voix :

— Il est inutile de prévenir nos nationaux et les étrangers; ils s'y attendent; et, d'ailleurs, en tirant sur le palais du président, les boulets feront plus de bruit que de mal.

Le capitaine appela son lieutenant.

— Dites aux canonniers de pointer le palais du président, dans les combles.

Ses ordres furent transmis aux batteries.

Aussitôt, sur un signe du commandant, le lieutenant prit le porte-voix et cria :

— Canonniers, à vos pièces! — Attention! — Puis, presque aussitôt : — Tribord, feu!

Le brick trembla jusqu'aux cimes de sa mâture, son pont se couvrit de fumée. Quatre explosions confondues en une seule retentirent à la fois : on vit sur le toit du palais présidentiel les tuiles voler en éclats et une poussière blanche tomber d'un pan de muraille. Puis la brise emporta la fumée ; le silence recommença, interrompu seulement par le bruit des canonniers qui rechargeaient leurs pièces.

Mais, presque aussitôt, un pavillon apparut à la fenêtre du palais ; il fut répété par le fort de la ville, puis par les navires de guerre brésiliens et jusque par le fortin de la rade.

Dix minutes après, un canot se détacha du rivage, et un aide de camp du président, celui-là même qui était venu à bord avec Son Excellence, arriva dans les eaux du brick anglais. De sa main droite il agitait rapidement un pavillon de parlementaire.

— Les prisonniers français arrivent, cria-t-il aussitôt qu'il fut à portée de voix. Son Excellence et tous les habitants vous supplient d'épargner la ville.

— Répondez que j'attendrai une demi-heure, dit le commandant au lieutenant.

Mais, en même temps, les quatre prisonniers du navire français, Montfort en tête, arrivèrent sur le rivage, conduits par le chef de police lui-même et les deux autres aides de camp du président. M. Merry était avec eux.

Clémence les reconnut. La force qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna tout à coup. Elle s'évanouit entièrement, et serait tombée sur le pont sans un des officiers anglais, qui la reçut dans ses bras et la fit asseoir. L'énergie nerveuse que le danger donne aux âmes aimantes

s'éteint toujours avec le danger même, et tombe comme une corde tendue qui se dénoue.

Madame Cerny revint à elle-même presque aussitôt; mais elle était d'une faiblesse extrême et brisée sous les émotions successives de la journée. Le commandant la fit transporter dans son appartement, et la confia aux soins du chirurgien-major du brick, jeune homme intelligent et doux, qui, comprenant les angoisses de Clémence, laissa la nature agir sur elle, sans la fatiguer par des cordiaux d'empiriques usités trop souvent. Quelques gouttes d'eau et le retour de Montfort suffirent pour la remettre.

Le capitaine anglais, afin de faire honneur aux Français, envoya à terre sa baleinière, commandée par le second du navire; les prisonniers montèrent sur l'embarcation. Les aides de camp du président demandèrent la permission de se retirer, tandis que le chef de police, avec son impudence servile, offrit de conduire jusqu'à bord ses ex-prisonniers. Le lieutenant anglais lui dit avec dédain qu'il le dispensait de cette course.

Cependant les officiers et l'équipage du brick se pressaient amicalement pour voir les Français. Les paroles du commandant avaient ramené tous les esprits aux nobles sentiments qu'un patriotisme exagéré avait fait taire un instant. Quelques paroles avaient suffi pour rappeler à eux des hommes de cœur égarés par une haine inféconde et vieillie : quand les captifs délivrés arrivèrent contre le bordage du navire anglais, ils ne trouvèrent de tous côtés que des visages amis.

Le commandant du navire, descendu lui-même à la coupée pour les recevoir, devina Montfort à sa tournure et à son visage. Il lui tendit la main et le fit monter sur le pont.

Henri était faible encore, mais résolu. Son premier regard chercha Clémence, qu'il croyait avoir aperçue sur le navire anglais en arrivant au rivage. Cependant il domina sa pensée, et pressant la main de son libérateur, il le remercia vivement.

— Je n'ai fait que mon devoir, reprit l'Anglais : le ministre m'ordonnait de vous protéger; à ma place, vous eussiez agi comme moi. Ne parlons plus de reconnaissance. Mais il y a dans ma chambre, ajouta-t-il en souriant, de bien beaux yeux qui vous désirent voir; venez les consoler, et vous me reviendrez ensuite.

Montfort descendit derrière le capitaine. Ce dernier entr'ouvrit la porte, se retira discrètement, et revint vers les autres Français. Après les remercîments que M. Sharp lui fit avec sa brusquerie amicale, Paul, avec toute l'effusion de son cœur, et M. de Cinnamon, à travers des phrases et des gestes prétentieux comme sa personne, on écouta M. Merry, qui se fit un plaisir de raconter ce qui s'était passé parmi les Brésiliens. Le gai Marseillais était radieux et intarissable; c'était par son conseil que le président était venu tenter à bord du navire anglais sa visite infructueuse. Comme il l'avait trouvé tiède à faire relâcher les prisonniers, il avait voulu l'envoyer en otage à bord du brick, et tout en se frottant vivement les mains, M. Merry ajoutait :

— Ce n'était pas très-loyal de ma part. Mais ils m'ont façonné à leurs petites perfidies; et le Dante a dit qu'envers les grands traîtres, c'était une loyauté d'être déloyal.

Il racontait encore les terreurs de la ville, et comment, après les coups de canon, le président lui-même avait couru à la prison, et de sa propre main ouvert la porte aux prisonniers.

— Il n'était que temps, mordienne! disait-il de son plus pur accent marseillais; car, en arrivant avec lui, j'ai vu sortir de la prison un nègre qui fait ici profession avouée d'empoisonneur, et, selon toute apparence, mon ami Montfort aurait trouvé ce soir un petit souper de Locuste parfaitement préparé. Que voulez-vous! chaque pays a sa méthode de vengeance. En France, on se bat; en Italie, on poignarde son ennemi; à Pernambuco, on le fait poignarder. Ici, en général, on ne fait rien; mais le petit docteur est fils d'un mulâtre de Pernambuco et d'une blanche du Para; il est plus féroce que sa mère, moins féroce que son père; il prenait le poison. C'est rare ici; mais cela se voit de temps en temps.

Tandis que M. Merry initiait ainsi ses hôtes aux dangers de ses amis, Montfort, bientôt suivi par Paul, racontait à madame Cerny les émotions de la journée, et s'informait des motifs qui avaient déterminé l'efficace protection du navire anglais.

Clémence lui raconta la lettre qu'elle avait trouvée dans sa chambre, puis son arrivée à bord du brick.

— Vous êtes mon ange sauveur, lui dit Montfort.

— Si vous saviez, reprit-elle en souriant, ce qu'il peut vous en coûter pour ce salut, vous frémiriez peut-être, et au lieu de m'appeler votre ange, vous maudiriez le jour où vous m'avez connue.

Il la contempla d'un air inquiet, mais se rassurant à son regard chargé de bonheur et d'amour :

— Et que peut-il m'en coûter?

— *Quien sabe?* disent les Espagnols. Votre liberté peut-être! Si je vous disais que pour avoir le droit de vous défendre, je me suis laissé donner votre nom! Vous verrez,

monsieur, qu'il me faudra le garder... à moins que, devenu libre, vous ne m'ayez oubliée, Henri.

En achevant ces mots, elle tendit la main au jeune homme, qui, muet de joie, ne put qu'embrasser cette main qu'elle lui offrait et balbutier quelques mots sans suite. Le bonheur grise, et quand le cœur est si rempli qu'il déborde, les pensées se pressent sans paroles pour se traduire, comme des idées sous une plume trop lente.

Quant à Paul et Henriette, tout entiers à leurs espoirs retrouvés, ils ne s'inquiétaient de rien en dehors de leur amour; si bien que lorsque madame Cerny et Montfort, comprenant ce qu'ils devaient à la reconnaissance, les firent remonter avec eux sur le pont du navire, ils n'avaient pas encore trouvé le temps de se raconter un mot de leur journée d'inquiétude.

En arrivant au milieu des Anglais, Montfort, afin d'éviter à Clémence des questions qui la pourraient troubler, prit son bras, et s'approchant du capitaine, lui dit :

— Tout à l'heure, je ne vous devais que la liberté, commandant; maintenant, je vous dois le bonheur. Vous avez donné mon nom à madame; elle consent à le garder. C'est à vous que je dois de vous présenter la comtesse de Montfort.

Le commandant et les officiers s'inclinèrent. Bientôt M. Sharp, désireux de retourner à *la Caroline*, pria le capitaine de le faire reconduire. Il partit en compagnie de M. de Cinnamon. Montfort voulait les suivre, mais les Anglais firent de si vives instances auprès de Clémence, qu'elle le décida à rester à bord. Paul se résolut sans peine à n'abandonner ni Henriette ni son ami, et M. Merry, chargé de pourvoir au débarquement du lendemain, retourna seul à terre.

VII

Sainte-Marie de Bethléem ou Bélem. — Le directeur de la douane. — Les employés brésiliens. — Le padre de la ville de .....

... Depuis, au courant du monde et de ses fêtes,
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes...
. . . .
. . . .
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur les flots du déluge égarant son essor,
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor.

H. Moreau.

Montfort et ses amis passèrent la nuit à bord du navire anglais : madame Cerny et sa fille profitèrent de l'appartement du commandant; les hommes dormirent sur le pont, sous la voûte du ciel. Il n'en est pas sous l'équateur comme dans la plupart des pays voisins des tropiques; les nuits ne sont pas assez fraîches pour être dangereuses.

Dans la matinée, Montfort fit prévenir Clémence qu'avant de descendre à terre il désirait avoir avec elle un entretien duquel dépendraient ses résolutions ultérieures.

Madame Cerny avait consenti à une union qui faisait toute sa joie. Mais consentirait-elle à l'épouser au Para même, ou voudrait-elle attendre jusqu'à Maranhao, résidence du beau-frère qui l'avait appelée vers lui? Dans la situation nouvelle que sa fortune devait donner à madame de Montfort, ne préférerait-elle pas retourner en France par l'occasion la plus prochaine, et même profiter de l'offre

du commandant du brick? Car avec l'obligeance hospitalière des Anglais envers quiconque leur est recommandé, le capitaine avait mis son navire à la disposition de Montfort pour le conduire à Démérary, où il devait relâcher en quittant le Para. Là, il trouverait facilement un navire en partance pour l'Europe. Montfort n'avait ni refusé ni accepté; il attendait la résolution de Clémence. Tout entier à son amour, oublieux désormais de ses projets nomades, peu lui importait de retourner en France ou de voyager dans l'Amérique du Sud, pourvu qu'il restât avec elle. Mais il fallait prendre une résolution dans la journée même, afin de rendre réponse au commandant, qui devait partir au bout de trois jours, ou de louer une maison à terre pour s'y installer provisoirement. De toute manière, et il savait à cet égard que la pensée de madame Cerny était conforme à la sienne, il ne voulait séjourner dans le Para que le temps nécessaire à l'attente d'un bâtiment.

Il posa ces questions à Clémence. Elle réfléchit quelques secondes. Mais, tout à coup, comme incertaine entre des résolutions contraires, elle lui dit :

— Écoutez-moi, Henri, je n'ai au monde que ma fille et vous. Tant que j'ai lutté contre l'affection qui m'entraînait vers vous, et, je puis vous le dire maintenant, il y a longtemps que je lutte, j'ai gardé devant vous le secret de ma détresse; j'aurais craint de faire appel à vos généreux penchants. Aujourd'hui, je puis tout vous dire; ne pouvant plus vivre en France, j'allais vivre au Brésil. Vous l'avez désiré, Dieu l'a voulu sans doute, dans quelques jours, quand vous voudrez, ma vie va s'associer à la vôtre. Partout où vous irez, j'irai, heureuse avec vous. Je préfère la France; mais je suis au Brésil : dans l'intérêt de ma

fille, je devrais voir à Maranhao l'oncle de mon enfant. Malgré cela, décidez toute chose comme vous l'entendrez, mon ami ; je vous aime assez pour aimer vos désirs plus que les miens.

— Eh bien, lui dit-il, je vais d'abord voir M. Sharp et savoir quelles sont ses résolutions. Si *la Caroline* ne reste ici que quelques jours et repart pour Maranhao, nous repartirons avec elle ; sinon, nous aviserons. Quoi qu'il arrive, puisque vous me laissez le maître, Clémence, j'irai dès aujourd'hui trouver un prêtre brésilien. La vie est courte et la France est bien loin.

Le midshipman de quart le fit conduire à bord de *la Caroline*. M. Merry y était déjà, et s'occupait avec le capitaine des moyens d'alléger le bâtiment en vendant la majeure partie de sa cargaison au Para. Montfort s'informa des projets de M. Sharp.

— Le navire fait trop d'eau pour reprendre la mer, dit ce dernier. Je serai forcé de l'abattre en carène, et avant cela de me décharger ; à cause des lenteurs de la douane, des difficultés à trouver des ouvriers, il me faudra deux mois pour tout cela. Je suis donc forcé de vous rendre votre liberté ; et si vous l'exigez, je payerai votre passage jusqu'à Maranhao sur le premier navire en partance.

— Écoutez, dit M. Merry, laissez-moi faire quant à la douane. Avec deux cent mille reis (600 fr.), je me charge d'arranger tout. Pour les réparations, allez trouver le brick anglais ; le commandant vous prêtera ses hommes. Demain vous pouvez être échoué, déchargé et en pleine réparation ; avant quinze jours vous serez reparti.

— S'il en est ainsi, reprit Montfort, madame Cerny et moi nous redeviendrons vos passagers.

C'est entendu, dit M. Merry ; je vous installerai à terre

aujourd'hui même. Nous visiterons la ville, et surtout les *Engenhes* des environs. C'est là qu'on trouve la véritable vie du Brésil. Dans deux jours, M. Sharp saura ce qu'il peut vous promettre, et alors il sera temps d'aviser.

Montfort consentit, et profitant des offres de M. Merry, pria le négociant de louer deux maisons : une pour Clémence et sa fille, l'autre pour Paul et lui ; puis d'engager deux ou trois nègres et négresses pour les servir pendant ce temps.

— Venez avec moi par la ville, reprit le négociant. Il est sept heures à peine : à huit heures, nous aurons vu tout ce qu'on peut louer, et, tant bien que mal, vous pouvez être installés avant midi. Pour quelques piastres, un Paraense louerait sa chambre et dormirait dans la rue. En route, je réglerai l'affaire de la douane, et nous saurons de suite si le navire pourra repartir d'ici à quelques jours.

Montfort et son obligeant cicerone débarquèrent en face de la douane.

Un Brésilien de tournure assez distinguée se promenait sur le rivage en fumant. C'était un homme de quarante à cinquante ans, bien tenu, gracieux de visage et à l'apparence européenne.

— Voici précisément mon homme, dit le Marseillais en désignant le promeneur à son compatriote. Faites comme si vous n'entendiez pas un mot de portugais et écoutez ; cela vous donnera une idée des mœurs du pays.

— Comment va votre seigneurie ce matin ? dit le Marseillais au Brésilien. Qu'avons-nous fait cette nuit à la maison de jeu ?

— J'ai perdu deux contos (6,000 fr.). Depuis que le trésorier provincial a pris des leçons d'écarté de cet Européen

qui jouait si bien, il gagne toujours. Quels sont ces étrangers?

— Deux compatriotes qui n'entendent pas le portugais et auxquels je sers de cicerone.

— Ah! ah! les prisonniers d'hier, peut-être. Je suis bien aise de les voir en liberté. A propos, le chef de police a fait ces jours derniers une affaire d'or; il a confisqué pour vingt contos de billets faux apportés ici par le dernier navire qui vient de Portugal; ils sont déjà tous écoulés par la ville. On disait au club cette nuit qu'il venait de faire passer le dernier à la caisse provinciale. Ce docteur a un bonheur insolent depuis le retour du président. Qu'y a-t-il à bord de votre navire?

— Beaucoup de bijouteries, des étoffes, des articles de Paris, et puis des vins, des armes. Mais le commerce ne va pas, et le capitaine a presque envie de repartir pour Maranhao sans rien laisser ici. Je l'en dissuade : aidez-le donc à vendre sa cargaison. Il a de jolies choses et donnerait bien deux cent mille reis (600 fr.) si le navire de la douane et les douaniers voulaient dormir seulement pendant la nuit suivante.

— Cela peut se faire. Venez me voir avec l'argent, ce soir avant la nuit. Je donnerai des ordres. Mais dites-lui qu'il me réserve deux ou trois bracelets en or à la dernière mode. J'enverrai cela à Michaëla. Elle me fait tourner la tête, avec sa passion pour les bracelets de France.

— Vous aimez donc toujours la belle mamaluca?

— Peuh!... je l'ai vue si jeune! Aussi quelle idée ma mère a-t-elle eue de l'affranchir avant de mourir! parce qu'elle ressemblait à mon père? comme si cela était un motif.

— Pourquoi ne la reprenez-vous pas? Sa mère est en-

core votre esclave. Avec un conto ou deux une fois donnés, il serait facile d'anéantir l'affranchissement.

— Ah ! je le voudrais bien. Je gagnerais par an cinq à six contos au moins qu'elle me coûte. Mais elle a fait par la ville tant d'étalage de sa liberté que je ne trouverais personne pour l'arrêter. Michaëla est rusée. Ah ! envoyez donc aussi un beau bracelet à la senhora Alfandega. Je donne un grand bal après-demain, et je veux que ma femme ait plus de diamants que toutes ses invitées. Si vos compatriotes dansent, amenez-les ; ils n'ont pas besoin de savoir le portugais pour nous montrer les dernières danses françaises. Ne m'oubliez pas, mon cher Merry.

Et saluant assez légèrement les deux Européens, le Brésilien dirigea ses pas vers la porte principale de la douane.

— Quel est ce monsieur? dit Montfort.

— Sa seigneurie le senhor Alfandega, le directeur suprême de la douane. Vous le voyez, l'affaire est arrangée; le hasard nous a servis. Cette nuit même, et avec le propre chaland de la douane, je débarquerai en contrebande la moitié de la cargaison de *la Caroline*. Le père Sharp en sera pour cinq ou six bracelets en demi-fin et six cents francs, ce qui est plus cher. Mais allons visiter des maisons. Dans une heure, il fera du soleil à ne voir dehors que de nouveaux débarqués.

M. Merry prit une rue assez étroite, bordée d'un côté par la douane et l'église qui lui est adossée, et de l'autre par des lojas de marchands portugais, remplies de poisson salé, d'instruments de pêche, de perroquets et de singes vivants; puis, entrant dans la principale rue de la ville, vaste route pavée par places inégales de grosses pierres plus inégales encore, mais bordée de belles maisons blan-

ches, en pierres, il s'arrêta à la porte de l'une d'elles. Des deux côtés de la rue, de grands magasins ouverts, encombrés de marchandises européennes, s'étalaient aux rez-de-chaussée des maisons.

Des capresses, des mulâtresses, des mamalucas au teint jaune comme de l'or, la tête et les pieds nus, les unes en jupe de soie, les autres en robe d'indienne, selon leur beauté, passaient lentement par la rue, s'arrêtant aux magasins, marchandant des étoffes, des dentelles, des bijoux. Des nègres allaient portant ou rapportant pour le port des ballots de marchandises ou de cacao ou de café.

Un blanc, étranger le plus souvent, passait rapide en rasant les murs, afin d'éviter le soleil. Quelques négresses, tenant à hauteur de tête et à mains renversées comme des cariatides, des morceaux de viande et de poisson salé, ou des tasses pleines de tafia, d'assaï, de café, etc., revenaient de faire pour leurs maîtres la provision du jour, marchant à pas lents, stationnant partout, comme des cuisinières revenant du marché. Des troupes d'enfants de toute couleur et de tout âge rôdaient sans but; quelques chiens maigres erraient de case en case cherchant pâture. Ni voitures, ni charrettes, ni chevaux. Par intervalles, une chaise à porteurs ou un hamac portés par des nègres conduisaient une blanche d'un magasin à l'autre.

Telle, la rue principale de Bélem s'offrit aux yeux des Européens, animée d'ailleurs, étrange, et déjà ruisselante de soleil et de chaleur équatoriale.

La porte fut enfin ouverte par une négresse nue jusqu'à la ceinture, et les Français pénétrèrent successivement dans un vestibule, puis dans deux salles teintes en bleu ou en jaune dans le bas, en blanc dans le haut, avec des carreaux pour plancher. Toutes les fenêtres étaient fer-

mées par des guichets à tabatière ou des persiennes : à la clarté douteuse qu'elles laissaient pénétrer dans la maison, on distinguait vaguement quelques pauvres meubles en canne et des tables avec des flambeaux ensevelis dans leurs hautes vitrines : puis partout des hamacs accrochés à des anneaux fichés dans la muraille, traversaient la salle d'un mur à l'autre; car toutes les maisons de Bélem sont ainsi faites et meublées, depuis le palais présidentiel jusqu'à la demeure du simple commis.

Un homme à peine vêtu fumait dans l'un de ces hamacs. C'était le maître de la case, un des employés, *amanuense*, des bureaux du président. M. Merry lui annonça que ses amis désiraient louer une maison toute meublée pour quinze jours.

Le Brésilien s'inclina, montra aux étrangers trois pièces nouvelles, pleines de femmes blanches aux cheveux en désordre, d'enfants, de négresses oisives et de vêtements divers étendus sur des cordes.

M. Merry traita du prix, qui fut fixé à cent francs pour quinze jours.

— Le seigneur peut-il louer aussi des esclaves à mon compatriote? ajouta-t-il.

— Combien en faut-il? on peut voir.

— Deux négresses et un nègre, reprit M. Merry en interrogeant Montfort du regard.

— J'enverrai les miens, dit le Brésilien. Mais les esclaves sont chers; je veux par jour mille reis (3 fr.) pour le nègre, et cinq cents reis pour chaque négresse.

Montfort fit un signe d'assentiment.

— Les Français désirent habiter de suite, d'ici à quelques heures. Est-ce possible? dit M. Merry.

— C'est bon, reprit le Brésilien. A midi, il n'y aura plus dans la case que les esclaves de louage.

Les Européens partirent reconduits par le propriétaire de la maison, qui en route s'informa auprès d'eux du prix des pianos et du nom de la romance en vogue à Paris.

— Je possède un piano, et ma fille sait jouer la contredanse, dit-il en se redressant avec orgueil.

— Mais où va vivre toute cette famille pendant ces quinze jours? dit Montfort à M. Merry, aussitôt que leur hôte les eut quittés.

— Cela est bien simple : ils possèdent à une marée ou deux de la ville un sitio, c'est-à-dire une espèce de carbet ouvert à tous les vents. Le mari va demander un congé de quelques jours à son chef, et toute la famille ira vivre au carbet. Avec vos cent francs on achètera des bottes vernies et une jupe de soie; puis, quand vous serez parti, ils retourneront à leur case avec leurs esclaves et leur pauvre vie, tout en déblatérant contre les étrangers qui viennent prendre jusqu'à leurs maisons.

Vous venez de voir dans la personne de cet homme le spécimen de la plupart des Brésiliens du Para. Dans l'intérieur du pays, c'est autre chose; nous verrons cela quelque jour. Mais ici tous sont, d'une façon ou de l'autre, employés du gouvernement. Ils gagnent, à ne rien faire ou à peu près, douze ou quinze cents francs. Fils de Portugais qui ont amassé une petite fortune en vendant à fausse mesure du tafia et du poisson salé dans les lojas de la province, ils ont hérité de leurs pères d'une maison, d'un sitio et de deux ou trois esclaves. Plus ils sont riches par eux-mêmes, plus le gouvernement leur accorde un emploi élevé, qui varie de neuf cents à six mille francs : la femme fabrique des pâtisseries de maïs, ou des bonbons, des

dolces, que les esclaves vendent par la ville. A l'aide de ces petits profits et de la place du mari, ils vont menant une vie matérielle misérable : mangeant de la farine et du poisson salé comme leurs nègres, buvant de l'eau; chez eux à peine couverts de vêtements incertains, mais dehors vêtus à la dernière mode de Paris; dormant le jour, le soir faisant de la musique. Chaque année ils s'endettent quelque peu, vendent un meuble ou un esclave, et végètent ainsi, laissant couler jour à jour, de leurs mains endormies, la fortune de leurs pères. Il n'y a qu'un seul Brésilien ici, *un seul*, qui daigne faire des affaires, et à peine en pourrait-on compter trois ou quatre exerçant une autre profession que celle d'employé. Il y en a quelques-uns qui vivent exclusivement de leur revenu, mais fort peu. Tout le commerce, et il est très-considérable, est aux mains des étrangers et des Portugais de naissance.

En écoutant les observations de M. Merry, Montfort se dirigeait vers le port, afin de retourner au navire anglais chercher Clémence et sa fille. M. Merry n'avait pas voulu chercher une autre maison pour le jeune homme. — Ma case est très-grande, avait-il dit ; je vous donnerai un appartement où vous serez aussi bien que cela est possible avec votre ami Paul. — Le jeune homme avait accepté. Clémence et sa fille seraient installées convenablement ; le reste lui importait peu. Mais, tout en avançant sur le rivage, il était agité par une pensée qu'il n'osait exprimer. Cependant il prit courage en vue du navire anglais, qui dessinait ses fins agrès au milieu des bâtiments de commerce de la rade, et, se tournant brusquement vers le Marseillais :

— Avez-vous été amoureux en votre vie, mon cher hôte ?

— Oui, dit M. Merry.

— Eh bien, vous avez passé par les impatiences des amoureux ; vous comprendrez les miennes, et en même temps mes ignorances européennes. Je suis fiancé d'hier, et ne veux pas attendre jusqu'en France pour contracter une union qui est toute ma vie. Comme il n'y a pas de consul ici, nous devons nous marier selon la loi brésilienne. Quelles sont les formalités à remplir ? tout peut-il être terminé en quinze jours ? La demande est bizarre ; mais, puisque vous avez aimé, vous m'excuserez.

— Très-bien, dit M. Merry. Mes cheveux n'ont pas toujours été blancs. Ce sont les prêtres brésiliens qui seuls marient. Sans argent, c'est long et plein de formalités ; avec de l'argent on peut être marié en vingt-quatre heures, et, le pire, marié pour toujours. Vous riez ; mais en ma qualité de célibataire endurci, je ne peux pas faire l'éloge du mariage.

— Eh bien, je suis libre et j'ai de l'argent. Voulez-vous me conduire auprès d'un prêtre ?

— Volontiers, quoique je n'aime pas à conduire un homme à sa perte, mais vous savez ce que vous faites ; seulement, je vous préviens qu'une fois en France, cela est aussi sérieux que si le maire de votre arrondissement et votre curé réunis avaient accompli toutes nos formalités européennes.

— J'y compte, et c'est ce que je veux, mon cher hôte.

— Vous le voulez absolument ? Le curé de l'église principale du Para est malade, mais il est remplacé par un de mes amis, vicaire de la ville d'a B...., le padre o Paï, comme je le nomme. Ce padre est mon ami. Vous voyez d'ici sa demeure. Entrons.

Les deux Européens se dirigèrent vers une maison

de pauvre apparence, située sur la place de la Mercès, en face de l'église. A la porte, M. Merry frappa les trois battements d'usage, qui sont le « Sésame, ouvre-toi » des portes brésiliennes. Une mulâtresse jeune et jolie vint ouvrir elle-même.

— O Païď'a senhora est-il à la case ? dit le Marseillais.

— Si, senhor ; il fume dans son hamac.

Et sans plus de paroles, elle introduisit les étrangers dans une pièce sombre, au milieu de laquelle un gros homme à figure ouverte et joyeuse se berçait, en chassant par bouffées les fumées de sa cigarette.

— Viva o padre ! dit le Brésilien. J'amène à votre seigneurie un riche Français qui veut se marier.

— Le padre vit de l'autel, dit le curé en saluant l'étranger et tendant la main à M. Merry.

Puis il fit asseoir les visiteurs et adressa à Montfort quelques questions amicales sur sa santé, son âge, et l'époque à laquelle il voulait fixer la cérémonie.

— Le plus tôt qu'il sera possible à votre seigneurie, dit Montfort.

Mais le padre se leva, disant qu'il était épuisé de travail et d'affaires, occupé des soins de son ministère, puis de son commerce et d'une livraison considérable de poisson salé qu'il devait faire à la garnison du Para. — Les formalités sont longues, ajouta-t-il, et je ne puis fixer le mariage avant un mois.

— Allons, allons ! padre Païl dit le Marseillais, mon ami le comte de Montfort (et il appuya sur le titre) est un tourtereau frémissant d'amour ; il veut se marier de suite. Il ne dira rien à l'évêque, qu'il ne connaît pas. Pour l'a-

mour de moi, il faut terminer cela en huit jours, autrement il ira trouver le curé da Trinidade, et son argent sera le bienvenu chez lui.

Mais, caprice ou marchandage, le curé se récria, parlant des publications, des formalités nécessaires, des papiers à consulter.

M. Merry lui coupa la parole en disant :

— Écoutez-moi, padre Paï! votre fille est grande; il faut la vendre comme l'autre. Mon ami est riche; il a besoin d'une belle mulâtresse pour servir la comtesse sa femme, il l'achètera, et tout sera dit.

Le padre parut hésiter. Il regarda Montfort, et finit par lui dire :

— O senhor conde achètera véritablement la filha?

— Certainement, reprit M. Merry. Je vous le promets.

— Eh bien, dit le padre, je transgresse un peu mes devoirs de curé. Mais vous êtes Français; j'aime les Français. Vous êtes l'ami de l'ami Merry. Apportez-moi vos papiers. Nous ferons les publications nécessaires dans la huitaine, et de dimanche en huit, je vous marierai.

La filha est une bonne mulâtresse, qui sait repasser et coiffer. Elle sera l'amie de la comtesse et la vôtre. Vous lui donnerez sa liberté sous la condition de vous servir toute votre vie; elle vous suivra en France : comme elle est jolie, tôt ou tard je serai bien quelque peu votre *father in law*, comme disent les Anglais : pour l'amour d'elle, vous m'enverrez de temps en temps un panier de champagne. Vous avez ma parole. Revenez ce soir avec votre fiancée et vos papiers.

Après quelques phrases amicales, échangées en portugais semé de français, les Européens se levèrent et prirent

congé du padre, qui les conduisit jusqu'à la porte et s'empressa de retourner dans son hamac.

A peine dans la rue, Montfort dit à son guide :

— Veuillez m'expliquer ce que vous avez dit à ce padre, car je n'ai pas compris la moitié de votre conversation.

— Je le pense bien, dit M. Merry. Il y a des abîmes entre notre clergé d'Europe et le clergé de ce pays. L'un est aussi vertueux, aussi détaché des choses de ce monde, que l'autre est occupé des joies et des biens de la terre. De son propre aveu, au vu et au su de toute la ville, le padre que vous venez de voir a, d'une mulâtresse qui habite avec lui, deux filles. Par leur mère esclave, ces deux filles sont esclaves aussi. L'année dernière, il a vendu l'une à un Portugais pour sept cent mille reis (2,100 fr.). Il veut vendre l'autre, mais il ne trouve pas d'acheteur; vous voulez être marié de suite; soyez cet acheteur. Vous débourserez deux mille cent francs, comme le Portugais. Si vous êtes assez riche pour affranchir votre esclave, vous le ferez, et ce sera une bonne action, qui portera bonheur à votre mariage, comme disaient de mon temps les pauvresses de France. Sinon, vous en trouverez quinze à seize cents francs à Maranhao. Votre mariage vous coûtera trente louis; mais tout sera terminé en huit jours, et pendant votre passage au Brésil, vous aurez une esclave qui servira très-bien la comtesse.

— C'est une histoire de l'autre monde, dit Montfort. Tout cela est impossible.

— Si possible, que le fait est connu de toute la ville du *padre*, et que, si vous persistez dans vos résolutions, vous en aurez les preuves écrites. Ce curé, d'ailleurs, n'est pas plus méchant qu'un autre. Tous les curés ont des esclaves

ici. Mon padre Païest bon homme : de plus, il est brave, et c'est le seul homme de ce pays qui se soit battu en duel. Vous allez dire encore que je fais à plaisir une histoire marseillaise. Mais je vous dirai *les noms*, *les dates*, *la ville*; et si jamais quelqu'un refuse de vous croire, je vous autorise à les citer.

En... une haine mortelle existait entre le curé que vous venez de voir et le chef de police de sa ville. On m'a dit, je ne l'affirme pas, que le feu de haine qui les divisait, provenait d'une étincelle d'amour. Le padre avait un jour quitté sa cure, comme Pâris quitta la Grèce, et le chef de police n'avait retrouvé qu'à Troie son Hélène perdue. Quoi qu'il en soit, égaux en richesse, en influence locale, en clients, les deux autorités, religieuse et laïque, se faisaient à coups de procès une guerre acharnée. C'est la coutume du pays.

Un jour, les deux adversaires se rencontrent chez le juge de paix, où les conduisait tous deux un incident de leurs querelles incessantes; ils s'abordent la colère dans les yeux, l'injure à la bouche. La dispute s'échauffe, les menaces se croisent, les deux plaideurs se montrent les poings. Enfin, à bout de fureur, le curé s'écrie :

— Il faut en finir, et aujourd'hui même. Vous abusez de la robe que je porte, pour m'injurier sans cesse. Peu m'importe ma robe ! battons-nous.

— Volontiers, dit le chef de police, et tout de suite.

Alors, dans le prétoire même du juge de paix, et en dépit de ses prières, chacun des deux combattants retire habit ou soutane, brise une des chaises de la salle d'audience, et s'emparant à la hâte du plus gros des pieds du meuble brisé, fond sur son ennemi le bâton à la main. On a écrit bien des pages sur des combats moins acharnés. La

bataille, dit-on, dura plus de dix minutes, et, comme un assaut de boxe anglaise, elle eut cinq ou six reprises. A chacune d'elles, le curé disait :

— En avez-vous assez, M...?

— Non. Et vous, curé?

— Non. Alors continuons. Et le combat recommençait, et des deux côtés les horions pleuvaient comme grêle.

On n'a jamais pu savoir lequel des deux ennemis aurait remporté la victoire, et si le combat n'aurait pas fini par la mort de l'un d'eux. Mais le juge de paix, à bout de prières et d'horreur, en voyant ainsi violer le sanctuaire des lois, sortit dans la rue et appela au secours.

Toutefois, comme le chef de police et le curé étaient les deux personnages les plus importants de la ville, l'honorable magistrat n'osait pas appeler à voix haute, et se bornait à dire à demi-voix : « Au secours! au secours! on se bat! » La rue était déserte; la voix faible du plaignant n'allait même pas jusqu'à la maison voisine. Personne ne venait. Mais par malheur vint à passer un cadet brésilien. Il entendit et entra. Avec l'aide du juge de paix, forcé désormais d'intervenir, il réussit à grand'peine à séparer les combattants. Le chef de police, qui est un grand homme chauve, avait le crâne martelé de coups; le curé avait un côté de la face déchiré, et ses épaules étaient meurtries.

Les deux ennemis regagnèrent isolément leurs domiciles, et le chef de police garda le lit pendant quinze jours. Je l'ai vu portant encore les traces de son duel homérique. Le curé disait sa messe huit jours après.

Cette boxe en justice, loin d'assouvir la haine des deux adversaires, l'aviva de nouveau, et les procès continuèrent. Enfin, las d'employer en vain des armes temporelles, le curé songea aux foudres spirituelles que l'Église

avait coutume de lancer contre ses ennemis pendant le moyen âge. Il *excommunia* le chef de police. Ce dernier expédient lui réussit complétement; et un jour, au moment où ce magistrat arrivait dans une bourgade isolée, sur les bords du fleuve, il fut accueilli par une grêle de pierres. Les enfants tout d'abord, puis les femmes, et enfin toute la bourgade le poursuivirent jusqu'à son canot en criant :

— A l'excommunié! à l'excommunié!

Meurtri, à demi mort de frayeur et de blessures, il réussit à grand'peine à échapper aux fidèles. Il revint à la ville de la B... de toute la vitesse de ses rameurs, et avant même de regagner son domicile, il entra chez le curé; là, lui montrant ses habits qui portaient encore les traces des pierres reçues :

— Padre, lui dit-il, cela n'est pas de loyale guerre. Battons-nous de nouveau, si vous voulez; mais je vais à la messe, vous ne deviez pas m'excommunier.

Je vous l'ai dit en commençant, mon ami le padre n'est pas méchant. Le raisonnement de son catholique ennemi le toucha.

— Vous avez raison, lui dit-il. Eh bien, j'en ai assez de mes querelles avec vous. Je vous ai fait lapider, et vous êtes venu vous plaindre à moi contre moi; voulez-vous être amis?

— Volontiers, dit le chef de police; je n'ai pas de rancune contre vous. Mais vous ne deviez pas lancer cette excommunication.

— Je la lèverai aujourd'hui, dit le curé.

Et pour prouver sa nouvelle résolution aux yeux de ses paroissiens, il sortit le jour même par les rues en donnant le bras à son excommunié. Depuis ce moment, presque

tous les soirs, à l'attendrisse
templer le curé et le chef
la seconde pièce d'une loj
amitié nouvelle avec des ca
Et maintenant que vous
Paï,votre futur marieur, a
vais chercher ma montarie,
Montfort, en attendant le
sur ces mœurs, sur ce pad
jours à celle qu'il aimait ! L
Fils du siècle, élevé dar
fort n'était pas un saint h
que le monde appelle un h
coup lu et voyagé, — pas a
voyageant il avait vu des O
quérant prophète ; des pro
Calvin à toutes les variétés
Espagnols défigurer le cath
images ; des Indiens invoqu
forêts ou des plaines ; puis t
divine de leur croyance. S
d'hommes convaincus, ta
avait un peu perdu sa croy
et oublié sa foi dans le fon
mant de famille, qu'on gar
peu à peu ses devoirs d'ici-
dire que, croyant à un Die
paratrice, il faisait le plus
le lui permettait sa nature
ni exemple à donner, ni
l'hypocrisie, — il ne pr
phémait jamais, et tou

il se fût laissé couper par morceaux avant de renier la foi catholique. A ses heures de détresse, il entrait dans une église, aux soirs où il n'y avait personne, et priait du fond du cœur, à sa manière. Un jour, dans un danger, il avait fait un vœu — coûteux, — et il l'avait tenu religieusement. Quant à sa vie, il marchait ici-bas, respectant partout la bonté d'abord,

. . . . Car c'est le fond des natures augustes,

puis l'âge, le malheur et l'intelligence; fidèle à ses amis comme à ses ennemis; fidèle à sa parole jusqu'à mourir; aimant sa liberté jusqu'à la misère, la vérité jusqu'au danger, l'équité jusqu'à la passion, et, pour le reste, dédaignant l'opinion des hommes.

Frappé au cœur dès le début de sa jeunesse, pour oublier, il avait pris la vie commune des jeunes hommes de notre siècle, se prêtant sans se donner : c'est-à-dire que pendant les dix années de son printemps envolé, il avait largement promené sa vie de jeune homme à travers des amours de passage : sans se cacher, du moins quant à lui, parce qu'il était libre de lui-même : sans remords, parce qu'en somme, il n'avait jamais trompé personne, séduit de jeune fille, faussé sa parole.

Mais en même temps il était de ceux qui regardent le mariage comme un lien sacré, qu'il faut ne prendre pas, ou prendre par amour, non par calcul ou par ennui, et puis respecter, comme on respecte son honneur. Or ce padre chargé de vices lui parut indigne de bénir son mariage.

— Non, se disait-il, non. Ce serait un blasphème, blasphème de religion, blasphème d'amour, que faire sacrer notre union par les mains de ce prêtre. J'attendrai plu-

tôt jusqu'à Maranhao, et, s'il le faut, jusqu'en France. Clémence comprendra cela.

Et, absorbé dans ses pensées, il marchait sur la grève à pas oublieux, lorsque M. Merry lui frappa sur l'épaule en disant :

— Eh bien, monsieur l'amoureux, nous rêvons donc à l'épousée, que nous n'avons pas vu arriver mon canot et votre serviteur?

— Non, dit Montfort rappelé brusquement à lui-même; au contraire. Je ne me marie plus, ici du moins.

— Ah ! ah! dit le Marseillais d'un regard et d'un accent railleurs, nous avons donc vu passer quelque rouge Indienne avec ses belles épaules? l'envie de cueillir un coquelicot du chemin, nous a fait renoncer à l'amour légitime.

— Oh! fit le jeune homme en souriant avec une moue dédaigneuse, les coquelicots sont sans durée comme sans parfum; et puis, fleurs de route, elles sont à tous, je ne les aime plus. Non, j'ai peur de votre padre : il est trop de ce monde. En nous unissant, il nous excommunierait peut-être, et ses mains de trafiquant ne sont pas assez pures pour bénir. N'en connaissez-vous pas un autre?

— Mon cher comte, si l'évêque était ici, je vous conduirais chez lui; car monseigneur du Para est un saint homme, le vrai pasteur de ses ouailles. A le connaître, on dirait un évêque de France égaré dans l'Amérique du Sud. Il est en voyage parmi les Indiens de l'intérieur qu'il va visiter chaque année, à travers des dangers et des privations sans nombre. Mais sur cet hémisphère je ne connais que ce juste. Quant aux autres, *peccatum eorum aggravatum est nimis*, dirait la Genèse, et, pour les sauver du feu du ciel, je suis devant vous plus pauvre qu'Abraham devant le Seigneur. Si vous ne voulez pas de mon

padre à cause de ses mœurs, vous ne vous marierez pas dans ce pays.

— Alors, j'attendrai, reprit Montfort.

Cependant le canot du Marseillais était arrivé contre le brick; le jeune homme y monta, tandis que M. Merry poursuivait sa route jusqu'à *la Caroline*, afin d'avertir M. Sharp de tout préparer pour la contrebande de la nuit suivante.

Paul et Henriette étaient sur le pont du navire avec les officiers anglais. Madame Cerny était en bas, dans l'appartement que le commandant avait mis à sa disposition.

Montfort descendit; les tapis du salon du commandant anglais étouffaient le bruit de ses pas. Il entra sans être entendu. Elle était seule et brodait. Il vint lentement s'agenouiller à ses pieds en lui prenant les mains :

— Voulez-vous me pardonner ce que je vais vous dire?

— Vous allez donc être bien coupable, mon ami, que vous vous mettez à genoux d'avance?

— Oui et non, répondit-il. Oui, car je viens vous demander de différer notre union. Non, car je vais vous dire pourquoi.

Et il raconta à madame Cerny tout ce que le Marseillais avait dit du padre.

— Vous êtes bien vraiment l'élu de mon cœur, Henri, lui dit-elle. Je ne vous pardonne pas, je vous remercie; vous m'aimez comme je vous aime, — saintement.

Mais, à ce mot, une tristesse passa dans les yeux du jeune homme, et voila son regard un instant.

Elle s'en aperçut; car une femme qui aime voit tout.

— Henri, âme inquiète, qu'avez-vous encore? dit-elle. A quoi pensez-vous? à l'avenir ou au passé?

— Je pense que je ne veux pas de ce prêtre, parce que

ses mains ne sont pas assez pures, comme si les miennes l'étaient pour approcher de vous, qui toujours avez vécu chaste jeune fille ou sainte femme. Je pense à mon passé de jeune homme.

— On dirait que vous aimez le malheur, Henri, et que votre âme ici-bas est en quête de tristesses. Puisque je vous aime comme vous êtes, oubliez-le, votre passé! Le cœur ne se fane pas, il ne vieillit pas, il ne s'éteint pas. Il est comme la nature; quand il sommeille, c'est pour renaître, et ceux qui ont du cœur le gardent jusqu'à la mort. Mais, comme la nature aussi, il se prête sans se donner, et après moi, vous en aimerez une autre, Henri!

Ainsi, au moment même de leur plus vif amour, au sein du plus grand bonheur de ce monde, l'affection partagée, l'un et l'autre ternissaient leur présent par des souvenirs ou des craintes, oubliaient leurs joies pour se pencher sur deux abîmes, le passé et l'avenir! Ah! l'âme humaine, c'est l'*insatiabilis unda!*

VIII

La revue. — Le mucambo et la vengeance d'un nègre.

> Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
> Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
> Qui frappe le méchant sur son trône endormi.
>
> A. Chénier.

Cependant tout était confusion et mouvement à bord de *la Caroline*. M. Sharp avait annoncé à ses passagers qu'ils pouvaient débarquer, et [illegible] plus voulaient descendre en même

temps. Les bateaux du bord et quelques montaries arrivant de terre les emmenèrent bientôt. Ils partirent comme des oiseaux dont on ouvre la volière, ceux qui devaient revenir à bord, comme les autres. Les uns se dirent au revoir; les autres, adieu pour toujours. Chacun, en quittant ses compagnons, fit ses phrases et ses offres de services, qu'il oublia avant même de toucher le rivage; et bientôt il ne resta plus sur le navire que le capitaine, M. Merry et l'équipage. Comme il n'y a pas d'hôtels au Para, les uns furent demander asile à des correspondants; les autres, à des logeurs portugais, et avant la fin du jour tous ces hommes, qui depuis des mois entiers vivaient d'une vie commune, se trouvèrent dispersés, indifférents les uns aux autres, et la plupart séparés pour jamais.

M. Sharp se fit bientôt transporter à bord du brick anglais, afin de demander au commandant des matelots pour le lendemain. Les navires de guerre, même de nation à nation, refusent rarement ce service aux bâtiments de commerce : le commandant lui promit vingt hommes; le jour même *la Caroline* déposa pour la forme quelques ballots à la douane : pendant la nuit elle débarqua en contrebande la presque totalité de ses marchandises. Le lendemain, avec l'aide des Anglais et de son équipage, elle s'échouait sur une espèce de bassin de carénage creusé par la nature sur le côté de la ville, où les navires vont se réparer comme ils peuvent.

Ainsi que l'avait prévu M. Merry, M. Sharp avait l'espoir d'être prêt à partir avant quinze jours; son fret de retour l'attendait à Maranhao, il devait séjourner quelques semaines au moins devant cette ville, et, de là, partir pour France. Madame Cerny aimait M. Sharp, et même

sa brusquerie obligeante ; à part le mal de mer, elle s'était trouvée à bord de *la Caroline* aussi commodément qu'on peut l'être sur un navire. Les projets du capitaine cadraient avec son désir de voir son beau-frère à Maranhao. Là Paul pourrait épouser sa fille et attendre des jours meilleurs pour rentrer en Europe. Dès lors, libre d'elle-même, elle resterait auprès de l'oncle d'Henriette ou retournerait en France, au gré de Montfort, et l'avenir s'offrait riant à ses espoirs de mère et d'épouse.

Vers le milieu du jour, elle descendit à terre avec Henri, Paul, sa fille et le commandant du brick. Le consul anglais leur montra les églises du Para, qui sont spacieuses, bien bâties, et, pour la plupart, somptueusement ornées. L'une d'elles avait même été remplie jadis d'ornements et de candélabres en or et argent massifs, d'une valeur considérable. Mais les chanoines chargés d'administrer l'église ayant trouvé, — selon les idées modernes, — que ces richesses enfouies ne produisaient rien, avaient acheté des ornements de cuivre, puis fondu, vendu, gaspillé l'or et l'argent apportés par la piété des premiers Portugais.

Montfort, cependant, avait été visiter la maison qu'il avait louée pour Clémence et sa fille. Elle était déjà désertée par ses propriétaires, et les esclaves la préparaient pour ses nouveaux hôtes. M. Merry avait envoyé deux lits français, luxe inconnu au Para. Cependant le jeune homme, habitué au confort parisien, trouva cette grande maison si nue, qu'il prit un de ses nouveaux serviteurs et partit pour acheter ou louer des meubles. Cela est si doux d'orner la demeure d'une femme aimée ! Montfort eût acheté volontiers tous les meubles des marchands ; mais il s'adressa vainement de porte en porte. A Bélem, on ne

vend de meubles que sur commande. En dépit de ses recherches, il ne trouva que trois chaises américaines à bascules, des rebuts de New-York, valant un dollar, qu'il paya trente francs, et que le marchand ne lui céda qu'en se faisant prier, et seulement pour servir un Français ! car là-bas les rôles sont renversés ; ce n'est pas, comme en Europe, l'acheteur qui oblige le marchand en choisissant son magasin : non ; il faut supplier pour qu'on vous vende ; tous les objets coûtent trois fois les prix d'Europe ; la plupart sont avariés ou vieillis, et cependant le vendeur se meut à peine ; à peine il daigne répondre, et s'il consent à vendre, c'est toujours pour obliger son client ! Le Para, c'est le paradis des boutiquiers.

Longtemps avant la tombée de la nuit, madame Cerny était installée dans sa nouvelle et passagère demeure. Le soir même, grâce à cette merveilleuse aptitude qu'ont les femmes pour s'assimiler toute chose, le luxe comme les privations, elle offrait le thé aux officiers du brick, et recevait quelques Brésiliens amenés par M. Merry.

Tandis que les Européens s'occupaient ainsi de leur installation provisoire, toute la ville était en rumeur. Le ban et l'arrière-ban des troupes et de la garde nationale étaient convoqués pour le lendemain. L'aréopage provincial avait décidé que, pour montrer aux Anglais la résistance qu'on aurait pu faire, il y aurait grande revue des trois mille hommes de la garnison ; car, à la suite de la révolution récemment apaisée, on avait fait venir deux mille hommes des provinces du sud, pour renforcer le contingent provincial du Para.

En effet, dès le lendemain matin, le Champ de Mars de la ville, la place de la *Poudre*, se remplit de troupes. Après s'être fait attendre environ deux heures, Son Excel-

lence le commandant des armes, chef militaire de toute la province, quoique subordonné au président, arriva enfin.

C'était un petit homme, chauve, à favoris réglés, à lunettes, à traits d'aigrefin, n'ayant de militaire que le nom, courbé dans son uniforme et embarrassé sur son cheval, qui, non moins que son cavalier, semblait n'avancer qu'à contre-cœur. A son arrivée sur la place, le canon du fort tira; d'inévitables foguetes sillonnèrent les airs; les tambours battirent — comme aux champs — une sorte de marche ressemblant à un rappel frappé par un débutant qui s'essaye.

Les manœuvres commencèrent aussitôt. Quatre ou cinq aides de camp, enfourchés sur des haridelles et habillés en officiers d'état-major, coururent à grand renfort d'éperons, d'un bout à l'autre de la place; le bruit de leurs ordres, de leurs cris se contrariant l'un l'autre, dominait celui des hommes en mouvement. Les officiers anglais, pas plus que Montfort et les Français conviés à cette fête, n'étaient assez guerriers pour bien juger de la science militaire qui fut déployée. Ils virent seulement que les troupes ne paraissaient avoir ni des habits ni des armes de fabrique récente; que le programme de la revue, pompeuse affiche, qui se distribuait sur la place, portait deux régiments d'artillerie et un de cavalerie, qui figurèrent sans chevaux et sans canons; que ledit programme annonçait dix mille hommes, et qu'il n'en parut que trois mille environ; que la garde nationale se composait uniquement de deux à trois cents officiers, couverts d'or et d'uniformes somptueux, qui vociféraient en désordre devant une centaine d'Indiens recrutés comme gardes nationaux; que les officiers des troupes régulières paraissaient s'occuper fort peu des or-

dres du commandant des armes, et les soldats, moins encore des ordres des officiers, ce qui amena confusion dans les manœuvres et confusion dans les rangs; que trois compagnies se heurtèrent comme dans un assaut, entraînées par des ordres contraires; qu'au moment où les coups de feu commencèrent, Son Excellence fut emportée par son cheval en dehors de la place et ne reparut plus; que les fusils ne partaient qu'au deuxième ou troisième tiré; que les feux de peloton ressemblaient aux feu de file; enfin, qu'après la revue on vit passer environ trente soldats blessés par leurs camarades, et surtout par les fusils qui avaient éclaté dans leurs mains. Mais toutes ces choses étaient peut-être dans les nécessités de la revue, et fatalement incomprises par des hommes d'Europe? comme le dit un des aides de camp de l'Excellence au commandant anglais et à ses amis.

— Si vous étiez militaires, messieurs, vous seriez dans un enthousiasme véritable, au point de prendre part aux manœuvres; car les Européens n'entendent rien aux mouvements de troupe. J'ai lu les guerres de l'empire, et si, à Waterloo, Napoléon avait su faire manœuvrer sa garde, il serait encore empereur! J'espère, messieurs, que vous raconterez en Europe la revue que vous venez de voir.

Deux jours après, le lendemain même du départ des Anglais, on lisait dans le journal *O Diario d'o Gram-Para :*

« Les savantes manœuvres ordonnées par Son Excellence le commandant des armes, *o illustrissimo senhor*, etc., non moins que la belliqueuse tenue des troupes et de la garde nationale, ont porté la terreur chez les officiers du brick anglais, qui ont mis à la voile dès le lendemain. Si cette revue avait été faite dès le premier jour, nous n'aurions

pas à déplorer l'agression sauvage dont la ville de Bélem a failli devenir la victime. Nous saisissons cette occasion pour féliciter Son Excellence le président de cette province, *o illustrissimo*, etc., ainsi que toutes les autorités de cette ville, pour leur attitude à la fois pleine de modération et d'énergie. D'un seul mot et sans effusion de sang, ils ont fait taire le feu de l'ennemi ; honneur à eux ! Si Rio-Janeiro suivait l'exemple de ses provinces, le Brésil montrerait enfin au monde entier la puissance de ses armes. »

Pendant plusieurs semaines le journal répéta des articles dans le goût du précédent, et nos imaginations européennes ne peuvent rêver qu'à peine tout ce qui fut débité de phrases pompeuses et d'anathèmes contre Rio-Janeiro, à l'occasion de cette revue ; car le Para, qui est la province la plus arriérée du jeune empire, prétend régir le Brésil entier, et, selon lui, la capitale n'est qu'un gouffre qui absorbe toutes les richesses des provinces.

Toutefois, les officiers anglais furent, pendant et après la revue, l'objet des attentions soutenues des principaux habitants, et le chef de la douane les pria même, ainsi que les Français, d'honorer de leur présence un grand bal qu'il devait donner le lendemain.

Le commandant s'excusa sur les nécessités du service, les embarras d'un prochain départ, etc. Mais le senhor Alfandega insistant avec toute l'obstination d'un maître de maison qui veut faire ses frais de vanité, sir Nobleness se tourna vers Montfort et lui dit en anglais :

— Si je pensais qu'un bal, ici, pût amuser madame Cerny et sa fille, j'accepterais, et entre deux robbs de whist, nous irions y passer quelques minutes.

— Je ne pense pas, reprit Montfort. Madame Cerny

aime peu le monde. Je sais qu'elle y allait rarement à Paris.

— Alors, dit le commandant, je refuse pour vous et pour moi.

Il se tourna vers le chef de la douane :

— Je suis désolé, monsieur, lui dit-il en français. Mais d'autres soins nous retiennent. M. le comte de Montfort et moi, nous vous remercions.

Et sans s'occuper davantage de Sa Seigneurie désappointée, il donna le bras à Henri et s'éloigna. Mais les paroles dites à Montfort n'avaient pas été perdues pour tous. L'un des aides de camp du président les entendit, et une heure après madame Cerny recevait une mulâtresse qui venait, de la part de la senhora Alfandega, savoir si la dame Franceza daignerait recevoir sa maîtresse avant la fin du jour.

Clémence, étonnée, y consentit, et vers cinq heures elle vit arriver à sa porte un hamac garni de plumes, porté par quatre nègres, et oscillant au fil d'un long bâton orné d'oiseaux peints de couleurs éclatantes.

Une petite jeune femme, blanche, mignonne, gracieuse, avec de grands beaux yeux sans pensée, coiffée de ses cheveux noirs, chargée de bracelets, descendit du hamac et entra chez Clémence. Elle était vêtue comme une Française en hiver : châle, robe de soie, dentelles, mais en cheveux, sans chapeau. Une négresse portait son parasol, et une mulâtresse son mouchoir. Elle entra timide, les yeux baissés, presque tremblante, salua chacun de la tête et en silence, demanda à madame Cerny si elle parlait portugais, et la pria d'écouter une prière qu'elle venait lui adresser.

L'air triste et candide de la jeune Brésilienne toucha madame Cerny, qui la fit asseoir, et lui dit :

— Je parle mal votre langue, senhora ; mais je ferai de mon mieux pour vous entendre et vous rendre le service que vous réclamez de moi.

Montfort, Paul et le commandant se retirèrent dans la pièce voisine, afin de laisser le champ libre à la jeune femme, dont ils ignoraient les désirs.

— Minha senhora, dit la Brésilienne, il dépend de vous de rendre un grand service à mon mari et surtout à moi. Le senhor Alfandega donne demain un grand bal où toute la ville est conviée. Il désire beaucoup avoir à cette fête les officiers anglais et les Français. Le senhor sait qu'ils viendront si vous voulez venir. Je viens vous inviter, ne me refusez pas.

Madame Cerny déclina sa puissance sur ses compatriotes européens, et ajouta que, quant à elle, vêtue de deuil, elle ne pouvait accepter.

Mais la Brésilienne insista vivement, et lui raconta les paroles du commandant à Montfort ; puis, comme Clémence persistait dans son refus.

— Minha senhora, lui dit-elle, je vous supplie. Si je ne réussis pas, je serai malheureuse. Le senhor m'a dit : « Faites en sorte de décider cette dame, ou, après le bal, vous irez passer quinze jours, seule, au sitio. » Si vous saviez, senhora, nous ne sommes pas heureuses. J'ai lu dans un livre de France que, vous Françaises, vous sortiez seules, et vous receviez vos amis, comme il vous plaisait. Nous, jamais. Une ou deux esclaves nous accompagnent toujours. Jamais nous ne pouvons recevoir que devant nos maris. Ils sont si jaloux qu'ils nous défendent même de regarder par les fenêtres. Nous mangeons seules, à part, avec nos esclaves. Et cependant je sais bien, moi, par mes femmes, qu'ils font de longues visites et

qu'ils donnent des bracelets à des mulâtresses. Ils nous parlent rarement, et nous laissent chaque nuit pour aller à la maison de jeu. A leur humeur, sans motif, ils nous envoient vivre tristement au sitio pendant des semaines entières. Toujours nous vivons enfermées, recluses, craintives. Notre seule joie est de faire causer nos femmes; elles nous racontent tout ce qui se passe dans la ville. Je vous supplie, bonne senhorita, faites venir les étrangers : sans cela, je serai grondée, et le seigneur m'accusera de votre absence.

Clémence demeurait silencieuse.

La Brésilienne reprit : — Vous, Françaises, qui êtes heureuses, vous ne savez pas comme les jours et les nuits sont longs pour nous. Oh! si je pouvais jamais aller vivre en France, voir votre Paris, vos spectacles, vos fêtes, où les femmes peuvent causer et rire. Tenez, minha senhora, venez demain, vous verrez comme tout est triste pour nous. Venez! je vous aimerai tant. Venez! demain à l'église je dirai en votre nom mon chapelet tout entier; puis quand vous serez repartie, toujours je me souviendrai de vous.

Et la jeune femme pressait la main de Clémence, et sa voix se faisait douce comme la plainte d'une enfant à sa sœur aînée.

Il y a, dans les yeux et la voix d'une femme qui prie, plus d'éloquence que dans tous les gestes prônés par Cicéron lui-même : madame Cerny murmura à demi-voix :

— Pauvre petite! cela est si peu de chose qu'une heure, et je la rendrai si heureuse!

Puis, se levant, elle ouvrit une porte et appela Montfort.

— Henri, lui dit-elle, la femme du directeur de la douane me supplie si vivement d'aller à son bal, que je n'ai pas la

force de refuser. Si vous ne voulez pas y aller, venez refuser pour moi. Si vous consentez, faites, mon ami, que M. Nobleness y vienne avec nous; il me semble que nous ferons une bonne action.

— Vous savez bien, madame, reprit Montfort, que vos désirs sont des ordres. J'ignore vos motifs, mais je vais raconter votre décision au commandant.

Et rentrant dans la pièce voisine, il redit à l'Anglais les paroles de la veuve.

— Du moment où madame Cerny le désire, dit ce dernier, j'irai, et pour que ces dames aient des danseurs européens, ajouta-t-il en souriant, je donnerai permission à mes officiers.

Clémence entendit ces paroles, et un sourire d'orgueil féminin parut un instant sur ses lèvres. Puis s'adressant à la Brésilienne qui l'attendait en silence :

— Nous irons tous, chère dame, lui dit-elle, et vous pouvez de ma part dire à votre mari que nous irons pour l'amour de vous.

— Vous êtes bonne comme nossa senhora, reprit la jeune femme; et dans l'expansion méridionale de sa joie, elle se leva et embrassa madame Cerny.

Puis, sans oser regarder qu'à peine Montfort, qui était revenu avec l'Anglais, elle sortit précipitamment.

Madame Cerny répéta aux deux jeunes hommes les paroles de la Brésilienne :

— Et les Européennes se plaignent! dit le commandant en riant. Avouez, madame, que la vie d'Europe est le paradis des femmes.

— Oui, monsieur, reprit Clémence, si vous n'aviez pas inventé les clubs et si Lima n'existait pas : c'est là, dit-on, que les femmes sont vraiment souveraines!

Une conversation demi-railleuse de part et d'autre, s'engagea entre les Européens, jusqu'à l'heure où M. Merry vint chercher ses compatriotes et le capitaine, pour aller dîner chez le consul anglais.

Le commandant présenta Montfort à la femme du consul. C'était une nièce du grand Irlandais : de cet homme dont le nom, symbole de patriotisme religieux et pacifique, traversera les âges, à l'éternel honneur de la justice anglaise.

— Madame, dit-il, permettez-moi de présenter à la nièce d'O'Connell un gentleman catholique et français.

Montfort s'inclina très-bas : il était de ceux que l'envie ne trouble point et qui aiment à saluer la gloire des pères sur le front des enfants.

Le dîner fut français par les mets et la gaieté amicale, anglais par les vins. Les Brésiliens du Para mènent une vie misérable par leur faute ; car, là comme partout, avec un peu d'argent et d'habitudes de gentleman, on peut vivre.

Après le repas, dans le fumoir, le consul dit à ses hôtes : — Si je n'avais pas eu l'honneur de vous avoir à dîner, j'aurais été, par curiosité, passer une nuit étrange. Vous avez ouï parler des mucambos de nègres. C'est ce qu'on nomme, dans nos colonies, des asiles de nègres marrons. Ils sont très-nombreux dans les solitudes amazoniennes. La révolution qui vient d'être apaisée les a fait augmenter encore, et un mucambo de nègres s'est formé à une marée de la ville, dans le Capim, affluent du Guama, qui se jette dans l'Amazone à un quart de lieue d'ici. Il n'est pas nombreux, par suite, peu aguerri, et composé d'esclaves récemment échappés. J'ai été informé ce matin, par un major brésilien que je connais pour venir m'em-

prunter de fois à autres cinq piastres qu'il ne me rend jamais, que cette nuit même une expédition devait partir pour aller détruire ce mucambo. Le plus grand secret a été gardé, parce que, si le bruit avait transpiré, les nègres marrons auraient été prévenus par les esclaves de la ville et surtout par les Portugais.

— Comment, par les Portugais? dit le commandant.

— Oui, les logistes d'ici sont tous Portugais, et comme ces hommes ne connaissent qu'un dieu, le lucre, la plupart d'entre eux font du commerce avec les mucambos. Les nègres marrons qui composent ces asiles cultivent beaucoup; à époques incertaines, toujours de nuit, quelques-uns d'entre eux descendent la rivière sur les bords de laquelle ils ont leurs habitations, viennent secrètement en ville et vendent leurs denrées aux logistes, contre de la poudre, du plomb, des étoffes, du tafia, etc. Les Portugais les rançonnent et sur les denrées et sur les marchandises. Les nègres, hâtés de repartir, acceptent tout et retournent en hâte à leur asile. Aujourd'hui, le président et mon Brésilien, qui est le chef de l'expédition, savent seuls la razzia projetée : un bataillon de troupe et une cinquantaine d'Indiens Mundurucus sont réunis à une lieue d'ici et doivent partir cette nuit même, à neuf heures, pour saccager le mucambo et saisir les esclaves. Cela sera chose curieuse à voir..

— Parbleu! dit le commandant, si vous savez la route et voulez y venir, la nuit est belle. Nous prendrons ma baleinière. Elle peut tenir vingt personnes. Nous sommes six, j'embarquerai douze matelots. Nous serons partis dans une heure, et quand les Brésiliens iraient comme le vent, nous les rejoindrons avant le sac du mucambo. Est-ce loin?

— A cinq heures à peine, dit le consul. Mais ces dames?

— Ah! voilà bien les hommes mariés! reprit le commandant; toujours enchaînés. Eh bien, vous leur direz que nous partons faire une partie de chasse et que demain matin nous serons de retour. Elles passeront ici la nuit ensemble.

Le consul, marié depuis une année à peine, avait pour sa femme un culte véritable. Mais, ennuyé de la vie monotone du Para, il était avide d'émotions et de spectacles. Paul et Montfort, l'esprit encore empreint des émotions de Marajo, eussent préféré peut-être rester près de leurs fiancées; mais les Anglais insistèrent; la course nocturne fut décidée.

Le commandant envoya le midshipman qui l'accompagnait faire armer la baleinière, et prévenir le lieutenant du brick.

En sa qualité de célibataire, M. Merry se chargea du mensonge, et, entrant dans le salon des dames :

— Vous savez senhoras, dit-il, que les vieux garçons ont de tout temps été des trouble-ménages; — j'emmène ces messieurs à la chasse à la passée. C'est le moment des bécasses. La nuit est superbe, le commandant nous prête sa baleinière, et demain matin nous vous rapporterons autant de gibier qu'il y en a dans toute la Provence.

— C'est-à-dire rien! dit Montfort en riant. On n'est pas plus Marseillais que vous, mon cher Merry.

Le spirituel Gascon de la Canebière défendit son aride patrie et la véracité de ses compatriotes avec une verve parfaite. Il décrivit si bien les plaisirs de sa chasse imaginaire, que lorsqu'on vint prévenir le commandant que la baleinière était prête, les dames, sans défiance, en-

viaient le plaisir des voyageurs. La chasse fut de tous les temps le meilleur des prétextes, pour les maris qui s'absentent.

Le fleuve coulait à quelques pas de la maison du consul. Les Européens trouvèrent dans l'embarcation les armes nécessaires. Ils partirent. La marée les portait; les hommes courbés sur les avirons faisaient filer comme une flèche le léger canot. Au bout de cinq minutes, ils entrèrent dans le Guama, et une heure à peine après avoir quitté la demeure consulaire, le matelot du gouvernail signala par l'avant six embarcations qui, comme eux, remontaient le fleuve à la rame.

C'étaient les Brésiliens. La baleinière anglaise passa rapidement contre les premiers canots, qui étaient remplis de soldats : une ou deux voix les hélèrent en passant; mais le commandant ne daigna pas répondre et rejoignit la montarie de tête, où devait se trouver le chef de l'expédition. Il y était en effet, et le consul, reconnaissant son emprunteur, l'interpella d'un nom de baptême.

— Mais c'est le major Algoz, dit M. Merry en regardant avec attention le Brésilien, qui, à la voix du consul, faisait ralentir les pagaies de ses hommes.

— Lui-même, reprit une voix enrouée, mais forte. Et par quel hasard M. Merry vient-il à la chasse aux nègres? car je présume que le senhor consul vous a prévenus de ce que nous allons faire..

— Par curiosité, comme moi, major, répondit l'Anglais; et j'ai pris la liberté de vous amener quelques amis.

— Tant mieux! après votre refus, je ne vous espérais pas, mais vous êtes les bienvenus. J'ai de bons renseignements. Le mucambo est au complet. Quelques-uns

des fugitifs sont venus hier en ville ; comme ils ont emporté beaucoup de tafia, nous les trouverons tous. En attendant, messieurs, leurs canots peuvent rôder dans le fleuve. La nuit et sur l'eau, les voix s'entendent de loin. Suivez ma montarie, et parlez le moins possible. Pour ma part d'éternité, je ne voudrais pas manquer ces nègres.

Le silence recommença. On entra enfin dans la rivière sur les bords de laquelle était situé le mucambo. Les Indiens, épars sur les canots, descendirent à terre pour tourner à pied, par le bois, le repaire des fugitifs. Paul et Montfort distinguèrent les tatouages des Mundurucus, et crurent même reconnaître le vieil Antonio. Mais l'ombre des arbres couvrait le fleuve, et à peine débarqués, les Indiens disparurent dans la forêt.

Les barques poursuivirent leur course. Seulement le major donna l'ordre à ses hommes d'observer un silence profond et de pagayer lentement pour ne faire aucun bruit sur les flots. Le commandant anglais fit les mêmes recommandations à ses matelots, et les sept canots, se suivant à se toucher et rasant la rive pour ne pas être en vue sous les rayons de la lune, continuèrent à remonter la rivière.

Après deux ou trois heures d'une marche lente, on entendit au lointain un cri ressemblant, à s'y méprendre, à celui d'une aigrette qui s'envole. Le Brésilien se pencha vers la baleinière anglaise et dit à voix basse :

— Les Indiens sont postés. C'est le cri de leur chef. Le mucambo est à cinq minutes à peine. Les nègres ne se défendront probablement pas ; cependant préparez vos armes. Vous savez qu'on les tue le moins possible. Un esclave vaut un conto de reis (3,000 fr.).

Bientôt la barque du major heurta la rive. Il sauta à terre ainsi que ses hommes.

— C'est là, dit-il à voix basse.

Mais à ce moment, hasard ou connivence, un coup de feu retentit sur l'un des bateaux où se trouvaient les soldats.

— Canalha! s'écria le Brésilien, et se tournant vers sa suite :

— A terre, à terre, messieurs, tout le mucambo est debout maintenant.

La plage cependant semblait dormir. On n'entendait que le bruit des soldats, qui débarquaient sur un sol boueux, à travers les hautes herbes. Les Européens les imitèrent.

Le commandant donna l'ordre à deux matelots de rester sur la baleinière, et faisant signe aux autres de le suivre, il rejoignit le major et les Français.

Trois des canots de suite continuèrent à remonter le fleuve pour débarquer plus haut les soldats qui les montaient.

Une partie des Brésiliens s'échelonna en silence sur la rive, tandis que l'autre se groupait derrière son chef. Mais, à ce moment, on entendit une clameur d'effroi qui partait des profondeurs de la forêt, puis des cris de toute nature, et deux ou trois coups de feu.

— Ils ont trouvé les Indiens, cria le major. En avant!

Se tournant vers les Anglais :

— Suivez-moi, leur dit-il rapidement, et surtout ne tirez pas.

— En avez-vous envie? dit le commandant à Montfort.

— Certes, non, reprit le jeune homme. J'aime trop ma

liberté pour troubler celle d'autrui. Je n'ai que de la pitié pour les malheureux que nous chassons.

Ils firent ainsi une centaine de pas sous bois, à travers un sol détrempé, couvert de branches et de troncs d'arbres pourris. Montfort, encore faible de ses blessures, suivait difficilement à l'aide d'une canne que le consul lui avait prêtée. Il allait cependant. Tout à coup un large espace de terre sans forêt se découvrit aux regards. A la clarté de la lune, on distinguait des troncs d'arbres encore debout, brûlés à trois pieds de terre environ, puis des maïs, du riz, des ananas, des maniocs, et dans le milieu, sur une sorte de monticule, dix ou douze toits de feuilles : les restes d'un feu mal éteint jetaient dans le champ une lueur rougeâtre et indécise.

Les cris s'étaient rapprochés, et bientôt on vit déboucher sur la clairière des formes noires qui hurlaient en courant. Elles parurent hésiter un instant dans leur fuite; mais presque aussitôt, reprenant leur course précipitée, elles s'enfoncèrent dans la forêt, du côté où se trouvaient les Européens, mais à une autre extrémité du champ découvert. Les cris augmentaient, et de nouveaux nègres, parmi lesquels on distinguait des enfants et des femmes, arrivaient, suivant les premiers, à pas inégaux.

Les blancs restaient à leur poste, ensevelis dans l'ombre de la forêt, sur le bord de la prairie. Le major, sur toutes choses, leur avait recommandé le silence et l'immobilité.

De nouveaux cris, plus violents encore que les premiers, retentirent du côté par lequel avaient disparu les fugitifs; puis la clairière, un instant déserte, se remplit de nouveau.

Les esclaves arrivaient en droite ligne aux Anglais et à

Montfort. A dix pas d'eux environ, un grand nègre aux formes athlétiques, qui courait comme par des ailes, aperçut le premier ces nouveaux ennemis. Il changea encore une fois de route, et repartit dans la direction des cabanes. Tous ceux qui le suivaient firent volte-face comme lui.

Mais alors du fond de la clairière partirent des cris sauvages et gutturaux qu'il était facile de reconnaître. C'étaient les Indiens qui avançaient. Aussitôt le major, donnant l'exemple à ses soldats, se précipita à la poursuite des fuyards, en criant aux Européens :

— Sus! sus! Il y a cent mille reis par nègre pris.

— Que personne ne bouge! dit le commandant anglais à ses hommes.

Et se tournant vers ses amis :

— Nous regardons, n'est-ce pas, messieurs? Nous ne sommes pas des négriers.

— Parbleu ! dit Montfort, et au besoin, moi j'aide à fuir.

Au cri de leur chef, les soldats échelonnés le long de la rivière, traversèrent la forêt et arrivèrent de tous côtés sur la campine, resserrant le cercle fatal dans lequel les fugitifs étaient enveloppés.

Le silence se fit alors parmi les esclaves ; sans quelques cris échappés aux enfants, on eût dit que tous ces pauvres effrayés avaient été subitement paralysés. Réunis en groupe au milieu du champ en avant de leurs cabanes, ils n'essayaient plus de fuir. En une minute les Indiens et les soldats furent sur eux. On entendit des imprécations et des coups qui tombaient de tous côtés sur les nègres impassibles. Mais le silence se rétablit peu à peu; les vainqueurs garrottaient leurs prisonniers.

— Puisque nous sommes venus, dit le commandant, voulez-vous voir de plus près?

— Allons ! dit M. Merry.

Et les Européens arrivèrent près des nègres qu'on achevait de lier. Il y en avait trente environ, hommes, femmes, enfants. Chaque esclave avait autour de lui cinq ou six soldats qui lui attachaient les mains.

Le major, cependant, avait allumé une torche de résine au feu qui brûlait dans la clairière, et, prenant tour à tour chaque nègre par sa tête laineuse, il lui portait la torche au visage à lui brûler la face, et le regardait d'un œil scrutateur.

— Voilà le major qui fait son inspection, dit M. Merry. Mais silence! c'est une horrible histoire qu'il n'est pas prudent de conter tout haut.

Tout à coup on vit le Brésilien promener vivement sa torche le long du corps de l'un des captifs, puis la ramener précipitamment à son visage, tout en regardant sa victime d'un œil inquisiteur, et qui, peu à peu, semblait se dilater de colère. Enfin, le blanc poussa comme un rugissement de bête fauve, et plaçant la torche sous le menton du nègre pour lui faire lever la tête :

— Tu es le frère de José, lui dit-il. Où est ton frère?

L'esclave pousssa un cri de douleur et fit deux pas en arrière; mais d'une main le Brésilien saisit ses cheveux crépus et replaça de nouveau sa torche à toucher son visage. On voyait rougir et brûler la peau de la victime.

— Bourreau ! cria le commandant, qui était placé contre le Brésilien à le toucher; c'est trop fort!

Et saisissant la torche aux mains du major, il la jeta à dix pas de là.

— Qui touche à ma vengeance? hurla le blanc en portugais.

— Parbleu! je crois que vous me voyez bien! dit l'Anglais en sa langue.

— Je n'entends pas ta langue damnée, sans quoi je te corrigerais comme tu le mérites.

Puis se tournant vers un de ses soldats :

— Tapuyo, lui dit-il, va chercher la torche. Je vais recommencer; et s'il recommence, malheur à eux!

— Que dit-il? murmura l'Anglais.

— Il dit, reprit M. Merry, que si vous ne vous calmez pas, cela va se gâter. Laissons ces sauvages entre eux; esclaves et maîtres, ils se valent; et regagnons la baleinière. Nous sommes quinze, ils sont trois cents.

— Non, par Dieu! jamais il ne sera dit qu'un homme en aura torturé un autre sous mes yeux sans que j'aie fait effort pour l'empêcher. N'est-ce pas votre avis, messieurs? dit-il en se tournant vers les autres Européens.

— Certainement, reprirent Paul et Montfort d'une seule voix.

— Laissez-moi lui parler alors, dit M. Merry, et il s'avança vers le Brésilien.

Mais, sans s'occuper de lui, ce dernier avait repris la torche des mains des soldats et l'approchait déjà du supplicié, lorsque Montfort, qui pendant ce colloque s'était rapproché du nègre, donna un coup sur la torche, qui de nouveau tomba par terre.

— Ah! cette fois, tu payeras pour tous, toi, dit le major; et, saisissant un poignard à longue lame qui pendait à sa ceinture, il essaya de le lever; mais il n'en eut pas le temps; la canne du jeune homme tomba sur son poignet,

comme une balle, et le poignard échappa de la main meurtrie.

Le blessé porta son corps en arrière pour se ruer sur son ennemi, mais aussitôt la canne rapide lui arriva en plein visage; il rugit de douleur et porta sa main valide à sa figure.

Toute cette scène s'était passée si soudaine, que ni les autres Européens ni les officiers brésiliens sous les ordres du major, n'avaient eu le temps d'intervenir.

Une minute presque entière s'écoula ainsi, silencieuse de part et d'autre. Le major tenait son visage qui saignait. Les soldats avançaient pas à pas, regardant tout d'un air indifférent; les Indiens et les nègres étaient impassibles.

— Le Français connaît la canne, murmura à demi-voix l'un des matelots anglais.

— Silence! dit le commandant. Rangez-vous derrière moi et soyez parés.

Cependant le Brésilien, revenu de sa première douleur, roulait sur toute la clairière des yeux égarés de fureur. Enfin il aperçut un de ses officiers qui le regardait en montrant les Européens.

— Faites entourer les étrangers, cria-t-il : qu'on les attache comme les nègres.

Et il se prit à rire par saccades en disant à M. Merry :

— Vous savez que le major se venge.

— Que dit-il? reprit le commandant.

— Il donne l'ordre de nous garrotter comme les nègres.

L'Anglais se tourna vers ses matelots :

— Soyez prêts, dit-il. Le premier soldat qui vous touchera ou l'un de nous, jetez-le à terre.

Le major, cependant, répéta son ordre. Peu à peu, sur

les instances des officiers, les soldats se formèrent en rangs.

Le commandant arma froidement un de ses pistolets, et le dirigeant sur le major :

— Monsieur Merry, dites lui que si les soldats touchent à l'un de nous, je le tue comme un chien.

M. Merry répéta les paroles.

— C'est bon, c'est bon, dit le major, nous allons voir.

Mais, tout en parlant, il fut se ranger au milieu de ses hommes, hors de vue du pistolet. Les soldats avaient peu à peu formé leurs rangs, et leurs officiers, prenant courage dans leur nombre, les exhortaient à saisir les Européens.

Une lutte semblait imminente : les Brésiliens se sentaient trois cents contre quinze, avec des fusils et une forêt pour les protéger; leur audace croissait d'instant en instant, et on les entendait s'exciter l'un l'autre.

— Il faut en finir, dit l'Anglais, le plus tôt sera le meilleur. Marchons au canot. Et se tournant vers ses hommes, il leur commanda d'ouvrir la route à travers les soldats.

Les matelots se retournèrent, les piques en avant, tandis que le commandant et les Européens suivaient, le pistolet au poing. Les rangs des soldats s'ouvrirent. Mais, par derrière, un coup de feu, parti des rangs brésiliens, atteignit un matelot à l'épaule.

— A la forêt, vite, sans courir! cria le commandant.

En une minute les Européens eurent gagné le bord du bois. Là, ils s'arrêtèrent. Ce n'était point par cette partie de forêt qu'ils avaient pénétré dans la clairière, et ils ne se reconnaissaient plus.

Le danger croissait d'instant en instant.

Déjà les Brésiliens avaient tiré quatre ou cinq coups de

feu sans atteindre personne. Déjà ils s'engageaient dans le bois à la poursuite des blancs, et les ténèbres doublaient leur audace.

Le commandant, ne sachant quelle route prendre, hésitait à détacher un homme en éclaireur. Quelques secondes se passèrent, silencieuses, menaçantes de part et d'autre; l'aube d'une lutte sans merci.

Tout à coup un cri bien connu de Paul et de Montfort retentit au milieu de la campine; c'était celui du vieux chef, d'Antonio; puis en quelques bonds une cinquantaine d'Indiens arrivèrent près des Européens. Le commandant, croyant avoir affaire à de nouveaux ennemis, avait déjà donné l'ordre à ses hommes de serrer leurs rangs et de recevoir les agresseurs sur les piques. Mais Montfort lui cria :

— Laissez, laissez, commandant; ce sont des amis. J'en suis sûr.

Et, sortant de la clairière, il alla au-devant des Indiens.

— Pourquoi le blanc défend-il cet Urubu? Pourquoi n'a-t-il pas appelé Antonio? Antonio est un chef, ici comme sur la grande île.

— Je ne t'ai pas vu, mon vieil ami, dit Montfort.

— C'est bien, ta nation et toi vous êtes amis des Mundurucus. Antonio te donnera l'esclave. Attends, le chef parlera.

Il revint vers le milieu de la clairière afin d'être mieux entendu. Le mouvement des Indiens avait effrayé les soldats, qui, pour la plupart métis ou mulâtres, tremblaient devant leurs belliqueux alliés les Mundurucus. Ils étaient retournés autour des nègres pour veiller sur leur butin vivant : ne sachant pas si les Indiens marchaient pour ou

contre les Européens, et de toute manière, sentant qu'il n'y avait à gagner que des blessures au milieu de cette lutte. Les officiers avaient imité leurs soldats. Seul, le major gardait sa colère sanglante, et on l'entendait gourmander ses hommes.

La voix d'Antonio s'éleva, dominant le tumulte :

— Les blancs sont amis des Mundurucus. Pour un blanc tué, Antonio tuera trois soldats.

Le major hurla un juron portugais, et se jeta à la rencontre du chef, qui se dirigeait vers les prisonniers. Il accabla l'Indien de menaces et d'invectives. Antonio resta calme comme une statue; sans répondre, il s'avança vers le nègre brûlé par le major, et, mettant un doigt sur l'épaule du captif :

— Antonio et ses hommes ont pris cet esclave; Antonio l'emmène. Et poussant le nègre par les épaules, il le fit marcher devant lui du côté des Européens.

Mais le major, ivre de colère, se rua sur l'esclave, et, le saisissant aux cheveux, le jeta à terre en disant :

— Je suis chef ici. Je prends ce nègre; et si tu désobéis encore, je te ferai esclave toi et les tiens.

— Antonio n'est pas noir, — il rit de ta colère, — il veut l'Urubu pour le donner aux blancs. Le nègre est à lui.

— Tu le veux. Eh bien, prends-le; et, se baissant sur l'esclave, le major lui tira un coup de son pistolet, à bout portant. Le nègre se renversa. La balle lui avait traversé la poitrine. Aux convulsions perdues de son corps, on pouvait juger la mort imminente.

L'Indien le regarda une seconde, puis relevant la tête :

— Le major est un voleur, dit-il froidement.

— Ah! je suis un voleur, sauvage, chien sans baptême. Quand tous les Manducucus seraient ici, toi aussi tu mourras.

Et se jetant sur le fusil de l'un des soldats qui l'entouraient, il se recula d'un pas afin d'ajuster le chef; mais la hache d'Antonio vint tomber, par le dos, sur le canon du fusil qui s'inclina jusqu'au sol. Puis, l'arme, sillonnant l'air, s'enfonça dans la tête du major, d'un coup de bûcheron.

Le Brésilien leva vers son front deux mains mortes déjà, puis s'affaissa sans un cri. Lorsque le corps de son ennemi fut tout à fait gisant sur le sol, le chef retira sa hache, et, sans s'occuper plus des nègres ni des soldats, retourna vers les Européens qui l'attendaient toujours sur la lisière de la forêt. Ses Indiens restèrent confondus avec les Brésiliens autour des prisonniers.

En arrivant près des blancs, le chef leur dit :

— Antonio conduira ses amis au canot : l'esclave est mort.

Les Européens cependant, n'avaient assisté qu'imparfaitement à la scène précédente. Ils avaient bien entendu la fureur du major, et à la clarté de la lune, démêlé vaguement sa lutte avec le Mundurucu. Mais il n'y avait pas temps pour des questions.

Montfort dit aux Anglais de suivre leur nouveau guide, et quelques minutes après tous arrivèrent sur les bords du fleuve, à quelques pas de l'endroit où se trouvait la baleinière.

— Voilà un sauvage qui vient de nous tirer d'un bourbier fatal. J'aimerais mieux être aux griffes d'un tigre qu'aux mains du major, dit M. Merry en montant dans le canot.

Au mot de major, le chef releva la tête avec orgueil en disant :

— Il est mort ! La hache d'Antonio est forte. Avant la lune prochaine, bien des cadavres portugais dormiront sur la terre. Le major est le premier. Son sang a rajeuni le fer d'Antonio.

Et levant en l'air sa hache encore sanglante, il s'enfonça dans la forêt, sans écouter les remercîments de Montfort et des Européens.

— Embarquons, embarquons, messieurs ! dit le commandant. Nous ne sommes pas à bord du *Law*, et, sans avoir peur, il est inutile de s'exposer aux balles de ces mécréants.

— Oh ! si le major est tué, il n'y a plus de danger, reprit le Marseillais.

La baleinière fut mise à flot, et les matelots, comprenant la nécessité d'un prompt départ, eurent bientôt gagné le large du fleuve et repris le chemin du Para.

Le silence dura quelques minutes. Chacun des Européens revoyait par la pensée le danger auquel il venait d'échapper. Mais la nature de M. Merry ne pouvait se plier à une aussi longue paralysie de sa langue, et, comme il avait coutume de le dire, en se raillant lui-même :

— Merry, mon bon garçon, tu deviendras peut-être aveugle, sourd, cacochyme, je ne sais; muet, jamais ! car avant cela, tu seras mort !

Et le Marseillais, mourant d'une histoire rentrée qu'il voulait conter depuis le moment où il avait rencontré le major Algoz, s'adressa à ses compagnons en disant :

— Maintenant que nous sommes seuls, messieurs, nous pouvons nous féliciter d'avoir échappé à un grand péril.

Vous ne connaissiez donc pas le major, consul, que vous nous avez emmenés à sa suite sans prévenir ces messieurs?

— Non, dit le consul, il ne se faisait appeler que par son nom de baptême, — vous savez bien que c'est leur usage à tous, — et je ne le connaissais que par sa ponctualité à m'emprunter de l'argent sans me le rendre. Mais il est mort, paix à ses dettes.

— Oui, et surtout, morte la bête, mort le venin, car c'était l'homme le plus féroce que j'aie vu de ma vie. Pendant une des relâches du cabanage, savez-vous ce qu'il a fait un jour?

— Non, reprit le consul. Mais vous avez envie de nous le dire, dites : les heures sont longues d'ici au Para.

— Je ne me ferai pas prier, reprit le Marseillais. Chacun ici-bas porte marotte en tête; les fous sont ceux qui n'en ont pas. Ma marotte, à moi, c'est de conter. Vous le savez; tout le monde me le dit : sur ce défaut ma pudeur est morte. Écoutez :

Le dernier président avait confié au major cinq Indiens cabanos saisis sur le fleuve Acara. Les captifs s'enfuirent, mais le Brésilien réussit à les reprendre le jour même. La nature avait doué ce misérable d'une force prodigieuse. Il se fit amener successivement les prisonniers; puis, les saisissant l'un après l'autre à bras tendu, avec un sabre d'abatis, il leur trancha à chacun un coté de la joue et une oreille, et les jeta sur le sol en leur disant tour à tour :

— Tu peux fuir maintenant, le major t'a marqué.

Mais on dirait que parfois la Providence, comme pour faire un salutaire exemple, devance l'heure des châtiments, et frappe le coupable sur cette terre même.

Peu de temps après ces actes de froide férocité, le major fut cruellement atteint dans la seule affection qu'il

avait en ce monde. Cet homme avait sept esclaves, qu'il accablait de mauvais traitements : cachots, supplices, coups de corde, tout ce qu'il pouvait faire afin de les martyriser, sans jamais aller assez loin pour se priver de leur travail, il le tentait sur eux. Mais, par une anomalie bizarre de cette bestiale nature, ce tigre avait un amour au cœur : il adorait sa fille, enfant de six ans, rose et blanche, qu'il avait eue d'une de ses mulâtresses. Battant la mère à tout propos et souvent jusqu'au sang, il avait pour l'enfant un culte paternel poussé jusqu'au délire; on le voyait sans cesse tenant sa fille sur ses genoux et berçant son sommeil comme une mère inquiète; l'habillant lui-même chaque matin, la faisant manger lui-même; cédant toujours à tous ses caprices enfantins, quels qu'ils fussent : un père-mère enfin.

Un jour, le major avait frappé ses nègres plus vivement encore que de coutume. A bout de souffrances, les esclaves se réunissent pendant la nuit et jurent de se venger. Un nègre qui veut se venger ne connaît rien, ni le danger, ni la justice, ni l'enfance. C'est un taureau qui voit du rouge; mais un taureau humain, cherchant le cœur pour tuer à coup sûr. D'un commun accord, ils décident de sacrifier l'enfant. L'un d'eux va dans le bois, cherche un serpent à blessure mortelle, trouve bientôt un serpent à sonnettes, le tue, lui arrache les crochets et revient à la case. Là, sur le devant de la porte du maître, à un endroit où chaque matin l'enfant venait se placer, puis s'arrêter, les assassins plantent en terre les deux dents du reptile, côte à côte, les pointes en l'air.

Le major habitait alors la ville de P.....l. Dans cette bourgade, comme dans toutes les petites villes du bas Amazone, pendant la semaine, chacun va pieds nus. Ce n'est

que le dimanche qu'on porte ses vêtements somptueux. Au matin, l'enfant accomplit sa station accoutumée, pieds nus et à la place ordinaire. Cinq minutes après, elle se tordait sur elle-même dans des douleurs et des cris affreux.

Le major était comme fou. Il prenait sa fille mourante, la soulevait, l'embrassait, lui parlait. La mère pleurait. Ni l'un ni l'autre ne pouvait s'expliquer cette souffrance terrible et soudaine. Enfin la mulâtresse pensa au poison. Quand il s'agit de son enfant, une mère devinerait l'énigme du sphinx; l'amour maternel est un diamant : il n'y a ténèbres qu'il n'éclaire. Elle appela un esclave. Personne. Tous avaient fui.

Cependant les jambes de la petite fille bleuissaient à vue d'œil. Sa figure violacée se tordait en convulsions suprêmes. La mère cherchait, cherchait; enfin, sous un pied, au talon, deux piqûres, comme des piqûres d'aiguille, apparurent à son regard maternel. Elle comprit tout. Mais il était trop tard. L'enfant mourut.

Le major embauma sa fille lui-même, à la mode indienne, avec des simples, et couvrit le petit cadavre de bijoux, de parfums et d'habits somptueux. Puis il fit faire une grande cage en verre, et plaça l'enfant-momie sur une table, au milieu de son salon. Je l'ai vu cette année à P.....l; sauf une pâleur profonde, l'enfant, ainsi parée, a l'air de dormir.

Les soins funèbres terminés à son gré, le Brésilien pensa à la vengeance. Il jura de ne jamais reposer plus de huit jours de suite dans le même lieu, sans repartir en quête des meurtriers. Et, en effet, depuis ce temps, il ne vivait que pour sa vengeance, passant sa vie à guetter les mucambos, espérant toujours retrouver ses esclaves. Votre

humanité européenne l'a interrompu au moment où il apercevait sa première lueur peut-être.

Vous comprenez sa férocité envers le nègre, sa fureur, et jusqu'aux paroles de l'Indien, qui en le tuant a vengé les cabanos, ses anciens compagnons du fleuve Acara. Et maintenant, ajouta le Marseillais, dites que je ne sais pas de curieuses histoires sur ce pays!

— Personne ne dira cela, reprit le commandant en souriant; mais on pensera peut-être qu'elles sont plus ou moins ondoyées dans les eaux de la Garonne, comme vous dites en France, je crois.

— Eh bien, on se trompera. Cette histoire, comme beaucoup d'autres, *comme celles du curé*, que je racontais hier à M. de Montfort, *est exacte de point en point.*

Le récit du Marseillais, sa verve inépuisable, ramenèrent peu à peu la gaieté parmi les Européens : chacun se prit à admirer la nature splendide à travers laquelle glissait la baleinière. Des deux côtés, les rives se montraient bordées de forêts vierges; à la clarté nocturne on distinguait vaguement des fleurs qui pendaient en festons du haut des arbres; des parfums imprégnaient l'air, arrivant par bouffées, et sur les eaux du fleuve la lune reflétait ses mouvants rayons. On voyait se jouer à fleur des ondes de grands poissons qui luisaient par intervalles dans le sillage argenté; des milliers de mouches à feu, scintillantes comme des étoiles, volaient autour des arbres; la brise soufflait douce et constante; et dans le silence embaumé de la nuit équatoriale,

On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

Enfin, Bélem apparut. Les matelots avaient nagé comme des tigres. A quatre heures du matin, les voyageurs frappaient à la maison consulaire, et retrouvaient les dames, encore réunies dans le salon, se berçant au hamac, à la brésilienne, en parlant de modes, de romans, d'amour, de tout et de rien : épuisant les heures dans ces causeries intimes, qui vivent de souvenirs, de sympathies et de cœurs entr'ouverts.

M. Merry, par droit de conquête et par droit de naissance, se fit l'orateur des émotions de la nuit. On soupa, on écouta le Marseillais ; et

> Les premières clartés du jour avaient rougi
> L'orient. . . . .

quand, de part et d'autre, Anglais et Français se quittèrent pour dormir.

IX

Le bal Brésilien.

> Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie,
> La cendre y vole autour des tuniques de soie ;
> L'ennui sombre autour des plaisirs.
>
> V. Hugo.

Le soir, vint l'heure du bal promis à la senhora Alfandega. Rien n'est facile aux paresseux comme de promettre d'aller au bal ; quand le moment arrive, rien n'est plus dur ; alors on retarde son départ, et, les pieds sur les che-

nets, on invente maints prétextes pour excuse; puis, maugréant contre soi, mais satisfait, on gagne son cercle ou son lit en se promettant de réparer le lendemain l'irréparable paresse. Qui n'a passé par là?

Le soir venu, Montfort et Paul conjuraient donc les deux dames d'oublier le bal. Mais Clémence avait promis, Henriette avait à montrer ses parures françaises! Il fallut partir. Certes, le bal fut de tout temps, pour quiconque ne l'aime pas, l'antipode du plaisir; mais un bal là-bas! Dieu vous en garde. Soyez juge.

Toutefois, souffrez que le narratéur, avant qu'il ne raconte, et pour n'être pas mal vu, ouvre une parenthèse.

Quelques lecteurs pensent que lorsqu'on a eu l'honneur d'être invité à un bal on n'en doit pas médire; que c'est abuser de l'hospitalité et faire œuvre de méchant, que ne pas parler bien des pays à travers lesquels on a voyagé, etc., etc.

Ces idées, quoique profanant le culte de la vérité, sont justes à certains égards. Mais il y a par le monde, des invités au bal, des voyageurs revenus, qui en certains pays n'ayant circulé qu'à grand'peine, à travers des haines pour tout étranger; au bruit de souhaits incessants pour les ennemis de nos armes; sans cesse en butte à des défiances jalouses; n'avançant qu'à pas retenus et de par le droit des traités; qui à ces bals ayant été par hasard, entraînés malgré eux, comme Français, c'est-à-dire professeurs ès contredanse : ceux-là, ces voyageurs, peuvent raconter et racontent la vérité sans remords. Mais, malgré tout, malgré les souvenirs et la vérité qui les emportent, ils savent garder au cœur des pensers d'affection et de dévouement pour ceux qui les ont bien reçus, des gra-

titudes pour leurs hôtes, des amitiés pour ceux qui les aiment.

Conduits par leur cicerone ordinaire, M. Merry, Anglais et Français arrivèrent devant le rez-de-chaussée d'une maison de belle apparence. Il était neuf heures. La casa lumineuse résonnait à grande musique. A la porte et aux fenêtres ouvertes donnant sur la rue, deux cents tapuyas, nègres ou mulâtres de tout sexe et de tout âge, plongeaient leurs regards dans la salle. Ainsi, aux bals de noces des barrières, on voit une foule béante stationner sur la rue, suivant de l'œil les ombres des mariés et des danseurs.

Ils entrèrent. Trente esclaves de la maison obstruaient la porte de la salle. La senteur était si forte, qu'en dépit de leurs intentions polies, les Européens étouffèrent un premier regret dans leurs mouchoirs. Un aveugle eût reconnu des nègres. Ardents à regarder et à entendre, les esclaves se dérangèrent à peine. Les officiers anglais passèrent les premiers pour faire une trouée, comme des municipaux dans une foule, un soir de feu d'artifice.

Les blancs pénétrèrent. La contredanse était dans toute sa splendeur. Les musiciens façonnaient des bruits à rendre jaloux l'orchestre d'un cirque. Flûte, violon, hautbois, cor sans harmonie, etc., rien ne manquait.

Deux quidams, vêtus à la dernière mode de France, criaient les figures avec des éclats de voix et des battements de mains qui dominaient le bruit des orchestrants. C'étaient les deux lions de la salle ; deux juifs portugais, récemment débarqués de Lisbonne, imposant la danse à leur façon, réglant l'ordre et la marche du plaisir général : comme dans un cotillon d'Europe, l'élégant de l'année, le jeune homme ciré, verni et lionceau, guide les ignorants du haut de ses prétentions dansantes.

Personne ne se parlait : hommes et femmes, tous avaient cet air gêné d'un étudiant récemment collégien, qui craint de fatiguer ses premiers vêtements bourgeois. Aux portes, dans les embrasures, les maris jetaient sur leurs moitiés dansantes des regards fixes et jaloux ; les danseuses regardaient les pointes de leurs pieds, les danseurs regardaient leurs bottes ou le plafond.

Ces messieurs étaient vêtus comme en Europe les enrichis du hasard, — à toutes parures : — faux-cols en carcan, cravates cartonnantes, gilets à transparents rouges, chemises brodées et surbrodées, diamants, chaînes, breloques, bottes vernies à tiges rouges, habits et pantalons noirs, mais peu de gants; les dames, — en robes de velours ou de soie, dentelles, volants, et toujours diamants, chaînes, bracelets, bagues, — à ne voir que de l'or.

En général, les femmes étaient jolies. Les hommes, non. La chaleur variait entre trente-cinq et quarante degrés; comme rafraîchissements, de la bière, du porto et de l'acachas, c'est-à-dire du mauvais rhum, circulaient, portés par des messieurs complaisants.

Cependant le maître de la maison, le seigneur Alfandega, vint au-devant de ses conviés, et les promena dans la salle comme un entrepreneur de baraques de fêtes promène sous ses toiles le phénomène vivant qu'il va montrer en exercice.

La vérité étant de droit suprême, il faut dire qu'il accueillit et fit asseoir les Françaises avec beaucoup de politesse et d'égards, et remplit d'ailleurs vis-à-vis de ses hôtes tous les devoirs d'une hospitalité attentive. Quelques Brésiliens s'empressèrent d'inviter les Européennes, et vinrent amicalement causer avec leurs visiteurs. Les plus jeunes surtout paraissaient jaloux de connaître les

choses d'Europe. Moins gourmés que leurs pères, ils semblaient comprendre que la civilisation venant du vieux monde, c'était là qu'il la fallait prendre, et que les vanités provinciales étaient choses passées de mode. Mais les docteurs, les patriotes du pays, regardaient les étrangers par-dessus l'épaule; s'ils daignaient parler, c'était pour dénigrer la corruption européenne, ses mœurs vicieuses, disaient-ils, sa pauvreté territoriale; pour encenser leur patrie, sa richesse, son courage, sa force, son avenir, et confesser le juste espoir qu'ils nourrissaient de donner bientôt des lois à la vieille Europe!

Bon gré, mal gré, les étrangers furent contraints de prendre des billets de danse; c'est une invention particulière de la province, espèce de bouclier du hasard, à l'usage des maris jaloux, contre les galants.

Sur de petits papiers pliés en billets doux, sont inscrits les noms des danseuses : un monsieur quelconque promène lesdits billets au fond d'un chapeau, et en fait prendre à chaque danseur; aussitôt, il faut, de par le nom, trouver sa danseuse dans le bal, jusqu'à ce que contredanse s'ensuive. On comprend bien que l'amour corrige souvent ces enchaînements d'un sort aveugle, et que partout les Bartholo trouvent des Almaviva.

Cependant le commandant et Montfort réussirent à s'excuser et restèrent auprès de madame Cerny, qui s'obstina à ne pas danser. Les officiers anglais ne manquaient ni une contredanse ni une figure.

Il semble que ce soit le propre de la nature humaine d'aimer surtout ce qu'elle ne peut pas faire. Les marins, par grâce d'état sans doute, ont trois passions dominantes : monter à cheval, danser et se marier. Les jeunes officiers dansaient donc sans repos. Déjà ils avaient épuisé trois

contredanses entières, lorsque, contre toute règle, un esclave annonça d'une voix vibrante :

— Leurs Seigneuries la baronne de Milliner et le major Abutre.

La marchande avait une toilette à faire ressusciter de dépit les *incoyables* de tous les temps. Elle portait un faux crêpe de Chine jaune, sur une robe ponceau plus éclatante qu'un coucher de soleil ; faux cheveux sur faux cheveux, avec un océan de perles très-fausses ; une chaîne sans fin et des bagues par-dessus ses gants à tous les doigts. Sa figure était peinte comme pour la rampe d'un théâtre.

Le major la suivait, ainsi que suivent ces maris, aides de camp de leurs femmes : radieux, souriant à tout venant ; érigés en points perpétuels d'admirations matrimoniales.

L'entrée fut triomphale. L'orchestre fit silence. Le bal fut interrompu, et la foule se précipita vers l'astre du jour, la belle Parisienne.

La dame accueillit tous ces hommages comme une reine ceux de son peuple, daigna venir s'asseoir près de Clémence et même causer quelques instants avec elle.

— Vous ne m'avez pas reconnue, chère dame, dit-elle en grasseyant. C'est que j'ai repris les titres de ma famille ; je ne portais à bord que le nom de mon dernier mari.

Bientôt la contredanse la réclama. On fit cercle autour de l'élégante, et il était facile de voir aux visages de son cavalier et de ceux qui dansaient à son quadrille, la satisfaction qu'ils éprouvaient. Soit éducation chorégraphique de son enfance, soit tardif apprentissage dans les bals parisiens, la marchande dansait une danse — facile — à mouvements — faciles, — comme on en peut voir en certains bals très-publics.

Il est impossible de concevoir tout le succès qu'elle obtint à la seconde contredanse. Le *hasard* de son billet fit danser avec elle le président lui-même. Dès lors tout le monde, hommes et femmes, prirent leçon, et dès la fin de la même contredanse, de nombreux élèves l'imitaient à gestes incertains; cette soirée mémorable resta même si profondément gravée dans l'esprit de la population dansante, que plusieurs années après, on trouvait encore dans la danse des Paraenses les vestiges évidents de cet enseignement par l'exemple.

Cependant Montfort, assis près de Clémence, suivait des yeux les essors chorégraphigues de la baronne, et sa figure exprimait l'étonnement railleur que lui causait son triomphe. Le président, qui, de par les billets de *hasard*, avait cru devoir danser avec Henriette, et n'avait pas trouvé dans la danse de mademoiselle Cerny le charme mouvementé de la marchande, se méprit à l'admiration du jeune homme et lui dit :

— Pourquoi ne dansez-vous pas, seigneur conde? Vous devez danser très-bien. Regardez! la distinction de naissance se retrouve dans tout. Quelle différence entre la senhora baroneza et la jeune fille qui vient de danser avec moi! Dansez une contredanse avec la baronne. Je vous ferai vis-à-vis.

— Merci, senhor, dit Montfort d'une voix légèrement sarcastique. J'admire comme vous. Mais s'il est dans nos mœurs parisiennes de regarder parfois les baronezas danser, il est rare que nous leur servions de cavaliers!

— Eh bien! dansez avec madame, et je vous ferai vis-à-vis avec la baronne.

Madame Cerny se leva en disant :

— Je remercie monsieur le président, mais je souffre trop de la chaleur pour danser.

Et prenant le bras de M. Merry, qui était à côté d'elle, elle le pria de lui faire voir le bal tout entier, tandis que sa fille dansait avec Paul, qui avait fini par se passer de billet. Montfort et le commandant anglais suivirent Clémence.

Ils quittèrent le salon de danse et traversèrent ainsi une pièce encombrée de femmes et de jeunes filles, qui étaient assises côte à côte. On pouvait voir, à leur maintien roide, que le *nec plus ultrà* de leurs toilettes avait été recruté pour la fête. Toutes observaient entre elles un morne silence ; les cavaliers venaient prendre les danseuses sans leur adresser la parole, mais le billet à la main. La mère ou le mari vérifiaient l'exactitude du nom, et le couple se rendait dans les salles de danse.

— Pauvres femmes! dit M. Merry à Clémence; pauvres femmes! Elles ont pour toute distraction cinq ou six bals par an, et tous dans le goût de celui-ci. Elles vivent ainsi résignées, car l'habitude est tout. Une Française en mourrait.

De toutes parts, cependant, on faisait dans le salon de danse des observations sur ces étrangers qui osaient pénétrer dans les salles des dames.

— Ces Européens se croient tout permis. Voyez! ils entrent dans le milieu de la pièce, regardant effrontément nos femmes, quand nous restons aux portes, nous, les pères ou les maris.

Enfin la rumeur devint si générale, que le maître de la maison, s'adressant à M. Merry, le pria à voix basse de dire à ses amis le Français et l'Anglais que leur présence dans le salon, sans femmes à leur bras, était contraire aux mœurs locales.

— Nous allons au jeu, répondit M. Merry. — Et il pénétra dans les pièces voisines.

— Suivez-moi, dit le Marseillais à ses deux protégés; mais surtout ne jouez pas.

— Une femme seule au bras d'un homme, sans danser! il n'y a que les Françaises pour se permettre ces inconvenances! — dit un des joueurs.

Les Européens qui suivaient entendirent le mot et regardèrent le mécontent. A sa toilette, on reconnaissait un des lions de la province : toute sa barbe était soigneusement rasée, ses cheveux très-courts, et il portait ses dents limées en crocs aigus comme des aiguilles, ce qui, avec les ongles longs, constituait le suprême de l'élégance du Para!

Il y a des insolences patriotiques qu'il ne faut pas entendre. Montfort passa. Dans le milieu de la salle, une table surtout était entourée de joueurs et de curieux. Les Européens s'approchèrent. — Le cercle s'ouvrit un peu devant une femme, et les deux hommes reconnurent le chef de police. On jouait à une sorte de trente et un mêlé de baccarat. Le mulâtre tenait la banque; il y avait sur la table des sommes considérables, de l'or, et surtout beaucoup de billets de banque brésiliens.

Le regard de Montfort et celui du docteur se croisèrent un instant. Sans avoir l'air de voir les Français, le jeune mulâtre continua de jouer. Il était assisté par deux messieurs d'un certain âge, bien vêtus, qui faisaient pour lui comme font les croupiers de maison de jeu, annonçant les coups et ramassant les gains ou payant. Des contestations incessantes avaient lieu entre les joueurs, d'une part, et le banquier aidé de ses deux amis ou associés. Le docteur répétait sans cesse :

— Ne mettez pas vos mains sur l'argent de vos enjeux, messieurs, ou je ne payerai pas.

— Que veut-il dire? demanda l'Anglais à M. Merry.

— Attendez-moi ici pendant cinq minutes, reprit ce dernier, et vous verrez que le docteur a raison d'exiger cela. Moi, je reconduis madame Cerny, parce que tout le monde fume ici; à cette chaleur enfumée, une femme mourrait. Dans la salle de bal, c'est supportable.

Les deux étrangers regardèrent au hasard parmi les joueurs. Ils continuaient à ne rien comprendre aux paroles du banquier; mais tout à coup ils virent l'un des croupiers saisir la main d'un joueur placé près de lui et dire à voix haute :

— Ah! senhor Raimundo, je viens de vous voir retirer vingt mille reis de votre enjeu, au moment où le banquier a annoncé trente et un!

— Non!

— Si!

— Vous vous trompez.

— Je vous ai vu. Remettez l'argent!

— Je ne remettrai rien, cela ne vous regarde pas.

— Vous faites toujours cela; vous êtes un ladrao.

— C'est vous qui êtes un ladrao : tous vos billets sont faux.

— Refusez-les.

— Vous n'en avez pas d'autres.

— Ne jouez pas.

— C'est ce que je vais faire, dit le joueur.

— Bien, mais rendez les vingt mille reis.

— Non!

— Si!

La querelle s'échauffait, et les Européens s'attendaient à voir les deux adversaires en arriver aux coups dans la salle même. Le jeu cependant n'était pas interrompu; seulement on entendait quelques chuchotements parmi les joueurs. Enfin un d'entre eux, qui se trouvait en face du délinquant pris en flagrant délit, intervint dans la querelle en disant :

— Je vous ai vu, Raimundo, ne criez pas ainsi; les étrangers nous regardent; rendez les vingt mille reis.

— Et moi je l'ai vu aussi, reprit un autre.

— C'est bon. Voilà le billet, dit le joueur en jetant sur la table un papier froissé, qui était encore dans sa main; mais aussi pourquoi leurs billets sont-ils faux?

— Eh bien, que vous importe à vous comme à moi? reprit le dernier témoin en parlant à demi-voix; vous êtes collecteur d'impôts, moi caissier; l'État nous les reprend : nous ne les gardons pas, ces billets!

Les deux hommes se remirent à jouer comme avant l'accident.

— Ah! je comprends maintenant, dit l'officier anglais en se tournant vers M. Merry, qui était revenu dans la salle après avoir reconduit madame Cerny à sa place. Mais retournons dans le bal.

— Attendez, attendez! dit le Marseillais, je connais mes salons de jeu. Je vais vous montrer quelques illustrations de notre temps.

Nul dans la ville n'était capable de se faire cicerone comme M. Merry. Ne s'occupant plus d'affaires que pour tuer le temps en quelque sorte, le négociant passait une partie de sa vie dans la maison de jeu du Para, dont il connaissait tous les habitués, c'est-à-dire presque toute la société de Bélem. Ses habitudes excentriques se prêtaient

d'ailleurs à ce genre d'existence. Il ne se levait jamais qu'à deux heures de l'après-midi, courait par la ville, cherchant des nouvelles pour sa consommation du soir, puis avant dîner, allait méthodiquement causer une heure dans la *loja* d'une marchande, qui, disait-on, lui avait jadis été chère, et lui vendait encore quelques menues bagatelles de fantaisie. De là il partait enfin pour la maison de jeu, où, sans jouer jamais, il contait, à la joie de tous et avec de l'esprit pour tous, un monde d'histoires de tous les temps et de tous les pays. A l'entendre, il avait toujours été témoin des événements qu'il racontait : si bien que, pour le croire, il eût fallu le regarder comme un sorcier doué d'ubiquité universelle et d'une vie plus longue que celle de nos premiers parents. Mais, à part cela, ses histoires étaient réelles, presque toujours exactes de point en point; et comme le gai Marseillais se savait bien informé, il croyait devoir ajouter à tous ses récits la phrase sacramentelle : — Je l'ai vu! — Quelques mauvais plaisants assuraient même qu'un jour, en contant un épisode de la naissance de son père, il avait ajouté : — J'y étais! — En espérance, lui avait dit son interlocuteur, — et le méridional, sans se déconcerter, avait répondu : — Sans doute, — puis continué son récit.

On jouait dans trois salles qui étaient remplies de monde. Les Européens et M. Merry rencontrèrent beaucoup de connaissances.

M. Sharp, d'abord, qui causait avec un capitaine anglais, et paraissait ne s'entendre que médiocrement avec son interlocuteur.

M. de Cinnamon, regardant sa boutonnière à laquelle pendaient, sans savoir pourquoi, cinq ou six croix enfilées dans une chaînette d'or.

M. Bleeder, qui d'un œil envieusement avide contemplait l'or et les joueurs.

M. Useless buvant de la bière, dans un coin, tout seul et fumant.

Le Marseillais salua encore quelques personnes qu'il nomma successivement à ses amis :

— Voici le senhor Alfaiate, mon tailleur, un Allemand; le juge de droit; — M. Ladrao, le vendeur de tafia de suif et d'oignons, qui fait le coin de notre rue, un Portugais. — Son Excellence le commandant des armes; — M. Sapateiro, le plus habile cordonnier de la ville, etc.

Cinq ou six hommes vêtus avec une demi-négligence campagnarde causaient ensemble dans un coin retiré du salon. M. Merry alla vers eux, et faisant les présentations :

— Des fazenders et des senhors d'Engenhes, du Moju et d'Igarape-Mirim, mes amis, et de bons amis, dit le Marseillais.

Les Brésiliens s'inclinèrent, et le plus âgé d'entre eux s'avançant vers les étrangers leur tendit une main largement ouverte, en disant en portugais :

— Tout étranger est un hôte. Les senhors sont les bienvenus au Brésil.

— Voici de bonnes et loyales figures, dit Montfort.

— Oh! oui, reprit M. Merry; ceux-là sont aussi loyaux, aussi hospitaliers que les autres le sont peu. Mais il fut interrompu au milieu de son éloge par un monsieur presque mulâtre, qui s'avança en disant :

— Le juge des orphelins salue leurs seigneuries.

— Viva! dit le négociant français. — Et il ajouta d'une voix légèrement ironique : — Votre seigneurie a trouvé le temps de venir ici? Mercure, cependant, n'était jadis ni

mieux ni plus occupé, que le seigneur juge ne l'est aujourd'hui.

Les Européens regardèrent étonnés le magistrat auquel s'adressait cet étrange compliment, mais ignorant de Mercure et de sa profession favorite, le magistrat reprit en se redressant :

— *Eu creyo isso*, je le crois. Ma besogne est rude, messieurs; il est mort beaucoup de monde ici depuis quelques années. Je me dois à leurs enfants. Un seul juge des orphelins pour une ville qui compte vingt-cinq mille âmes, c'est trop de travail!

— Oui, dit M. Merry aussitôt que son interlocuteur fut reparti; et, la preuve, c'est qu'il gagne un argent fou à ce métier, et passe toutes ses nuits à la maison de jeu.

— Comment cela? dit l'Anglais.

— Voici. De par la loi brésilienne, il y a un juge des orphelins, qui est le tuteur légal de tousles enfants dont le père est mort. C'est une belle institution; mais, comme tant d'autres, elle dérive ici. Généralement, tout juge des orphelins s'enrichit en peu d'années aux dépens de ses pupilles. Quelques consuls des puissances étrangères ne veulent pas reconnaître leur juridiction sur les enfants de leurs nationaux. Le Brésil résiste, prétendant que tout individu né sur son sol est Brésilien avant tout. Il est à souhaiter, dans l'intérêt des enfants, que la France et l'Angleterre maintiennent leur droit. Mais passons.

Voici le major de Marajo jouant au voltarète, c'est-à-dire à l'hombre. Regardez l'un des hommes avec lesquels il joue : c'est le colonel Algoz, un parent du Brésilien de la dernière nuit. Il a commis tant de cruautés à S.....m, dont il était gouverneur, que les habitants de cette ville ne prononcent pas son nom sans frémir. Sa femme,

encore plus féroce que lui, exerçait surtout ses fureurs de toute nature sur les jeunes Indiennes.

Examinez celui qui joue à côté du colonel : c'est un médecin membre de l'assemblée provinciale, très-aimable homme et très-hospitalier ; mais il a la manie du mariage : il est trigame. Une de ses épouses habite le Para avec lui ; les deux autres sont, l'une à la ville de la B....., l'autre à Pernambuco.

L'un de ceux qui le regardent est un collecteur d'impôts. L'année dernière, afin de régulariser une union, qui date de plusieurs années, il a eu l'idée de demander une dispense pour épouser sa propre sœur. A ces fins, il s'est adressé à l'évêque. Monseigneur a refusé : le collecteur a pris le parti de se passer publiquement de la dispense.

A votre droite, ce gros petit homme à moitié mulâtre est un ancien lieutenant de navire négrier. Il s'est fait avocat, afin de continuer son commerce sur terre. C'est lui qui cherche les esclaves volés ou fugitifs et les ramène à leurs propriétaires. On dit, et je le crois, qu'il fait très-souvent comme ces bohémiens de grandes villes, qui volent les chiens pour les ramener et recevoir la récompense.

Celui qui est assis là-bas, nous regardant avec un air rogue, sollicite en ce moment un haut emploi dans les finances et va l'obtenir. Il a passé quelque temps en prison pour fabrication de billets de banque, mais, comme sous les verrous, il a su écouler ses produits, il a racheté sa liberté. La fabrication des billets est une industrie très-suivie sur notre hémisphère, et de plus le Portugal nous en exporte chaque année de fabriqués à l'avance.

— Mais, dit Montfort, où sont donc les honnêtes gens, ici ?

— Ah ! reprit M. Merry, ceux-là, je ne vous les désigne

pas : le vice seul est curieux à voir. La vertu! cela se pratique, mais ne se montre point. Les honnêtes gens, ici, ce sont les négociants de la ville, d'abord : la plupart étrangers; et puis les fazenders, les seigneurs d'Engenhes, les planteurs de cacao, qui vivent le plus souvent dans l'intérieur, faisant travailler leurs esclaves et leurs Indiens. Ceux-là, c'est le vrai Brésil, le Brésil de l'avenir. Nous sommes en 18... Tôt ou tard ils prendront enfin l'influence qu'ils doivent avoir dans ce pays; tôt ou tard les populations se lasseront enfin de travailler, de souffrir, de payer des impôts pour nourrir une armée d'employés oisifs et vexatoires.

— Eh bien, reprit Montfort, j'en ai assez vu, commandant; et vous? Je vais me mettre aux ordres de ces dames.

— Oh! moi, dit l'Anglais, j'en ai trop vu. Je retourne à mon brick; demain matin je mets à la voile. Et si vous m'en croyez, vous partirez avec moi.

— Je le voudrais. Je ne puis, dit Montfort, madame Cerny veut aller à Maranhao. J'y ai de l'argent en dépôt. Le navire français qui nous a amenés repart dans quinze jours au plus tard. Nous l'attendrons.

— Enfin! je vous laisserai du moins sous la protection du consul d'Angleterre.

Les Européens retournèrent auprès des dames. En arrivant dans la salle, ils aperçurent le chef de police qui avait quitté le jeu et se promenait, allant et venant avec affectation de madame Cerny à sa fille. Il donnait le bras au demi-mulâtre que M. Merry avait désigné comme un ancien lieutenant de négrier. Tous deux regardaient les deux Françaises avec une telle fixité, que Montfort et le commandant s'en aperçurent.

— Ce drôle est par trop insolent! dit Montfort, qui était assis à quelques pas des dames.

— Oui, reprit l'Anglais ; mais que voulez-vous faire? ils sont chez eux. Et puis, laissez donc cet homme, il est venimeux. On s'empoisonne à toucher certains reptiles.

— C'est vrai. Cependant s'il repasse et regarde encore madame Cerny avec ses airs insolents, je le corrige.

— Que ferez-vous? Voulez-vous le frapper? Une scène ne mènerait à rien; et si des coups de poing sont dans nos mœurs de Londres, ils ne sont pas dans les vôtres.

— Non! Mais avez-vous quelquefois vu des enfants prendre un chat par la peau du dos et le jeter en l'air pour voir s'il retombera sur les pattes? Eh bien! vrai Dieu! la fenêtre est proche; il ne pèse pas cent livres, j'ai des gants; je verrai si ce docteur est un chat.

Et les yeux brillants du jeune homme, sa bouche contractée, sa figure pâlissante annonçaient sa colère contenue.

L'Anglais dit flegmatiquement : — Comme cela, c'est autre chose; et puis, si vous le voulez, mon ami, faites. Je vous aiderai au besoin ; mais prévenez-le d'abord.

Le docteur repassa encore, et cette fois il s'arrêta devant les deux femmes en jetant sur elles des regards plus insolents que jamais. Il semblait désigner Clémence à son interlocuteur, qui riait en l'examinant.

Montfort se leva, et lentement s'approcha du chef de police. Le commandant le suivit. Sans saluer, le jeune homme appuya le bout de ses doigts sur le bras du docteur.

— Senhor, lui dit-il à voix basse, dans mon pays, je vous aurais déjà mis mon gant à la figure pour la façon dont

vous regardez ces dames; ici, je vous préviens que si vous continuez, je vous jetterai par la fenêtre.

— Senhor... reprit le docteur en cherchant une réponse qu'il ne trouvait pas... je...

Mais, au même moment, Clémence arriva. Elle avait deviné, et prenant le bras de Montfort :

— Je suis fatiguée d'être assise, Henri, lui dit-elle, promenez-moi.

— Permettez, madame, je suis à vous; j'attends une réponse de monsieur.

— Et moi j'ai besoin de votre bras tout de suite; je vous emmène.

Elle saisit le bras de Montfort et se plaça entre lui et le docteur en disant :

— Est-ce vous, commandant, qui me le faites si peu gracieux? On nous croirait mariés depuis des années.

Le commandant s'excusa. Montfort ne répondit pas. Le docteur profita de ce colloque pour se perdre au milieu des danseurs.

— Vous ne vous corrigerez donc jamais, Henri? dit madame Cerny.

— Non, reprit le jeune homme. Jamais. Quand un homme, quel qu'il soit, regarde insolemment une femme que j'aime, je corrige cet homme.

— Alors, je vous emmène, dit-elle; et appelant sa fille qui se reposait assise auprès de Paul, elle quitta le bal.

Quant au docteur, il rentra dans la salle de jeu, toujours suivi du chasseur d'esclaves. En se remettant à jouer, il se pencha à l'oreille de son acolyte :

— Je compte sur vous, lui dit-il. Cette dernière insolence me décide. Deux contos de reis pour les deux blanches.

— C'est entendu, reprit le négrier. Je commence dès demain. Le brick anglais sera parti.

Le surlendemain, en effet, à la quatrième page du journal *O Diario do gram Para*, parmi les annonces et sous la rubrique : *Esclaves fugitifs :* on lisait :

« Deux esclaves blanches, filles d'un mulâtre blanc, Domingo, et d'une mulâtresse également blanche, Maximiana, esclaves du couvent de San-Antonio, ont disparu de la fazenda de Capim. — *Désignation :* l'une est blanche, avec des cheveux noirs ; l'autre, blanche aussi, mais les cheveux blonds : mère et fille se disant Européennes. Cent mille reis de récompense à qui les ramènera aux moines de San-Antonio, leurs légitimes propriétaires. »

X

Les engenhes du Moju et d'Igarapé-Mirim. — La chasse aux pigeons. — Les cabanos et l'incendie.

Lorsqu'après peu de jours si vite révolus,
Du nombre des vivants Dieu m'aura retranchée,
. . . .
Quelque vierge viendra qui, de tes maux touchée,
T'offrira les bonheurs que je t'aurais voulus ;
. . . .
Tu lui prodigueras des trésors d'amour tendre,
Ton accent sera doux pour qu'elle aime à l'entendre.

CARLIER.

Dans la matinée du lendemain, madame Cerny et ses compatriotes se rendirent à bord du brick anglais, qui devait mettre à la voile vers neuf heures du matin, dès le commencement de la marée. Un départ est toujours triste ; l'homme est, avant tout, un être d'habitude ; ce qu'il a

fait hier, il souhaite le faire encore, et presque toujours, à l'instant de la séparation, un regret quelconque prend à ceux qui se quittent : sentiment passager d'ailleurs, et qui ne détruit ni les dégoûts de la veille, ni les satisfactions réciproques du lendemain ! car il faut n'avoir jamais perdu de vue la lueur de son foyer pour ne pas savoir qu'en voyage, comme dans la vie, si on plaît à quelques-uns, fatalement on déplaît à beaucoup.

Mais Montfort et ses amis gardaient aux Anglais une reconnaissance trop réelle pour ne pas voir leur départ avec regret. Ils avaient trouvé chez eux secours efficace et loyal, communauté de mœurs, de civilisation, d'idées généreuses ; ils ne partageaient pas ces vaines rancunes de souvenirs historiques, qui n'ont raison d'être que par leur existence même : subsistant encore comme ces troncs pourris, oubliés par le temps, qui persistent à rester debout. Le commandant aimait ses amis de fraîche date. S'il avait libéré Montfort et les siens, le Français, à son tour, l'avait sauvé, lui et ses matelots, des mains du major Algoz. Ils n'oubliaient rien, ni les uns ni les autres.

La séparation fut donc réellement triste des deux côtés. Au moment du départ, on échangea des cartes, des adresses, des promesses de se retrouver à Paris ou à Londres : vains projets ébauchés en voyage, qui s'ensevelissent sous les soucis quotidiens de la vie, et ne ressuscitent qu'au choc d'un hasard ou d'une rencontre bénie.

A l'heure dite, le brick déploya ses voiles et prit le large du fleuve, tandis que Montfort et ses amis retournaient au rivage en compagnie du consul anglais et de M. Sharp, qui avait voulu s'associer à leur reconnaissance.

Les Européens, seuls désormais, songèrent à passer les

dix jours qui les séparaient de l'époque probable du départ de *la Caroline*.

Le meilleur médecin de Bélem, le docteur Salvador, avait conseillé à madame Cerny de sortir le moins possible par les rues du Para, à cause d'une épidémie de petite vérole qui ravageait la basse ville. Montfort, à peine remis de ses blessures, avait besoin de repos. M. Merry les engagea à passer quelques jours dans l'engenhe d'un de ses amis retiré dans le Moju.

— C'est un des fazenders que vous avez vus au bal, dit le Marseillais, l'un des hommes les plus honorables de ce pays. Des étrangers, des Français surtout, seront une bonne fortune pour lui. L'existence sur les habitations est si large, que vous ne sauriez le gêner, et que la dépense que vous lui causerez ne vaut même pas la peine d'être comptée. Vous verrez ainsi la vie des fazenders brésiliens. Elle diffère autant de la vie des villes, que les planteurs qui la mènent diffèrent de leurs compatriotes citadins.

Mais vainement M. Merry insistait pour décider Clémence; elle se refusait à un séjour dans l'intérieur et chez des étrangers. Un incident vint la décider tout à coup.

L'une des mulâtresses de la femme du directeur de la douane était l'amie du négrier, que le chef de police avait pris pour agent de ses projets contre les Européennes. Cette femme apprit, pendant la nuit même du bal, les intentions du Brésilien, et dès le matin, elle racontait toute chose à sa maîtresse.

Selon l'expression pittoresque des femmes de couleur dans nos colonies : une blanche, quelle qu'elle soit, a toujours une bonté dans le cœur. La jeune Brésilienne résolut de sauver cette Française, qui était venue au bal pour

l'amour d'elle ; mais, n'osant pas prévenir les Européens, elle prit un moyen détourné.

Son père et sa mère, fazenders du Moju, étaient venus en ville pour assister à son bal. La jeune femme alla trouver sa mère et lui conta ses craintes. Les deux Brésiliennes se prirent à former différents projets qu'elles rejetèrent successivement : façonnées envers leurs maris à une soumission passive qui touche à l'esclavage, craintives et cependant bienfaisantes, elles voulaient sauver les Françaises sans se compromettre, et surtout sans confier à personne un secret qui pouvait les perdre.

Enfin elles résolurent d'emmener les deux Européennes hors ville, à l'engenhe de la famille. Une fois sous le toit de l'hospitalier fazender, elles savaient que ce dernier ne souffrirait aucune tentative contre ses hôtes, et que d'ailleurs le chef de police n'oserait rien tenter. Par tous moyens et au besoin par un aveu, elles décideraient les Françaises à rester à l'engenhe jusqu'au départ de leur navire. Au dernier moment, les nègres de l'habitation les conduiraient à bord, et de cette manière les projets des deux docteurs seraient réduits à l'impuissance.

Sous prétexte d'aller voir les toilettes des Européennes pour en commander de semblables, la senhora Alfandega et sa mère sortirent ensemble et arrivèrent chez les Françaises. La jeune Brésilienne remercia vivement madame Cerny de sa présence au bal, et ajouta qu'elle était venue pour inviter les Européens à visiter leur engenhe, située à deux marées de la ville.

Madame Cerny hésitait incertaine, lorsque Paul et Montfort rentrèrent en compagnie du Marseillais. Le fazender, dont M. Merry avait parlé à ses compatriotes, était précisément le père de la jeune Brésilienne. Le né-

gociant joignit ses prières à celles des deux femmes, et, pour décider les Européens, il alla chercher le fazender lui-même. Ce dernier revint presque aussitôt, insista avec ardeur auprès des Français, et les décida enfin à venir à son habitation.

— Vous n'avez plus rien à voir au Para, dit-il. Nous partons ce soir à six heures. J'emmène déjà un de vos compatriotes qui m'a fait remettre une lettre de recommandation et qui a été blessé à Marajo. Vous ferez une petite colonie française, comme à bord. Ma montarie est trop petite pour vous prendre tous, mais j'ai ici une *coberta* qui pourrait contenir deux cents personnes. Nous y dormirons à l'aise cette nuit, et demain dans la journée nous arriverons encore à temps pour la chasse aux pigeons. Mariquinha, ma fille, viendra avec nous, et nous ferons en sorte que vous regrettiez la *cidade* le moins possible.

Le soir, en effet, le petit navire du fazender, avec ses grandes chambres élevées sur l'eau, ses hauts mâts, ses longues rames et son équipage nègre, quittait Bélem, emmenant les quatre hôtes de M. Merry et M. Vulgar, qui, descendu à terre le matin seulement, était à demi mort sous les soins de M. Bleeder. Depuis l'accès de courage du commis, à Marajo, Montfort et ses amis avaient modifié leurs sentiments à son égard, et ils retrouvèrent avec joie leur ancien compagnon de traversée.

La soirée passa rapidement. Le bateau marchait poussé par le vent et la marée. Pendant la nuit, les femmes reposèrent, dans les chambres de la coberta, sur des matelas de *suma uma*, qui est une soie végétale douce au toucher, plus fine que la soie, blanche et luisante comme elle. Les hommes dormirent sur le pont, dans des hamacs suspendus aux mâts du petit navire.

tation du Brésilien.

M. Vulgar, qui ne pouvait encore se lever qu'à peine, fut installé dans une chambre spacieuse donnant sur le fleuve, et confié aux soins d'une mulâtresse, un peu docteur, un peu bonne femme, qui se chargea de sa guérison.

Le fazender accomplit le devoir obligé de tout propriétaire, en faisant visiter son engenhe aux Européens.

Ils virent d'abord la maison du maître, avec ses grandes salles nues, ses varandas spacieuses, ses hamacs suspendus, son jardin étroit où quelques pauvres fleurs d'Europe à grands frais apportées, à grands frais cultivées, se meurent de soleil, de fourmis et de regrets de la froidure natale; puis l'engenhe même et le moulin à sucre; les cannes écrasées comme un marc de pressoir; les cuves de cuivre apportées d'Europe et fabriquant pour l'Europe de la mélasse, du tafia, du rhum; l'olaria où se façonnent des tuiles, des faïences, des poteries; le four enfumé où les coquilles de mer deviennent de la chaux à grand'peine et à force de feu, de soins et de bras; les cases à nègres avec leurs toits, leurs murs de paille, leurs sols couverts de nattes, pauvres demeures de ce pauvre être qui ne possède ici-bas — rien — pas même lui! Ah! quoi qu'on dise, que l'esclavage soit ou ne soit pas la nécessité fatale des sols tropicaux, au-dessus des nécessités humaines, au-dessus de tous les calculs vils, il y a des droits imprescriptibles et sacrés. Une créature qui pense et qui parle, n'est pas une bête de somme! La pensée avant la matière! l'éternelle justice avant l'intérêt sordide! la loi divine avant la loi humaine!

Des cases à nègres, les Européens passèrent dans les champs cultivés autour de l'engenhe. Ils découvrirent une

vaste plaine enserrée de tous côtés par la forêt lointaine, parsemée d'arbres et de cultures. On voyait s'élever pêle-mêle des cocotiers grêles avec leurs cocos entassés sous les feuilles comme une couronne sous une chevelure verte; des citronniers, des manguiers, des cacaoyers, des orangers aux fruits d'or; des caféiers aux grains rouges, des maniocs verdoyants et pressés; et puis, à fleur de terre, des ananas presque ensevelis dans leurs feuilles sombres, des rizières, des maïs à la pâle verdure, des champs de cannes qui ressemblaient de loin à nos blés verts.

Les Brésiliennes, cependant, s'étaient emparées des Françaises pour leur montrer les *penetralia* de l'habitation : les chambres des femmes avec les caisses vertes pleines de bijoux, de toilettes, d'étoffes ; les hamacs tissés par les négresses, les broderies des mulâtresses, les couis peints du Tocantins, les images coloriées venues de France, les saints de cire arrivés de Quito, les fleurs en ailes d'insectes qui brillent à reflets de cuivre, les guirlandes de plumes aux vives couleurs : riens charmants de l'existence féminine qui font sourire les frères, les maris, et nous tous tristes occupés d'affaires, que nous proclamons sérieuses! comme si la mort, cette moissonneuse brutale, ne devait pas tôt ou tard casser aussi bien les poupées des unes que les hochets des autres!

Vers quatre heures environ, le fazender dit à ses hôtes :

— Si vous désirez tuer des pigeons, l'heure de la passée approche. Choisissez chacun deux ou trois fusils, messieurs, et partons.

Paul, Montfort et les Brésiliens sortirent en compagnie des dames, traversèrent les cours et jardins intérieurs de l'engenhe et arrivèrent sur les cultures qui entouraient

de tous côtés l'habitation, entourées elles-mêmes par une épaisse forêt. Vers le sud, la rivière coulait roulant ses eaux limoneuses : au milieu de son lit, on voyait une île couverte d'arbustes dont les troncs baignaient dans les flots. La plaine, ainsi que nous l'avons dit, était parsemée d'arbres à fruits, isolés ou en bouquets, plantés au hasard par la main hâtée des premiers colons.

— Voilà votre terrain et vos abris de chasse, dit le Brésilien. Il suffit de se placer sous un de ces arbres. De là, on a en vue, à portée de fusil, trois ou quatre arbres. Les tourterelles arrivent de tous les côtés de l'horizon, et se perchent au hasard. Placez-vous à votre choix, messieurs. Emmenez vos chargeurs et ne vous occupez pas de ramasser les morts. Les nègres iront les chercher.

— Eh bien, dit Paul, en désignant du geste un bosquet d'arbres plus épais que les autres, voulez-vous venir là ? nous y tiendrons tous.

— Allez, dit Montfort; moi, j'aime la chasse pour la chasse. Je vais seul, à moins que vous ne vouliez m'assister, madame? dit-il en se tournant vers Clémence.

— Non! non! monsieur. Vous voulez être seul, allez. Vous étiez né pour faire un pionnier du Nord-Amérique.

Les chasseurs se placèrent.

On attendit ainsi pendant dix minutes environ, sans rien voir. Des colibris passaient en bourdonnant, rapides comme des flèches. Des jacus jaunes, des pics nuancés de rouge, des cotingas aux ailes bleues, voletaient d'un arbre à l'autre. A plus rares intervalles, des araras, des perroquets traversaient lentement le lointain des airs, tandis que des bandes vagabondes de perruches criardes passaient en tourbillonnant, comme des neiges emportées dans une rafale.

Enfin quelques pigeons arrivèrent, planant dans le ciel. Ils étaient gros comme nos perdrix en septembre. Les premiers se perchèrent sur les arbres les plus élevés de la prairie, et Paul voulut quitter son abri pour aller vers un grand palmier, qui paraissait attirer surtout les oiseaux voyageurs. Mais le Brésilien le retint.

— Attendez, dit-il, ce sont les éclaireurs. Avant une minute la troupe va venir. Vous n'avez pas besoin de vous déranger.

En effet, presque aussitôt, de tous les points de l'horizon, les pigeons arrivèrent isolément. Ils planaient un instant dans les airs au-dessus de la forêt, puis chacun d'eux se reposait sur un arbre, à son caprice, restait là quelques minutes comme pour choisir son asile nocturne, et enfin, traversant le fleuve à tire-d'aile, allait se perdre dans les arbres de la petite île.

Paul et les fazenders ne cessaient de tirer. Les nègres ne suffisaient pas à charger les six fusils que les chasseurs avaient pour eux trois, et au bout d'une demi-heure, quarante ou cinquante pigeons étaient entassés auprès des dames. Les oiseaux cependant arrivaient toujours et de tous côtés; les explosions des armes à feu ne paraissaient pas les déranger. Ils recherchaient surtout les hautes cimes. Le pigeon frappé à l'une de ces places n'arrivait pas jusqu'à terre, tombant de branche en branche, sans être déjà remplacé par un autre. Par instant, les chasseurs en avaient dix, quinze, perchés à portée de fusil.

Quant à Montfort, il abattit d'abord quelques pigeons. Mais, las de ce tir de braconnier, il quitta son poste et se plaça sur les bords du fleuve, de façon à tirer les oiseaux au vol, au moment où ils traversaient la rivière.

Les nègres le suivirent en silence, mais étonnés. Ils ne

comprenaient pas ce blanc aux allures étranges, qui en dix coups avait tué dix pigeons, et qui, las de son bonheur, allait tirer au vol, quand il pouvait tirer au repos.

Les races primitives, et que nous appelons sauvages, sont ainsi organisées : elles jouissent du présent et ne cherchent point au delà. L'Européen, blasé de jouissances, ne jouit plus : il cherche ; et sur sa route inquiète, s'il trouvait l'Éden des premiers pères, il n'y resterait que le temps de s'en lasser pour chercher ailleurs. Qui d'eux ou de nous sont les plus heureux d'ici-bas ?

Fatiguées de voir cette boucherie, les dames quittèrent leur abri pour errer par le préau. — Allons voir ce que fait M. de Montfort, dit l'une des Brésiliennes.

Elles découvrirent bientôt le Français, qui ne tirait que les oiseaux passant au vol et à toutes ailes ; il tuait presque à tout coup, et les pigeons, tombant à l'eau, dérivaient perdus au courant du fleuve.

— Ah ! c'est bien lui, se dit Clémence : nature insatiable, cherchant toujours l'obstacle ! triomphant et se lassant de son triomphe ! Mais je l'aime, et l'aime ainsi !

Les Brésiliennes gourmandèrent le jeune homme sur l'inutilité de ses coups de fusil. Il ne se défendit même pas et répondit simplement :

— Je ne sais pas tirer au repos, senhoras.

— Triste plaisir, dit Clémence. Les autres, du moins, chassent pour manger ; mais vous, cruel par goût, vous tuez pour tuer, — comme le tigre.

— Voulez-vous rentrer ? lui dit-il. Vous savez bien que j'aime mieux une heure près de vous, que toutes les chasses du monde.

Elle ne répondit pas.

Cependant les pigeons passaient moins nombreux ; l'île était comble d'oiseaux, et on entendait sortir des arbres un bruit d'ailes et de roucoulements confus, comme ces bruits lointains de foule, qui montent des grandes villes. Fourmilières d'hommes, de fourmis ou d'oiseaux ! plus ou moins de bruits, plus ou moins d'années !

Montfort, fatigué de tirer, aperçut deux petites tourterelles qui volaient dans les airs par cercles rapides, au-dessus de sa tête : il ajusta, le coup partit, et l'un des oiseaux tomba aux pieds de madame Cerny.

Elle le ramassa. C'était une tourterelle à collier, différente des autres, grise et blanche comme une cendre fine.

— Vous êtes féroce, Henri, dit-elle. N'avez-vous pas assez de tuer ceux qui vont seuls ? Que deviendra l'autre ?

— Oh ! dit le jeune homme en riant, regardez, voici déjà qu'il oublie.

Le pigeon, en effet, continua pendant quelques secondes à promener dans l'air ses cercles rapides, puis tout à coup, s'abattant vers l'île, il disparut au milieu des arbres.

Clémence prit le bras de Montfort et rentra pensive.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il ; il y a autour de vous, ce soir, comme une atmosphère de tristesse qui désenivre.

— Je pense à ce pauvre isolé que vous venez de faire, et comme il a vite oublié. Oublierez-vous ainsi quand je serai morte ?

— Toujours ces idées, toujours des effrois d'avenir. Si vous saviez, Clémence, comme vous me brisez le cœur en parlant ainsi !

— Eh bien ! lui dit-elle d'une voix émue et en s'appuyant plus fort à son bras, à compter de ce jour, Henri,

je ne vous en parlerai plus. Mais laissez-moi vous adresser une prière. Voulez-vous?

— Je veux tout ce que vous voulez!

— Vous m'aimez profondément, Henri, je le crois : et, quant à moi, vous le savez bien, l'affection que je vous porte est devenue toute ma vie. Cependant j'ai peur, et je ne sais pourquoi des pressentiments sinistres m'agitent. L'idée qu'un jour vous en aimerez une autre, comme vous m'aimez, — plus encore peut-être, si la réalité vient sacrer vos amours! L'idée de reposer sur cette terre étrangère, seule... seule, car il me semble que seule je mourrai, cette idée m'obsède. Je vous afflige, mon ami; mais c'est la dernière fois. Promettez-moi, si je meurs, que pendant un an, un deuil d'épouse, vous ne quitterez pas cette terre. Je serai consolée vous sachant près de moi pour toute une année.

Montfort ne pleurait jamais; mais il y eut dans la voix de madame Cerny, au moment où elle prononça ces paroles, une tristesse si convaincue, que le jeune homme sentit des larmes troubler ses yeux. Il saisit la main de Clémence et lui dit :

— Au nom de notre amour, je vous le jure!

— Et maintenant, reprit-elle d'une voix rassurée, parlons d'autre chose.

Le fazender, qui arriva vers eux et leur expliqua les mœurs des oiseaux qu'on venait de chasser, changea bientôt le cours de leurs pensées.

Les pigeons passent ainsi tous les jours, à la même heure et toute l'année, disait-il, plus ou moins nombreux, selon la saison. Presque tous les oiseaux de cette contrée ont coutume d'aller ainsi dormir chaque soir, sur les îles du fleuve. Chaque espèce se réunit séparément, et il y a des

îles qui, soir et matin, sont littéralement rouges d'araras, ou vertes de perroquets et de perruches. Mais pourquoi choisissent-ils une île, et jamais la terre ferme? pourquoi toujours vont-ils dormir loin des forêts où pendant le jour, ils vont chercher leur pâture? pourquoi ici viennent-ils d'abord reposer sur les arbres de mon préau? je ne sais.

— Ils ont leurs motifs comme nous, dit Montfort, dont l'âme, encore empreinte des effrois de Clémence, errait sur de sombres pensées. Pourquoi, par intervalles, lui aussi, émigrant par milliers, l'homme est-il précipité vers une terre nouvelle, guerroyant jadis, pacifique aujourd'hui? Pourquoi va-t-il s'agglomérant dans des villes et sur tel point plutôt qu'ailleurs? Générations d'êtres qui tombent dans l'éternité, s'effaçant l'une l'autre, sans laisser plus de trace au sable des âges qu'un navire aux flots de l'Océan. Mais d'où viennent ces êtres? où vont-ils? Qui les fait? qui les pousse? où tombent-ils? Pourquoi la vie? pourquoi la mort? Ah! savoir! savoir pour en finir! ou pour se courber, enfant calmé sous la main de son père.

Le lendemain le fazender conduisit ses hôtes à une pêcherie située de l'autre côté de la rivière. Pendant la nuit les nègres avaient, à marée pleine, fermé l'entrée d'un petit lac qui, à mer basse, ne gardait que quelques pieds d'eau; les poissons amenés par le flot, et retenus dans un étroit espace, se trouvèrent si nombreux qu'en moins d'une heure les esclaves eurent apporté sur la grève un flot de poissons de toutes espèces.

Les Européens ne pouvaient se lasser d'admirer ce monde presque inconnu, où l'homme, avec un travail d'une heure, récolte, par culture, chasse ou pêche, de quoi vivre une semaine entière; ce sol où tout pousse: où le colon, au lieu d'être réduit à forcer la nature, n'a

besoin que de combattre sa fécondité ; où vanille, cacao, noix tonkas, fèves tonkin, caoutchouc et mille produits divers couvrent la terre, sans semailles, sans culture et sans récoltes ; ces plaines coupées de canaux naturels qui se croisent en tous sens comme les rues d'une ville ! Nature inouïe, qui ne se rêve même pas, et qui, tôt ou tard, verra les races humaines couvrir son sol béni par le soleil !

Les Brésiliens faisaient tous leurs efforts pour distraire leurs hôtes, inventant chaque jour une distraction nouvelle, entourant les Européens de soins affectueux et divers : promenades nocturnes sur l'eau, musique, danses, pêches, chasses de toute sorte. Tantôt les nègres, avec quelques petits chiens, suivant à voix, forçaient un daim à quitter ces îles étroites pour traverser les canaux sous le plomb du chasseur ; tantôt les esclaves foulaient une île comme des rabatteurs, poussant devant eux des hoccos, des cujubis aux plumes noires, des toucans au long bec jaune et au corps bariolé, des inambus au vol de bécasse, qui s'élevaient dans les airs en criant ; ou des veados de toute taille qui ressemblent, les uns à nos daims, les autres à nos chevreuils ; des pacas grosses comme des loutres, des agoutis aux bonds de lapins, etc., qui traversaient l'eau à la nage, effarés et fuyant sur l'île voisine.

Les Français passèrent ainsi huit jours qui s'enfuirent comme un songe. La beauté monotone, mais grandiose de la nature qui les entourait ; le calme de cette vie des champs, qui est la véritable existence humaine ; l'hospitalité attentive du fazender, tout les réconciliait avec le Brésil et leur faisait oublier les dangers de Marajo et de Bélem. Mais, inquiétude ou fatalité terrestre, l'homme ne peut pas tenir dans le bonheur : les uns en sortent par

ennui, chassés par eux-mêmes ; les autres sont saisis par les malheurs de cette vie, et chacun traîne ici-bas sa plaie humaine, secrète ou visible à tous.

Madame Cerny et ses amis ne pouvaient ni ne devaient, selon les lois sociales, abuser trop longtemps de l'hospitalité du fazender. Ils parlèrent de retourner au Para. Mais la jeune Brésilienne et sa mère, qui, d'ailleurs, se prenaient, chaque jour davantage, d'une affection sympathique pour Clémence, la supplièrent de rester quelques jours encore. Les deux Français étaient, pour le fazender, des compagnons de chasse infatigables, et, comme M. Merry l'avait dit, leur présence était une bonne fortune pour leur hôte. Sans se faire prier bien longtemps, ils promirent de rester à l'engenhe de *Ventura*, jusqu'à la veille du départ de *la Caroline*. Le fazender envoya un canot et deux nègres à la ville, afin de savoir l'époque précise à laquelle le navire français devait mettre à la voile. La jeune femme chargea secrètement l'un des esclaves de s'informer des bruits de Bélem, et surtout de voir de sa part la mulâtresse qui l'avait renseignée.

Le canot revint le lendemain matin, rapportant une lettre de M. Merry pour les Français. *La Caroline* ne devait pas être prête avant une semaine entière, et, d'après certains bruits qui couraient en ville et sur lesquels le Marseillais ne s'expliquait pas d'ailleurs, il conseillait à ses compatriotes de rester le plus longtemps possible à l'engenhe de son ami le brigadeiro, comme il l'appelait.

Mariquinha apprit par son esclave que, loin d'abandonner ses projets contre les blanches, le négrier avait tout préparé pour les faire saisir aussitôt leur retour. L'un des moines de San-Antonio, gagné à prix d'argent, prêtait les mains à tout. Le directeur de la douane lui-

même, circonvenu par le chef de police, devait aller prendre sa femme le lendemain et tâcher de faire revenir les Européennes à la ville.

Habituée à dissimuler par nécessité de sa vie de demi-servitude, la jeune Brésilienne garda le silence même vis-à-vis de sa mère; seulement, afin de déjouer les projets criminels de son mari, elle résolut de quitter l'habitation pendant la journée du lendemain. Avec cette habileté, qui, comme un apanage de leur faiblesse apparente, semble innée chez toutes les femmes, elle décida le fazender à conduire les Européens à l'engenhe d'une sœur de sa mère. Une marée presque entière séparait cette habitation de la leur, et la jeune femme, connaissant la paresse nonchalante de son mari, savait bien qu'il ne se donnerait pas la peine de venir jusque-là : même pour accomplir une perfidie.

Tout le voyage fut décidé, préparé, réglé par elle, sans que personne, hormis l'esclave peut-être, pût soupçonner la part qu'elle y prenait. Mais les esclaves de Ventura adoraient Mariquinha; jamais elle ne revenait de la ville sans rapporter un mouchoir, un collier de grains d'or de Portugal pour les négresses et du tabac de *Borba* pour les nègres. L'esclave messager ne trahirait jamais la jeune femme!

Il n'y a que la tombe qui sache garder le secret mieux qu'un nègre, et la reconnaissance est la vertu essentielle de sa race. Fidèle à son amour comme à sa haine, il est toujours muet lorsqu'il le faut. Généralement ces qualités, grandes et sérieuses manquent à l'Indien, et c'est le côté faible de cette race intelligente, souvent dévouée jusqu'à la mort. La nature inquiète, mobile, capricieuse de ce sauvage enfant des forêts américaines, oublie vite

le bien comme le mal. Il est trop vagabond pour garder rien. Le nègre, être sédentaire, se reploie sur lui-même, vivant avec ses pensées et les remâchant, en quelque sorte, comme un bœuf qui rumine.

La jeune Brésilienne était donc certaine que l'esclave garderait son secret ; cependant, par surcroît de prudence, elle le fit désigner pour ramer sur le bateau qui devait les conduire.

Le lendemain, deux heures avant le jour, afin d'éviter la chaleur, la plus grande montarie de l'engenhe, montée par douze rameurs, emmenait les Européens, le fazender et sa fille. La mère de la jeune femme resta sur l'habitation avec son fils.

La barque descendit lentement le Moju. Elle avait à lutter contre la marée montante, qui refoulait les flots de la rivière. Mais le Moju est large et tortueux ; les marées n'y ont pas autant de force que dans les autres petits canaux qui sillonnent l'immense delta des bouches de l'Amazone. La montarie arriva avant le jour à l'entrée de ce *fameux* canal qui, joignant le Tucumanduba au Moju, permet ainsi d'aller de Bélem jusque dans le Tocantins, à plus de vingt lieues dans l'intérieur, toujours par canaux, et en évitant les dangereux coups de vent du bas Amazone.

La marée portait, refoulant les eaux du fleuve, et ce fossé d'un quart de lieue de long sur vingt-cinq pieds de large, fut vite parcouru. Les voyageurs étaient étendus sur des nattes, sur le toit de la montarie, jouissant de la fraîcheur parfumée de leur route, lorsque le nègre pilote fit observer au fazender une lueur rougeâtre, qui apparaissait dans le ciel au-dessus des arbres de la forêt et dans la direction de la petite ville d'Igarapé-Mirim.

— C'est le feu, dit le fazender. Ne vous effrayez pas, messieurs, ajouta-t-il en riant A cette heure, un incendie se voit de loin. C'est quelque campine des bords de l'Amazone, à laquelle on met le feu pour rafraîchir le pâturage. C'est notre coutume américaine.

L'esclave secoua la tête sans rien dire.

La barque cependant avait quitté le canal creusé de main d'homme, et courait de toute la vitesse de ses rameurs et de la marée montante, dans des eaux plus larges et plus profondes. L'engenhe était encore éloignée de deux lieues à peine, et les Européens ne se lassaient pas d'admirer aux deux côtés du fleuve cette végétation dense comme un mur de verdure, lorsque Henriette, qui avait la tête tournée vers l'avant de la montarie, appela l'attention générale, en disant :

— Voyez donc ce tronc d'arbre, qui flotte là-bas au milieu de cette place éclairée par le soleil naissant. Il y a deux corbeaux qui volent autour comme pour s'y reposer.

Les voyageurs se levèrent afin de mieux voir. Le tronc d'arbre était le cadavre d'un nègre. Les esclaves cessèrent de ramer pour ne pas être emportés à passer sur le corps. La montarie arriva dans ses eaux; les corbeaux urubus volèrent un peu plus haut dans l'air, mais sans cesser d'escorter leur proie future. Le cadavre, emporté par la marée montante, glissait rapidement, tantôt paraissant presque entier à fleur des eaux jaunes de la rivière, tantôt ne laissant voir que le haut du corps. Dans un des mouvements inertes que lui imprimait le flot, les Européens découvrirent à la poitrine un trou de balle, qui avait dû occasionner la mort. Le fazender donna l'ordre de continuer la route.

— Senhor, dit Montfort, les corbeaux vont manger ce

cadavre. Si on l'enterrait? la terre du rivage paraît facile à remuer. Vos nègres avec leurs pagaies auraient fini en quelques minutes.

— Peuh! reprit le fazender, ce n'est qu'un nègre. Et puis il serait déterré cette nuit. Que les urubus ou les mucurras le mangent, peu importe!

Mais madame Cerny se pencha vers la jeune Brésilienne.

— Ma bonne Mariquinha, lui dit-elle à voix basse, priez votre père pour moi. Que ce cadavre ne reste pas ainsi sans sépulture.

La jeune femme sourit d'un air étonné. Mais elle dit au fazender :

— Paï! la senhora désire que vous le fassiez enterrer.

— Je suis aux ordres de madame, fit le Brésilien en s'inclinant, et d'un geste il arrêta ses nègres, qui avaient déjà repris leurs pagaies pour s'éloigner :

— Americo, dit-il, prends ce corps; regarde où il est frappé, afin de prévenir le promoteur public; descends à terre avec deux nègres et enterre-le : ou plutôt, attends.

Et se tournant vers madame Cerny :

— Votre seigneurie désire seulement que le cadavre ne soit pas mangé par les vautours, dit-il; je vais lui faire mettre un morceau de fer au col, et il ira ainsi au fond de l'eau. C'est la manière d'enterrer à la mer.

Clémence fit un signe d'assentiment.

Deux des nègres prirent la tête du cadavre. Ses épaules apparurent. Elles étaient comme hachées de coups de couteau. Ils attachèrent à son corps en travers un morceau de fer de quelques livres; le cadavre disparut aussitôt sous les eaux.

La barque repartit.

— Il est aux poissons maintenant, dit le fazender : Minha senhora, sur notre sol, le nègre passe tôt ou tard par les vautours, les poissons ou les fourmis.

— Parbleu! reprit Montfort, croyez-vous, cher hôte, que, pour avoir une gaîne de bois, le blanc d'Europe s'envole dans les airs, comme Notre-Seigneur?

Mais il vit une contraction douloureuse sur la figure de madame Cerny, et, changeant aussitôt de conversation, il montra au fazender une petite plaine naturelle qui s'étendait sur la droite de la rivière.

Cinq ou six bœufs y paissaient, ayant de l'eau jusqu'aux jarrets.

Le fazender jeta sur la savane un regard rapide; puis se tournant vers son pilote;

— Le Portugais de Jararaca est-il devenu fou, dit-il, pour laisser ainsi son bétail sur la campine? Quand la marée va remplir tout à fait, ses bêtes vont être emportées dans le canal et se noyer. Il faudra l'avertir en passant.

Le pilote secoua la tête comme au moment où il avait montré la lueur d'incendie à son maître.

— Eh bien, dit le fazender, pourquoi prends-tu ta figure de trépassé?

— Les vaches du Portugais sont seules par la prairie! les cadavres courent le canal! le feu est dans le ciel!

— Vous savez qu'Americo est le sorcier de l'engenhe, dit le fazender en riant; mais ce n'est pas un gai sorcier. Ce maudit noir est toujours ainsi, — le contraire de tout le monde. Parce que ce matin je me sens joyeux...

Il n'acheva même pas sa phrase commencée. Le fleuve en cet endroit s'élargissait brusquement, formant comme

un petit lac qui ouvrit tout à coup une perspective nouvelle aux regards des voyageurs.

Sur la rive droite, à cent pas, on voyait quatre ou cinq pans de murs à demi couverts de poutres noircies, dont quelques-unes brûlaient encore. Des fumées s'élevaient, montant vers le ciel, par lentes spirales. Sur la grève quatre ou cinq chiens gris et des porcs blanchâtres étaient ameutés côte à côte, au milieu de lambeaux sanglants qu'ils dévoraient. Une bande d'urubus grouillait à terre comme une fourmilière noire, où à chaque instant de nouveaux corbeaux, venant du haut du ciel, arrivaient prendre place.

On n'apercevait sur la grève déserte aucune créature humaine. Rien que des débris d'incendie, des chiens, des pourceaux et une nuée de vautours. La forêt, solitaire et muette, fermait l'horizon. A côté de la maison fumante, des citronniers, des orangers, chargés de fleurs et de fruits, protégeaient de leur ombre quelques plantes d'Europe à demi ensevelies dans la verdure. Des colibris, des oiseaux-mouches, de grands papillons bleus volaient d'une fleur à l'autre : les rayons du soleil levant inondaient de lumière et ces débris et cette nature souriante.

Le fazender laissa tomber ses bras au long de son corps et murmura :

— Jararaca a brûlé !

Mais presque aussitôt, se tournant vers les nègres qui regardaient, sans remuer, ce spectacle de désolation :

— Vite, vite à la grève! On ne voit personne, et les urubus sont là.

Les pagaies plongèrent à l'eau, et bientôt le montarie heurta le rivage.

La troupe de vautours s'enleva dans l'air, et le bruit de

leurs ailes retentit comme un coup de canon lointain. Les chiens levèrent la tête et se prirent à fuir en hurlant. Les pourceaux continuèrent leur festin.

Plus de trente cadavres, nègres ou mulâtres, étaient étendus sur le rivage, demi-nus : la plupart déjà étaient en partie mangés, et sur le sol on voyait de tous côtés des lambeaux de chairs sanglantes.

Les blancs, d'instinct, prirent leurs fusils : Montfort, moitié de gré, moitié de force, fit rentrer les femmes dans l'intérieur de la montarie, et resta en dehors, prêt à tout.

Paul et le fazender sautèrent sur le rivage, suivis des esclaves. Avançant à pas cherchés pour ne pas fouler ces débris humains, les deux blancs allèrent jusqu'aux murs fumants de l'habitation, tandis que les nègres restaient au milieu des cadavres. Dans les pays habités par des races diverses, chaque famille humaine, à l'heure de la mort, recherche sa race : comme des soldats, au lendemain d'une bataille, cherchent parmi les morts les uniformes du régiment.

Des débris fumants encombraient le sol, mais le feu s'éteignait ; les poutres, les solives, les portes semblaient ne pas vouloir brûler. Les feuilles des toits et leurs menus supports seuls étaient consumés, car presque tous les bois de l'Amérique du Sud sont si denses, qu'ils ne brûlent ni ne surnagent.

Les blancs traversèrent une cour sur laquelle étaient situés des hangars déserts, dont il ne restait plus que les poutres et les murs, et arrivèrent à la demeure du maître ; ils voulurent pénétrer par les portes ouvertes et noircies ; mais la chaleur enfumée qui sortait de l'intérieur ne leur permit pas d'entrer. Ils firent le tour : de vivants, personne ! mais sur le derrière de l'habitation cinq corps de

femmes et d'enfants blancs gisaient à terre, à moitié brûlés sous une so ive encore enflammée. A quelques pas de là, deux cadavres d'hommes étaient cloués à des manguiers à côté l'un de l'autre. Les meurtriers avaient dû crucifier leurs victimes, vivantes encore, car les figures des deux blancs étaient contractées affreusement. Leurs corps et les arbres voisins portaient des traces de balles, comme si on avait fait de ce lieu funèbre un polygone à exercice; à côté des cadavres, aux arbres, les traces des résines qui avaient coulé au long des troncs, accusaient les places où les torches avaient éclairé les cibles vivantes des assassins.

Le crime datait de la nuit même. Le fazender reconnut les cadavres du seigneur de l'engenhe et de son fils. Les corps à demi consumés étaient ceux de sa femme et de ses jeunes enfants.

— Pauvres gens! dit le Brésilien en regardant les cadavres. Ils ont payé pour tous. Les cabanos ont passé par ici. Le Portugais de Jararaca avait commis bien des vols, et par lui bien des Indiens ont couché dans la geôle. Mais leur vengeance est affreuse. Fasse le ciel qu'ils se bornent à ces meurtres...

Puis, saisi d'une terreur soudaine :

— S'ils allaient à Ventura! dit-il. Je ne leur ai jamais fait de mal; mais les cabanos, une fois déchaînés, ne connaissent personne.

Et, blême d'épouvante, il saisit le bras de Paul en l'entraînant vers le rivage :

— Partons, partons, dit-il; il n'y a plus rien à faire ici; la mort n'attend pas et Ventura est loin.

Les deux hommes regagnèrent précipitamment le canot. Les esclaves s'embarquèrent derrière eux.

— Tous sont morts, dit le fazender en rentrant dans l'intérieur de la montarie, où les femmes attendaient impatiemment son retour, en regardant par les fenêtres de la chambre.

— Et ma tante? dit la jeune Brésilienne, allons vers elle.

— Ta tante! après ta mère! après ton frère! dit le fazender... Qui sait?

Le silence se fit sur l'embarcation. On n'entendait que les pagaies des esclaves, qui frappaient l'eau à coups pressés. Mais la marée monte formidable à travers les petits canaux du bas Amazone. La barque n'avançait qu'à peine, tandis que les débris d'arbres et de végétations charriés par le fleuve passaient au long du bord emportés à toute vitesse.

Les esclaves ramaient depuis plusieurs minutes, et l'habitation était toujours en vue. Les blancs de la montarie ne pouvaient détacher leurs yeux de ce hideux spectacle. Henriette et Mariquinha pleuraient : le fazender excitait ses nègres, qui pagayaient sans relâche.

Enfin, un détour du fleuve cacha aux voyageurs ce qui restait de Jararaca. L'embarcation s'enfonça dans le canal bordé de forêts par lequel elle était venue, faisant route à peine : mais au bout d'une heure environ la marée contraire arriva par derrière, remontant le Tucumanduba : les flots du Moju reculèrent à leur tour, et la montarie, emportée par ses douze pagaies, avança rapidement. Elle arriva bientôt en vue d'une espèce de petit lac, qu'elle avait à franchir avant d'arriver au canal creusé de main d'homme, qui conduit au Moju.

Là, comme à un carrefour de forêt, aboutissaient sept ou huit routes ou canaux divers, entre autres un chenal qui mène à la ville d'Igarapé-Mirim. Par ce chenal, presque

en face d'eux, venait une grande barque chargée d'hommes armés de longs fusils et de sabres d'abatis.

La montarie du fazender, lancée à toute vitesse, traversa le carrefour comme un éclair, et poursuivant sa route, entra bientôt dans l'étroit canal qui mène au Moju. A cent pas devant elle, une barque pleine d'hommes armés comme l'autre, descendait au flot. Forcer le passage était impossible; il y a juste place pour deux bateaux sur le canal. Le fazender donna l'ordre de rétrograder pour fuir par l'une des routes du carrefour; mais une barque lancée ne s'arrête pas comme un cheval : emportée par le courant et par son propre essor, la montarie perdit trois ou quatre minutes à rompre sa marche pour revenir en sens contraire; les bandits, arrivant par le bras d'Igarapé-Mirim, débouchèrent à leur tour à l'entrée du canal. Les Européens étaient pris entre deux ennemis, sans fuite possible. Le fazender donna l'ordre de laisser courir au flot.

Il y eut un mouvement marqué parmi les hommes des deux embarcations, et les blancs virent avec effroi des corps demi-nus, de couleurs diverses, les uns rougeâtres, les autres presque noirs ou tatoués, s'agiter sur les canots en les désignant du geste.

Cinq ou six coups de feu partirent successivement du bateau le plus éloigné : les balles sifflèrent autour des Européens assis sur le toit de la montarie, et l'une d'elles frappa la cabine avec ce bruit sec d'une balle qui rencontre une planche. Monfort entendit : d'un bond il sauta sur le pont du canot, et de là dans la chambre où se trouvaient les dames. Mais la cabine était en bois d'itauba : la balle n'avait pas pénétré.

Les deux barques arrivèrent rapidement à la montarie

du fazender. Les Européens purent distinguer tous les traits de ces hommes à faces sinistres, farouches, variés comme une mêlée de bêtes fauves. Quelques-uns vomissaient des imprécations et faisaient des gestes menaçants : tous fixaient sur les blancs des regards de vautours qui tiennent une proie.

Mais alors, sur le toit de la première barque, se dressa tout à coup un homme vêtu d'un pantalon et d'une chemise, avec des pistolets à sa ceinture. C'était le chef de l'expédition, sans doute, car il cria d'une voix enrouée par la fatigue, mais forte encore :

— Que nul ne tire! Le blanc protégeait la vieille.

Quelques voix murmurèrent des paroles grossières. Cependant il y eut comme un temps d'arrêt; le chef voulut en profiter :

— Celui-ci n'est pas un Portugais, dit-il; il est Brésilien comme nous. Laissons-le et entrons dans le Moju. Les engenhes n'y manquent pas.

Mais un bandit cria :

— Non, non! c'est un fazender. A mort! à mort comme les autres!

Vingt voix répétèrent le cri sanglant; sans s'irriter, le chef se tourna vers les plus bruyants de sa bande et dit :

— Le premier qui touchera au vieux, je le tue. Le vieux a protégé la vieille. Quant aux autres blancs, tirez si vous voulez. Je ne les connais pas.

Mais le fazender, qui jusqu'alors était resté silencieux, leva son chapeau en l'air, pour faire signe qu'il voulait parler, et se tourna vers le chef en disant :

— Les blancs sont mes hôtes; tue-moi d'abord si tu les veux tuer.

— Eh bien, qu'on ne tue personne : le blanc est l'ami de la vieille, nul n'y touchera.

La voix du chef se perdit dans une explosion de murmures sinistres. Il y avait trop de fureurs amoncelées parmi ces hommes, trop de sang dans l'air. La lutte suprême, c'est-à-dire la mort, était imminente pour les captifs, lorsqu'une voix partie de l'un des canots fit dériver tout à coup la colère de cette foule impressionnable et mobile.

— Il y a des senhoras dans la cabine !

Aussitôt les cris recommencèrent sur les deux barques.

— As femeas ! as femeas ! Fais sortir les femmes, vieux, on ne te tuera pas.

— Je vais voir pour tous, dit le chef, et faisant signe aux nègres d'approcher sa montarie de celle des blancs, il sauta dans leur barque. Cinq de ses compagnons le suivirent, et tous voulurent monter; mais il repoussa du pied son propre canot, et se tourna vers le fazender en disant :

— Viva o brigadeiro !

Seulement alors, le Brésilien reconnut le bandit qui venait de le protéger. C'était un Indien métis dont il avait longtemps secouru la marraine, veuve d'un Péruvien réfugié.

Cet homme, cependant, étendit la main sur la porte de la cabine où étaient les femmes : Montfort l'arrêta.

— Tue, dit-il en espagnol, mais ne touche pas aux femmes.

— Le blanc est Espagnol, reprit le bandit, en regardant le jeune homme. Moi aussi, je suis Espagnol du Pérou.

— Vaya pues. Les Espagnols sont tous caballeros, qui savent respecter les senhoritas.

— Et moi aussi je suis caballero. Nul ne touchera une femme que choisi par elle. Combien sont-elles?

— Trois, dit Montfort.

— C'est bon.

Aussitôt, s'élançant sur le toit de la montarie, il commanda le silence à ses soldats :

— Amigos, dit-il, il n'y a pas de senhoras pour tous. Nous sommes Tapuyos, mais caballeros. La chaleur est forte; il y a encore de l'eau de feu à la ville : retournons à Igarapé-Mirim. Les femmes choisiront. Cette nuit seulement nous irons brûler dans le Moju.

— Bien dit, bien dit! crièrent d'une seule voix les bandits. Esclaves, tournez vers Igarapé-Mirim.

Les nègres rameurs des cabanos firent faire volte-face aux deux barques, qui reprirent le chemin de la petite ville. Le canot du fazender, sur lequel le chef était resté, suivait bord à bord. Les bandits l'attachèrent à l'une de leurs embarcations.

— Branco, dit le métis, tu ne reconnais pas l'afilhado de la vieille Carlota?

— Non, reprit le fazender d'une voix presque sévère. Carlota était une bonne vieille; toi, tu veux voler ma fille.

— C'est ta fille qui est là, la belle Mariquinha?

— Si, — ma fille et deux senhoras de France.

— Dis à ta fille de me choisir, et nul autre n'osera même la regarder. Tu viens de l'engenhe de ta sœur? As-tu vu Jararaca? Les Tapuyos savent se venger!

— Malheureux! reprit le fazender, dont les souvenirs se reportaient peu à peu sur l'adolescence du bandit, qui t'a rendu ainsi, toi l'afilhado de la vieille?

— J'ai fait un mort, dit le jeune homme d'une voix

sombre; alors je me suis sauvé dans les bois. J'ai réuni des cabanos, et je suis un chef. Les Portugais ont vu si je savais tuer.

Quand tu venais à Ventura conduisant la vieille, tu ne parlais pas de tuer, alors!

— Tu ne sais donc rien, toi? reprit le métis avec une fureur contenue. Carlota prospérait. Un jour, un Portugais maudit est venu au cacoal. Il a montré à la vieille un grand peigne d'écaille. La vieille l'a acheté trente mille reis sans payer, — à intérêts. Au bout de six mois, il a demandé deux cent mille reis. La vieille ni moi ne les avions. Alors je l'ai prié; mais il a ri en disant: « Je ferai vendre. » Il y a deux mois, il a fait vendre et est venu chasser la vieille, lui-même. Je l'ai prié encore; il a ri encore. Alors je l'ai tué, et me voilà.

L'Indien, en proie à ses souvenirs, garda le silence; puis, tirant de son sac en filet, une carotte de tabac, il en coupa quelques parcelles, fit une cigarette, battit le briquet et se prit à fumer par bouffées épaisses.

Cependant les canots continuaient leur route vers Igarapé-Mirim; ils passèrent successivement devant deux engenhes qui brûlaient encore et paraissaient désertes. Enfin les premières maisons de la petite ville apparurent. Leur vue sembla porter la joie parmi les cabanos, car un grand bruit s'éleva sur les canots, tandis que le chef, qui était dans la montarie du fazender, disait à ce dernier:

— Fais rester les femmes dans la cabine. Je vais à terre. Mes hommes te garderont. Ils sont du Tocantins comme moi, et empêcheront que tu ne sois tué.

Il sauta sur un des bancs de son canot. Ses compagnons restèrent à bord, nonchalamment assis sur le toit de la montarie.

Montfort profita de cet instant de répit pour entrer rapidement dans la chambre où étaient les trois femmes.

Madame Cerny et Mariquinha avaient tout entendu; mais elles ne disaient rien, et cherchaient à calmer les frayeurs d'Henriette, qui ne comprenait que le danger de mort.

Au moment où Montfort entra, Clémence se précipita vers lui en disant à voix basse :

— Henri, vous me tuerez d'abord, n'est-ce pas?

— Oui, dit-il. Mais calmez-vous, et surtout ne paraissez pas en dehors.

La barque cependant était arrivée devant la ville. Sa petite église à demi gothique, ses maisons blanches, séparées par des bananiers aux reflets de soie, ses toits rouges, brillaient au soleil. Près de la plage, sous des manguiers, une vingtaine de bandits fumaient en se berçant dans des hamacs; ils se levèrent en voyant arriver les embarcations.

Les cabanos des deux canots sautèrent sur la grève; quand les gardiens des blancs eurent vu débarquer le dernier de leurs camarades, l'un d'eux, se tournant vers le fazender, dit :

— Le blanc a du tafia : qu'il en donne, et nous le protégerons. Les autres vont boire à terre.

Le fazender leur fit donner une bouteille de tafia.

— Plus! dit le Tapuyo, et, portant la bouteille à ses lèvres, il en but environ la moitié d'un seul trait. Puis, tout en reprenant haleine :

— Donne un frasque pour chaque homme.

— Je n'ai que trois frasques à bord, répondit le fazender.

— Donne-les.

Un nègre donna les trois frasques. Les cinq hommes se prirent à rouler des cigarettes, en buvant par gorgées à même les frasques, tandis que l'un d'eux, fatigué de la chaleur, se plongeait dans l'eau le long de la montarie.

A cet instant Paul se tourna vers Montfort et le regarda d'une façon significative. Les deux jeunes hommes s'étaient compris.

Êtes-vous sûr de vos nègres? dit Montfort au fazender, brusquement et en français.

— Comme de moi-même.

— Alors nous sommes quinze. Ils sont cinq.

L'œil du Brésilien resplendit. Il n'y avait plus personne sur la grève, et la petite ville semblait déserte. Les bandits, réunis en assemblée sans doute, discutaient le sort des prisonniers.

Le fazender se baissa comme négligemment sur son pilote et lui parla à voix basse. Dix secondes après, six nègres se levèrent isolément des bancs sur lesquels ils étaient assis; puis, un à un, comme pour changer de place, ils s'approchèrent du toit de la cabine sur lequel étaient les cabanos. Le fazender leva lentement la main en l'air.

Aussitôt, enlevés comme par des ressorts, les quatre Tapuyos roulèrent dans le fleuve, avec les frasques et les fusils posés à côté d'eux sur le toit glissant de la chambre.

— Aux pagaies! — dit le fazender.

La marée était bonne cette fois. Les nègres ramaient — comme on rame quand la vie est en jeu. Ce fut à peine si les cris poussés par les Indiens jetés à l'eau arrivèrent jusqu'aux fugitifs. La montarie bondissait sur les vagues.

Elle suivit comme une flèche le chenal d'Igarapé-

Mirim, puis le canal, et remonta le Moju. A moitié route, elle rencontra le fils du fazender, qui venait au secours de son père avec une montarie montée par vingt-cinq nègres. Deux heures après avoir échappé aux cabanos, les fugitifs abordaient à Ventura.

Là tout était en rumeur, et dans la grande cour de l'habitation, M. Vulgar, revêtu d'un uniforme militaire, enseignait l'exercice à une troupe de nègres presque nus, qui répétaient en français les commandements du belliqueux commis.

Voici ce qui s'était passé. Peu après le départ des Européens pour leur malencontreux voyage, deux nègres de l'engenhe même, vers laquelle ils se dirigeaient, étaient arrivés à Ventura. La tante de Mariquinha avait appris la veille au soir la réunion d'une bande de cabanos aux environs d'Igarapé-Mirim. Elle était partie précipitamment pour le Para; mais tout d'abord elle avait envoyé deux nègres avertir sa sœur. Les esclaves étaient partis. En passant devant Jararaca, ils avaient vu le massacre et l'incendie. Alors, craignant de tomber aux mains des cabanos, ils avaient quitté leur canot et pris par les bois. Traversant le Tucumanduba, puis le Moju à la nage, ils étaient arrivés seulement le matin à Ventura.

Aussitôt, le fils du fazender avait été trouver M. Vulgar — le Français.

A l'étranger, tout Français est fatalement soldat et maître de danse.

Depuis que les soins de sa garde-malade mulâtresse l'avaient délivré des prescriptions de M. Bleeder, le commis reprenait d'heure en heure. Déjà il se levait et marchait; puis, pour faire argent de ses blessures, il ne manquait pas, à toute occasion, de boiter devant les

dames, et surtout devant les mulâtresses de l'engenho, avec des moustaches relevées et des airs de blessé, à séduire tous les cœurs.

Ces allures martiales avaient fait la conquête du jeune fazender. Il s'en remit de tout au belliqueux Français. M. Vulgar se montra digne de cette confiance. En vrai Parisien, il s'occupa tout d'abord de faire barricader les portes et les fenêtres de la maison d'habitation, fit partir le jeune homme au secours de son père, arma les esclaves tant bien que mal, revêtit l'uniforme du fazender, et prépara tout pour une lutte probable. En attendant, il donnait à ses troupes les premières notions militaires.

Ventura comptait trois cents nègres; le fazender laissa au commis l'uniforme et les fonctions qu'il remplissait d'ailleurs à merveille, et envoya un nègre au Para pour avertir les autorités.

Mais vers le milieu du jour, on vit arriver la goëlette de la douane avec le directeur et une quarantaine de douaniers parfaitement armés. Une vague rumeur de désordres accomplis dans le Tocantins et le Limoeiro, au-dessus d'Igarapé-Mirim, avait circulé en ville : les révolutions sont comme les orages, on entend leur foudre avant de les voir, et de si loin, que nul ne comprend comment le bruit a pu venir. Le chef de la douane, sans abandonner ses projets, mais afin d'éviter une surprise, avait pris la goëlette avec tous ses douaniers pour venir chercher Mariquinha et les Européennes.

Le fazender raconta à son gendre les événements dont il avait été témoin; puis il engagea vivement les Français et même sa femme à profiter de la goëlette pour retourner en ville. Les trois mille hommes de la garnison répondaient de leur salut. Quant à lui, sûr de ses nègres,

décidé à se battre pour sauver Ventura, c'est-à-dire toute sa fortune, il pria seulement le directeur de décider le président à envoyer immédiatement des troupes contre les cabanos.

Mariquinha n'essaya même pas de combattre ce projet; elle se promit seulement de veiller sur ses protégées. La femme du fazender resta sur l'habitation.

— Ma sœur m'écrit que les révoltés sont à peine cinq ou six cents; les petits planteurs de toutes les engenhes du Moju vont venir se réfugier ici. Vous restez, je reste, dit-elle à son mari.

Les Européens essayèrent de décider le fazender à venir avec eux en ville; mais le Brésilien résista avec opiniâtreté. — Je connais les révoltés, dit-il; ils sauront que je suis décidé à me défendre, ils ne viendront même pas m'attaquer. Les cabanos n'opèrent que par surprise. Si vous étiez seuls, messieurs, je vous prierais de rester; vous avez charge de dames, il faut partir.

M. Vulgar eut un instant d'hésitation; mais la vanité et l'amour du lucre l'emportèrent sur ses craintes. Tout le monde l'appelait commandant, tout se faisait par ses ordres. Il voyait jour à conclure avec le fazender une forte affaire de sucres et à lui vendre en même temps, pour ses nègres, des cotonnades qu'il apportait de France. Il resta.

La goëlette de la douane, emmenant Montfort et ses amis avec Mariquinha, repartit immédiatement pour Bélem.

XI

Le couvent de San-Antonio et la Léproserie.

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

. . . .

RACINE.

La goëlette, contrariée par les vents et les marées contraires, n'arriva que le lendemain en vue de la capitale du Para. Les cloches des églises et couvents de la ville sonnaient à toute volée : la population entière était dans les rues.

Les voyageurs débarquèrent. Une procession passait sur la place du Palais, se dirigeant vers la cathédrale. Afin de rassurer les habitants, le président de la province et le vicaire général, qui remplissait les fonctions de l'évêque absent, avaient ordonné cette cérémonie, d'ailleurs très-fréquente au Para.

Les Européens, pour regagner leur domicile au centre de la ville, durent attendre le passage de la procession. Ils virent défiler successivement : les petits enfants, habillés en anges avec des vêtements boursouflés comme des nuages, et conduits par des bedeaux; les moines avec leurs bannières; les images des saints portées à dos d'Indiens; la sainte croix; le clergé des diverses églises escortant le curé, placé sous un dais magnifique, et suivi d'un bataillon de troupe; puis toutes les autorités de la ville, en habit noir; et enfin, fermant la marche, un flot de femmes

tapuyas et mulâtresses, pieds nus, sans linge, en robes de soie, avec les cheveux hérissés de fleurs et le col chargé de colliers d'or.

Le directeur de la douane demanda aux Européens la permission de se joindre à la procession, et entra dévotement, avec elle, dans la cathédrale du Para. Sa femme et les Français partirent vers la maison, que Montfort avait louée pour madame Cerny. La jeune Brésilienne était résolue à rester constamment avec les Européens, jusqu'au départ de leur navire.

Nous suivrons momentanément sa seigneurie le senhor Alfandega.

Après avoir fait, dans les diverses églises et par les rues, les stations d'usage, la procession rentra au couvent de San-Antonio, d'où elle était partie. A la porte, l'un des moines, celui qui portait l'image du saint de son ordre, donna sa bannière à un bedeau de suite, et, s'avançant vers le chef de la douane :

— Arré, dit-il, amigo Alfandega; je vous ai vu avec deux jolies senhoras; sont-ce mes deux esclaves?

— Si, frère Simao, dit le Brésilien; vous voyez que je suis de parole.

— Esta bom. Entrez au couvent, je vous amène d'a Cobra. Nous allons causer affaires et liqueurs françaises. Le navire de ces étrangers a apporté du nectar que je veux vous faire goûter. Entrez.

En achevant ces mots, le moine partit à la recherche du chef de police, et revint bientôt avec lui et le docteur Exequias, qui, ayant entendu le *frei* parler liqueurs, s'était invité et suivait son futur amphitryon.

Mais, avant de raconter les actes de ces divers person-

nages, il est nécessaire d'expliquer en quelques mots et le couvent de San-Antonio et le moine Simao, l'un de ses habitants.

A l'extrémité de la ville, sur une petite place, s'élève un cloître sombre, solitaire, toujours fermé, dont l'église seule est ouverte à tous. Les murs sont noircis par la main du temps; il n'y a de fenêtres qu'à peine, et grillées; la porte est basse, guichetée. Parfois, quand un moine sort, on aperçoit sous le porche entr'ouvert de longs corridors voûtés, des dalles humides et vertes, des murs qui suintent de vétusté.

Par derrière, attenant au cloître, est un jardin, le plus vaste de la ville. On voit s'élever par-dessus ses murs des têtes de manguiers, d'orangers, de cocotiers; des lianes parasites courent d'un arbre à l'autre, et retombent jusqu'en dehors.

C'est le couvent de San-Antonio. Les missionnaires qui arrivent d'Europe pour catéchiser les Indiens vont, de droit, loger dans ce couvent. Ils disent que le jardin est si encombré de plantes sauvages, qu'on n'y pénètre plus; que dans l'intérieur, de tous côtés, les murs s'écroulent; que la pluie tombe dans les salles; qu'il n'y a d'habitables, que les chambres des moines et les caveaux souterrains du cloître. Dans ces caveaux, disent-ils, sont encore debout, scellés aux murailles, tous les instruments des supplices inquisitoriaux, et quelques ossements de suppliciés que les sépulcres n'ont pas su garder.

Que de cris ont retenti jadis sous ces voûtes funèbres! que de victimes indiennes ont passé vivantes par ce porche béant et ne sont pas revenues! Les massacres des Cortez et des Pizarre ont soulevé dans l'histoire une juste réprobation; quelques-uns cependant ont eu pour excuse,

sinon pour pardon, la fatalité de la conquête et l'enivrement d'un triomphe sanglant. Mais on ignore les froides cruautés exercées par les Portugais, sur les Indiens du bas Amazone et des Guyanes; sur cette race d'hommes hospitalière et douce, au visage et à la voix de femme, qui semble vivre pour dormir; son dépeuplement par masses afin d'isoler la Guyane française; l'enlèvement systématique des enfants; l'enlèvement brutal des femmes; toutes ces iniquités silencieuses accomplies dans le secret de la colonisation portugaise, et recouvertes du manteau religieux ou politique.

A l'éternel honneur du jeune Brésil, les supplices infligés aux Indiens de son empire ont presque partout cessé de nos jours. Longtemps avant l'époque à laquelle se passait cette histoire, l'édifice inquisitorial, miné par la charité chrétienne, avait croulé sous les idées françaises. La liberté religieuse montait rayonnante : n'ayant plus désormais raison d'être, les enrôlés de l'Église militante, les moines, se dispersaient. Les couvents-casernes d'un autre âge voyaient fuir leurs soldats.

Les Indiens de l'Amazone, profitant du choc européen, commençaient à vivre moins opprimés; ils étaient bien encore traqués dans les bois comme des bêtes fauves, et forcés de travailler pour un maître au nom de la civilisation; mais tous ces attentats à la liberté humaine diminuaient de jour en jour, réprimés par la métropole, et déjà, du moins, le crime ne s'exerçait plus au nom de la religion, et pour faire confesser aux torturés le Dieu des miséricordes.

Le progrès n'est l'œuvre ni d'une génération ni d'un jour.

Les vieux Tapuyos, effarés des supplices de leurs pères,

se signaient encore, en passant devant le sombre édifice; mais déjà les jeunes souriaient en le montrant au doigt, comme les enfants d'aujourd'hui sourient de l'échafaud politique et du croque-mitaine des grands-pères.

Hôtes solitaires du vieux couvent, six moines cependant étaient restés : débris vivants, blottis dans des débris, accolés à leurs vieilles murailles, comme ces oiseaux nocturnes que le jour naissant trouve voletant dans les ruines; vivant là sous prétexte d'aller convertir les Indiens infidèles, refusant de reconnaître l'autorité ecclésiastique, dormant ou mendiant durant le jour, la nuit vaguant par la ville de débauche en débauche.

Leur maître, de fait, car, pour la forme, ils avaient un supérieur, était le frei Simao, le plus tartufe et le plus capable de tous; c'était lui qui savait le mieux exploiter les cendres de la terreur religieuse, cendres éteintes, mais chaudes encore; c'était lui qu'on rencontrait le plus souvent dans les rues, pieds nus, la besace au dos, allant de porte en porte prendre les aumônes demi-forcées des fidèles; c'était lui qui chaque année, le vendredi saint, donnait, au nom du Dieu martyr et pardonnant, le signal souvent homicide de la *chasse* aux juifs; c'était lui qui rappelait ses frères à l'ordre, lorsque le récit d'une nuit de scandale se colportait trop bruyamment par la ville; c'était lui qui vendait les denrées et les esclaves de la fazenda, car son ordre mendiant, en dépit de la règle, possédait une métairie et des nègres; c'était lui, en un mot, qui pour le couvent, se *débrouillait*, comme disent les matelots.

Gros, trapu, le col court, la figure pourpre, la barbe forte, les lèvres épaisses, de gros yeux saillants et ronds, la voix lourde; tout, dans sa tête et son allure, annonçait

les passions cupides et bestiales. Moyennant récompense honnête, on lui faisait tout faire : pour se procurer l'argent nécessaire à ses passions, il eût vendu son cloître, son âme et son Dieu. Il avait prêté le nom du couvent, pour faire saisir et poursuivre les deux Françaises, comme ses esclaves.

Le moine Simao introduisit ses trois invités dans l'intérieur du couvent et les fit monter jusqu'à son appartement. En entrant, il jeta tout d'abord son lourd costume de procession sur une table et resta vêtu simplement d'un caleçon et d'une chemise.

— Quelle chose insipide que ces processions! dit-il; aussi, je fais toujours préparer dans ma chambre des liqueurs pour le retour. Servez-vous, messieurs; il y en a pour tous.

En effet, une grande table noire, qui peut-être avait servi jadis aux scribes inquisitoriaux, était chargée de bouteilles à étiquettes impossibles. On retrouvait là tous les noms du vieux temps : le cent sept ans, le parfait amour, la crème de vanille brûlée au vin de Champagne, etc., c'est-à-dire, à l'étranger, un peu d'eau-de-vie française avariée avec plus ou moins de sucre et de poivre; car les exportateurs ont peu de scrupules quant à la qualité des objets exportés. Mais les étiquettes des bouteilles étaient si belles, que les liqueurs avaient dû coûter au frère, au moins toutes les aumônes d'une journée pleine.

Les palais pimentés des invités furent satisfaits et s'humectèrent à plusieurs reprises; mais, tout en-buvant, le moine dit au directeur :

— Parlons un peu de nos petites esclaves, senhor Alfandega. Elles sont jolies, et l'une d'elles est très-jeune!

— Écoutez-moi, reprit le chef de la douane. Comme j'ai de mauvaises nouvelles, je ne les disais que le plus tard possible; il faut les dire, cependant. Nous avons à nous occuper d'autre chose que de ces Européens. Et M. Alfandega raconta les meurtres d'Igarapé-Mirim et les dangers courus par son beau-père.

Mais ce fut à peine s'il réussit à obtenir l'attention de ses auditeurs jusqu'à la fin de son récit.

— Vous exagérez les choses, dit le premier le chef de police : parce que trois ou quatre engenhes sont brûlées, à vous entendre, on croirait la cidade prise. Les cabanos ne tuent que des Portugais. Laissons-les faire pendant quelques jours. Nous avons ici soixante soldats allemands, quand il en sera temps, on les enverra dans le Tucumanduba, et tout rentrera dans l'ordre. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Sans doute, reprit le docteur Exequias, bonne politique! Nous aurons de cette façon saignée d'étrangers et de révoltés.

Et le moine dit à son tour : — Ce que vous nous racontez là, mon cher Alfandega, est de l'histoire ancienne. Nous connaissons cela d'hier : c'est très-triste pour ceux qui sont morts; mais nous sommes bien portants. Votre beau-père n'a pas même été touché, et, entre nous, quand on vous priverait un peu de votre beau-père, où serait le mal? Revenons donc à nos esclaves.

Le directeur de la douane était, comme Basile renvoyé pour fièvre, ébahi, ne sachant plus qui avait raison de lui-même ou de ses auditeurs; cependant il reprit :

— Je vous ai amené les Européens; mais, croyez-moi, le moment est mal choisi, pour nous mettre encore ces querelles sur les bras. Laissons ces étrangers.

— Le soleil de la route vous a troublé le cerveau, dit le moine. Parce qu'il y a des cabanos à Igarapé-Mirim, vous voulez que d'a Cobra renonce à sa vengeance, et moi à deux hérétiques françaises que je veux ramener à la vraie foi. Vous rêvez, mon pauvre Alfandega.

— Non, mais dona Mariquinha et mon beau-père se sont pris d'une telle affection pour ces Européens, qu'ils m'intéressent un peu, et je croyais...

— Ah! voilà ce qu'il fallait dire tout d'abord, reprit le chef de police. C'est fort bien. Mais vous ne pouvez pas espérer que, pour votre beau-père, j'oublierai les insultes que j'ai reçues; non, non, cela ne sera pas. Je me vengerai d'abord sur les femmes; elles subiront, jusqu'à réclamation des consuls, toutes les ignominies de l'esclavage; le moine en fera ce qu'il voudra et les enverra travailler à la fazenda. Quant aux hommes, si je pouvais les faire soigner par mon ami Exequias, ajouta-t-il en souriant, je donnerais cent mille reis par corps.

— Pourquoi non! reprit ce dernier; des étrangers! envoyez-les-moi, et je vous promets de faire quelque chose pour vous, d'a Cobra.

— Parbleu, reprit le chef de police, une idée! Vous êtes médecin en chef de la Léproserie; vous pouvez faire un certificat de lèpre et les garder là pour l'éternité, comme dirait le moine.

— Je vous ferai tous les certificats que vous voudrez; mais je ne me charge pas de faire prendre les Français.

— Les Anglais sont partis; je suis chef de police, je m'en charge, moi, et dès demain! et en plein jour!

— Doucement, doucement, messieurs, dit le moine, pas de scandale. Il est inutile de faire du bruit; laissons ces messieurs, et revenons à mes deux blanches.

— Oh! vos deux blanches! reprit le chef de police; si le docteur me promet de garder les hommes enfermés comme lépreux, ma vengeance est complète, et peu m'importe le reste. Prenez-les; mais je ne paye plus rien.

— Il m'importe, à moi! reprit le moine. Mon cher d'a Cobra, vous avez promis et vous m'avez dérangé. Le docteur des nègres et moi nous avons déja fait faire des actes.

— Voyons, reprit le senhor Alfandega, ma femme tient à ses blanches. Combien avez-vous déboursé, frei Simao?

— Je n'en sais rien encore; mais là n'est pas la question.

— Si; dites vos dépenses, et je vous les rembourse : ou je vous les joue, tenez!

— D'a Cobra les abandonne-t-il? dit le moine.

— Cela dépend de M. Exequias; s'il me fait un certificat et me promet de garder malgré tout les hommes à la Léproserie, je suis vengé. Faites ce que vous voudrez des femmes!

— Je vous le promets; seulement l'arrestation ne me regarde pas, dit le médecin.

— Et le docteur des nègres! et vos promesses! reprit le frei.

Le docteur fit un geste d'indifférence.

— Bah! dit M. Alfandega, le docteur des nègres n'est pas là; les absents ont tort. Vous le rembourserez sur ce que vous allez me gagner.

— Moi! dit le moine, je ne lui donnerai pas seulement une pataca. Mais j'ai été dérangé, je veux cinquante mille reis. Je vous les joue en partie liée, et je me réserve de parler à la plus jeune des Européennes : comme dona Mari-

quinha est son amie, vous m'aiderez, Alfandega; sinon, j'agis contre vos blanches. Voilà mes conditions.

— C'est entendu. Je veux bien vous aider; mais Mariquinha est rusée, sous son apparence indolente.

— Bah! vous ne savez rien faire, vous autres maris. A-t-elle toujours pour confesseur, le padre de Nazareth?

— Oui! le padre vient chez moi. Je ne veux pas que ma femme reste seule à l'église.

— C'est bon, c'est demain dimanche. Jouons, je n'ai plus besoin de vous.

Et le moine alla chercher des cartes, tandis que le chef de police et le docteur Exequias réglaient leurs conditions contre les Européens.

En revenant, le frei Simao entendit le docteur d'a Cobra parler encore d'arrestation en plein jour :

— C'est mauvais, tout cela, mon cher ami, dit-il. Vous voulez les prendre, n'est-ce pas? eh bien, point de violence : cela fait du scandale : le consul arrive. Inventez un piége, une surprise. Connaissez-vous quelque Français? faites-lui écrire une lettre. Qu'il prie ses compatriotes de venir le visiter! Que sais-je?

— Il n'y a pas de Français à la Léproserie, dit M. Exequias; mais, j'y pense, vous, frei, qui écrivez le français à merveille, fabriquez-nous une lettre.

— Ah! toujours moi! reprit le moine : j'arrange tout dans cette ville. Cependant, écoutez, je veux bien encore. Ce sera pour le couvent! Je vous fais une lettre, et je vous la joue au voltarete, à vous d'a Cobra et au directeur, contre cent mille reis, argent sur table. Est-ce convenu?

— Faites d'abord la lettre.

— Ah! c'est mal, docteur, vous n'avez pas confiance. Mais vous payerez; cela m'est égal.

Le moine s'assit, et de sa plus belle main écrivit la lettre suivante, qu'il recommença à deux reprises. Elle était ainsi conçue :

« Messieurs,

« On vient de m'apprendre que deux de mes compatriotes étaient récemment arrivés au Para. Retenu depuis des années dans la maison de santé de cette ville par une longue et cruelle maladie : près de mourir, j'éprouverais un bonheur suprême à entendre de vive voix des nouvelles de notre commune patrie. La route est bien courte d'ici à Bélem ! J'espère que vous ne refuserez pas la dernière prière d'un mourant. »

Le frei lut la lettre à voix haute en ajoutant :

— Signez cela du premier nom de Français que vous trouverez dans vos archives de police ; envoyez la porter, avec réponse, par un des esclaves de la Léproserie, et vos hommes viendront. Avec deux mots du cœur, on prend les Français comme on veut. Et maintenant jouons.

— Eh bien, et vos blanches ? dit le chef de police.

— Le directeur me les paye ; sa femme ne veut pas que nous en fassions des esclaves. Cela ne vous regarde plus. Moi, j'ai mon projet. Vous, vous avez votre lettre, jouons !

Le senhor Alfandega, pendant ce temps, avait préparé la table et les cartes. On joua ; le moine gagna partie et revanche. Le chef de police, tout entier à ses projets de vengeance, sortit avec M. Exequias, tandis que le directeur et le frei Simao continuaient une partie acharnée. Le moine finit par gagner un conto de reis : son adversaire voulait continuer, mais le frei leva la séance en objectant

ses affaires, et reconduisit son joueur maugréant, jusqu'à la porte du couvent.

Une heure après, il était chez le directeur spirituel de la senhora Alfandega, et le soir même, Mariquinha, mandée chez elle en toute hâte, confessait son intimité avec des catholiques hérétiques de France, et comme pénitence recevait l'ordre de conduire elle-même, dès le lendemain matin, ses amies les Françaises, à la messe du couvent de San-Antonio.

Mariquinha était bonne et dévouée, habile aux choses de cette vie; mais, avant tout, elle était timorée de religion, jusqu'à l'aberration. Pour elle, son confesseur était un juge sans appel, ayant pouvoir absolu pour effacer ou non ses péchés, pour lui octroyer ou non ses joies ou ses supplices futurs; quand il parlait des hérétiques, des flammes de l'enfer, Mariquinha perdait la tête, et, pour l'apaiser, elle se fût elle-même attachée sur un bûcher.

Elle promit tout ce que voulait son confesseur.

D'ailleurs, elle allait dans une église; là on ne pouvait pas saisir ses amies qu'elle ne quitterait pas, et une messe entendue au couvent, en la sauvant elle-même, pouvait convertir les deux hérétiques; car, aux yeux des ardents catholiques du Portugal, nous sommes des hérétiques, non moins que les Turcs ou les protestants!

Le lendemain, dès l'aube, Mariquinha était chez les Françaises et leur proposait de les conduire à la messe au couvent de San-Antonio, où se trouvaient toutes les images et les bannières des processions. Madame Cerny et sa fille acceptèrent la proposition de la jeune femme. C'était un dimanche, et ce jour-là elles ne manquaient jamais la messe en France; heureuses de pouvoir y aller au Para, peu leur importait, la cathédrale ou le couvent.

Sur le conseil de la jeune Brésilienne, madame Cerny envoya chercher Paul et Montfort, parce qu'il n'est pas d'usage à Bélem qu'une femme sorte seule, même pour aller à l'église. Les deux jeunes gens étaient dans la maison de M. Merry : ils s'y étaient installés sur son invitation première, malgré l'absence momentanée du Marseillais, qui avait été passer deux jours chez un ami, à trois lieues de la ville. Ils arrivèrent aussitôt et se firent les cavaliers des trois femmes, jusqu'au couvent, situé à l'autre extrémité de Bélem.

Sur la route, en vue de l'église, ils furent accostés par un nègre, qui leur demanda s'ils n'étaient pas les deux senhores francezes qui habitaient chez M. Merry. Montfort répondit affirmativement : l'esclave lui dit alors que, ne les ayant pas trouvés à leur casa, il les cherchait pour leur donner une lettre d'un Français; et il leur remit en effet un grand pli avec une adresse à la Brésilienne.

« Ao illustrissimo senhor, etc. »

C'était la lettre du moine. Seulement il y avait au bas une signature illisible, puis ces mots ajoutés par une autre écriture et en portugais : « La présente lettre servira de billet d'introduction. — Signé : O DOUTOR EXEQUIAS, *médecin en chef.* »

Montfort lut la lettre et la tendit à Paul, en lui demandant s'il voulait aller voir ce malade avec lui.

— Sans doute, reprit le jeune homme. Les désirs des mourants sont sacrés, et nous pouvons satisfaire ceux de celui-ci à si peu de frais !

— C'est mon avis, dit Montfort, et il demanda au nègre si la maison de santé dans laquelle était leur compatriote

se trouvait loin de la ville et s'il pourrait les y conduire le jour même.

— Si, senhor, répondit l'esclave; il y a pour deux heures de route à pied, une heure à peine à cheval.

— Et tu pourrais nous procurer deux chevaux?

— Pourquoi non, senhor? Avec de l'argent, on trouve tout dans la cidade.

Montfort demanda à Paul s'il voulait y aller à cheval. Le jeune homme consentit.

Suivis de l'esclave, tous deux rejoignirent les trois femmes, qui marchaient lentement devant eux, en attendant la fin de leur colloque avec le nègre. Montfort leur raconta brièvement la lettre du Français, et l'envie qu'ils avaient d'y aller dans la journée même.

— Alors allez-y de suite, dit Mariquinha ignorante de la lettre et du projet du docteur; dans le jour il fait trop chaud pour sortir. Conduisez-nous jusqu'à la porte de l'église; mes mulâtresses y sont, elles nous reconduiront. Vous serez de retour dans trois heures, et vous reviendrez déjeuner à la douane avec ces dames, que je garderai.

— Vous avez raison, senhora, dit Montfort.

Et se tournant vers madame Cerny :

— Vous n'avez pas besoin de nous pour prier, lui dit-il; nous n'allions à l'église que pour vous : une bonne action vaut bien une messe. Nous permettez-vous, mesdames?

— Allez, dit madame Cerny, vous êtes un pécheur endurci; pour ce que vous feriez à l'église, mieux vaut cent fois aller consoler ce pauvre malade.

Montfort appela l'esclave et lui demanda s'il pouvait

lui procurer les deux chevaux de suite et les lui amener sur la place même du couvent, où il l'attendrait.

— Si, senhor, dit le nègre, avec de l'argent.

— Tiens, prends ce louis, cela vaut vingt patacas ; pars et reviens vite. Tu garderas le reste.

— Merci, senhor, reprit le nègre ; et il partit.

— C'est singulier, dit Montfort, il me semble que j'ai déjà vu quelque part cette figure de moricaud ; mais ils se ressemblent tous, et je crois reconnaître tous ceux que je vois.

Les blancs arrivèrent à l'église du couvent. La messe allait commencer ; l'église était déjà pleine. Dans le milieu, en face l'autel, les Brésiliennes blanches, en cheveux, mais en grande toilette, étaient accroupies à terre, sur les dalles nues, plongées en apparence dans une dévotion profonde. Derrière elles, les femmes tapuyas et mulâtresses, accroupies à terre comme leurs maîtresses, couvraient le sol : on voyait s'agiter par instants, à l'arrivée de l'une d'elles, leurs têtes noirâtres surmontées de hauts peignes d'écaille. Les hommes étaient debout des deux côtés, regardant parmi les mulâtresses, et s'occupant fort peu de la messe qui commençait.

Au moment où les Européennes entrèrent dans l'église, un suisse-bedeau, tout de rouge vêtu, vint vers elles et leur dit d'un air irrité :

— Quittez vos chapeaux. On n'entre pas ainsi dans une église.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Ces Françaises hérétiques se croient tout permis.

— Que dit-il ? demanda madame Cerny à Mariquinha.

— Il vous dit de quitter vos chapeaux. C'est la cou-

tume ici, chère dame ; les femmes vont toujours tête nue, et ce bedeau croit que vous gardez votre coiffure par manque de respect ; mais je vais lui parler.

Mariquinha prit un billet de mille reis (trois francs) dans une bourse qu'elle portait pendante à sa ceinture, et le mit en silence dans la main du suisse.

— C'est bien, reprit d'un air bourru le fonctionnaire calmé ; qu'elles passent, mais ne se mettent pas dans le milieu de l'église. Ce sont des étrangères, elles peuvent rester avec les esclaves.

Sans s'inquiéter des paroles du suisse, la jeune Brésilienne, suivie des deux Françaises, traversa les rangs pressés des femmes de couleur, qui toutes se dérangèrent sur son passage, et fut se placer à terre au milieu des blanches comme elle.

Paul et Montfort retournèrent sur la place, afin d'y attendre le nègre. Nous les laisserons suivre leur destinée, pour revenir aux deux Européennes et à Mariquinha.

La messe dura près d'une heure. Le frei Simao était sur les marches de l'autel, assistant le prêtre. Avant la fin du saint sacrifice, il quitta l'autel pour reparaître bientôt à la porte extérieure de l'église.

La messe finie, Mariquinha se dirigea vers la chapelle du saint du couvent, située sur l'un des côtés intérieurs du temple. Là elle pria pendant quelques minutes. Clémence et sa fille l'attendaient debout.

L'église, cependant, était devenue déserte. Presque tous les fidèles étaient sortis peu à peu. Le moine, ennuyé d'attendre vainement les blanches en dehors, rentra et aperçut la Brésilienne et ses compagnes devant la chapelle du saint.

— Elles se font prendre d'elles-mêmes, murmura-t-il, en s'avançant vers les trois femmes.

Puis, touchant Mariquinha à l'épaule, sans attendre la fin de sa prière :

— Viva, minha senhora ! c'est félicité pour le couvent de voir ici votre seigneurie ; mais les portes vont fermer.

— Je pars, senhor frei, dit la jeune Brésilienne d'une voix troublée.

— C'est plus court par ici, reprit le moine ; et, tout en appuyant la main sur un ressort caché dans les rainures en pierre de la chapelle, il feignit de pousser du pied une porte donnant sur une grande salle.

Le moine fit signe aux deux Françaises de passer. Mariquinha, pressentant une perfidie, voulut sauver ses amies et dit au moine :

— Merci, padre, nous sortons par la grande porte.

Mais déjà, sur l'invitation du frei, les deux Européennes avaient franchi le seuil et s'avançaient dans la salle. Derrière elles, la porte de l'église se referma en tombant lourdement. Aussitôt, sans laisser à la Brésilienne le temps de revenir de son effroi, le moine, resté dans l'église seul avec elle, lui dit avec un geste menaçant :

— Vous fréquentiez des hérétiques, ma fille ! La colère du Seigneur allait s'appesantir sur vous et les vôtres ; mais l'Église veille sur ses enfants.

— Oh ! frei, je vous supplie, murmura Mariquinha en courbant la tête.

Il y eut tant de prière, de douleur résignée, dans la voix de la jeune femme, que le moine en eut comme pitié et reprit moins durement :

— Allez, ma fille ; si vos amies écoutent les conseils

du supérieur, demain elles vous seront rendues. Gardez le silence et partez en paix.

En achevant ces mots, il conduisit la jeune femme jusqu'au seuil de l'église, et sortant lui-même, rentra dans le couvent par la porte extérieure.

Mariquinha, courbée d'angoisses, chercha des yeux Paul et Montfort; ils n'étaient plus là. Quant à ses femmes, elles l'attendaient nonchalamment appuyées au portail de l'église. Elle s'achemina vers sa demeure. De grosses larmes coulaient silencieuses au long de ses joues; mais elle marchait cependant au milieu de la place, droite et fière, à quelques pas en avant de ses mulâtresses.

A l'angle de la première rue, deux Indiennes se tenaient debout : l'une d'elles portait à son dos un enfant de trois ou quatre ans tout nu, pâle et maladif; l'autre, jeune et belle de cette beauté limpide qui est l'auréole des vierges, quitta sa compagne et s'avança vers la Brésilienne :

— Les blanches de l'autre terre ne sont-elles plus avec toi, senhora?

— Non, dit Mariquinha.

— Les blanches savent guérir, et l'enfant de ma sœur souffre. — Où sont-elles?

— Dieu le sait.

— Prisonnières de ces moines! Parle sans crainte, minha branca. Les filles mundurucus ne savent pas trahir.

La douleur oppressait Mariquinha; elle poussa un sanglot demi-étouffé; mais la fierté de sa race reprenant le dessus, elle dit à demi-voix à l'Indienne :

— Les affaires des blancs ne sont pas affaires des Tapuyas.

La jeune fille sourit dédaigneusement et rejoignit sa compagne. Quelques minutes après, les deux femmes descendaient dans une petite montarie attachée au rivage, déposaient soigneusement l'enfant malingre au fond du canot sur des feuilles de bananier, et, saisissant chacune une pagaie, prenaient audacieusement le large du fleuve, pour descendre la rivière dans la direction de la mer.

La jeune Brésilienne regagna sa demeure.

Le moine, pendant ce temps, était rentré dans l'intérieur du couvent. Il se dirigea rapidement vers la salle qui lui gardait les deux Européennes, et s'avança vers elles, en disant en français :

— Veuillez m'excuser, mesdames. La porte de l'église est à ressort de votre côté; elle s'est refermée malgré moi; la senhora Alfandega et moi-même n'avons pu vous suivre.

L'excuse était trop grossière pour tromper Clémence; mais, ne comprenant pas les projets du frei, elle attendait; aussi reprit-elle simplement :

— Je vous remercie, senhor; veuillez nous indiquer la porte de sortie : Mariquinha doit nous attendre.

— Oui, madame, dit le moine, qui fléchit la tête malgré lui, devant le calme hautain de madame Cerny.

Il passa devant elle en lui faisant signe de le suivre. Après avoir traversé trois grandes salles désertes pareilles à la première, les deux femmes et leur guide arrivèrent enfin dans une chambre en désordre : deux hamacs dans l'un desquels un autre moine était assis, trois ou quatre chaises en canne, une table noire et quelques vêtements misérables étendus sur une corde en travers, composaient tout le mobilier de la pièce.

A peine les Européennes eurent-elles pénétré dans

cette chambre mal éclairée par une fenêtre à barreaux et à moitié murée, que le frei, levant enfin le masque, ferma la porte derrière elles et leur dit :

— Asseyez-vous, senhoras, j'ai à vous parler.

Clémence resta debout en disant : — J'écoute, monsieur ; mais, tant que Mariquinha ne sera pas ici, je ne répondrai même point à vos questions.

— Quel est votre confesseur en cette ville ? dit le moine.

Clémence ne répondit pas.

— Vous n'en avez même point ! Eh bien ! passe encore pour vous, madame ! mais cette enfant ne peut ainsi rester privée des conseils de notre sacerdoce.

Et, se tournant vers Henriette, qui regardait le frei sans comprendre ses paroles, il lui dit :

— Suivez-moi, mon enfant.

Clémence saisit le bras de sa fille et reprit :

— Ma fille ne me quitte jamais, et, comme toutes deux nous avons un directeur, je vous remercie, monsieur.

Mais le moine, prenant une des mains d'Henriette, chercha à l'entraîner vers une porte entr'ouverte et placée en face de l'issue par laquelle ils étaient entrés.

— Vous me brisez la main, monsieur, dit la jeune fille, qui se rapprocha de sa mère.

— Ah ! vous aussi vous résistez, hérétique et fille d'hérétique ! La religion sait punir les rebelles.

Et, se tournant vers l'autre frei, qui, jusqu'alors impassible dans le hamac, semblait étranger à tout ce qui se passait :

— Mon frère, lui dit-il, vous enfermerez la senhora dans cette chambre, tandis que je conduirai la jeune fille dans une cellule. La sainteté du lieu, tôt ou tard, les fera toucher par la grâce.

Le moine se leva.

D'un bras, Clémence étreignit étroitement Henriette en disant :

— Ma fille, monsieur, ne me quittera que par la violence, et si l'un de vous fait un pas pour approcher de nous, j'appelle au secours.

— Ces murs sont épais, dit le moine en riant. Il n'importe. Obéissez, madame! croyez-moi. Vous êtes catholique, et vous savez les devoirs des prêtres de notre foi. Nous avons charge d'âmes. Obéissez!

Mais à ce moment le visage de madame Cerny s'éclaira d'une joie soudaine, et sans quitter sa fille, elle se précipita du côté de la porte, par laquelle le frei avait voulu entraîner Henriette.

Sur le seuil se tenait un des missionnaires français qui, arrivé par *la Caroline*, avait été logé dans le couvent de San-Antonio avant de partir pour les missions.

Le frei poussa une sorte de rugissement étouffé et s'avança vers le missionnaire en criant :

— Que venez-vous faire ici? Nous espionner encore jusque dans nos cellules?

— Je suis le directeur spirituel de ces dames, dit le missionnaire, et je viens vous dire qu'elles n'ont besoin de personne.

— Ah! vous êtes leur confesseur! Eh bien! vous pouvez les confesser à votre aise, et surtout les engager à se soumettre : car, cette nuit, je reviendrai. Frei Euzebio, sortons.

Et aussitôt, avant que le missionnaire et les femmes aient eu le temps de songer à fuir, les deux freis se dirigèrent vers la porte, qu'ils refermèrent.

Aussitôt après le départ des moines, les captifs essayèrent d'ouvrir l'une ou l'autre des deux portes de la chambre; mais ils reconnurent de suite l'inutilité de leurs efforts. Quant à la fenêtre, située à quinze pieds de terre et grillée, ils n'y pouvaient penser. Le prêtre européen engagea madame Cerny à la patience en lui disant que, dans la journée, son frère en Dieu, l'autre missionnaire de *la Caroline*, devait rentrer dans leur commune cellule, située au-dessus de celle où ils se trouvaient; que de là il entendrait sûrement l'appel qu'il lui adresserait alors, car il n'était lui-même descendu qu'en reconnaissant la voix de Clémence.

Peu à peu rassurées par les paroles du missionnaire et leur espoir dans leurs amis, les deux femmes attendirent leur délivrance avec moins d'anxiété.

Mais tandis que Clémence et sa fille subissaient ainsi les odieuses atteintes du frei Simao, Paul et Montfort couraient, sans le savoir, à des dangers plus terribles sinon plus réels.

Ainsi que nous l'avons vu, tous deux étaient restés sur la petite place du couvent, attendant le nègre. Montfort ne s'était pas trompé, il connaissait l'esclave; c'était un des nègres du chef de police.

Aussitôt après avoir reçu l'argent des Français, il courut redire leur décision à son maître.

— C'est bien, fit le docteur, fais seller mon cheval, et ne mène de chevaux aux deux Français que dans un quart d'heure au plus tôt. Tu les conduiras toi-même.

L'esclave s'inclina et sortit. Vingt minutes après, il revenait sur la place du couvent avec deux chevaux de main.

— Tu vas nous enseigner la route, dit Montfort.

— Je conduirai les senhores, reprit l'esclave—

— Comment! tu n'as pas de cheval?

— Un esclave sait courir; j'irai aussi vite que les chevaux.

En achevant ces mots, il prit, en courant, par la rue qui mène vers Nazareth. Les deux cavaliers suivirent au trot de leurs montures.

Ils traversèrent ainsi les estrades ou boulevards extérieurs qui environnent la ville, grandes avenues spacieuses plantées d'arbres et bordées par les maisons de campagne des habitants de Para. Bientôt ils entrèrent sous bois, par une route étroite et boueuse. Le nègre courait toujours devant eux. Enfin, au bout d'une heure de route, sans avoir eu le loisir d'échanger une parole avec leur guide silencieux, les Européens arrivèrent devant une espèce de hameau de cases en bois mal bâties, au milieu duquel s'élevait une maison ressemblant à une prison. Un cheval fumant de sueur était attaché à la porte.

— C'est là, dit le nègre. Que les blancs regardent où je vais attacher leurs chevaux, afin de les trouver pour revenir. Je ne serai plus là.

En ajoutant ces mots, il regarda fixement Montfort; puis, prenant les deux chevaux, il les conduisit derrière un petit bosquet d'arbres placé sur le bord de la route qu'ils venaient de suivre; de là, revenant vers les Européens, il frappa à l'entrée de la maison principale.

La porte s'ouvrit : le nègre se rangea pour laisser passer les blancs.

— Je suis sûr d'avoir déjà vu cet homme-là, dit Montfort.

— Parbleu, reprit Paul, je reconnais la cicatrice de son front : c'est le nègre que le docteur a frappé si brutalement sur la côte de Marajo, à bord de *la Caroline*.

Mais ils n'eurent pas le temps d'échanger d'autres paroles. Une sorte d'homme à moitié habillé en soldat, à la figure boursouflée, léonine, rougeâtre, aux mains et aux pieds gonflés, un lépreux enfin, se tenait debout contre la porte en les priant d'entrer.

Sa voix basse, voilée, sans timbre, sortait comme d'une gorge sans palais, qui ne donne plus les sons.

Dans une cour vaste, plantée de manguiers, étaient quarante ou cinquante hommes demi-nus, presque tous nègres, curibocas ou mulâtres, à la face léonine comme celui qui était près d'eux, l'œil terne, sans regard; les uns, le front gonflé, rougeâtres et pâles par plaques; les autres, avec des boursouflures et des plaies hideuses, les jambes rouges, le front, le nez et les lèvres tuméfiés. Les premiers allaient et venaient sans paraître souffrir; l'attitude des seconds, sans indiquer la douleur, révélait une décrépitude fatale et prochainement mortelle. Quelques-uns même, assis par terre, semblaient ne pouvoir se soulever qu'à peine. Tous jetèrent sur les blancs des regards atones, et se prirent à parler entre eux à voix basse.

Paul et Montfort n'avaient jamais vu de lépreux, ils ignoraient même que l'Amérique du Sud fût infestée de cette incurable maladie[1].

— Voilà de vilains malades, dit Montfort à Paul; puis,

[1] Le cadre de ces récits ne comporte pas de détails sur différents essais de médication tentés contre la lèpre dans l'Amérique du Sud et réussis jusqu'à certain degré; sans quoi, nous avons par devers nous toute une série de notes circonstanciées sur divers moyens curatifs, fructueusement employés dans le bassin de l'Amazone contre cette horrible maladie.

se tournant vers l'homme qui avait ouvert la porte, il lui présenta sa lettre en disant :

— Quelle est la maladie de ces malheureux ?

— Ce sont des *gafos* comme moi, dit l'homme.

— Eh bien, reprit Montfort en français et en regardant son compagnon, j'aimerais mieux mourir autrement que gafo. Plus je regarde ces hommes, plus ils me semblent horribles.

Le lépreux, cependant, ferma la porte sans faire entrer le nègre, qui avait disparu ; puis, faisant signe aux Européens de le suivre, il traversa lentement la cour et arriva devant une petite porte basse, qu'il ouvrit ; dix ou douze marches humides, descendant en terre, apparurent aux Européens. Leur guide descendit.

Au bas de ces marches était une seconde porte, épaisse et cintrée ; le lépreux l'ouvrit comme la première et avec la même clef. Les Français entrèrent et découvrirent une grande cave murée de toutes parts, demi-obscure, éclairée seulement par un soupirail fermé de barreaux en fer ; dans le milieu était une table noirâtre, et au fond, dans chaque encoignure, on distinguait vaguement un hamac suspendu. Le guide fit passer devant lui les deux blancs ; puis, au lieu de continuer sa route avec eux, il resta sur le seuil de la salle :

— Le docteur va parler aux étrangers, murmura-t-il à demi-voix. Et, sans attendre une réponse, il referma la porte.

— Que veut dire cela? dit Montfort ; où sommes-nous, et où est le malade? Pourquoi nous enferme-t-on ?

— C'est peut-être la règle de la maison, reprit Paul.

En disant ces mots, il alla vers la porte ; elle était bien

fermée. Mais à ce moment, sur un des côtés de la cave, à dix pieds de terre environ, une trappe en fer glissa sur des rainures, et une voix bien connue des Français, la voix du docteur d'a Cobra, dit ironiquement :

— Viva, messieurs! Que pensez-vous de ce nouveau séjour? Il n'y a plus d'Anglais aujourd'hui.

Les prisonniers restèrent silencieux. Le docteur reprit :

— Vous ne savez peut-être pas encore très-bien où vous êtes, messieurs? Je veux vous le dire : vous êtes dans le cachot mortuaire de la Léproserie.

Montfort fit un geste d'horreur.

— Ah! vous n'êtes plus insolents, messieurs. Mais abrégeons; je respire un mauvais air au-dessus de votre cachot. C'est ici qu'on met tour à tour, ou ensemble, les lépreux récalcitrants et les lépreux morts. On vous dit riches, messieurs, et on ajoute que vous avez à Maranhao une somme considérable; je veux cette somme d'abord : réfléchissez. Je vous avertis seulement que si vous restez ici quelques jours, vous deviendrez lépreux. Cela se gagne. En outre, vos belles fiancées pourront être compromises : le frei Simao leur veut du bien et le couvent de San-Antonio n'a pas bonne réputation. Le gardien qui vous jettera vos vivres par cette trappe écoutera vos propositions et m'en fera part.

L'ouverture se referma, et les deux jeunes gens retombèrent de nouveau dans la solitude silencieuse de leur cachot. Paul tremblait. Montfort était si pâle qu'on eût pu le croire mort, et il sentait battre son cœur à l'entendre.

Il se tourna vers Paul :

— Il y a un Dieu! n'est-ce pas? dit-il. Et en prononçant ces mots, il se prit le front à deux mains et resta ainsi

pendant une minute, accablé, la tête perdue, s'appuyant à la table pour ne pas tomber.

Paul retrouva le premier la parole.

— Mieux valait mourir à Marajo, dit-il.

Sa voix rappela Montfort à lui-même :

— Mourir, la mort n'est rien. Mais, la vie d'un lépreux avant de mourir !

Et au jour douteux du soupirail, regardant la table qui était couverte de taches noirâtres, comme de sang répandu jadis :

— Ne touche pas à cette table, dit-il en prenant Paul par le bras : elle donne la lèpre ! mais, ajouta-t-il à demi-voix, ces murs la donnent aussi : ce sol, cet air, tout est lèpre ici !

Et dans un accès de colère impuissante, le jeune homme enleva de terre la table à laquelle il venait de s'appuyer et la lança contre les parois du cachot. La table rebondit et retomba par terre, brisée de deux de ses pieds.

Paul pleurait silencieusement. Le souvenir d'Henriette, le cachot et les paroles de Montfort, dont il connaissait le courage, avaient brisé cette nature fougueuse, mais qui se laissait facilement abattre par les revers.

Cette douleur rendit à Montfort son énergie lucide. Il fit le tour du cachot. Il ne vit que des murs, qui laissaient suinter de tous côtés une humidité verdâtre. Le sol était boueux par places. Il mesura la hauteur du soupirail et de la trappe Plus il regardait, plus il lui semblait difficile de s'échapper.

Cependant il revint vers Paul, et l'embrassant étroitement :

— Ne désespère pas, va, lui dit-il. Je vais essayer quant à l'argent, et lui en faire abandon. Ensuite nous verrons.

Paul, lui aussi, avait enfin réussi à dompter sa douleur.

— L'argent ne servira de rien, reprit-il. Il le prendra et nous manquera de parole. Mais qu'a-t-il voulu dire en parlant du couvent et de nos fiancées?

— Je ne sais, dit Montfort. Ne cherchons pas. Rêvons à fuir d'abord.

Et les deux jeunes hommes errant dans leur cachot se prirent à examiner tout, en agitant des projets de fuite, qu'ils repoussaient tour à tour comme impraticables. Mais subitement le jour de la cave s'obscurcit presque entièrement, et en jetant les yeux vers la fenêtre, ils entrevirent un homme qui leur faisait signe de venir près de lui.

Ils reconnurent leur guide, et vinrent au bas du soupirail :

— Voici la clef, dit le nègre; — les chevaux sont là.

Et les Européens entendirent tomber quelque chose sur la terre humide. L'esclave disparut.

Paul trouva le premier la clef libératrice, et se précipita sur la porte pour l'essayer.

C'était bien la clef du cachot.

Mais Montfort l'arrêta.

— Réfléchissons d'abord, dit-il, et en silence.

Paul retira la clef et revint vers son ami; le hasard était pour eux, car au même moment la trappe se rouvrit, et le docteur parut de nouveau :

— Je pars, messieurs, dit-il; je ne reviendrai que demain. Demain peut-être il sera trop tard pour vous et surtout pour les dames. Avez-vous réfléchi?

— Oui, dit Montfort; écoutez bien : Sur mon Dieu, sur mon honneur, je vous jure de ne pas quitter cette terre sans vengeance.

— Bien, bien, messieurs. Propos de prisonniers à la première heure. Moi je vous souhaite bonne nuit. Il y a un lépreux de mort, tout à l'heure vous aurez sa compagnie.

La trappe glissa de nouveau, et le silence recommença.

— Attends encore, dit Henri à voix basse.

Le galop d'un cheval résonna bientôt.

— Maintenant, dit Montfort, essayons; mais d'abord as-tu une arme?

— Non.

— Arrachons tout à fait deux des pieds de cette table.

Ils se mirent à l'œuvre et ouvrirent successivement les deux portes.

La cour apparut resplendissante de soleil. Cette lumière subite éblouit les captifs, et pendant quelques secondes ils restèrent sans rien distinguer.

Mais, à force de volonté, la vue leur revint promptement, et ils aperçurent les lépreux qui les regardaient en s'agitant. Les plus ingambes se dirigeaient déjà vers eux. Leurs figures hideuses étaient menaçantes en général.

— Vite à la porte, dit Monfort à Paul. Mais ne courons pas.

Ils traversèrent la cour côte à côte : sur leur passage, les lépreux se levaient de toutes parts et les suivaient en proférant des menaces et des injures. Sans leur répondre, les fugitifs arrivèrent devant la porte d'entrée de la Léproserie. Cette porte était fermée. Ils essayèrent leur clef, mais elle n'entrait même pas dans la serrure.

Les lépreux cependant se rapprochaient toujours, formant le cercle autour des étrangers, et criant de leurs voix à demi mangées par la lèpre :

— Estrangeiros! estrangeiros! au cachot! on ne doit pas sortir d'ici. A mort les étrangers qui fuient!

D'instant en instant la cour de la Léproserie semblait vomir de nouveaux lépreux : comme d'une cour des Miracles, de tous les cabanons, par toutes les issues, des malingreux accouraient à pas inégaux : ils étaient déjà plus de quarante, et leur foule s'accroissait toujours derrière les deux fugitifs. Ainsi que des chiens autour d'un sanglier à la bauge, ils se pressaient hurlant la mort, sans oser avancer, mais comprenant leur force multiple, prêts à suivre celui d'entre eux qui donnerait le premier coup de dent.

Paul et Montfort, après avoir vainement essayé la clef, mesuraient des yeux la hauteur des murs et cherchaient une autre sortie, dans cette cour peuplée d'ennemis. Lisse comme un mur de prison, la muraille avait quinze pieds de haut, et de tous côtés on ne voyait que des portes basses, qui n'annonçaient pas d'issue extérieure : cependant le cercle des lépreux se resserrait, et les plus hardis étaient à quatre pas des Européens.

— Il faut en finir, dit Montfort à Paul. Regarde la porte. On voit du jour à travers les planches. Brise un battant. Je vais faire face à ces maudits.

En achevant ces mots, il se retourna vers les lépreux et fit un pas à leur rencontre, tenant d'une main son poignard, et de l'autre le pied de la table pris dans le cachot.

Presque toujours un homme de courage, qui se retourne contre une foule menaçante, fait reculer cette foule : en outre, et quoi qu'on dise, il y a dans le blanc une royauté de race, qui agit toute-puissante sur les autres races humaines.

Le croissant vivant des lépreux s'ouvrit devant l'Euro-

péen, et les plus avancés se retournèrent pour fuir, entraînant les autres.

Montfort revint vers Paul. Le jeune homme s'épuisait d'efforts inutiles pour enfoncer la porte.

— Je ne puis, dit-il, cherchons une autre issue.

Sans répondre, Henri passa le pied de table qu'il avait à la main entre le bas de la porte et le seuil, afin de faire levier.

— Essayons maintenant et ensemble, dit-il.

Paul appuya l'épaule contre l'un des battants, tandis que Montfort s'efforçait de le soulever. La porte céda, et, du choc, s'ouvrit toute grande devant les fugitifs.

— Et maintenant, aux chevaux! dit Henri.

Tous deux s'élancèrent du côté du bouquet d'arbres qui abritait leurs montures, cachées par le nègre. Les chevaux étaient là toujours attachés, gardant cette immobilité passive du cheval de louage, résigné à tout.

Les lépreux cependant étaient amassés devant la porte de leur demeure; mais la crainte enchaînait désormais tous ces marqués de la mort, métis ou nègres de toutes races. Les plus hardis osaient à peine franchir le seuil et cherchaient des pierres : aucun d'eux n'avançait en dehors; seulement, lorsque les fugitifs, courant vers Bélem, passèrent à toute bride devant la Léproserie, ils entendirent une explosion de menaces furieuses, et quelques cailloux, lancés par des mains débiles, roulèrent jusqu'aux pieds des chevaux sans les atteindre. C'était l'impuissant adieu de leurs ennemis.

— Que leur avions-nous fait? dit Paul à Montfort aussitôt qu'ils eurent perdu de vue la Léproserie, et que la route encombrée de racines les obligea de suspendre le galop de leurs montures.

— Rien, reprit ce dernier; l'envie seule, je crois, les a fait nous poursuivre. L'espèce humaine est méchante. Ces hommes ne peuvent ou n'osent s'échapper; notre fuite excite leur fureur.

C'était vrai. Les lépreux n'avaient d'autre motif de haine contre les Européens que leur qualité d'étranger, et surtout leur fuite réussie. N'était-ce pas assez pour soulever leurs colères haineuses? Tant d'hommes sont ainsi faits, qu'ils souffrent moins de leur fortune contraire que du bonheur d'autrui : ce n'est ni la mansarde nue, ni le pain de leur détresse, qui leur sont amers; c'est le bonheur des autres, et surtout de ceux qui, la veille encore, souffraient à côté d'eux. Que de misérables sur leurs grabats, de condamnés dans leurs cachots, de malades d'hôpital ont déploré jusqu'à la fureur la fortune favorable de leurs voisins. L'envie! c'est le grand vice de l'homme!

XII

Antonio. — La roçinha. — Le châtiment.

. . . . . Oh! si j'étais l'archange
. . . .
Je balaîrais du sol au vent de ma colère
Les nouveaux Balthazars que le monde tolère.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Tandis que Montfort et Paul fuyaient de la léproserie, aussi vite que le permettaient la route et la lente allure de leurs chevaux, madame Cerny et sa fille, pris... des moines de San-Antonio, attendaient leur d... avec une anxiété croissante. Elles avaient esp...

tour en Mariquinha d'abord, puis en leurs amis, et enfin dans le missionnaire qui, tôt ou tard, devait revenir au couvent. Mais les heures sonnaient lentement aux horloges de la ville, et nul ne venait, ni ami ni ennemi. Déjà le crépuscule envahissant la cour du couvent, Clémence se rappelait les menaces du moine.

La lettre que Montfort avait reçue, ce départ à cheval, la haine du chef de police, tout lui revenait à la mémoire, et lui faisait trouver plus menaçant encore le silence prolongé de sa prison. Le missionnaire ne réussissait plus à calmer les frayeurs des deux femmes.

De deux côtés cependant, suscités par des motifs divers, des défenseurs marchaient pour les secourir, et la captivité des deux Françaises devait précipiter une révolution qui, de jour en jour, devenait plus imminente. Mais, avant de raconter les incidents qui font l'objet de ce chapitre, il est nécessaire d'expliquer la situation des différents personnages qui vont figurer dans ce récit.

On se souvient qu'au moment où Mariquinha, désolée, quittait la place du couvent, une Indienne vint aborder la jeune femme pour savoir où se trouvaient les deux blanches. Cette Indienne était la fille d'Antonio, qui venait d'arriver en ville avec sa sœur, la jeune mère de l'enfant sauvé par Montfort sur la côte de Marajo.

Depuis la piqûre du serpent à sonnettes, le petit Indien était languissant et se plaignait sans cesse. Sa mère, persuadée que ce blanc, qui avait sauvé son enfant d'une mort certaine, saurait aussi guérir sa souffrance, était venue à Bélem pour lui montrer son fils. Mais elle avait compris l'affection réciproque de Clémence et de Montfort, et, femme qu'elle était, elle préférait s'adresser d'abord à une femme comme elle.

Les pleurs de Mariquinha et le souvenir des antiques supplices subis jadis dans le couvent effrayèrent les Indiennes, sur le sort possible de leurs amies les vraies blanches, comme elles appelaient les deux Européennes. Elles retournèrent en toute hâte auprès du vieil Antonio leur père, afin de lui raconter la captivité de leurs amies du grand canot.

Le chef avait, à deux lieues de Bélem, une sorte de camp où il habitait provisoirement, avec une cinquantaine d'Indiens de sa tribu, associés à son sort. Ainsi que nous l'avons vu dans l'un des chapitres précédents, les autorités du Para avaient réuni une expédition, dans le but de détruire un mucambo situé près de la ville. Les Mundurucus, depuis nombre d'années, ont en quelque sorte le monopole de la chasse au nègre marron : tous ceux des environs de Bélem avaient été convoqués à cet effet. Le vieil Antonio était allé à cette chasse comme les autres. Son âge et son titre d'ancien chef l'avaient appelé naturellement au commandement de tous les hommes de sa tribu : une fois à leur tête, et après la destruction du mucambo, il avait facilement décidé ses nouveaux soldats à quitter avec lui le Para, où ils avaient à souffrir l'insolente oppression des blancs, pour retourner tous ensemble vers la terre des ancêtres, située à cinquante lieues de Bélem.

Cependant, avant son départ, il voulait se venger de quelques Portugais, dont lui-même et plusieurs des siens avaient subi les exactions. La haine contre le Portugais est un des sentiments les plus vivaces, et l'une des idées fixes de tous les Indiens de l'Amazone. Haine motivée, réfléchie, qui se transmet de génération en génération ; si les pères ont été jadis suppliciés de toutes manières par

les premiers émissaires du Portugal, aujourd'hui les fils sont spoliés toujours, incarcérés souvent par les vendeurs portugais, qui sur toute la partie brésilienne du fleuve, font métier d'exploiter les Indiens et les passants.

Les cabanos, débris sans cesse renaissant des premiers révoltés de la province : composé d'hommes de toutes races, mais surtout de métis jetés par leurs passions en dehors de la vie du désert, comme de la vie des villes; assemblage éminemment révolutionnaire; ramassis de mécontents, de bandits, de mulâtres fugitifs, d'Indiens persécutés, les cabanos, disons-nous, s'étaient de nouveau réunis dans les fleuves Acara, Moju et Tucumanduba. Ils avaient, nous l'avons vu, pris Igarapé-Mirim et brûlé toutes les engenhes qu'ils avaient pu surprendre. Puis, leur audace grandissant avec leur nombre et leur succès, ils voulaient, comme autrefois, s'emparer de Bélem par force ou par surprise.

Antonio le savait, car les chefs des révoltés, informés de la présence des Mundurucus près du Para, essayaient d'entraîner avec eux cette nation belliqueuse, la plus respectée de l'Amazone. Dans ce but, ils avaient fait appel à la haine commune que tous les Indiens nourrissent contre les Portugais, et envoyé deux émissaires au camp des Mundurucus, pour les décider à marcher sur Bélem et s'entendre avec eux pour l'heure de l'attaque.

Mais la qualité distinctive de cette tribu, et surtout d'Antonio, était l'esprit d'équité. Sa nation avait toujours été l'amie fidèle des blancs, même contre les autres tribus indiennes; il lui répugnait de faire alliance avec un ramassis de métis contre les anciens alliés de sa tribu, quelque parjures qu'ils aient été d'ailleurs envers elle. Enfin, il ne confondait pas dans une haine commune les Portu-

gais et les Brésiliens. S'il voulait se venger des premiers, ainsi que presque tous les Indiens, il n'avait pour les autres ni haine ni affection. Équité ou nonchalance, le Brésilien moderne laisse en partie à l'Indien sa liberté chérie; né comme lui sur le même sol, c'est un planteur qui le plus souvent se contente de faire travailler ses nègres, ou qui, prenant lui aussi la vie indienne, végète misérablement dans les bourgades du fleuve. L'Indien ne s'inquiète pas de lui.

Antonio hésitait donc à s'unir à l'un ou l'autre parti. N'ayant qu'un désir, retourner au pays natal après s'être vengé des Portugais, il attendait l'heure du combat pour prendre ses victimes à travers les combattants : les messagers des cabanos, las du silence obstiné du rusé sauvage, devaient repartir dans la nuit même pour Igarapé-Mirim, principale résidence de leurs chefs.

L'arrivée de ses filles, qui lui racontèrent de nouvelles exactions commises par les logistes de la ville, et l'annonce de l'emprisonnement des blanches dans le couvent de San-Antonio, le décidèrent brusquement à prendre parti dans la querelle.

Les cabanos messagers avaient une petite montarie à voile et à rames avec six rameurs; ils pouvaient facilement arriver à Igarapé-Mirim à l'entrée de la nuit, et ramener les bandes des révoltés dès le lendemain matin. Quand l'Indien veut une chose, il la veut de suite, et ne s'inquiète de rien sinon de satisfaire son caprice. Antonio fit partir les messagers sur l'heure, en plein jour, bien qu'ils eussent à passer devant Bélem, et les chargea de dire au chef des cabanos que dans la matinée du lendemain il entrerait en ville par Nazareth, avant l'aube, afin de surprendre la caserne de police, dont il détestait surtout les soldats, presque tous nègres ou mulâtres.

Les messagers partirent.

Fidèle à ses habitudes de stratégie indienne, le chef chargea Pedro de conduire pendant la nuit le gros des Mundurucus aux approches de la ville, à un endroit qu'il désigna, et lui-même se dirigea sur Bélem avec dix de ses hommes, afin de préparer tout pour la surprise du lendemain. La caserne de police touche presque au couvent de San-Antonio, et il avait le projet de délivrer en même temps les deux blanches, qui pouvaient rendre la santé à l'enfant de sa fille.

Il prit par terre afin d'avancer plus vite, et vers cinq heures environ il arrivait à l'entrée de Bélem, dans le faubourg de Nazareth, où les cabanos avaient des ramifications, et où lui-même connaissait quelques Indiens de tribus alliées à la sienne, quoique fixés au Para.

A l'entrée de la ville, hors du bois, il dispersa ses hommes et leur donna l'ordre de se rendre aux environs de la caserne par des chemins divers, d'y compter les soldats, et d'examiner enfin tout ce qui se passerait dans l'intérieur du couvent.

Tandis que le hasard déterminait ainsi le mouvement définitif des révoltés, le moine Simao poursuivait froidement les préparatifs de son crime.

En sortant du couvent il avait été trouver le chef de police, pour lui demander des soldats, afin de faire enfermer le missionnaire, qui gênait ses projets.

Le jeune docteur était trop heureux de sa vengeance satisfaite, pour refuser quelque chose à son ami le frei. Il offrit de lui donner des hommes sur l'heure. Mais, fidèle à ses habitudes ténébreuses, le moine ne voulait pas introduire en plein jour des soldats dans le couvent.

— J'attendrai la nuit, dit-il.

— Comme il vous plaira, frei Simao, reprit le docteur; alors faites une chose. J'ai plusieurs amis et des mulâtresses à ma roçinha, où je pars dans quelques minutes. Donnez vos ordres, pour ce soir, aux soldats qui sont en bas, et venez avec moi, nous jouerons: cette nuit vous irez convertir vos blanches.

— C'est dit, reprit le moine. Et, faisant venir l'officier qui commandait le poste de la maison de police, il lui ordonna d'entrer au couvent à la nuit tombante, d'y demander de sa part le frei Eusebio; puis, par un moyen quelconque, même par la force, de séparer le missionnaire hérétique des deux étrangères, qu'il s'obstinait à soustraire à la vraie foi.

— Emmenez-le où vous voudrez, dit le moine en finissant; mais vous laisserez les deux femmes captives dans la cellule du frei Eusebio, où elles sont en ce moment; et quand tout sera fini, vous me ferez prévenir à la roça du docteur.

L'officier s'inclina et promit d'obéir.

Le chef de police et le moine partirent de compagnie pour la roçinha, sorte de petite maison de campagne située hors ville et que tout Brésilien aisé possède à Bélem.

Cependant Paul et Montfort, échappés de la Léproserie, s'acheminaient vers la ville. Après avoir marché pendant un quart d'heure environ, ils arrivèrent à une sorte de carrefour auquel aboutissaient quatre routes diverses. Tous les chemins qui environnent Bélem sont d'anciens sentiers d'Indiens ou de bêtes fauves, mal tracés sous la forêt, tortueux, déviant sans cesse pour éviter un pli du sol, se ressemblant entre eux. Les Européens, qui, le matin, avaient suivi le nègre sans penser au retour, hésitèrent sur la route à prendre.

— Les chevaux sont du Para, laissons-les nous guider, dit Montfort à Paul ; leur instinct vaut mieux que nos suppositions ou des souvenirs incertains.

Mais vainement les cavaliers présentèrent successivement les chevaux aux deux routes, qui seules pouvaient se diriger vers Bélem ; il leur fallut pousser leurs paresseuses montures dans l'une comme dans l'autre pour les faire avancer. Enfin, les chevaux parurent regarder plus volontiers un chemin que l'autre. Les deux jeunes gens dirigèrent leur course par cette route aussi vite que possible. Ils marchèrent ainsi longtemps, tantôt croyant reconnaître les racines du chemin ou les arbres de la forêt, tantôt, au contraire, ne retrouvant rien. A la fin, en passant devant une cabane abandonnée, que certainement ils n'avaient pas rencontrée sur leur route du matin, ils découvrirent leur erreur. Ne sachant pas le chemin qu'ils suivaient, ayant dépassé de beaucoup le temps qu'ils savaient être nécessaire pour retrouver Bélem, ils prirent le parti de retourner sur leurs pas, afin de prendre la route qu'ils avaient laissée pour l'autre.

Mais le mauvais état de ces sentiers, mal frayés et sans entretien, la fatigue croissante de leurs maigres montures, et surtout la chaleur accablante qui régnait sous la forêt, les contraignirent à s'arrêter cinq ou six fois, et à mettre ainsi plus de cinq heures pour accomplir un trajet qui d'ordinaire exige une heure à peine.

Ils n'arrivèrent à Bélem que deux heures environ avant la chute du jour. Les paroles menaçantes du chef de police ne laissaient aucune trêve à leurs inquiétudes. Craignant d'être reconnus, moins pour eux que pour les deux femmes qu'ils avaient à secourir, ils mirent pied à terre avant d'entrer en ville, laissant les chevaux à la garde de leur

instinct, et gagnèrent en toute hâte la demeure de madame Cerny. La maison était fermée, et les esclaves, interpellés, répondirent que depuis le matin ils attendaient leur maîtresse et la supposaient chez la senhora Alfandega. Les deux jeunes gens se séparèrent; Paul alla chez M. Merry prendre des armes; Montfort courut chez Mariquinha.

Un mulâtre esclave vint ouvrir au blanc la demeure de la jeune Brésilienne, et, tout en lui déclarant que sa maîtresse était chez elle, il ajouta qu'il avait défense de laisser pénétrer un senhor, quel qu'il fût, auprès de la senhora. Mais, sans même daigner répondre, Montfort écarta l'esclave, qui s'inclina, et pénétra dans l'appartement de Mariquinha.

La Brésilienne, entourée de ses femmes qui travaillaient assises à terre, se berçait au hamac et paraissait ensevelie dans une atonie profonde. En voyant entrer le jeune homme elle renvoya ses femmes, et raconta fidèlement ce qui s'était passé, tout en suppliant Montfort, pour l'amour de Dieu, de ses deux amies et d'elle-même, de respecter la volonté du moine de San-Antonio, et d'attendre au lendemain avant d'agir.

Montfort lui dit simplement :

— Minha senhora, dans une heure, madame Cerny et sa fille seront sorties du couvent, ou Paul et moi nous serons morts.

Puis, sans attendre une réponse, il partit au-devant de Paul. Ce dernier arrivait suivi de M. Merry, revenu en ville depuis une heure. Le Marseillais lui-même, quoique ennemi systématique des mesures violentes, avait compris les dangers des deux femmes, et venait loyalement aider les efforts de ses compatriotes.

Tous ensemble se dirigèrent rapidement vers le couvent

de San-Antonio. M. Merry laissa les Européens à l'angle de la place, et s'en vint seul frapper à la porte du cloître, afin de ne pas éveiller les craintes du moine, qui lui viendrait ouvrir.

Il frappa à trois reprises sans obtenir de réponse. Enfin le guichet grillé de la porte s'ouvrit, et le frère Eusebio lui-même demanda doucement au visiteur ce qu'il désirait, pour troubler ainsi la solitude des moines de San-Antonio.

— Je veux parler au supérieur pour affaire urgente, dit le Marseillais.

— Le supérieur est à la fazenda; je le supplée; que mon frère dise ce qu'il désire.

Le Marseillais, avant tout, voulait entrer dans la place, afin d'en faciliter l'entrée à ses compatriotes. Aussi reprit-il amicalement :

— C'est très-long, frei, et je ne puis parler que secrètement; faites-moi la faveur d'ouvrir.

— Je n'ai même pas la clef, dit le frei; que le senhor parle par le guichet, nul ne peut entendre.

M. Merry insista, mais le moine finit par lui déclarer, toujours à voix doucereuse, qu'il ne pouvait ouvrir, et que, le Français s'obstinant à ne pas dire l'objet de sa visite, il était inutile de prolonger l'entretien; puis, en dépit des prières et des menaces du Marseillais, dont le sang s'était échauffé peu à peu, il referma le guichet.

Vainement le négociant frappa de nouveau et à coups pressés contre la porte; rien ne s'ouvrit; le couvent semblait dormir. Seulement, le bruit appela aux fenêtres toute la population des maisons qui donnaient sur la place, et M. Merry, comprenant le danger de sa bruyante station, prit le parti de rejoindre ses amis.

— La porte ne s'ouvrira plus, dit-il en arrivant près d'eux ; la forcer est imprudent et impossible. Cependant l'évêque n'est pas là, et il n'y a pas d'autre moyen pour délivrer ces dames que celui de pénétrer dans le couvent. Faisons le tour du jardin ; les rues de ce côté sont désertes, et nous trouverons peut-être un moyen d'entrer par escalade ou autrement.

Les trois blancs traversèrent la place de San-Antonio, suivirent une sorte de quai étroit, qui règne entre la rivière et le mur du jardin du couvent. La nuit était tombée, et, aux lueurs douteuses du crépuscule, ils allaient mesurant des yeux la hauteur de ces murs unis, qui ne leur semblaient franchissables qu'à l'aide d'échelle.

Ils arrivèrent ainsi à une extrémité de la muraille, sur une petite place bornée d'un côté par le jardin du couvent, et de l'autre par la caserne de police. Là, à l'angle du mur, ils se trouvèrent en face d'un homme demi-nu, qui leur dit à voix basse en portugais :

— Ne viens pas sur la place. Silence !

Montfort, qui marchait le premier, porta la main à son couteau de chasse, mais il reconnut Antonio, et, faisant signe à ses compagnons de reculer, il rétrograda lui-même, suivi de l'Indien silencieux.

Le chef jeta sur le quai désert un regard rapide et dit :

— Mon fils fait du bruit comme l'anta. Les moines enlèveront leur proie.

— Sais-tu donc où sont les blanches ? dit Henri.

— Oui ; quand tu as frappé, la robe noire de ta nation, t'a appelé, en même temps qu'elles. Les oreilles des blancs sont fermées.

— Peux-tu nous faire entrer dans le couvent ?

— Attends. Deux jeunes hommes regardent pour le chef.

Montfort avait trop souvent éprouvé la sagacité de l'Indien pour douter de lui : il se tourna vers ses compagnons :

— Antonio est notre providence sur cette terre de malheur, dit-il, attendons.

Paul et M. Merry firent un geste d'assentiment. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi : bientôt les blancs crurent entendre dans le jardin du couvent un frôlement léger, comme le bruit du vent dans les feuilles, puis ils virent glisser le long du mur, à quelques pas, une forme rougeâtre qui arriva jusqu'à terre sans bruit et s'avança vers eux.

— Les blanches sont enfermées sur la grande cour avec la robe noire, dit le nouveau venu à voix basse.

Montfort reconnut le jeune Indien qui à Marajo avait incendié la fazenda du major.

Antonio sembla réfléchir; puis, se tournant vers les Européens.

— Les blancs veulent-ils entrer dans le couvent ?

— Oui, reprit Montfort. Mais comment?

— A quoi servent les lianes? Si le blanc ne sait pas monter, mes hommes ouvriront la porte du jardin.

— C'est vrai, dit M. Merry, il y a sur la rue de l'autre côté de la place, une petite porte vermoulue qui ne résistera point : partons !

— La caserne a une sentinelle, reprit le chef. Passons sans bruit.

En achevant ces paroles, il dit à voix basse à l'Indien de rentrer dans le jardin du couvent pour ouvrir la porte aux Européens.

Quelques lianes flexibles comme des cordes, si ténues qu'elles paraissaient incapables de porter un homme, tombaient du haut du mur du jardin et traînaient jusqu'à terre; le jeune Mundurucu en prit trois, qu'il réunit dans ses mains; puis, en quelques efforts, il atteignit le haut du mur et disparut presque aussitôt.

Les blancs, précédés d'Antonio, traversèrent la place de la caserne en se glissant un à un le long du mur du cloître; ils arrivèrent ainsi en vue de la petite porte dont M. Merry avait parlé.

Mais un cri plaintif comme celui d'un enfant qui souffre, traversa l'espace, s'élevant du jardin. Le chef s'arrêta. Le cri retentit de nouveau, plus prolongé que le premier.

— Il y a un ennemi, dit Antonio. Préparez vos armes, le chef va voir seul.

En achevant ces mots, il alla jusqu'à la porte en rasant la muraille; mais il revint presque aussitôt :

— Des soldats de police sont dans le jardin, veux-tu les tuer?

— Oui, s'il le faut, dit Montfort; entrons.

Le jeune homme sentait sa colère déborder, et, désormais dominé par la fureur, il eût brûlé le monde entier plutôt que d'attendre ou de reculer encore.

Il avança, précédant l'Indien et ses compagnons qui suivirent. La porte était ouverte; de grands arbres couvraient le sol d'une ombre profonde. Il entra. Un bruit de voix guida ses pas à travers des buissons de citronniers enlacés de plantes parasites, et il arriva ainsi jusque devant le cloître même; la lune éclairait en plein de sa pâle lumière quatre soldats de police adossés à la maison, et un officier causant avec un moine.

Les Européens, cachés par les broussailles et ensevelis dans l'ombre projetée par les arbres du jardin, arrivèrent à quelques pas des soldats sans être aperçus, et Montfort reconnut le mulâtre qui l'avait arrêté chez le promoteur public.

— M. Merry, toujours temporisateur et par système ami des mesures pacifiques, prit la main d'Henri et lui dit à voix basse :

— Du calme; laissez-moi parler d'abord.

— Faites ; mais pas plus d'une minute.

Le Marseillais, entrant dans l'espace éclairé par la lune, en dehors des broussailles, s'avança vers les Brésiliens. Les deux Européens le suivirent. Le Munducuru resta dans l'ombre, mais les blancs entendirent un cri aigu qui traversa l'air comme un appel de mort.

Le moine aperçut le premier les Européens; il vint audevant d'eux, et d'une voix doucereuse :

— Que désirent les senhores? dit-il; le supérieur est absent, et je suis en affaires avec des soldats de sa seigneurie le chef de police.

— J'ai cependant à vous parler, frei, afin d'éviter des choses fatales à la sainteté du cloître.

— Je suis à vous, mon frère, dit le moine d'une voix hypocrite. Mais, se tournant vers l'officier brésilien :

— Entrez dans le couvent, lui dit-il à voix basse, et faites vite.

Puis il ajouta tout haut : — Les senhores me réclament : je suis tout à eux; attendez-moi, mon frère.

L'officier donna l'ordre à ses hommes de le suivre et se dirigea vers une porte entr'ouverte, qui donnait dans l'intérieur du couvent.

Mais Montfort, devinant les paroles du moine, vint se

placer sur le seuil même de cette porte ; là, tirant son couteau de chasse caché sous ses habits, il se tourna vers l'officier en disant en espagnol :

— Malheur au premier qui passe !

L'officier mulâtre et les soldats reculèrent, Henri fit un pas vers eux, puis à voix haute :

— Trêve de perfidies, messieurs, et trêve de paroles ! Vous retenez ici prisonnières deux femmes nos fiancées. Où sont ces femmes ?

— La colère égare mon frère, dit le frei. Le couvent de San-Antonio n'est pas une prison ; de saints moines ne sont pas des geôliers.

— Moine, reprit durement Montfort, oui ou non, voulez-vous nous conduire ? Je vous préviens d'abord, que peu m'importe votre habit, et que, si vous refusez, vous sentirez mon poignard.

Le moine joignit les mains en levant les yeux vers le ciel, et, se tournant vers l'officier qui restait impassible :

— Les soldats du Brésil sauront défendre la sainte foi, dit-il.

Mais, sans hésiter, les dents serrées par la fureur, Montfort fit un pas sur le frei :

— Pour la dernière fois, moine, veux-tu nous conduire ?

L'officier et les soldats étaient toujours muets. Le frei Eusebio, car c'était lui, jeta sur eux, puis sur l'Européen, un regard rapide.

— Je vais, dit-il ; mon frère est dur pour un religieux sans défense.

— Je t'ai dit trêve de paroles ! Marche devant !

Mais à ce moment, l'officier brésilien intervint enfin.

— J'ai l'ordre de laisser deux femmes prisonnières dans ce couvent, dit-il d'une voix hésitante.

Montfort, qui déjà suivait le frère, se retourna vers lui.

— Eh bien, essaye, toi aussi, et suis-moi. Mais, sur mon honneur, le premier de vous qui seulement s'approchera d'elles, moine ou soldat, je le tue. Moine, passe devant!

Le frei, suivi de Montfort, puis de Paul, entra dans le couvent. L'officier voulut les suivre; M. Merry l'arrêta.

Le Marseillais aimait la paix par habitude, mais il était brave à l'occasion.

— Vous resterez ici avec moi, lui dit-il, et vous attendrez le retour de ces messieurs.

— Et de quel droit le senhor Merry donne-t-il des ordres à un officier du Brésil?

— Du droit de la raison, carissimo amigo, reprit le Français en montrant au mulâtre un canon de pistolet, qu'il dirigeait contre lui, tout en souriant d'un air amical.

L'officier policial recula d'un pas, et les soldats qui étaient derrière lui firent un mouvement en arrière.

A ce moment, un cri aigu retentit dans le jardin à quelques pas des Brésiliens, et huit ou dix hommes nus, le couteau à la main, bondirent sur l'officier et les soldats. M. Merry reconnut Antonio et ses Mundurucus.

Les sauvages avaient tout calculé d'avance : leurs mouvements, le partage des victimes, les coups qu'ils devaient porter. Chaque homme avait sur lui deux Indiens qui, froidement, sans crier, le terrassèrent en l'étranglant. Vainement M. Merry voulut s'élancer pour sauver l'officier, le couteau d'Antonio entra dans la gorge de son ennemi, et la voix du vaincu s'éteignit dans un flot de sang.

Le Marseillais se retourna vers les soldats, mais la féro-

cité des agresseurs avait déjà rendu sa pitié inutile : les quatre policiaux n'étaient plus que des cadavres.

Sans s'inquiéter du Français, qui allait de l'un à l'autre avec un air consterné, les sauvages déshabillèrent froidement leurs victimes, qui s'agitaient encore dans les convulsions de l'agonie; puis, le chef donnant l'exemple, quatre d'entre eux se revêtirent des pantalons, des vestes et shakos des soldats, sans daigner prendre aux morts le reste de leurs vêtements.

Aussitôt après, sur l'ordre d'Antonio, les Indiens cachèrent les cadavres dans les broussailles du jardin.

Cependant Montfort et Paul, précédés du moine qu'ils suivaient pas sur pas, arrivèrent à la salle dans laquelle le missionnaire et les femmes étaient enfermés : ils reconnurent la voix du prêtre qui exhortait madame Cerny à la patience. Le moine ouvrit la porte lentement; mais, avant de la tirer à lui, il fit signe aux Européens de passer les premiers :

— Va devant, lui dit Montfort, et souviens-toi de mes paroles.

La porte s'ouvrit : le frei entra, et, en même temps que lui, les deux Européens.

La joie des captives délivrées n'a pas besoin d'être racontée; mais, sans perdre un temps précieux, Montfort se tourna vers le moine, qui, muet de frayeur, restait debout dans la chambre :

— Maintenant, lui dit-il, conduisez-nous de suite, par la porte du couvent, sur la grande place.

Le frei Eusebio, suivi des Européens, arriva bientôt à la porte extérieure du cloître et l'ouvrit en disant :

— *Que les bénédictions du ciel vous accompagnent, mes frères!*

— Vous allez sortir avec nous, dit Montfort.

— Mais, mon frère... reprit le moine.

— Point de paroles! Sortez, fermez la porte et donnez-moi la clef.

Le moine obéit en silence.

— Attendez là, dit le jeune homme.

Puis, entraînant ses amis à quelques pas sur la place :

— Le mieux, leur dit-il à voix basse, est de conduire ces dames dans la maison du consul anglais. Elles y seront aussi en sûreté, qu'on peut l'être en ce pays. Paul, vous savez le chemin; le consulat est à deux pas, allez-y de suite. Je rentre dans le couvent pour prendre M. Merry.

— Henri! Henri! lui dit Clémence; il y a de la fureur dans votre voix. Venez, ou promettez-moi de ne pas frapper ce moine.

— Je vous le promets, dit Montfort. Et, en disant ces mots, il embrassa la main que Clémence lui tendait.

— Henri, dit Paul, veux-tu que je revienne vers toi?

— Non; reste auprès d'elles. Puis il se pencha à son oreille et lui dit à voix basse : — Ne les quitte pas, quoi qu'il arrive, et ne t'inquiète point si je reviens tard.

Les Européens traversèrent rapidement la place, qui était déserte, et se dirigèrent vers la maison du consul d'Angleterre.

Montfort revint au frei, qui l'attendait toujours devant la porte du couvent :

— Rentrons, lui dit-il, et menez-moi vers M. Merry.

Le moine obéit, tout en disant à l'Européen :

— Je vous supplie, senhor; c'est le frei Simao qui a

tout fait. Je ne suis pour rien dans l'offense faite à vos dames.

— Est-ce que vous valez une vengeance? lui dit Montfort avec mépris. Conduis-moi vers le jardin de ton couvent.

Le frère guida silencieusement le jeune homme à travers les corridors du cloître, jusqu'au jardin.

Antonio et quatre de ses Indiens l'attendaient, couverts des dépouilles de leurs victimes : à la clarté incertaine de la lune, Montfort les prit pour les soldats, et, s'adressant à M. Merry :

— Où est Antonio? lui dit-il.

Le Marseillais montra les Indiens en silence. Cette scène d'horreur semblait l'avoir paralysé.

Mais les sauvages se prirent à rire tous ensemble, de ce rire enfantin qui les saisit parfois; seul, le chef, gardant sa gravité, dit à Montfort avec emphase.

— Les blancs sont sans yeux. Les Mundurucus sont une grande nation!

Henri comprit tout.

Le moine, effaré, jetait des yeux perdus tantôt sur les Indiens, tantôt sur les Européens.

Antonio alla vers lui, et, sans dire un mot, lui jeta brusquement les deux mains autour du col, comme pour l'étrangler :

— Ne le tue pas, cria Montfort en se dirigeant vers le frei, qui se débattait sous l'Indien.

— Les morts sont silencieux, reprit le chef.

— Bâillonne-le et attache-le.

— Tu le veux, dit Antonio. C'est ton ennemi, je te le donne.

Et, en achevant ces mots, il lâcha le moine, qui à demi

suffoqué sous cette pression terrible, ne pouvait articuler une parole.

— Je n'ai que faire de lui, reprit Montfort; mais il criera si tu le laisses libre.

— C'est vrai, reprit le chef. Et, dénouant la corde qui ceignait les reins du frei, il lui attacha les deux mains, puis, le traînant à demi, se dirigea vers un des arbres du jardin.

Le frei, cependant, suppliait Montfort :

— Au nom de Dieu, senhor, disait-il, au nom de notre commune religion, ne me laissez pas aux mains de ces hommes sans baptême. Ils me tueront.

Henri demeura impassible. Le Mundurucu attacha le moine à un arbre, puis se tournant vers ses Indiens :

— Coco, prends une des banderoles des fusils et bâillonne-le.

L'homme obéit, et les plaintes de frei Eusebio ne sortirent plus qu'à demi étouffées.

Montfort, cependant, racontait à M. Merry la délivrance des prisonnières. Mais le chef l'interrompit brusquement en lui mettant une main sur l'épaule :

— Antonio veut parler à son fils seul.

Henri s'enfonça de quelques pas avec lui dans le jardin.

— Écoute, dit l'Indien : demain la ville brûlera, bien des hommes seront préparés pour les vautours. Va dans une maison sûre avec tes femmes. Pedro et les filles iront avec toi. Si tu veux le sang d'un ennemi, parle, Antonio le prendra pour toi.

La voix du chef fit remonter subitement au cœur du jeune homme toutes ses pensées de vengeance.

— Les blancs se vengent aussi, dit-il. Veux-tu me conduire à la case du chef de police? Je l'ai juré.

Antonio regarda l'Européen, et sa figure prit une expression indicible d'affection satisfaite.

— Mon fils est un homme, dit-il. Demain Antonio le guidera lui-même dans le sentier de la vengeance.

— Non, reprit Montfort, — ce soir, — de suite.

— Partons, dit le Mundurucu. Mes jeunes hommes suivront leur chef.

Henri revint vers M. Merry et lui dit :

— Je vous quitte, faites-moi l'amitié de ne pas aller chez le consul anglais avant une heure ou deux. Si ces dames ne me voyaient pas revenir avec vous, mon absence les effrayerait, et elles ont eu part suffisante d'émotions pour aujourd'hui.

— Où donc voulez-vous aller? dit le Marseillais.

— Excusez-moi, mon cher hôte, vous le saurez demain; ce soir, c'est mon secret et celui d'Antonio.

M. Merry partit; mais, comme lui-même l'a raconté bien des fois depuis ce jour, il partit à contre-cœur, et sa curiosité fut excitée à tel point, qu'il se fût engagé, — chose horrible! — à garder le silence un jour tout entier pour savoir le secret de son compatriote.

Antonio, précédé de ses hommes, qui marchaient isolément, sortit du couvent avec Montfort. Le moine, solidement attaché à son arbre, resta seul vivant dans le jardin désert.

Le chef, cependant, envoya un Indien à la découverte, en le chargeant de s'informer, dans la maison même du chef de police, de l'endroit où le docteur d'a Cobra devait passer la soirée. Puis, afin d'attendre le retour de son émissaire, il offrit au blanc de le conduire du côté de Nazareth, dans la partie de la ville habitée surtout par des Indiens.

Décidé à la vengeance, résolu d'en finir avec son ennemi la nuit même, Montfort accepta tout. Le chef lui fit traverser presque entièrement Bélem. Plus ils approchaient du faubourg de Nazareth, plus la ville prenait comme un aspect sinistre. Des Indiens isolés ou allant par groupes de trois ou quatre hommes, passaient silencieusement par les rues, en jetant sur les lojas portugaises des regards menaçants; des Indiennes demi-nues, assises sur le devant des maisons, causaient entre elles à voix basse, et suivaient des yeux avec des rires moqueurs les blancs qui passaient. La tempête du lendemain était déjà dans l'air. Ainsi aux veilles fiévreuses de nos discordes civiles, on voit ruisseler par nos rues des hommes à faces sinistres; des figures fauves, qui ne paraissent qu'aux heures fatales! effraies de malheur, mouettes d'orage vomies pour le mal et présageant la tempête.

Antonio conduisit le jeune homme dans une grande case située près de l'église de Nazareth, où se trouvaient réunis quelques Indiens de sa nation, et entre autres la famille du chef.

Le messager envoyé aux nouvelles revint bientôt, annonçant que le docteur d'a Cobra était à sa roçinha, en compagnie de quelques amis et du moine Simao.

Montfort partit avec les Mundurucus : le chef et quatre d'entre eux étaient toujours à demi vêtus des uniformes des soldats de police. Tous ensemble arrivèrent bientôt devant la roçinha du docteur.

La maison, à demi cachée derrière des manguiers épais, resplendissait de lumière. Un grand jardin, mal planté, entouré de pieux irrégulièrement fichés en terre, environnait la maison.

— Attends, dit Antonio au jeune homme. Et, sans se

donner la peine de chercher la porte, le chef arracha du sol un des pieux qui formaient la palissade et pénétra dans le jardin. Les Indiens restèrent à côté de l'Européen.

Le Mundurucu revint quelques minutes après :

— Ils sont six, dit-il, mangeant et sans armes. Viens, j'entrerai avec toi.

— Non, je veux entrer seul. Je ne veux que le docteur. Si les autres interviennent, tu viendras.

— Ton ennemi est à toi. Fais selon la coutume de ta tribu.

Montfort traversa le jardin et arriva sans être vu devant une maison bien éclairée, dont toutes les portes ouvertes laissaient voir l'intérieur. Dans une grande salle nue, trois femmes mamalucas et mulâtresses se berçaient aux hamacs en riant avec des éclats de voix. Dans une pièce voisine et communiquant à la première, six hommes à peine vêtus étaient assis à une table servie et buvaient. Le repas touchait à sa fin, car les convives ne mangeaient plus. On voyait çà et là sur une nappe grossière, des plats en faïence bleuâtre, qui gardaient encore des restes de poissons et de viandes mal préparés. Quatre ou cinq grands frasques[1] portugais vides attestaient les libations des convives, et les taches bleuâtres de la nappe indiquaient la qualité du vin.

Deux nègres silencieux se tenaient immobiles au fond de la pièce.

Un homme à la face violacée avait la parole; l'histoire qu'il contait devait être plaisante, car ses auditeurs riaient,

[1] Le *frasque portugais* est généralement de forme carrée, de verre noir, et *contient deux litres.*

et, selon toute apparence, la joie des mulâtresses voisines provenait de son récit. Montfort reconnut trois des convives : le docteur d'abord, qui paraissait moins aviné que les autres, puis le promoteur public, l'aide de camp du président, et deux cadets brésiliens.

Henri s'approcha davantage, et les paroles arrivèrent distinctes à son oreille. Le frei Simao, car c'était lui, contait à ses auditeurs les charmes des deux Françaises et ses espoirs nocturnes.

Montfort s'assura de son couteau de chasse bouclé à sa ceinture, sous sa veste, et sortant de sa poche un pistolet à deux coups, il entra dans la salle par la porte, qui était ouverte et de plain-pied sur le jardin.

Le moine se tut en voyant venir un inconnu, et les autres convives regardèrent le jeune homme avec des yeux étonnés. Mais le chef de police devint livide.

Henri s'avança lentement : il était pâle, les cheveux en désordre; son regard rayonnait d'un éclat sinistre; ses lèvres étaient serrées : tout son visage respirait une fureur froide et implacable. L'ange des ténèbres était en lui. Il étendit un bras menaçant vers les convives :

— Écoute, lui dit-il, et vous qui êtes avec lui, écoutez aussi. Ce matin, dans le cachot des lépreux, je t'ai juré sur mon honneur de ne pas quitter ta terre sans vengeance. En France, nos paroles sont sacrées. Tu vas mourir. Si tu as un Dieu, prie.

Et le jeune homme arma lentement son pistolet, puis attendit.

Les mulâtresses de la salle voisine arrivèrent curieusement et se prirent à regarder sans entrer.

Le frei se leva de table le premier et courut vers la porte.

Les autres conviés du chef de police, hébétés de vin bleu, regardèrent Montfort avec de gros yeux fixes, qui comprenaient peu à peu, et, peu à peu, s'effaraient de crainte. Deux prirent bientôt le parti de suivre le moine, les deux autres restèrent assis.

Mais le docteur glissa de sa chaise jusqu'à terre, et tomba sur les genoux en levant les mains vers son ennemi : ses lèvres balbutiaient d'effroi, et il murmura en portugais :

— Grâce, grâce, Franceze ! grâce au nom de votre nation, au nom de votre roi ! Je suis catholique comme vous ; grâce, au nom de notre Sauveur ; grâce ! je te servirai ; je serai ton esclave. Tu prendras tous mes reis, ma maison, tout ; grâce !

Demi-renversé en arrière, le dos accoté à son siége, parlant à paroles coupées, le mulâtre supplia ainsi Montfort pendant une minute presque entière.

Ce dernier l'interrompit enfin :

— Ne vois-tu point que le temps passe ? Prie donc avant de mourir.

Mais, si loin que la colère emporte, si juste que soit le châtiment, nul à qui reste une âme, ne tue froidement son ennemi, s'il supplie sans se défendre.

Henri chercha des yeux une arme, pour la jeter au mulâtre.

A ce moment le moine rentra, la figure renversée, en criant :

— Deos ! Deos ! ai de mim ! — Dieu ! Dieu ! ah ! malheureux que je suis !

Puis il se jeta sur une chaise et continua de crier en pleurant. Ceux qui avaient essayé de fuir rentrèrent derrière lui.

Quelques Mundurucus, éclairés par la lune, apparurent en dehors près de la maison; le docteur aperçut des uniformes de soldats; l'espoir reparut dans ses yeux, et il se redressa à demi en criant : — Au secours! à l'assassin! à l'assassin!

Sans entrer, les sauvages arrivèrent jusqu'à la porte de la salle, et restèrent là impassibles. Leurs corps rouges et nus, çà et là vêtus d'un lambeau d'uniforme, parurent éclairés par les lampes du festin. Le misérable perdit de nouveau l'espoir, et recommença ses prières.

Montfort s'était retourné aux cris du moine; il aperçut les Indiens qui portaient leurs longs sabres d'abatis attachés autour de leurs reins :

— Antonio, dit-il, donne-moi deux sabres.

Le chef prit deux sabres à ses hommes et les tendit silencieusement au Français.

Le jeune homme les prit et lui remit son pistolet; puis, revenant au docteur qui était toujours à terre, mais silencieux, il lui jeta l'un des sabres en disant :

— Tiens, misérable, lève-toi et défends-toi!

— Piedade! senhor, piedade! je ne sais pas me battre.

— Défends-toi, te dis-je, ou je te livre aux Indiens.

— Non, non; grâce! grâce!

Tout en disant ces mots, le misérable s'était à demi relevé, comme pour se rapprocher du blanc et l'implorer mieux; tout à coup, ainsi qu'un reptile qui se dresse, il fut debout et se rua sur Montfort le sabre en avant.

Mais si perfide que fût le bond du mulâtre, Henri eut le temps de se jeter de côté, tout en présentant la pointe de son arme à son ennemi. L'élan du docteur était désespéré, furieux; sa poitrine à demi nue rencontra le sabre, et la lame tranchante y entra profondément. Il recula en pous-

sant un cri de douleur. Montfort retira vivement son arme pour se remettre en défense; mais le docteur, roulant des yeux égarés, laissa tomber son sabre et s'affaissa sur lui-même.

Aussitôt, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les Indiens entrèrent par bonds dans la salle, et se précipitèrent sur les autres convives, qui suivaient silencieux la lutte du docteur et de l'étranger.

Le moine fut frappé le premier; l'un des Indiens, armé d'une demi-pique d'abordage qu'il avait gardée de Marajo, le cloua contre la muraille. Les autres furent tués à coups de sabre par les Indiens.

Montfort cependant regardait son ennemi, qui se tordait en gémissant; mais les cris des autres victimes détournèrent son attention, et il aperçut, à une extrémité de la salle, le nègre du chef de police, celui-là même qui l'avait tiré de la Léproserie. L'esclave, assailli par Antonio, avait déjà reçu plusieurs coups de sabre, et, tombé sur les genoux, levait ses bras au-dessus de sa tête pour retarder la mort. Le jeune homme fut près de lui d'un seul pas, et, saisissant le bras du chef, qui se baissait cherchant des yeux l'endroit mortel :

— Ne le tue pas, cria-t-il, c'est mon esclave !

— C'est bon, reprit l'Indien; et il laissa le nègre à terre; puis, altéré de sang, il chercha des yeux dans la salle de nouvelles victimes.

Montfort aida l'esclave à se relever. Le malheureux avait le dos et les épaules couverts de blessures. Henri le fit entrer dans la pièce voisine, où les mulâtresses, gardées à vue par deux Indiens, se tenaient éperdues de terreur; il les appela, en leur disant de soigner le nègre, qu'il fit asseoir dans un hamac.

— Ce n'est qu'un noir, dit l'une des femmes ; cela ne vaut pas.

L'Européen haussa les épaules et lui dit sévèrement :

— Obéis! viens soigner cet homme.

Les trois femmes entourèrent le blessé, et se mirent à laver, puis à panser ses blessures.

Henri rentra dans la salle. Le docteur respirait encore et le reconnut ; les Indiens n'avaient pas voulu toucher à la proie du blanc. Mais la main de la mort était sur le misérable ; ses yeux étaient éteints à demi, et une écume sanglante sortait de sa bouche entr'ouverte.

Quant aux autres, tous étaient morts. Les cadavres gisaient sur le plancher de la salle et le sang sortait encore de leurs blessures béantes : le sol, les murs, la nappe du festin, tout était taché de sang. Les Indiens, cependant, assis autour de la table sur les chaises de leurs victimes, buvaient froidement les restes du vin contenu dans les frasques.

Montfort sortit ; le chef vint le retrouver.

— Que mon fils dorme en paix, dit-il, ses ennemis sont morts. Deux de mes hommes vont te conduire en ville. Cette nuit, Pedro le fils, et les filles iront rejoindre tes femmes.

Le jeune homme revint à pas lents à la demeure du consul anglais. Il entra dans la salle.

La curiosité de M. Merry n'avait pas su résister, et il était venu au consulat en compagnie de M. Sharp, afin de savoir si Montfort était de retour. Les Européens étaient dans une inquiétude croissante sur le jeune homme : ils connaissaient sa nature froidement fougueuse, passionnée avec réflexion, capable d'affronter la ville entière pour accomplir une résolution prise.

En le voyant arriver, pâle, la figure défaite, avec du sang sur ses vêtements, ils le crurent blessé, et se précipitèrent à sa rencontre. Mais Montfort les rassura.

— Henri, lui dit Clémence, presque sévèrement, vous m'aviez promis de laisser en paix ces moines. Qu'avez-vous fait?

— J'ai tenu ma parole, dit-il; Paul a dû vous dire que j'avais promis au docteur de le retrouver. Je l'ai retrouvé. Mais je vous supplie, Clémence, ne parlons plus de cet homme, et ne me regardez pas ainsi de vos grands yeux sévères, vous savez bien que je ne suis pas un assassin.

Madame Cerny se tut et lui tendit la main. Mais M. Merry et le consul insistèrent pour tout savoir, dans l'intérêt général.

— Des bruits sinistres courent par la ville, dit le consul. On prétend que, cette nuit même, les cabanos vont attaquer Bélem. L'assemblée provinciale est réunie. Les troupes sont consignées dans les casernes. Toute la ville est en rumeur. Déjà quelques Brésiliens ont été chercher asile sur les bâtiments de la rade. Alfandega et sa femme m'ont fait demander de les recevoir cette nuit. Que font vos amis les Indiens? D'où venez-vous avec eux?

Montfort raconta brièvement ce qui s'était passé, depuis son départ du couvent. M. Merry sortit avec le consul, afin d'engager les Anglais et les Français de la ville à se réfugier au consulat. M. Sharp partit à bord pour veiller sur son navire, qui déjà renfloué, mais mouillé près de terre, était exposé à tous les dangers d'une surprise.

XIII

Le sac de la ville. — Le départ. — La mort.

Laissez-moi seul, allez ! je veux sentir aussi
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie ;
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie,
Mon autel à moi, c'est ici.

LAMARTINE.

Les Européens passèrent la nuit sur pied, dans la maison du consul anglais.

Pedro, le gendre du chef, et les deux Indiennes arrivèrent avant le jour. Les blancs les accablèrent de questions diverses pour connaître les résolutions d'Antonio et de ses Mundurucus ; mais l'Indien et les deux femmes se bornèrent à répondre :

— Le chef nous a dit : « Allez avec les blancs de l'autre terre, et empêchez qu'il leur soit rien fait. » Nous sommes venus.

M. Merry était au supplice, moins par la crainte d'une révolution que par l'idée de pouvoir savoir et de ne savoir pas : à force de prières, il décida Clémence à interroger les Indiennes. Mais elle ne fut pas plus heureuse que les autres, et tout ce que les Européens tentèrent pour apprendre, échoua devant la muette gravité des sauvages.

Le matin avant le jour, on entendit quelques coups de feu isolés, et on aperçut une lueur immense, qui paraissait provenir de la caserne des soldats de police. Mais le feu dura peu de temps, et les Européens ignorèrent la cause

de l'incendie, quoique supposant avec raison que les Indiens n'y étaient pas étrangers. Le consul, dans l'intérêt de ses protégés, leur avait défendu de quitter sa demeure, quoi qu'il arrivât, et malgré les appels, qui ne pouvaient manquer de lui être adressés de la part des autorités de la ville.

Tous les étrangers, qui n'avaient pas été chercher un refuge à bord des navires sur rade étaient venus pendant la nuit, ou arrivèrent dans la matinée, à la demeure du consul anglais; quelques Brésiliens vinrent également se réfugier à l'abri de son pavillon. Dès six heures du matin, au jour, la maison consulaire renfermait plus de deux cents personnes de tout âge et de tout sexe. Le consul distribua aux hommes valides les armes qu'il possédait, et on attendit ainsi les événements.

Vers huit heures, des coups de feu répétés retentirent dans la direction de la place de la Poudre, et bientôt un aide de camp du président arriva à pied, tout essoufflé, prévenir le consul d'Angleterre que les Indiens s'étaient révoltés à Nazareth, et que les cabanos, montés sur une vingtaine de barques, arrivaient par le Guama. Son Excellence demandait par lettre au consul, s'il ne voulait pas autoriser ses nationaux à s'armer, et le priait d'engager ses amis les Français à défendre l'ordre contre les insurgés.

Tandis que le consul d'Angleterre écrivait une réponse au président, l'aide de camp racontait aux Européens les premiers incidents de la lutte engagée. La terreur avait éteint sa vanité provinciale, et il exposa avec sincérité la situation terrible de sa ville, attaquée par trois ennemis différents, les cabanos, les Indiens de Nazareth, et les Mundurucus *leurs* alliés.

Les Mundurucus avaient commencé seuls, sans s'inquiéter si les Indiens de Nazareth et les cabanos les suivaient ou non.

Le hasard avait appris à l'aide de camp leur féroce attaque. Aux premières lueurs du jour, un soldat de police était venu, tout sanglant, dire au président le meurtre de ses camarades et l'incendie de sa caserne. Cet homme, échappé par miracle à la fureur impitoyable des sauvages, avait assisté à toutes les péripéties de la lutte et les avait ainsi racontées :

« Vers quatre heures du matin, il était de garde à la porte de sa caserne, lorsque deux Indiens, à demi couverts d'uniformes, l'avaient assailli brusquement, renversé et laissé pour mort d'un coup de sabre à la tête. Mais la fraîcheur de la nuit et le sang même qu'il perdait l'avaient rappelé à lui, et il avait vu les Indiens entrer un à un dans la caserne, par la porte qu'il était chargé de garder.

» Le pauvre Tapuya n'était pas du régiment d'Auvergne : — comprenant une mort certaine s'il parlait, il avait simulé la mort.

» Les Indiens, au nombre de cinquante environ, diversement armés, presque tous nus, avaient disparu dans les profondeurs du bâtiment. Dix ou douze au plus étaient restés à la porte extérieure, en sentinelles.

» Bientôt il avait entendu des cris dans la caserne, cris de mort et de détresse ; et puis quelques soldats échappés aux sauvages étaient venus pour fuir ; mais la porte était étroite et les fugitifs ne se présentaient qu'un à un. Les Indiens en attente les avaient égorgés sans pitié.

» Enfin les cris de l'intérieur avaient cessé, et il avait vu ressortir les meurtriers, tous vêtus d'uniformes de po-

lice, armés des armes de leurs victimes. Quelques-uns d'entre eux étaient montés sur le toit du bâtiment et y avaient mis le feu de différents côtés. Puis tous ensemble avaient entouré à distance la caserne incendiée, et, à la lueur des flammes, il avait reconnu quelques-uns de ses camarades blessés, fuyant par les portes ou les fenêtres, puis tombant sous les coups des incendiaires.

» Le toit ayant brûlé tout entier, le feu avait cessé. Les cent vingt hommes qui habitaient la caserne avec lui étaient tous tués sans doute, car aucun soldat ne sortait désormais. Les meurtriers prirent le chemin du faubourg de Nazareth. Alors seulement, libre de fuir, mais chancelant de sang perdu, de brûlures et de frayeur, il était venu, tant bien que mal, jusqu'au palais raconter la mort de ses camarades. »

Les nouvelles des cabanos étaient moins affreuses, mais plus sinistres encore. Un transfuge de leur camp d'Igarapé-Mirim était venu dans la nuit, annoncer leur arrivée prochaine. Douze à quinze cents hommes de toutes races, altérés de pillage, vivant depuis plusieurs jours dans le meurtre et dans l'ivresse, devaient partir par la marée de la nuit pour entrer dans la ville avant huit heures du matin. Et, en effet, leurs premières barques arrivaient devant le Guama. Au moment où il parlait, les cabanos peut-être mettaient pied à terre devant l'arsenal, dans la ville même!

Enfin, le faubourg de Nazareth, contenant environ trois cents Indiens, était en pleine révolte, et tous les cabaretiers portugais de cette partie de la ville avaient été tués. Mais les Indiens, trouvant les lojas abondamment garnies de tafia, s'étaient mis à boire, selon leur coutume, et laissaient de ce côté quelque répit à la cité.

Pour résister à tous ces ennemis, le président avait, il est vrai, trois mille hommes de garnison ; mais dans ce nombre la garde nationale était comprise pour cinq cents hommes; et comme les Indiens la composaient presque seuls, on ne pouvait compter sur elle. Quant aux trois cents officiers blancs qui la commandaient, ils étaient dispersés par la ville : et, d'ailleurs, ajoutait l'aide de camp, ce n'est pas leur métier de se battre contre des sauvages; ils ne quitteront pas leurs maisons.

Restaient les deux mille cinq cents soldats; mais ceux de la police, les plus belliqueux de tous, étaient morts. Les autres, réunis sur les places de la Poudre et du Palais, ne restaient en armes que par crainte, et, selon toute apparence, au premier choc des révoltés, ils se débanderaient pour se ranger parmi eux. Déjà leurs chefs mêmes perdaient la tête, et le commandant des armes, saisi d'effroi, était venu se réfugier dans le palais présidentiel. L'unique espoir était dans les soldats allemands engagés au service du Brésil.

Et la peur prenant le malheureux officier, il disait aux Français :

— Revenez avec moi au palais, senhores. Le seul nom de votre nation suffira pour donner du courage aux soldats et effrayer les révoltés. Venez, nous vous payerons bien, et, pour ma part, je regretterai toute ma vie de vous avoir fait arrêter.

Paul et Montfort écoutèrent, sans répondre, les terreurs et les tardifs regrets de leur ennemi repentant.

Mais, sur ces entrefaites, le consul rentra avec sa lettre : en substance, l'Anglais y déclarait à Son Excellence, comme consul d'Angleterre, et au nom de tous les étrangers résidant au Para, dont il se constituait le représentant :

Qu'étrangers à la ville et au Brésil, ni lui ni aucun des siens ne pouvaient se mêler aux querelles intérieures de ses habitants;

Qu'en conséquence, il refusait, pour lui comme pour eux, toute participation directe ou indirecte à la lutte engagée, son devoir étant de rester neutre;

Qu'au nom de Sa Majesté Britannique et comme conséquence de la neutralité gardée par ses nationaux, il protestait, dès aujourd'hui, déclarant le Brésil tout entier responsable des dommages, qui pourraient résulter de la lutte;

Qu'au nom de l'humanité il déplorait, d'ailleurs, le combat engagé et faisait les vœux les plus sincères pour la pacification de la province.

L'aide de camp partit avec cette lettre. Vingt minutes après, le président lui-même arriva.

Il venait, au nom de l'assemblée provinciale, et en son *nom*, proposer aux étrangers de prendre du service à dix mille reis de paye par homme et par jour, et aux deux *Français* en particulier de se mettre à la tête de toutes ses troupes, et notamment des soixante Allemands, qui occupaient la caserne de la Mercê, près la douane.

Le consul fut inflexible. Les deux Français, pressentant les demandes du président, s'étaient retirés dans le jardin aussitôt après son arrivée, afin de n'avoir pas à refuser.

Mais Son Excellence vint les y chercher et réitéra ses prières en y joignant des offres positives d'argent, que son aide de camp n'avait fait qu'indiquer.

Ils refusèrent : vainement le président insista, pria, leur prit la main avec des paroles amies, parla de leur donner un *conto* de *reis*, puis augmenta la somme, et finit par la doubler, comme un maquignon qui marchande un cheval.

Montfort lui dit :

— Le senhor président s'abuse ; ce n'est pas la coutume des Français de se battre pour de l'argent ; Votre Excellence perd ici un temps précieux. Sa querelle n'est pas la nôtre.

Et, en effet, qu'importait cette lutte aux deux Européens? que leur importait la chute ou le triomphe des uns comme des autres? Ils aimaient les Mundurucus, qui, par deux fois, les avaient sauvés; mais leur froide férocité les faisait frémir, et leurs alliés, les cabanos, leur inspiraient une horreur profonde. Quant aux autres, — les autorités de la ville et les logistes portugais, — que leur importait cette société, vermoulue avant de naître, qui avait tous les vices de l'Europe sans ses vertus?

Étrangers à ces hommes, à leurs mœurs, à leurs passions féroces ou viles, leur préférence ne savait, de dégoût, où se poser : sur ces macaques de civilisation qui allaient mourir, ou sur ces fléaux vivants, qui venaient les écraser? Et, s'il leur eût fallu, de par force, prendre parti dans la bataille, condottieri dédaigneux, ils eussent joué tout d'abord à croix ou pile, le choix de leurs alliés.

Les heures cependant tombaient lentement : comme elles tombent, quand on entend les clameurs du combat sans se battre. Des coups de fusil, tantôt solitaires, tantôt par masses confuses, retentissaient à bruits sinistres. Les cloches des églises sonnaient des glas lugubres. De loin en loin, des cris isolés traversaient l'air, cris de mort ou de triomphe, cris sanglants qui donnaient la fièvre aux uns, le tremblement aux autres.

Montfort et Paul avaient la fièvre. Chauds encore des luttes sanglantes de la patrie, ils ne savaient pas, comme le disait Henri, entendre ainsi la poudre sans en respirer.

Ils erraient par la maison consulaire, du jardin aux salles, inquiets, tournant sur eux-mêmes, comme des fauves en cage. M. Merry aussi voulait voir et savoir. Enfin, impatience et curiosité, tous trois, d'un commun accord, résolurent d'aller voir, et, après avoir prévenu le consul, ils s'en allèrent par la ville.

Des coups de feu retentissaient sans trêve du côté de la place de la Mercê et du palais du président. En certains endroits, et surtout au-dessus du faubourg de Nazareth, surgissaient dans l'air des flammes ou des fumées subites. Les Européens pénétrèrent au centre de la ville. Les maisons étaient fermées et les rues désertes.

Ils allèrent vers Nazareth, et bientôt ils virent subitement, à l'angle d'une rue, des cadavres de blancs étendus sur la terre; une maison de loja portugaise brûlait lentement; et près de là, sur une place, des Indiens demi-nus, ivres à tomber, dansaient au son des guitares et des tambours de basque.

L'aide de camp avait raison; de ce côté la lutte était finie. Antonio et ses amis de Nazareth avaient tiré des policiaux, puis des Portugais la sanglante vengeance qu'ils voulaient prendre : désormais tout entiers à l'eau de feu, ils oubliaient dans l'ivresse et leurs alliés les cabanos et leurs colères éteintes.

Au palais du président, les coups de feu isolés qui retentissaient révélaient une lutte faible, mais persistante. Les Européens se dirigèrent de ce côté. Deux ou trois Brésiliens qui fuyaient les engagèrent à ne pas avancer davantage, et leur donnèrent quelques nouvelles.

Les cabanos avaient débarqué sur la place même du palais, et de là ils s'étaient répandus dans les maisons, où ils faisaient main basse sur les habitants, comme dans

une ville prise d'assaut. Le président et ses aides de camp venaient d'être tués; le malheureux chef de la province avait vainement voulu empêcher les troupes de se disperser à l'arrivée des révoltés. Au premier coup de feu, quelques soldats belliqueux avaient déchargé leurs fusils en l'air; mais la plupart s'étaient sauvés dans toutes les directions, jetant par les rues uniformes et fusils, puis se joignant aux cabanos, qui grossissaient ainsi d'instant en instant. Alors le président avait voulu haranguer les révoltés; mais saisi, ballotté au milieu de la foule, il avait été tué presque aussitôt. L'assemblée provinciale ne siégeait plus, et on racontait les morts isolées d'une partie de ses représentants.

Les Européens renoncèrent à s'engager davantage de ce côté, et tournèrent vers la place de la Mercê. Les coups de feu avaient à peu près cessé, et ils traversèrent cette partie de la ville sans rencontrer de révoltés. Mais subitement, de la grande rue de la Cadeia, déboucha sur la place une colonne de cabanos, nombreuse et pressée comme des mouches amoncelées. Les révoltés se dirigèrent en désordre vers une caserne placée près de la douane.

— C'est là que sont les Allemands, dit M. Merry à ses compatriotes. La lutte sera sérieuse.

En effet, à peine arrivés au milieu de la place, les cabanos tirèrent trente ou quarante coups de fusil dont les balles frappèrent contre les murs du bâtiment. Aussitôt, de toutes les issues de la caserne attaquée, des coups de feu bien dirigés partirent, et quinze ou vingt révoltés tombèrent. Leur foule hurlante se rua, comme des moutons effarés, dans les rues adjacentes, et cinq ou six fuyards passèrent en courant devant les Européens.

— Voyez, dit M. Merry, il y a soixante Allemands dans

le quartel : s'ils le veulent, ils tiendront tête à la ville entière.

Quelques coups isolés, tirés tantôt des angles de la place, tantôt de la caserne, annonçaient la continuation de la lutte. Quelques balles vinrent siffler aux oreilles des Européens.

— La mort est une vieille aveugle, dit M. Merry à ses compatriotes. Partons.

Tous trois en avaient assez, d'ailleurs, de ce triste spectacle d'hommes s'égorgeant, comme des bêtes fauves dans un cirque, pour un peu d'or, de vin ou de liberté : pour un prétexte ou pour un autre.

Ils rentrèrent. Le consul anglais avait coloré leur départ d'un prétexte plausible, et leur absence avait à peine été remarquée. M. Merry se donna la joie de raconter comme *de visu* tout ce qu'il avait entendu ou supposé ; mais l'arrivée subite de M. Sharp retira la parole au Marseillais. Le brave capitaine venait annoncer à ses passagers que s'ils voulaient partir le soir même, il avait pris ses dispositions pour mettre à la voile pendant la marée prochaine.

Les Français ne pouvaient croire à cette heureuse nouvelle. La veille au soir encore, le capitaine parlait de deux jours d'attente au moins; mais M. Sharp déclara de nouveau qu'il était prêt à partir.

— Les bruits d'hier et les meurtres d'aujourd'hui sont venus changer mes projets, dit-il. Avant tout, il me paraît prudent de ne pas rester ici. J'ai trouvé quarante passagers pour Maranhao. Les voies d'eau de *la Caroline* sont aveuglées. J'ai pris du lest et fait mon eau cette nuit même. D'ici à deux heures, j'aurai prévenu tout mon monde, réglé toute chose avec M. Merry. Si, à la nuit tom-

bante, vous voulez embarquer, à sept heures je serai sous voile.

La Caroline devant repartir bientôt, les Français n'avaient porté à terre que quelques effets à leur usage. Ils jugèrent prudent de les abandonner, la maison de M. Merry et la leur étant de l'autre côté de la place de la Mercê, c'est-à-dire dans le quartier occupé par les révoltés.

Le reste de la journée se passa en adieux et en lettres d'adieux. Montfort écrivit au fazender, Clémence à Mariquinha, qui n'était pas venue à la maison consulaire, M. Sharp retourna à son bord. M. Merry fit quelques épîtres pour France, où il avait toujours et plus que jamais l'intention de retourner. L'Anglais chargea le capitaine d'une lettre pour un bâtiment de guerre anglais qui devait se trouver à Maranhao. Le consul était d'ailleurs assez calme sur les suites de la révolution, quant à ses nationaux. Lors de la première invasion de la ville par les cabanos, sa maison avait été respectée par tous les partis, et il se sentait en état d'imposer encore aux révoltés.

Enfin, vers le soir, le maître Malcontent, avec six matelots, vint prévenir les Français que le grand canot de *la Caroline* était à quai, pour conduire les passagers à bord. Les marins avaient l'air aussi calme que si le Para n'eût pas été en révolution; on les vit arriver, marchant comme ils marchent à l'étranger, tenant toute la rue, le chapeau sur l'arrière, toisant les hommes, reluquant les cabarets et les femmes,

Le maître en tête, ils venaient de se promener à travers toute la ville.

Les coups de feu avaient presque entièrement cessé; les révoltés s'étaient installés souvent de force, parfois de gré, dans les maisons de la basse ville; leurs postes avancés

donnaient la main aux Indiens de Nazareth : sans les cadavres des Portugais qui jonchaient la cité, quelques maisons qui fumaient encore, et la solitude morne des rues qu'ils n'occupaient pas, on eût pu croire, au bruit de leurs guitares et de leurs chants d'ivresse, que la moitié de la ville se préparait pour une nuit de fête.

Le consul, fidèle à ses devoirs, resta au consulat. M. Merry voulut accompagner ses compatriotes jusqu'au navire. Montfort pria Pedro de venir à bord. Avant de quitter l'Indien à jamais, pensait-il, le jeune homme voulait lui donner, pour Antonio et pour lui, quelques armes à leur fantaisie. Clémence et sa fille chargèrent M. Merry de distribuer aux deux Indiennes une partie des vêtements restés à leur demeure.

Tous ensemble partirent enfin et s'embarquèrent pour aller retrouver *la Caroline* mouillée au large du fleuve, à plus d'un kilomètre de la ville. La nuit était venue, pleine. Des nuages noirâtres, lentement chassés par le vent, voilaient par instants la clarté de la lune équatoriale. M. Merry félicitait ses amis des dangers multiples auxquels la Providence les avait soustraits, et, plaisantant les deux couples futurs, leur présageait dans l'avenir toutes les joies de la famille et des amours permis. Le canot, ballotté par les flots, tanguait aux lames, montant et s'abaissant.

Tout à coup, du côté de la Mercê, des coups de feu résonnèrent, tirés sans ordre. La caserne était attaquée de nouveau, sans doute, car, bientôt après, on entendit une décharge régulière, puis deux ou trois coups solitaires, les derniers de la lutte.

Montfort, assis près de madame Cerny, derrière elle, entendit quelques bruits, comme de balles qui sifflent. Il détourna la tête pour regarder derrière lui, vers la ville,

En se retournant, il ne vit plus Clémence; d'un regard il fouilla le fleuve; sous la lune voilée, les flots déferlaient sombres : une forme confuse s'engloutissait contre le canot, dans le fond d'une vague.

Il se jeta à l'eau en poussant un cri, qui s'éteignit dans les flots. Le fleuve avait à peine huit pieds de profondeur : il rencontra le fond presque aussitôt, et ses mains tendues labourèrent le sol. D'un effort il remonta à la surface et regarda : il vit le canot, emporté par le courant, à vingt mètres de lui, puis rien que des flots. A travers l'eau, dans ses oreilles, il entendit vaguement les cris des matelots qui s'efforçaient d'arrêter. Il plongea de nouveau : de nouveau ses mains ne heurtèrent que le sol. Cette fois il resta sous l'eau deux minutes, changeant de direction, les yeux vainement ouverts, les mains tendues, crispées, cherchant...

Comme il remontait pour respirer et voir, il sentit au-dessus de sa tête une étoffe flottante qu'il saisit; c'était la robe de Clémence et Clémence elle-même.

D'un bras il l'étreignit à la taille; puis, plaçant sa tête sous cette tête penchée, qui retombait au flot, il nagea vers le rivage.

Un de ses pieds rencontra le fond, et ses mouvements étaient si violents, qu'il s'aperçut plus tard que deux de ses doigts s'y étaient dénudés. Il ne le sentit même pas. Enfin, ce flot mouvant qu'il refoulait ne lui monta plus qu'aux épaules. Il marcha, traînant son aimée, soutenant sa tête au-dessus des eaux.

Le désespoir décuple les forces. En trois minutes il fut sur le quai. En face de lui, un rayon de lumière sortait d'une loja mal fermée. Il courut et frappa. La porte ne s'ouvrit pas au gré de sa frayeur impatiente; il l'enfonça

de l'épaule, entra sans regarder, sans parler, et posa le corps sur le comptoir.

Là, se courbant avidement, il la regarda, se disant qu'elle ne pouvait être noyée si vite; mais au sommet du front, un trou sanglant révélait le passage d'une balle.

Montfort prit à deux mains cette tête adorée qui ne respirait plus et l'embrassa sur les lèvres. C'était le premier, c'était le dernier baiser; puis il s'assit près de sa morte, les yeux fixes. Il a dit depuis que tout un jour, — vingt-quatre heures, — il était resté sans parler, sans manger, sans comprendre rien, sinon qu'elle était morte.

ÉPILOGUE

Quelques amis bienveillants, auxquels nous avons communiqué les manuscrits de don Henrique avant de les publier, ont bien voulu s'informer, — pour nous qui n'avons pas eu le temps de le faire, — du sort des différents personnages de cette histoire. Nous transcrivons ici les renseignements qui nous sont parvenus, grâce à leurs recherches.

Le capitaine consentit à retarder d'un jour le départ de *la Caroline*, et le lendemain, dans la soirée, madame Cerny fut inhumée dans le cimetière du Para. Il y a vingt ans de ce jour; sa tombe s'y trouve encore, sarclée, dit-on, par la main pieuse de son amant.

La nuit suivante, Paul (qui a repris son nom) partit avec Henriette pour Maranhao, où il épousa la jeune fille.

Le bonheur est oublieux par essence. Les deux jeunes gens s'aimaient trop, pour ne pas vivre d'amour plutôt que de douleur. Ils ont oublié vite : aujourd'hui ils vivent en France, heureux — peut-être, — quoique — ou parce que — sans enfants. Madame, très-élégante, quête souvent à la Madeleine. Monsieur est coupon d'agent de change : nous ignorons ses associés.

Les soixante Allemands de la Mercê, sans chef, presque sans munitions, défendus par des murailles trouées, sur lesquelles on voit encore les traces des balles, ont résisté pendant trente heures à tous les cabanos conjurés.

Après ce temps, les révoltés leur ont proposé des conditions honorables, pour quitter la ville avec armes et bagages; les Allemands n'ayant nulle raison de combattre encore, n'étant même pas commandés, ont accepté et sont partis, respectés de tous, même de leurs sauvages ennemis. L'Allemagne est une grande nation, pensante et brave; ceux de ses enfants que la détresse a poussés sous un ciel étranger, savent y garder les vertus de leur race.

Les cabanos sont restés maîtres absolus de la ville; pendant quelques jours ils ont commis tout ce qu'ils ont pu commettre d'excès, et Bélem a subi toutes les phases des villes prises d'assaut. Cependant, le consulat d'Angleterre, les navires de la rade et les propriétés des étrangers ont été respectés. Puis, toutes ces bandes désœuvrées de bandits ou d'hommes égarés, ont disparu peu à peu, fanées par le temps et la lassitude. Au bout de cinq mois, des autorités régulières, envoyées par le gouvernement de Rio-Janeiro, ont très-pacifiquement pris possession de la ville abandonnée par ses sauvages conquérants. Des bulletins pompeux de victoire, des journaux, des célébrations anniversaires de triomphe, constatent cette date célèbre.

Quant aux renseignements avec lesquels nous avons pu compléter les manuscrits de don Henrique, ils nous ont tous été fournis par l'un des principaux chefs du cabanage.

MM. Gavilan, Goudron, Sharp, le mousse, le fazender et sa femme, sont partis pour la terre d'où nul n'est jamais revenu.

Malcontent a pris ses invalides, et s'est retiré sur l'île de Bréa, sa patrie. Chaque matin on peut le voir assis philosophiquement sur un banc de bois, devant sa porte, fumant ou chiquant selon l'heure, toujours raillant les passants.

Madame Milliner a épousé son major, qui la nuit même de la révolution, était reparti avec elle pour Marajo. Devenue veuve au bout de deux ans, elle s'est remariée en secondes noces à M. Vulgar. Ledit commis est revenu en France emplumé de la fortune de sa femme : par suite il est devenu électeur, éligible, gros et gras, député, votant bien, décoré, parlant peu, pensant moins.

M. le vicomte de Cinnamon ayant perdu monsieur son père, ex-marchand de denrées coloniales à Paris, a pris le titre de comte, avec des armes de sa façon, dans lesquelles les méchants prétendent reconnaître un bâton de cannelle : l'antique illustration de sa race l'ayant rendu boudeur contre tout gouvernement, qui n'est pas celui de messieurs ses aïeux, il regarde passer les événements politiques du haut des écus de monsieur son père.

M. Bleeder, après avoir saigné, soigné, tué autant de monde, que s'il avait pris diplôme à cet effet, est devenu docteur par prescription, décoré de plusieurs ordres, membre de maintes académies étrangères et sociétés savantes.

On nous a assuré, nous ne le croyons pas, que le consul d'Angleterre et sa femme étaient toujours à Bélem. Puisse le gouvernement de Sa Majesté Britannique leur donner meilleure et plus agréable résidence!

Sur les trois jeunes Brésiliens du navire, l'un est ingénieur à Bélem, et s'occupe spécialement de conserver des oranges dans du sable. Nous ignorons le sort des deux autres.

M. Alfandega, étant resté douanier en chef du Para pendant quelques années, a tant gagné d'argent, qu'il est devenu sénateur et ministre. La senhora Mariquinha partage ses honneurs, et les deux époux vivent dans une indifférence réciproque et parfaite.

Le curé de la ville de la B... vit toujours, et deux voyageurs que nous connaissons l'ont rencontré, il y a juste deux ans, sur le fleuve des Amazones. C'est là aussi que ces mêmes voyageurs ont retrouvé Son Excellence le commandant des armes échappé à la révolution : un monsieur qui, sans droit, sans motif plausible, s'est permis, vrai Dieu! d'ordonner un jour l'arrestation de l'un de ces voyageurs (lequel, pour toute réponse, a prié Son Excellence d'aller promener ailleurs ses vaines menaces).

L'un des deux missionnaires a récemment été rencontré à Bélem, où il est revenu après avoir catéchisé des tribus entières. Le Français qui nous a dit l'avoir trouvé dans cette ville, garde de sa rencontre le plus précieux souvenir.

M. Merry est revenu en France. Il est membre d'un cercle, et chacun peut le voir, à Paris, passer de quatre à cinq heures sur le boulevard des Italiens. Il se porte comme à vingt ans. Il a toujours son esprit et sa verve marseillaise : conte toujours des histoires d'un autre monde

et d'un autre siècle, et fait ainsi la joie de ses amis, qui l'écoutent et désirent l'écouter toujours.

Nous n'avons aucune nouvelle du brick anglais, mais nous espérons que ses officiers gardent à Montfort le souvenir amical, qu'il n'a pas cessé de leur garder.

Antonio et sa famille ont quitté Bélem : nous les retrouverons au désert.

Quant à Montfort : fidèle à sa parole, il est resté dans l'Amérique du Sud. Ce qu'il a souffert, Dieu et lui le savent seuls. Après des mois d'atonie désespérée, il s'est enfoncé dans le désert en emportant sa douleur sauvage. Les âmes fortes et fières, qui souffrent, veulent souffrir sans témoins. Les récits qui précèdent viennent de le montrer aux prises avec la civilisation brésilienne du bas Amazone; les récits ultérieurs le suivront : dans le Centre-Amérique, dans ce monde inconnu, poétique et solitaire, peuplé d'Indiens et de monstres farouches : puis enfin dans le Pérou, sur cette terre d'amour où les femmes sont bonnes et belles comme des anges, où tout est hospitalier et doux, le climat, la langue et la race humaine.

FIN

TABLE

		Pages.
I.	*La Caroline* reprend la mer. — Les palétuviers. — Le tigre et le cerf.	1
II.	Vigia. — La contrebande. — Mme Cerny.	17
III.	Le souper de M. Hospedage. — Le concert du chef de police. — La couleuvre électrique. — Arrivée au Para.	45
IV.	Départ d'Antonio. — M. Merry, le correspondant de *la Caroline*. — La commission sanitaire.	73
V.	L'arrestation à bord — Le président. — Le promoteur public. — Le navire de guerre.	90
VI.	Madame Cerny et le brick de guerre anglais. — L'assemblée provinciale.	120
VII.	Sainte-Marie de Bethléem ou Bélem. — Le directeur de la douane. — Les employés brésiliens. — Le padre de la ville de	156
VIII.	La revue. — Le mucambo et la vengeance d'un nègre.	177
IX.	Le bal brésilien	209
X.	Les engenhes du Moju et d'Igarapé-Mirim. — La chasse aux pigeons. — Les cabanos et l'incendie. . . .	226
XI.	Le couvent de San-Antonio et la Léproserie.	260
XII.	Antonio. — La roçinha. — Le châtiment.	291
XIII.	Le sac de la ville. — Le départ. — La mort. . . .	320
	ÉPILOGUE.	333

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.




Stanford University Libraries
3 6105 006 081 322

